

ANNALES INSTITUTI PHILOGIAE SLAVICAE
UNIVERSITATIS DEBRECENIENSIS
DE LUDOVICO KOSSUTH NOMINATAE

SLAVICA

V.

ADIUVANTIBUS

E. ANGYAL, E. IGLÓI, F. PAPP

REDIGIT

BÉLA SULÁN



DEBRECEN, 1965

НОВЫЕ СОТРУДНИКИ
НАШЕГО ТОМА

В. К. БОГОМОЛЕЦ
доцент, кандидат филологических наук (СССР, Ровно,
Ленинская 14, кв. 12.)

ЖАКВЕЙРЕНЦ
профессор кафедры живых восточных языков Национального
Института (Франция, Париж VIIe, Rue de Lille)

Г. А. ГОЛОТИНА
старший преподаватель Мурманского университета (СССР,
Мурманск, ул. Ленина 21, д. 92.)

И. Я. ЗАСЛАВСКИЙ
доцент Киевского ордена Ленина государственного уни-
верситета им. Т. Г. Шевченко (СССР, Киев.)

ЛАЙОШКИШ
научный сотрудник Института языкознания Академии
Наук Венгрии (Венгрия, Будапешт, ул. Салаи 10—14.)

ЙОЗЕФ МАГНУШЕВСКИЙ
профессор Варшавского университета (Польша, Варшава,
ул. Радна 1/7 м 4.)

ПАЛМИШЛЕЙ
студент пятого курса (Венгрия, Дебрецен 10.)

ПАВЕЛ НОВОТНИ
директор Сорбского Института Немецкой Академии Наук
(ГДР, Баутцен, Institut pro serbsky ludospyt.)

Е. В. ОПЕЛЬБАУМ
заведующий кафедрой иностранных языков, кандидат
филологических наук (СССР, Львов, Торгово-экономи-
ческий институт)

П. П. ПЛЮЩ
профессор, заведующий кафедрой укр. языка Универси-
тета им. Т. Г. Шевченко (СССР, Киев.)

ЕРЗИ СЛИЗИНСКИ
профессор Варшавского университета (Польша, Варшава,
Палац Культуры XXI/2114.)

ЭРВИН ТОТ
искусствовед (Венгрия, Дебрецен, почтовый ящик 23.)

П. М. ФЕДЧЕНКО
профессор Киевского ордена Ленина государственного
университета им. Т. Г. Шевченко (СССР, Киев.)

ВИЛИАМ ФРАНЧИЧ
доцент Кафедры южно-славянской филологии универси-
тета в Кракове (Польша, Краков, Университет.)

ЯН ФРИДЕЦКИ
доцент университета им. Коменского (Чехословакия, Бра-
тислава, Гондова 2.)

В. И. ЧАГИШЕВА
профессор кафедры русского языка, ЛГПИ им. Герцена
(СССР, Ленинград Д-80, Мойка 48.)

И. ШПИЛЕВА Я-ТЕРЕК
лектор Политехнического Института в г. Мишкольц (Вен-
грия, Мишколц, Политехнический Институт.)

ИШТВАН ЭРДЕЙИ
кандидат исторических наук, научный сотрудник Археоло-
гической исследовательской группы при Академии Наук
(Венгрия, Будапешт.)

ANNALES INSTITUTI PHILOGIAE SLAVICAE
UNIVERSITATIS DEBRECENIENSIS
DE LUDOVICO KOSSUTH NOMINATAE

SLAVICA

V.

ADIUVANTIBUS

E. ANGYAL, E. IGLÓI, F. PAPP

REDIGIT

BÉLA SULÁN

DEBRECEN, 1965

***T. G. Chevtchenko — créateur de la langue littéraire
ukrainienne actuelle**

P. P. PLUCHTCHE

1. T. G. Chevtchenko représente toute une époque dans la lutte du peuple ukrainien pour sa libération et pour le développement de la culture, de la littérature et de la langue littéraire ukrainiennes. Tout comme Belinski, Herzen, Dobrolubov ou Tchernichevski, il était, lui aussi, un des personnages les plus importants du mouvement démocratique révolutionnaire en Russie. Tout comme les démocrates révolutionnaires, il était comme un phare dans le „royaume noir”, de la Russie tzarienne.

Dans son temps Nekrasov, tout ému de la mort du jeune Dobrolubov, prononçait ces paroles qui sont passées depuis en proverbe:

Quelle veillesse de l'intelligence humaine vient de s'éteindre!

Quel coeur cessa de battre!

Nous pourrions apprécier avec ces mêmes expressions de la douleur et de l'admiration le coeur et l'intelligence de ce grand kobzar¹ ukrainien.

Parmi toutes les déclarations faites au sujet de Chevtchenko comme poète populaire et comme révolutionnaire, nous rappelons avec reconnaissance les paroles de Herzen, de Dobrolubov, de Tchernichevski et de M. Gorki. Mais, à notre avis, ce sont les paroles célèbres de Ivan Franko qui sont de loin les plus justes dans tout ce qui a été dit de Chevtchenko. Voilà ces mots qui sont comme gravés dans du marbre:

„Il était né fils de paysans et il est devenu seigneur puissant dans le royaume de l'esprit. Il était né serf et il est devenu géant dans le royaume de la culture humaine. Il était autodidacte et il a montré de perspectives brillantes et sans limites aux savants de cabinet et aux professeurs.

Pendant dix ans, il souffrait sous le joug d'une discipline militaire inhumaine, mais il a fait plus pour la liberté de la Russie que n'auraient fait dix armées vic-

* Девять лекций, отмеченных звездочкой (*), полностью или выборочно были прочитаны в Институте Славянской Филологии с 9 по 10 декабря 1964 года на конференции, посвященной 150-летию рождения Ю. М. Лермонтова и Т. Г. Шевченко. — *Ред.*

Les neuf conférences dont les titres sont suivis d'un astérisque (*) ont été prononcées, en partie ou intégralement, lors de la session commémorative organisée à l'occasion du 150^e anniversaire de la naissance de M. Lermontov et T. Chevtchenko, à l'Institut de Philologie Slave, entre le 9 et le 10 décembre 1964. — *Red.*

¹ *kobzar* 'chanteur populaire ukrainien'

torieuses. Le destin lui a été aussi cruel que possible, mais il ne pouvait transformer l'or de son âme en rouille, ni son amour de l'humanité en haine et en amour-propre. Le sort ne lui refusait point les souffrances, comme les plaisirs de la vie saine non plus.

Le destin ne lui donnait qu'après sa mort le trésor le plus précieux: La gloire immortelle et la joie rayonnante que ses oeuvres éveillent dans les millions des coeurs humains."²

Le parti communiste et V. I. Lénine ont beaucoup estimé le grand kobzar. A. V. Lunatcharski qui, en 1911 a prononcé à Paris une conférence à l'occasion du 50^e anniversaire de la mort du poète, a fait la célèbre conclusion, à la base des idées du Parti:

„Chevtchenko est grand comme poète national ukrainien, et il est encore plus grand comme poète populaire. Mais c'est comme poète révolutionnaire et d'esprit profondément socialiste qu'il est le plus grand."³

Il faut mentionner encore les paroles justes de M.F.Rulski, prononcées à l'occasion du 125^e anniversaire de la naissance de Chevtchenko: „Nous pouvons affirmer — a-t-il dit — que Chevtchenko, par la force des idées et de leur expression, peut être rangé parmi des poètes comme Goethe, Byron, Hugo, Mickiewicz, Rustaveli, Pouchkine, Lermontov ou Nekrasov: il se range parmi les plus grands poètes du monde entier."⁴

A la veille du 125^e anniversaire de la naissance de Chevtchenko, la Pravda, organe central du Parti, a caractérisé son importance comme celle d'un „véritable titan du royaume de l'esprit": „La riche littérature ukrainienne — a écrit le journal — s'instruisait et va s'instruire à Chevtchenko. Dans l'Ukraine, il n'y a pas de poète ou écrivain important qui ne ressentirait l'influence profonde du géant de la littérature ukrainienne. Il féconde la littérature de son peuple par la force de l'art et par la simplicité des paroles, par l'amour profond du peuple et par la passion de la révolution"⁵.

2. Aujourd'hui il passe déjà pour axiome que Chevtchenko a été le créateur de la langue et de la littérature ukrainiennes modernes, bien que la langue et la littérature ukrainiennes d'aujourd'hui prennent leur origine non pas du *Kobzar* de Chevtchenko datant de 1840, mais de l'*Énéide* de Kotlarevski de 1789. Il est également connu que, à côté de Kotlarevski, la terre de la nouvelle littérature ukrainienne a été cultivée par d'autres prédécesseurs excellents de Chevtchenko, comme P. Goulak-Artemovski, E. Grebenka et G. Kvitka-Osnovianenko que Chevtchenko même a beaucoup appréciés. (V. son poème passionné „На вічну пам'ять Котляревському" и „До Основьяненка — Б'ють пороги; місяць сходить, як і перше сходив").

² Іван Франко, Твори в 20 томах. К., 1955, т. XVII, стр. 7.

³ А. В. Луначарский, Статьи о литературе. 1957, стр. 439.

⁴ Максим Рыльский, Поэтика Шевченко. 1961, стр. 4—5.

⁵ Газ. „Правда" от 6 марта 1939 года.

La question se pose : pourquoi est-ce lui et non pas Kotlarevski et les autres que nous considérons comme créateur de la nouvelle littérature ukrainienne c'est-à-dire de la littérature de tendance réaliste, en distinction de celle qui est, en général, loin du peuple, comme était l'ancienne littérature ukrainienne avant Kotlarevski ? Pourquoi est-ce lui et non pas Kotlarevski et les autres que nous considérons comme créateur aussi de la langue littéraire ukrainienne moderne, c'est-à-dire de celle qui se base sur la langue nationale vivante, à la différence de l'ancienne langue littéraire ukrainienne qui a été, en général, loin du parler populaire ?

A l'époque, I. Franko a déjà souligné le rôle fondateur de Chevtchenko dans la nouvelle littérature ukrainienne. Il a écrit : „La parution du *Kobzar* de Chevtchenko en 1840 à Saint-Petersbourg doit être considérée comme une deuxième étape dans l'évolution de la littérature ukrainienne, après l'Énéide de Kotlarevski. Ce petit livre avait ouvert d'un coup un nouveau monde de la poésie qui surgit comme une source claire et fraîche, brillant d'une clarté inconnue jusque-là dans la littérature ukrainienne, triomphant par la simplicité et la grâce poétique de l'expression. C'étaient des poésies populaires, et pourtant quelque chose de très différent d'elles, quelque chose de tout à fait individuel.”⁶

Deux mots seulement sur le terme de „créateur de la nouvelle littérature ukrainienne”, employé en rapport avec Chevtchenko. Ce terme a été introduit seulement après la Révolution d'Octobre, par les critiques littéraires soviétiques, dans le but de distinguer l'oeuvre de Chevtchenko, à la base des différences idéologiques et artistiques qui existent entre elle et l'oeuvre des prédécesseurs, de distinguer cette première en tant que tournant décisif dans l'évolution de la nouvelle littérature ukrainienne dont la première étape a été l'oeuvre de Kotlarevski, de Goulak-Artemovski, de Grebenka et de Kvitka-Osnovianenko. En effet, l'art de Chevtchenko a été une incarnation évidente du réalisme critique, par la variété de ses sujets, par la profondeur de la synthèse philosophique des phénomènes de la vie, par sa tendance démocratique révolutionnaire passionnée et par ses théories esthétiques. Son oeuvre a été une comète inappréciable pour la période prérévolutionnaire de la littérature ukrainienne et sert, même à notre époque soviétique, pour exemple de la force de l'art et des idées, pour exemple de la dévotion désintéressée de l'écrivain à son peuple.

En ce qui concerne l'activité des prédécesseurs de Chevtchenko, bien que, en général, elle ait été progressive, et préparât le terrain pour l'activité du grand kobzar, elle n'a pu devenir, dans la suite, ni par sa tendance, ni par ses aspirations artistiques et esthétiques, un facteur décisif dans l'évolution de la nouvelle littérature ukrainienne, après l'apparition de Chevtchenko dans la vie littéraire. En effet, Kotlarevski, Goulak-Artemovski et Kvitka-Osnovianenko ont été, l'un comme les autres, des gens d'esprit patriarcal, selon l'expression de Belin-

⁶ І. Франко, Нарис історії українсько-руської літератури. 1910, стр. 107.

ski, et bien qu'ils s'adressassent au peuple dans leurs oeuvres, ils n'ont pas pu lui montrer la voie de la libération; ainsi, ce n'est qu'une description sympathisante de son sort dur qui domine dans leurs oeuvres, et non pas l'idée de la lutte pour sa libération. Leur réalisme est au fond un réalisme ethnographique, avec certains traits du réalisme critique. Ainsi il n'est pas étonnant qu'ils n'ont pas été et n'ont pas pu être, pour les futurs écrivains ukrainiens, des maîtres de la pensée, comme était Chevtchenko: ce n'est pas sous leur influence, mais sous l'influence plus forte de Chevtchenko que les grands esprits de la littérature ukrainienne, comme M. Vovtchok, I. Netchoui-Lévitzki, P. Mirni, I. Franko, L. Ukrainka, M. Kotzoubinski, P. Grabovski et d'autres ont créé dans la deuxième moitié du XIX^e et au début du XX^e siècles.

Ainsi, c'est seulement avec Chevtchenko que le réalisme critique s'est définitivement affirmé dans la nouvelle littérature ukrainienne — qui, dans la suite, ne s'est jamais détournée de cette tendance dans son évolution préévolutionnaire, et qui l'a menée, après la grande Révolution Socialiste d'Octobre, à la base de l'idéologie marxiste-léniniste, au réalisme socialiste. Voilà pourquoi nous considérons Chevtchenko comme créateur de la nouvelle littérature ukrainienne. Et comme nous l'avons déjà remarqué, cette affirmation passe aujourd'hui pour un axiome, pour une vérité indiscutable.

Il faut souligner qu'il y avait un important élément commun dans l'oeuvre de Chevtchenko et de ses prédécesseurs: c'était leur rapport étroit avec la littérature russe progressiste, rapport qui s'est encore affermi avec chaque décennie suivante, et qui était et est encore aujourd'hui fructueux pour les deux littératures amies.

Chevtchenko est comparé le plus souvent à Kotlarevski, dont le rôle a été également décisif dans la littérature ukrainienne: la formation même de la nouvelle littérature ukrainienne se rattache à son nom. Mais la palme qui revient à Kotlarevski est seulement celle de l'initiateur de la nouvelle littérature ukrainienne. (Ce qui ne signifie pas cependant qu'avant Kotlarevski personne n'écrivait en langue populaire ukrainienne, mais ces tentatives ne peuvent pas se comparer à son *Énéide*, — première grande oeuvre qui soit d'une perfection artistique et d'un esprit social juste). C'est pour cela que, encore Maximovitch avait appelé Kotlarevski „l'initiateur de la nouvelle littérature petite-russe”.⁷

Mais la palme de la consolidation du réalisme critique dans la littérature ukrainienne, — donc la palme de la création de la nouvelle littérature ukrainienne, revient de droit à Chevtchenko. Il n'y a que les nationalistes bourgeois ukrainiens qui attaquent cette affirmation, attribuant ce rôle à Kotlarevski: pour employer leur propre expression, ils l'appellent „le père de la nouvelle littérature ukrainienne”.

⁷ М. Н. Максимович, Собр. соч. К., 1880. Т. III, стр. 275.

Mais les faits sont des choses obstinées. Kotlarevski est un classique éminent de la nouvelle littérature ukrainienne, mais il en était seulement „l'initiateur”. C'est aussi un titre honorable, il ne diminue en rien le mérite de Kotlarevski, au contraire, le met en relief et, ce qui est plus important, il correspond à la réalité historique.

3. Il nous reste à expliquer pourquoi nous considérons Chevtchenko comme créateur de la nouvelle langue littéraire ukrainienne aussi (et, avec cela, comme créateur de la langue littéraire ukrainienne actuelle), bien que ses prédécesseurs, tout comme lui, aient écrit des oeuvres en langue populaire ukrainienne.

C'est évidemment parce que l'activité de Chevtchenko a été un moment décisif dans l'histoire de la langue littéraire ukrainienne aussi.

En effet, à la base de la richesse verbale de Chevtchenko nous trouvons la langue populaire ukrainienne (avant tout le parler quotidien et la langue folklorique) que le poète a élevé au niveau de la langue littéraire par le moyen „d'un enrichissement poétique ininterrompu, par le moyen de la traduction de toutes les nuances de la pensée et de la construction, des conclusions philosophiques et politiques passionnées”. (*M. Chaguiniane*)

Mais Chevtchenko, poète révolutionnaire, poète d'une vaste culture et d'une grande expérience pratique, n'a pu éviter de recourir, dans le travail créateur, aux mots russes, au slave ecclésiastique ou aux mots internationaux, etc. Le tissu verbal de plusieurs de ses oeuvres représente souvent une synthèse organique des éléments de la langue écrite et du parler populaire, dans le but de la représentation réaliste de la vie, — but servi aussi par les moyens linguistiques du poète. Voilà deux exemples qui illustrent le caractère typique de cette langue poétique:

Во дні фельдфебеля-царя
Капрал Гаврилович Безрукий
Та унтер п'яний Долгорукий
Україну правили. Добра
Таки чимало натворили,
Чимало люду оголили
Оці сатрапи-ундіра,
А надто стрижений Гаврилич
З своїм ефрейтором малим
Та жвавим, на лихо лихим.
До того люд домуштрували,
Що сам фельдфебель дивувались
І маршировкою і всім
І благосклонні перебували
Всегда к ефрейторам своїм

(*Юродивий*)

... .. А в Римі свято,
Велике свято! Тиск народу,
Зо всього царства воеводи,
Преторіани і сенат,
Жерці і ліктори стоять
Круг Капітолія. І хором
Співають гімн і курять дим
З кадил і амфор. І собором
Іде сам Кесар. Перед ним
Із бронзи литую, статую
Самого Кесаря несуть.

(Неофіти)

Il va sans dire que les poètes ukrainiens avant Chevtchenko (I. Kotlarevski, E. Grebenka, P. Goulak-Artemovski et d'autres) n'ont pas eu le talent de Chevtchenko et, au surplus, leurs mains étant liées par les préjugés de leur classe, ils n'ont pas pu créer des merveilles pareilles aux oeuvres de Chevtchenko. L'étroitesse de leurs idées sociales, la monotonie de leurs sujets (en général, c'était la représentation de la vie paysanne), la prédominance dans leurs oeuvres du réalisme ethnographique sur le réalisme critique, — tout cela avait marqué leurs moyens d'expression aussi. Ils ont introduit non seulement dans la représentation de la réalité actuelle, mais aussi dans le parler populaire un „supplément subjectif” sous la forme d'une tendance à copier le parler local, d'une inclination à accumuler les mots „amusants” comme, par exemple, Kotlarevski, ou d'une inclination pour la langue sentimentale maniérée comme Kvitka-Osnovianenko, etc.

Chevtchenko ne cherchait pas et ne pouvait pas chercher à styliser artistiquement le parler populaire. Excellent représentant du réalisme critique dans la littérature, il incarnait, dans ses oeuvres, une nouvelle esthétique du mot: le réalisme du langage. Personne avant lui ne maniait la langue avec une telle perfection. Vrai poète du peuple, Chevtchenko a révélé la richesse de son vocabulaire et les inépuisables possibilités structurales, sémantiques et stylistiques qui reflètent l'aptitude du langage populaire à exprimer la plus profonde pensée ou la moindre nuance des sentiments. Le poète maniait en connaisseur le vocabulaire savoureux du parler populaire, sa synonymique, sa phraséologie, ses possibilités métaphoriques, la richesse de ses formes grammaticales et de sa syntaxe. Voilà pourquoi la poésie de Chevtchenko a été une nouvelle page non seulement dans l'histoire de la littérature ukrainienne, mais aussi dans celle de la langue littéraire ukrainienne.

En comparant encore Kotlarevski et Chevtchenko (ces deux personnages qui font époque dans l'histoire de la littérature ukrainienne), nous pouvons faire

la conclusion suivante. Tandis que chez Kotlarevski on peut observer de nombreuses divergences d'avec les normes actuelles de la langue littéraire ukrainienne dans le lexique, la phonétique, la morphologie et la syntaxe, chez Chevtchenko ces divergences sont relativement peu nombreuses. Selon l'expression de L.A. Boulahovski, la langue de Chevtchenko „reste, jusqu'aujourd'hui, dans beaucoup de cas, le critère de l'emploi de tel ou tel mot ukrainien”.⁸ Toujours selon son avis „la phonétique de Chevtchenko ne diffère de notre langue littéraire contemporaine que dans des détails insignifiants”.⁹ Il affirme encore „qu'il y a encore moins de différence entre la langue de Chevtchenko et celle de la littérature postérieure sur le domaine de la morphologie”.¹⁰

Evidemment, cela ne signifie pas que la langue littéraire ukrainienne n'ait pas évolué depuis Chevtchenko. Avec l'évolution du niveau linguistique du peuple, avec l'évolution de sa vie économique et politique, de sa culture et de ses coutumes, particulièrement après l'Octobre, la langue littéraire ukrainienne a enrichi dans une mesure importante son stock verbal et perfectionné sa structure grammaticale, elle a même renouvelé sa phraséologie et ses moyens d'expression de l'imagerie et de l'affectivité. Le développement de la langue littéraire n'a pu être complet chez Chevtchenko pour la raison, entre autres, que la poésie ne dispose pas des possibilités inépuisables qu'offre la prose pour ce développement.

Mais, à la différence de Kotlarevski, dans la langue de Chevtchenko s'observent déjà, pour la première fois, des normes lexicales, phonétiques, grammaticales et stylistiques définies. C'est pour cela que, partant du réalisme du langage de ses oeuvres (Chevtchenko ne s'était pas borné au dialecte local et ne le copiait pas) et de la présence chez lui de normes linguistiques définies (chez les prédécesseurs de Chevtchenko ces normes manquent, ils tendent seulement à copier, dans un sens ethnographique, les dialectes locaux), et considérant que Chevtchenko, pour la première fois dans l'histoire de la littérature ukrainienne a élaboré un système linguistique et stylistique souple et harmonique, capable, selon l'expression de M. Changuiniane, à „n'importe quelle transmission sur n'importe quelle onde”, nous considérons justement Chevtchenko comme créateur de la nouvelle langue littéraire ukrainienne, et non pas Kotlarevski qui en était seulement l'initiateur.

En général, ni Kotlarevski, ni les autres prédécesseurs de Chevtchenko n'ont créé et n'ont pu créer de moyens linguistiques de l'expression qui auraient pu devenir la base de la langue des écrivains ukrainiens de la nouvelle période après Chevtchenko. „L'activité de I. P. Kotlarevski — remarque L. A. Boulahovski — malgré tout son talent et son rapport véritable avec le peuple, n'a pu deve-

⁸ Л. А. Булаховский, Питання походження української мови. К., 1956, стр. 18.

⁹ Там же.

¹⁰ Там же, стр. 19.

nir un exemple à imiter qu'en partie: le genre burlesque de l'Énéide, à cause de son caractère spécial, n'était pas un phénomène qu'on aurait pu rendre la base de la future langue d'un peuple qui compte des millions. Les oeuvres de Kotlarevski donnaient. . . naturellement, une matière seulement sur le domaine du parler quotidien, ainsi leur rôle, comme objets d'imitation, s'est beaucoup limité."¹¹ En ce qui concerne P. Goulak-Artemovski, E. Grebenka et G. Kvitka-Osnovianenko, selon l'opinion du même chercheur, „par la contrainte des circonstances mêmes de leur activité littéraire, ils n'ont pas eu la possibilité ni de présenter une variété indispensable dans les genres, nécessaire, à l'étape correspondante, pour l'évolution puissante de la culture nationale, ni même d'assurer une influence durable aux genres cultivés par eux."¹²

Comme preuves convaincantes de tout ce que nous venons de dire de la langue de Chevtchenko et de celle des écrivains ukrainiens de la période avant Chevtchenko, nous donnons ici quelques exemples de leurs oeuvres:

Всім старшинам тут без розбору,
Панам, підпанкам і слугам,
Давали в пеклі добру хльору,
Всім по заслuzі, як котам. . .
Тут всякїї були цехмистри,
І ратмани, і бургомістри,
Судді, підсудки, писарі,
Які по правді не судили,
Та тільки грошики лупили
І одбирали хабарі.
І всі розумні філософи,
Що в світі вчились мудрувать;
Ченці, попи і крутопопи,
Мирян щоб знали научать;
Щоб не гонялись за гривнями,
Щоб не возились з попадями,
Та знали церковь щоб одну;
Ксьондзи до баб щоб не іржали,
А мудрі звїзд щоб не знімали
— Були в огні на самім дну.

(И. Котляревский, Енеида)

Уранці вирядилась щонайкраще: поплела коси у самі міленькі дрібушки і віночком на голову поклала, пов'язала які були луччі скиндячки, а зверх усіх положила чернову й квітосками заквітчалась. Чи шатнулась

¹¹ Л. А. Булаховский, указ. соч., стр. 16.

¹² Там же.

там, чи як, а вже і обидати у неї поспіло: борщик з живою рибкою. . . , каша пшоняна до олії, солоня тараня з пшеничними галушками та вареники з сім'яною макухою (Г. Квитка-Оснoвьяненко, Маруся)

Все йде, все минає — і краю немає. . .
Куди ж воно ділось? видкіля взялось?
І дурень, і мудрий нічого не знає.
Живе. . . умирає. . . одно зацвіло,
А друге завьяло, навіки завьяло. . .
І листя пожовкле вітри рознесли.
А сонечко встане, як перше вставало,
І зорі червоні, як перше пилили,
Попливуть, і потім і ти, білолиций,
По синьому небу вийдеш погулять,
Вийдеш подивиться в жолобок, криницю
І в море безкрає і будеш сіять,
Як над Вавілоном, над його садами. . .

(Г. Шевченко, Гайдамаки)

Il faut encore ajouter à ce que nous venons de dire et d'illustrer, qu'écrire en langue ukrainienne, c'était, comme nous le savons, pour Kotlarevski, mais surtout pour Goulak-Artemovski et Kvitka-Osnovianenko, une expérience seulement (bien que historiquement inévitable, mais pourtant une expérience). Ainsi, Kvitka-Osnovianenko a déclaré qu'il avait écrit *Marousia* pour prouver qu'on „pouvait émouvoir” même avec un texte écrit en petit-russe. Bien que les prédécesseurs de Chevtchenko connaissassent bien à leur tour le parler populaire, il n'était pas pour eux „une langue reçue avec le lait maternel, comme don élémentaire de la parole” (M. Chaguiniane). Chevtchenko en a parlé, entre autres, en 1847, dans sa préface à une deuxième édition (restée projet) de son *Kobzar*:

„Osnovianenko avait très bien regardé le peuple, mais n'a pas écouté sa langue, peut-être parce qu'il ne l'avait pas entendue de sa mère dès le berceau, et Goulak-Artemovski, bien qu'il l'entendât, l'avait parfaitement oubliée parce qu'il s'était fourré parmi les grands seigneurs.”

Chevtchenko était tout à fait leur contraire: porteur conscient du parler populaire, organiquement lié à celui-ci, l'ayant reçu effectivement avec le lait maternel comme don élémentaire de la parole. N. Kostomarov a eu raison en écrivant: „Chevtchenko en tant que poète était le peuple même qui continuait sa propre activité poétique. Chevtchenko parle une langue que le peuple ne parlait pas encore mais qu'il était prêt à parler et attendait seulement le maître qui viendrait de ses rangs et qui posséderait sa langue et ses trésors linguistiques,

et après ce maître le peuple se met à parler tout comme lui". Finalement, cela se passait vraiment ainsi quand la Grande Révolution d'Octobre a libéré le peuple ukrainien de l'oppression sociale et nationale.

Pour conclure, il faut souligner encore une fois que le rôle de *créateur de la nouvelle langue littéraire ukrainienne* (donc de la langue ukrainienne actuelle) de Chevtchenko est aujourd'hui un axiome tout comme son rôle de créateur de la nouvelle littérature ukrainienne. Et cela ne pourrait pas être autrement, puisque ces deux notions sont inséparables. Il est vrai qu'il n'y a pas encore si longtemps, nous avons vu des tentatives de nier le rôle créateur de Chevtchenko dans l'histoire de la langue littéraire ukrainienne, de la part de certains linguistes ukrainiens, qui s'abritant derrière la thèse qui veut que la langue soit un phénomène indépendant des classes, ont rejeté ce rôle de Chevtchenko, prétextant que c'était le peuple même qui était le créateur de la langue littéraire ukrainienne. Mais ces tentatives ont subi un échec comme inventions anti-scientifiques que la marche même de l'évolution historique de la langue littéraire ukrainienne actuelle a refutées.

***Тарас Шевченко — великий певец дружбы народов**

П. М. ФЕДЧЕНКО

Есть в истории мировой литературы личности, чье величие и слава определяются не только их литературным наследием, но и всей совокупностью их творческого, гражданского, человеческого облика, символическостью их бытия, которое прорывает потом грани эпох и получает бессмертие.

Сила влияния таких писателей, которые стали не только творцами, но и героями истории, столь велика, что ее чувствуют даже люди, не очень хорошо осведомленные с их творчеством, ибо для них существует уже сам пример жизнедеятельности таких писателей. И, образно говоря, история отводит подобным творцам место не только на Парнасе, но и на самом Олимпе, где определяются исторические пути развития народов.

Именно такими писателями были Байрон и Гюго, Пушкин и Мицкевич, Шандор Петефи и Христо Ботев, Генрих Гейне и Ян Неруда. К ним по праву следует отнести и украинского певца Тараса Шевченко. В мировой литературе не много найдется писателей, которые бы с такой всесторонней полнотой, как он, смогли охватить прошлое и настоящее своего народа, и вынести ему приговор по законам самой высокой человечности и справедливости.

Немногие из тех, кому выпало бессмертие, заплатили за него столь дорогой ценой как Тарас Шевченко — человек из племени Прометеев, для кого судьба не жалела жесточайших личных испытаний и страданий. Его не награждали, как крестьянского певца Прованса Фредерика Мистраля орденом и полки не склоняли национальных знамен перед его балконом.

Он прожил 47 лет и 25 лет из них провел в крепостническом рабстве, 10 лет — в тюрьмах и ссылках, а в остальные годы воевал с нуждой, лишениями и умирал вдали от горячо любимой Родины, не осуществив даже естественной человеческой мечты о семье и своем угле.

Изошреннейшие в пытках и унижениях человека царские сатрапы отобрали у Шевченко все — родину, свободу, близких, запретили писать и рисовать, чтобы убить в Шевченко мятежную душу, заставить склониться в поклоне и раскаянии его гордую, непокорную голову. — Тщетно! Даже

из-за тюремной решетки и с далекой закаспийской пустыни доносился громовой голос непокоренного бойца: казнюсь, мучаюсь, но не раскаиваюсь!

Его собственная беда была для него ничем в сравнении с горькой судьбой родины, в сравнении с его болезненным страхом за ее будущее. Он готов отдать свою жизнь, лишь бы Родина была свободной. Это была пылкая и гневная любовь сына к матери, опозоренной и униженной.

Всей своей жизнью Шевченко получил гордое право сказать: „История моей жизни составляет часть истории моей родины”.

Как справедливо отмечал А. В. Луначарский, один из выдающихся марксистских исследователей мировой литературы, „ни один из них (великих поэтов мира, — П. Ф.), даже великий из великих — Мицкевичх — не выразил своей любви к Родине в такой волнующей форме, с такой почти бешеной силой”,² как Шевченко.

К чести украинского народного певца — революционера необходимо сказать, что его глубокий патриотизм никогда не осквернялся национальным шовинизмом. Шевченко выстрадал свой патриотизм, углублял и закалял его в огне освободительной борьбы.

В ранних поэзиях Шевченко мечта об освобождении родного народа еще подернута ореолом былой казацкой романтики. Ему свойственна известная идеализация прошлого Украины, которая еще представлялась как нечто единое и целое по своему угнетенному положению, по своим страданиям и стремлениям, по целям борьбы.

Но вскоре Шевченко по иному начал оценивать прошлое украинского народа и особенно его настоящее. Никто так беспощадно и резко не развенчивал некоторых псевдо-героев украинской истории. Верно об этом писал выдающийся украинский общественный деятель, ученый и публицист прошлого века М. П. Драгоманов: „Шевченко — поэт свободы народа, и для него слава короны, хотя бы она была даже на голове какого-нибудь своего Хмельницкого не имеет цены, если народ не свободный”³

Гневное осуждение Шевченко вызывали не только чуждые народу и делу его освобождения деятели прошлого, но еще в большей мере их „правнуки поганые” — современные представители украинского дворянства. Спекулируя на национальных чувствах народа, эти „земляки” — псевдопатриоты фарисейски разглагольствуют о братстве, о любви к единокровным братьям, об общей борьбе за „мать — Украину”, а тем временем „святой правдой торгуют” беспощадно сдирают кожу „с братьев незрячих гречкосеев”, „людей в ярма запрягают”.

¹ Т а р а с Ш е в ч е н к о, Новне зібрання творів в шести томах. Т. 5, 1963, АН УРСР, стр. 254.

² А. В. Л у н а ч а р с к и й, Статьи о литературе. Москва, 1957, стр. 423.

³ Переписка Михайла Драгоманова з Мелітоном Бучинським. 1871—1877, рр. Владив М. П а в л и к. Львів, 1910, стр. 100.

С этими лицемерными и фальшивыми патриотами никогда не было общего пути у украинского простого люда. И народный поэт-революционер Шевченко объявляет им беспощадную войну. Если, по словам великого украинского писателя И. Франко, „свобода украинского народа представлялась ему (Т. Шевченко — П. Ф.) как солнце, искупанное в крови украинских врагов”⁴, то в стане этих врагов своей Родины Шевченко видел не только иноплеменных колонизаторов, но и представителей украинского панства.

Иногда говорят о чрезмерной жестокости народных мстителей — героев поэм Шевченко. Так порой воспринимаются страшные, освещенные отблесками пожаров, залитые кровью строфы поэмы „Гайдамаки” и других стихов и поэм Шевченко, в которых поэт будто бы с восторгом поет славу крестьянской резне. Шевченко давно уже понял, что елейными речами свобода не завоевывается, но проявления фанатической слепой жестокости ослепленных гневом и жаждой мести народных масс подчас вызывают у него сожаление.

Он искренне скорбит вместе с Никитой Гайдаем — героем одноименной драмы: „Славяне, несчастные славяне! Так нещадно и так много пролито вашей крови междоусобными ножами. Ужели вам вечно суждено быть игрой иномышленников? Настанет ли час искупления? Придет ли мудрый вожь из среды вашей погасить пламенный раздор и слить воедино любовью и братством могущественное племя?”⁵

Как настоящий революционер, Шевченко отчетливо видел причины ярости народных мстителей, накопившейся за долгие годы унижений, а поэтому и понимал необходимость наиболее острых и крайних форм борьбы, как бы они сами по себе ни были противны его гуманной натуре. Справедливо говорится, что жестокость революционера — единственная жестокость, могущая идти рука об руку даже с глубочайшей нежностью сердца. Эту мысль прекрасно выразил поляк Хорошевский, выступая на похоронах Шевченко: „Ненависти твоей причина в том”, что ты любил многих и любил много”.⁶

Непримиримость к врагам родного народа выростала у Шевченко из чувства подлинного классового гуманизма, из чувства зрелого патриотизма, который „основывается сознательно и твердо на любви ко всем людям, на желании общечеловеческого братства, на приверженности ко всем угнетенным и поруганным, между которыми первая и самая близкая к сердцу поэта его родная Украина.”⁷

⁴ Літературна спадщина. І в а н Ф р а н к о, вып. I, АН УРСР. Київ, 1956, стр. 379.

⁵ Т а р а с Ш е в ч е н к о, Повне зібрання творів. . . , том третій, стр. 58.

⁶ Світова велич Шевченка. Т. I. Київ, 1964, стр. 92

⁷ І в а н Ф р а н к о, Твори в двадцяти томах. Т. 17. Київ, 1955, стр. 13.

И у Шевченко враждуют не украинцы и русские или поляки, а русские, польские и украинские магнаты с поработанным ими трудящимся людом.

Шевченко глубоко уважал русский, польский и другие народы, любил великую культуру Пушкина и Мицкевича, свободно владел русским и польским языками и многие произведения написал по-русски. Но как истинный друг, он ненавидел оковы на руках друзей. Подобно Мицкевичу, он мог бы сказать:

Слезами родины пускай язвит мой стих,
Пусть, разъедаая, жжет не вас, но цепи ваши.⁸

Примечательно, что именно в предисловии к поэме „Гайдамаки” поэт высказывает свое заветное желание тесного единения и братства народов: „Пусть житом, пшеницею, как золотом покрыта, неразмежевана останется навеки от моря и до моря славянская земля” (стр. 144).

Вся царская Россия, эта, по выражению В. И. Ленина, „тюрьма народов”, представляется Шевченко „одной Сибирью неисходимой” „от молдаванина до финна”. Ему близки и понятны стоны русских и украинских крепостных, страдания народов Кавказа — ведь стон невольников и звон кандалов не требуют переводчиков.

Призывный революционный клич Шевченко не знал уже никаких государственных, а тем более национальных границ, ко всем угнетенным, поднимающимся на борьбу, обращены его слова: „Боритесь — поборете!” И в заревах крестьянских восстаний, которые вспыхивали по всей стране, заметно выделялась и яркая искра бунтарского слова Шевченко — украинский Прометей нес огонь всем простым людям.

Вскоре после поэмы „Гайдамаки” Шевченко пишет поэму „Еретик”, а вслед за ней и знаменитое „И мертвым и живым и нерожденным на Украине и не на Украине сущим мое дружеское послание”, в которых снова касается славянского вопроса.

В поэме речь идет о великом чешском реформаторе Яне Гусе. Но Шевченко интересуется этот герой чешской истории не столько как религиозный реформатор, сколько как борец за правду и интересы народа. Приведенная в поэме проповедь Гуса начинается словами „Кругом неправда и неволя, народ замученный молчит”⁹ и против этой неправды, против тех, кто посеял все зло на свете, войны, свары, „мученья адские”, поднимает голос Ян Гус:

⁸ Адам Мицкевич, Избранные произведения. Москва, 1956, стр. 219.

⁹ Тарас Шевченко, Кобзарь (Избранные стихотворения и поэмы, перевод с украинского). Москва, 1964, стр. 190. Дальше при ссылке на это издание страницы будут указаны в тексте.

Прозрейте, люди, час настал!
Глаза раскройте, шире груди!
Проснитесь, чехи, вы же люди,
А не потеха чернецам. (стр. 192)

Верности идеям справедливости, стойкости и мужества требует эта борьба и Ян Гус подает достойный пример, без колебания идя во имя правды и народа на костер. Именно этим и привлекателен для Шевченко Ян Гус — как стойкий революционер, готовый заплатить жизнью за свои убеждения. Таких людей можно умертвить, но сломить, победить — нельзя, ибо нельзя умертвить идею, нельзя победить народ.

И дело Гуса живет. — Рано радоваться черному воронью, сжегшему Гуса:

. . . Пойдите!
Вон над головою
Старый Жижка из Табора
Махнул булавою. (стр. 197).

Искра смертного костра Яна Гуса зажгла пожар народного восстания.

Свою поэму Шевченко посвятил выдающемуся славянскому просветителю Шафарику, разметававшему, по мнению Шевченко, искры, тлевшие на старом пепелище, среди всего славянства. Шевченко мечтает о том, чтобы „слились в едином море славянские реки”, „чтобы стали все славяне братьями-друзьями” и принесли „миру мир и славу” (стр. 189—190).

В братской семье свободных славянских народов Шевченко хотел видеть и свою поработенную родину. Здесь, как и в предисловии к проектируемому в 1847 г. изданию „Кобзаря”, посылаясь на добрый пример русских, поляков, чехов, сербов, болгар, черногорцев, посылаясь на великие примеры Коллара, Шафарика, Караджича, поэт страстно ратует за возрождение самобытной украинской культуры. Возрождение и взаимное обогащение всех национальных культур („и чужому научитесь, и свое познайте” (стр. 241) Шевченко также рассматривал, как одно из важных звеньев осуществления идеалов возрождения и единения всех славянских народов.

Мечты Шевченко о единении славян явственно перекликаются с донесенными до нас гениальным Пушкиным страстными мечтаниями Мицкевича „. . . о временах грядущих, когда народы, распри позабыв, в великую семью соединятся”.¹⁰

Но по своему конкретному социально-политическому содержанию мечты Шевченко ближе всего к программным требованиям одного из фили-

¹⁰ А. С. Пушкин, Полное собрание сочинений в десяти томах. Т. 3. Москва, 1957, стр. 279.

алов тайного общества декабристов, который возник в 1823 году на юге России — на территории Украины — „Общества объединенных славян”. Свою цель борьбы общество видело в освобождении от деспотизма всех славян и объединении самостоятельных демократических республик в федеративном союзе во главе с избранным конгрессом, который бы не ограничивал их внутренней свободы и независимости.

В несколько видоизмененной форме идея общеславянской федеративной республики была возрождена в программах Кирилло-Мефодиевского братства, возникшего в 1846 году в Киеве. Шевченко возглавил в этом обществе левое, наиболее радикальное, революционно-демократическое крыло, которое осуществление республиканских и общеславянских федеральных идей связывало с вооруженной борьбой против самодержавно-крепостнического строя и установлением среди всех освобожденных славянских народов нового справедливого социально-политического строя, где не будет ни царя, ни господина, ни холопа, где все будут равными и свободными.

Не трудно заметить, что революционная программа Шевченко не только не имеет ничего общего, но и откровенно враждебна идеям русских славянофилов 30 — 40-х годов прошлого столетия, за которыми будущее славянства представлялось в форме включения всех славянских народов в состав единой империи под скипетром русского самодержавца. Разумеется, ни о каких социальных преобразованиях идеологи славянофильства и не помышляли.

Программа Шевченко противостояла и рецептам западных панславистов, провозглашенным Пражским съездом австрийских славян в 1848 году и сводившихся к тому, чтобы все западные славяне объединились в сильной Австрийской Империи, где они якобы смогут получить равноправие и свободу культурного развития.

Кирилло-Мефодиевское братство предполагало издание специального журнала, который бы распространялся во всех славянских странах и пропагандировал идеи освобождения и единения славянских народов. Этому намерению не суждено было осуществиться — из-за доноса подлого провокатора общество было разгромлено, а его участники арестованы.

Как и любимый его герой Ян Гус, Шевченко дорого заплатил за свои революционные убеждения и действия. Царские сатрапы хотя и не отправили его на костер, но целых десять лет гноили в ссылке в далекой зауральской и закаспийской пустыне.

В поэзиях, повестях, рисунках, созданных Шевченко тайком вопреки нечеловеческому царскому запрету писать и рисовать, снова оживали мотивы мщения поработителям и горячего сочувствия ко всем угнетенным — и к тем, которых поэт оставил на Украине и к тем, кого встретил в далеких киргизских степях. На страже всех простых людей земли он хочет поставить свое революционное слово. Если раньше он выступал певцом борьбы

украинского, русского народов, народов Кавказа, то теперь его внимание привлекают многочисленные народы Азии — ведь неволя и рабство везде одинаковы.

Ему, выразителю дум всех поработанных людей, больно и от того, что еще не перевелись тираны „в непробуждаемом Китае, в Египте темном”, над Индом и Евфратом, что свободолюбивому народу Франции угрожает новый деспот Луи Бонапарт, что в развязанной палачами и грабителями в коронах Крымской войне „опять струится кровь мужичья”.

Шевченко глубоко тронули убожество и темнота народов на древней земле казахов, киргизов, узбеков, таджиков. Как истинный друг, входил Шевченко в их кибитки, слушал заунывные песни и печальные предания и нес им вместе со своими русскими, польскими единомышленниками „слова правды и любви”.

Дружба с представителями народов Средней Азии, любовь к их земле, сочувствие их горестям запечатлены во множестве стихов и рисунков Шевченко. Это были вообще едва ли не первые слова и картины о жизни этих народов. Недаром благодарные казахи, киргизы, узбеки, таджики и многие другие народности Средней Азии и сейчас считают украинского Кобзаря родным своим акыном, родоначальником своей национальной литературы и живописи. За любовь всегда платят любовью, недаром казахи даже имя Тараса Шевченко передают на своем языке именем „Тарази”, что означает „Справедливый” и до наших дней дают это имя своим детям.

Возвращаясь из ссылки, меряя тысячеверстые просторы России, Шевченко везде видит следы самодержавного произвола, слышит „протяжный, мрачный, глубокий стон миллионов крепостных душ”, и все это то-и-дело вызывает глубокие раздумья над будущем народов. Его радует, что еще жива в народе память о бесстрашном вожде крестьянского восстания Степане Разине, что и сейчас во многих местах России крестьяне поднимаются на борьбу против помещиков. Настоящий энтузиазм вызывает у него известие о выступлении китайских тайпингов под водительством Гонга против маньчжурских мандаринов. С упоением читает Шевченко боевые призывы великого борца за освобождение всех народов А. Герцена — достойного продолжателя дела „первых русских благовестителей свободы”, как любовно называл Шевченко декабристов.

Время после возвращения из ссылки было периодом самого высокого взлета революционного радикализма Шевченко, когда он в кругу великих вождей общерусской революционной демократии Н. Чернышевского, А. Герцена, Н. Добролюбова развивал широкую пропаганду за революционные преобразования страны и звал народ к топору, чтобы разбудить приспавшую самодержавием свободу.

Всего себя отдавая делу освобождения народа, Шевченко вдохновенно мечтал о будущем, когда:

На обновленной земле
Врага не будет, властелина,
А счастье матери и сына
И люди будут на земле. (стр. 552).

Прозорливо заглядывая сквозь мрак самодержавной ночи в будущий светлый день, поэт писал:

Немых отверзутся уста,
Прорвется слово, как вода,
И ширь пустыни неполитой,
Водой целебною омытой,
Очнется к жизни. Потекут,
Взыграют реки, а озера
Вокруг лесами поростут,
Весельем птичьим оживут (стр. 505—6).

Чем не картина хотя бы и сегодняшних оживших степей Казахстана, напоенных Кара-Кумским каналом! Чудесным зеленым оазисом в некогда безжизненной пустыне является и полуостров Мангишлак, где свыше ста лет тому назад томился Шевченко.

Неуклонно сбываются и мечты Шевченко о великом братстве людей:

Оживут озера, степи —
И не верстовые,
А широкие, как воля,
Дороги святые
Опояшут мир. Не сыщут
Тех дорог владыка;
Но рабы на тех дорогах
Без шума и крика
Братски встретятся друг с другом
В радости веселой. . . (стр. 506).

Великие люди подобны горным вершинам — они больше и дальше видят, но и грозы достигают их раньше. Шевченко упал от той грозы, не допев своей песни, но песни его подхватили и допели народы, во имя свободы и счастья которых он отдал свою жизнь.

Шевченко приняли как своего родного все народы царской России. Боевой друг и соратник Герцена Н. Огарев писал: „Украина проснулась в Шевченке, и — лучшее доказательство, как сила обстоятельств влечет к самобытности областей и нераздельности союза, — Шевченко, народный в Малороссии, с восторгом принят, как свой, в русской литературе и стал

для нас родной: так много было общего в наших страданиях и так само-бытность каждого становится необходимым условием общей свободы.”¹²

Вспоминая о своих встречах с Шевченко, великий грузинский поэт Акакий Церетели говорил: „Я впервые понял с его слов, как надо любить родину и родной народ.”¹³ В Грузии широко распространялись пламенные стихи Шевченко, причем примечательно то, что украинские герои Шевченко „перелицовывались” в грузинские Като, Натало, Сико — так много общего было в их жизненной судьбе. Точно так же поступали и в Литве, заменяя в стихах Шевченко Украину на Литву, Днепр на Неман, Ганну на Катрюте.

Азербайджанский поэт Самед Вургун свидетельствовал, что с идеями Шевченко он познакомился в дореволюционное время, хотя тогда еще ни одно стихотворение поэта не было переведено на азербайджанский язык. Молдаване пели „Завещание” Шевченко еще до его перевода на молдавский язык.

Поэзия гениального украинского Кобзаря воодушевляла белоруса Янку Купала, латыша Яна Райниса, осетина Коста Хетагурова, армянина Ованеса Туманяна и целую плеяду украинских певцов и писателей многонациональной советской литературы.

Гений, как и солнце, принадлежит всем людям земли. Вскоре после смерти Шевченко французский литератор Е. Дюран писал: „Шевченко достаточно велик для того, чтобы слава его перешла границы родины и распространилась по Европе”.¹⁴

И вот уже целых сто лет уверенно и триумфально идет по планете украинский Кобзарь — борец за свободу, счастье, дружбу и братство народов, певец человеческого достоинства и вечно живых художественных ценностей всего человечества, поэт, к чьей лире незримо касались пальцы всех людей земли. Переходит государственные границы без виз, ибо правда пародная в них не нуждается.

Как справедливо сказала английская писательница Полин Бентли: „Он поэт всего человечества. Его призыв к братству и любви, к правде и справедливости, а превыше всего — к свободе, имеет всемирное значение”.¹⁵ Об этом по-своему писали люди с мировыми именами — Чернышевский и Максим Горький, Альфред Енсен, Георг Брандес, Эдуард Эррио, Еttore Ло Гатто, Альфред Курелла, Марьян Якубец, Михаил Садовяну, Антал Гидаш, Луи Арагон, Радуле Стийенский, Поль Робсон, Рокуэл Кент, Андре Мазон, Назым Хикмет, Зденек Неедлый и многие другие.

¹² Н. П. О г а р е в, Избранные социально-политические и философские произведения. Т. I, 1952, стр. 466.

¹³ Газета *Закавказье*, 1911, № 45.

¹⁴ E. DURAND: Le poète national de la Petite Russie (Chevtchenko). *Revue des deux mondes*, 1876, № 15, стр. 919.

¹⁵ К у р ь е р Ю н е с к о. 1961, июль—август.

Йозеф Фрич, сын чехословацкого народа, которому вечно благодарна Украина за первое полное издание „Кобзаря”, ценил Шевченко за провозглашенные им идеи освобождения и единения славян.

Устами Любена Каравелова, Ивана Вазова, Тодора Павлова, Симеона Русакиева и многих других выдающихся сыновей болгарского народа засвидетельствовано, что Болгария всегда горячо любила Шевченко и „чувствовала его своим родным братом, сыном, защитником и героем”, ибо „часть огня, что бушевал в поэзии Шевченко, перешла в кровь и плоть болгарского народа в эпоху его национально-освободительной борьбы”.¹⁶

Шевченко всегда был и остается на переднем крае борьбы за свободу и справедливость, за братство людей труда. Он воевал на фронтах революционной Испании и на фронтах Великой Отечественной войны, он помогал всем народам в борьбе за освобождение от фашистского ига. И когда казнили Юлиуса Фучика и Патриса Лумумбу — это казнили Шевченко, а потом он снова вставал вместе с их народами на борьбу за лучшее будущее. Он и сейчас помогает нам всем строить новую жизнь и крепить великую и нерушимую дружбу народов Советского Союза и всего социалистического лагеря.

Он и сейчас в строю помогая бороться и жить. Говоря словами кубинского поэта Рене Депестр: „Шевченко с его солнечным темпераментом — это такой огонь, который бросает свои лучи на все народы, что борются за справедливость и красоту.”

Великий Гете утверждал, что тот, кто был хорошим гражданином своей эпохи, имеет наиболее шансов быть современником всех эпох будущего.

Именно такого человека мы — сыновья великой братской семьи народов — чествуем сегодня на земле великого Шандора Петефи, боровшегося за создание нового и светлого мира, чествуем его боевого единомышленника Шевченко — великого Гражданина своей эпохи, Гражданина нашей современной эпохи и всех эпох будущего, чествуем выполняя его завещание:

И меня в семье великой,
В семье вольной, новой,
Не забудьте — помяните
Добрый тихим словом.

¹⁶ VI. Пленум правления Союза советских писателей СССР, посвященный 125-летию со дня рождения Т. Г. Шевченко. *Бюллетень*. № 4, Киев, 1939, стр. 155.

***О поэтическом мастерстве Лермонтова**

(Из наблюдений над последними стихами поэта)

И. Я. ЗАСЛАВСКИЙ

Подчиняясь правительственному распоряжению — покинуть столицу в 48 часов, — Лермонтов последний раз уезжал из Петербурга. Стоял апрель 1841 года. Дни поэта были сочтены. Спустя три месяца раздался выстрел у подножья Машука. Все это время Лермонтов не расставался с плотной тетрадью в сафьяновом переплете, подаренной ему Владимиром Одоевским. Тетрадь эта (Одоевский называл ее „записной книгой”) — самый достоверный свидетель творческой работы Лермонтова весной и летом 1841 года. Когда стихотворения из этой тетради увидели свет, Белинский решительно отнес их к „лучшим созданиям” поэта.

Тетрадь Владимира Одоевского примечательна во многих отношениях.

Лирике всегда принадлежала важнейшая роль в лермонтовском творчестве, начиная с первых, ученических его шагов. Произведения, начертанные в тетради Одоевского, — плоды зрелых раздумий, больших художественных обобщений, отлитые в совершеннейшую поэтическую форму. Было бы ненужной натяжкой рассматривать эти стихотворения как „итоговые”: поэт находился в зените творчества, перед ним открывались ничем не ограниченные горизонты, перспективы новых художественных открытий и достижений. Но в этих стихах получили конденсированное выражение некоторые темы, образы и мотивы, владевшие творческим вниманием поэта на протяжении ряда лет. Перед нами гениальные образцы русской лирики, в них с необычайной силой запечатлен „лермонтовский элемент”.

Эта книга ждет еще своего тщательного и разностороннего изучения как концентрированное выражение лирического гения Лермонтова.

Испытываешь высокую эстетическую радость, постигая благородную законченность целого, мудрую художественную целесообразность каждого образно-выразительного элемента. При желании полнее осмыслить богатство содержания и формы последних стихов Лермонтова тетрадь Одоевского открывает дополнительные заманчивые возможности: на ее листах начертаны не только „канонические” тексты стихотворений, вошедших в сознание многих поколений, здесь запечатлены также их пер-

воначальные наброски и различные варианты. Становится доступным знакомство с творческой лабораторией поэта. Увлекательно и поучительно следить за движением его мысли. Авторские купюры, замены, исправления замечательно отражают процесс кристаллизации замысла. Размышляя над мотивами, обусловившими те или иные изменения текста, мы приобщаемся к внутренней логике творческого процесса. Отчётливей выясняются цели художника, пути их реализации. Глубже и ярче предстаёт и конечный итог писательского труда — идейно-эстетическое содержание созданного. Вместе с тем определяются и некоторые общие принципы, присущие художнику, отличительные черты его писательской манеры.

Настоящие заметки — это лишь рекогносцировка в область очень большой и очень увлекательной темы. Мы остановимся здесь только на нескольких произведениях из альбома Одоевского, сосредоточивая внимание прежде всего на том, как искал и находил Лермонтов средства поэтической выразительности, наиболее полно отвечающие творческому замыслу. Думается, что даже частные наблюдения в этом аспекте окажутся бесполезными.

Мыслью о гражданском долге художника вдохновлён „Пророк”. Развивая традиции Пушкина и декабристов, Лермонтов неоднократно обращался к этой теме: достаточно напомнить здесь хотя бы такие стихотворения, как „О, полно извинять разврат”, „Смерть поэта”, „Кинжал”, „Поэт”, „Журналист, читатель и писатель”. Образ поэта-пророка, уподобление поэтического слова оружию постоянны и чрезвычайно содержательны у Лермонтова. „Пророческой тоскою” — звал он раздумья о собственной судьбе поэта, рождённого „для славы, для надежд”, но обретшего „венец терновый” (II, 96, 217).¹ „Венец терновый” упоминается в знаменитой инвективе, вызванной гибелью Пушкина (II, 85): ассоциации в высшей степени знаменательные — и в представлениях Лермонтова о своём общественном призвании, и в думах о своей судьбе.

„Пророческой” названа речь Писателя в стихотворении „Журналист, читатель и писатель”. Это определение следует непосредственно за стихами о яростном изобличении общественных пороков („. . . Диктует совесть Пером сердитый водит ум”). „Смело”, „неумолимо”, „жестоко”, по собственному определению, предаёт он „позору” дворянско-аристократический „свет”. „Свет” губит лучшие человеческие порывы, вдохновение, мечты — об этом с болью и гневом говорится в стихах, удивительно созвучных — по общему смыслу и настроению, по интонационно-ритмической организации — одному из замечательнейших лирико-публицистических „отступлений” Пушкина в „Онегине”. Пушкин заключал шестую главу романа трогательным и мужественным прощанием с молодостью. Поэт просит „младое

¹ Все ссылки на текст и варианты автографов даны по изданию: М. Ю. Лермонтов, Сочинения в шести томах. Изд-во АН СССР, М.—Л., 1954—1957.

вдохновенье” чаще „прилетать” в его „угол”, не дать его душе „ожесточиться, очерстветь И наконец окаменеть В мертвящем упоенье света”. Затем следовала жгучая строфа о светском „омуте”:

Среди лукавых, малодушных,
Шальных, балованных детей,
Злодеев и смешных и скучных,
Тупых, привязчивых судей,
Среди кокеток богомольных,
Среди холопов добровольных и т. д.²

Напечатанная при первой публикации 6-й главы, эта строфа была исключена автором из основного текста в полном издании романа. Перенося её в примечания, Пушкин, можно предположить, таким парадоксальным путём акцентировал на ней внимание читателя. Лермонтов принимает эстафету. Он подхватывает пушкинское обобщение и даёт свой очерк „омута страстей”:

Средь битв незримых, но упорных,
Среди обманщиц и невежд,
Среди сомнений ложно чёрных
и ложно радужных надежд (П, 150).

Данная перекличка, кажется, не отмеченная ещё в специальной литературе, но совершенно очевидная, имеет, на наш взгляд, большое значение. Творчество Пушкина, личность Пушкина, судьба Пушкина оказывали решающее воздействие на эстетическую программу Лермонтова. Лермонтовское представление о поэте-гражданине складывалось и углублялось под воздействием этого могучего фактора. Лермонтовский „Пророк” — ещё одно неотразимое свидетельство постоянства поэта, его неколебимой принципиальности, идейной и нравственной красоты. Рассказ о трагической участи пророка оказывается гимном его человеческому превосходству, его правоте и моральной победе над гонителями. Линии прямого предметства связывают „Пророк”, с предшествующим творчеством поэта, и в частности с наиболее замечательными созданиями его общественно-политической лирики. Не случайно Лермонтов озаглавил это стихотворение точно так же, как назвал своё программное произведение Пушкин. Соотнося двух „Пророков”, литературоведы справедливо указывают на оригинальность лермонтовской интерпретации темы, обусловленную новыми общественными условиями и самобытностью лермонтовского гения. „Про-

² А. С. Пушкин, Полное собрание сочинений в десяти томах. Т. V, АН СССР. М.—Л., 1949, стр. 138—9, 196—7.

рок” Лермонтова, — пишет У. Р. Фохт, — последовательно развивает в условиях декабрьской поры одноименное пушкинское стихотворение (1826). . . . В контексте пушкинского „Пророка” ясен декабристский ореол, венчающий „Пророка” Лермонтова, и вместе с тем иное, гораздо более трагическое его положение, обусловленное обстановкой 30-х годов”.³

Белинский особо выделял это стихотворение. „Пророк”, даже между сочинениями Лермонтова, — указывал критик, — принадлежит к блестящим исключениям”⁴. „Страшная энергия выражения”⁵ восхищала Белинского в лермонтовском „Пророке”. Эта „страшная энергия выражения” создаётся всем комплексом выразительных возможностей стиховой речи. Лексика, ритм, интонация, акустическая окраска — всё подчинено основной теме.

Лермонтов обычно с большой сдержанностью пользуется архаической фразеологией. В „Пророке” она оказалась необходимой. „Библеизмы” и славянизмы („вечный судья”, „всеведенье пророка”, „посыпал пеплом я главу” и т. д.) создают образно-эмоциональную атмосферу скорбной торжественности.⁶ Эта атмосфера поддерживается синтаксисом, строфикой. Каждый катрен отмечен синтаксической завершенностью. Поэт избегает „многоступенчатых” периодов. Мерно следуют одна за другой чёткие, предметно-точные фразы, сочленённые между собой либо сложносочинительной конструкцией типа:

Провозглашать я стал любви
И правды чистые ученья,
В меня все ближние мои
Бросали бешено камни,

либо подчинительной с одним полным придаточным, как, например,:

С тех пор как вечный судия
Мне дал всеведенье пророка,
В очах людей читаю я
Страницы злобы и порока.

И общая синтаксическая организация речи, и емкие паузы как внутри катренов, так в особенности на их стыках, замедляют движение четырех-стопных ямбов, придают ему величаво-трагедийное звучание. Каждое слово

³ У. Р. Ф о х т, Лирика М. Ю. Лермонтова. Учёные записки Московского обл. пед. ин-та им. Н. К. Крупской. Т. I, XVI. Труды кафедры русской литературы. в. 4, 1958, стр. 15.

⁴ В. Г. Б е л и н с к и й, Полн. собр. соч., т. VIII, стр. 339. Изд-во АН СССР, М.

⁵ В. Г. Б е л и н с к и й, Полн. собр. соч., т. VIII, стр. 117.

⁶ В том же направлении сделаны некоторые авторские правки текста: первоначальное „в глазах людей” уступает место выражению „в очах людей”, „отцы” заменяются „старцами”.

здесь отличается особой весомостью. Этому способствуют и звуковые переключки, и ассонансы, и аллитерации (меня — камня; бросали — бешено; посыпал пеплом; дал — очаг — читаю — провозглашать — стал — тварь — там — земная; вечный — очаг — читаю — чистые — ученья и т. д.).

Эмоционально-смысловому развитию темы тонко соответствует и ритмическая структура произведения. Рассказ Пророка о его трагической участи, исполненный достоинства и спокойного мужества, разворачивается в ямбовых катренах с пиррихическими вариациями (чаще всего на третьей стопе), например,

Завет предвечного храня,	○	┃	○	┃	○	○	○	┃	
Мне тварь покорна там земная,	○	┃	○	┃	○	┃	○	┃	○
И звезды слушают меня,	○	┃	○	┃	○	○	○	┃	
Лучами радостно играя	○	┃	○	┃	○	○	○	┃	○

На этом фоне резко выделяется ритмическая структура переломного четверостишья, заключающего в себе злобные нападки на Пророка. Здесь все стопы, за исключением одной, получают предусмотренные метрической схемой ударения:

Смотрите, вот пример для вас,	○	┃	○	┃	○	┃	○	┃	
Он горд был, не ужился с нами.	○	┃	○	○	○	┃	○	┃	○
Глупец, хотел уверить нас,	○	┃	○	┃	○	┃	○	┃	
Что бог гласит его устами.	○	┃	○	┃	○	┃	○	┃	○

Примененная в заключительном четверостишии вариация рифмовки также служит усилению смыслового акцента. Автор недавно опубликованной статьи о строфике Лермонтова, указывая на изменение ритмо-мелодического рисунка в последнем катрене стихотворения (перекрестная рифмовка нечетных мужских и четных женских стихов сменяется кольцевой рифмой), справедливо отмечает, что охватная рифма не только отделяет данную строфу от предыдущих, но и — что особенно существенно при этом — „внутренняя пара стихов, связанных смежной рифмой, особенно усиливает трагический образ гонимого пророка”⁷:

Смотрите ж, дети, на него:
 Как он угрюм и худ, и бледен.
 Смотрите, как он наг и беден,
 Как презирают все его. (II, 212—3).

⁷ М. Пейсахович, Строфика Лермонтова. В кн. Творчество М. Ю. Лермонтова. М., 1964, стр. 449.

„Пророк” Лермонтова принадлежит к таким созданиям поэтического искусства, которые, однажды запав в душу читателя или слушателя отчеканиваются в ней на всю жизнь.

Развитие лермонтовского реализма, разработка народной темы, освоение народно-поэтических традиций не снимают остроты и значимости в интерпретации образа лирического героя — мятежного, одиноко страдающего, охваченного неосуществимой мечтой о свободе и братстве.

Большая часть написанного в тетради Одоевского и сосредоточена вокруг драматической судьбы этого героя.

„Сон” (II, 197; 300—4) иногда получал в литературе мистическую интерпретацию.⁸ Но при всей необычности и сложности построения он воспринимается в контексте лермонтовской лирики последних лет как закономерное и естественное звено. С глубочайшим своеобразием воплотились здесь типические, глубинные думы и переживания поэта, обусловленные совершенно определенными социально-психологическими обстоятельствами и отражавшие вполне реальные умонастроения эпохи (о которых говорилось выше.)

Можно допустить, что Лермонтов слышал и что его заинтересовал рассказ офицера Шульца — раненый, но при сознании Шульц пролежал целый день на поле сражения среди убитых и изувеченных⁹. Вероятен также и отзвук фольклора в сюжете „Сна”: гребенской казак в одной из песен жалуется на „тоску-кручинушку”:

... на белой заре

Много во сне виделось.

Во сне виделось: ох, будто б я удал—добрый молодец

Убитый на дикой степе лежу...¹⁰

Однако не эти возможные воздействия определили собой стержневую концепцию сна. Довольно отчетливо проясняется она в связи с процессом ее творческого воплощения при знакомстве с вариантами стихотворения¹¹.

Судя по вариантам чернового и белого автографа, сюжетика „Сна” сперва мыслилась поэту лишь как сюжетика трагедийного видения: „Приснилась мне долина Дагестана”, „Мне снилась раз долина Дагестана”.

Такой сюжетный „ход” напоминает пушкинское „Подражание Корану”, с которым часто соотносят „Три пальмы”. В IX „Подражании Корану”, как известно, тяжелая кара лишь привиделась Путнику. Но подобное решение темы не отвечало творческому замыслу Лермонтова. И при окончательном обдумывании он с полной определенностью „переключает”

⁸ См. напр., с т. Вл. Соловьева „Судьба Лермонтова”. *Вестник Европы*. 1901, кн. II, стр. 449.

⁹ Григорий Градовский, Шульц и Лермонтов. *Исторический вестник*. 1902, ноябрь, стр. 476—7.

¹⁰ Л. П. Семенов, Лермонтов на Кавказе. Пятигорск, 1939, стр. 137.

¹¹ Весьма интересный анализ автографа „Сна” дан в книге И. в. Н. Розанова „Лермонтов мастер стиха”, но ученый проводит этот анализ в несколько ином плане.

повествование в иной план. Теперь рассказ идет уже не о кошмарном наваждении. Одинокий, среди раскаленного песка и каменных громад, лирический герой действительно истекает кровью.

Это написано с такой конкретно-чувственной изобразительностью, с такой властью художественного воздействия, что читатель и слушатель, по меткому слову советской поэтессы, видит „себя расprostертым на желтокаменной горячей земле. Себя, а не так называемый „образ”. Даже не поэта, а себя. . .”¹².

В сознании раненого в этот миг встает облик любимой. Он наделяет ее даром проникновения; его мечта и тоска о всемогущем ответном чувстве делают ее ясновидящей. Но волшебная сила прозрения не приносит ей радости, превращая ее в пассивного свидетеля его одинокой гибели.

Творческих исканий потребовала от автора и концовка произведения. Особенно примечательна трансформация заключительного стиха. Поэт отбрасывает один за другим ряд черновых набросков, чтобы закрепить лишь четвертую редакцию:

И кровь текла в песок из раны той,
По капле кровь текла из раны той,
И кровь текла хладеющей струей,
И кровь лилась хладеющей струей.

Участь раненого предстает его далекой подруге еще трагичнее: ей видится „знакомый *труп*”, кровь из „дымящейся” раны уже не „точится” „по капле”, как в первом четверостишии, и не *течет*, но *лется* струей, и эта струя „*хладеющая*”.

Так, уточняя сюжетное построение „Сна”, поэт углубляет трагическое звучание стихотворения.

Напряженность коллизии усиливается и в ходе авторской обработки отдельных частностей.

В одном из черновых вариантов раненый лежал у „ручья долины”. Но, по справедливому замечанию Ив. Н. Розанова, „у ручья могло быть несколько прохладнее, наконец, можно было бы дотянуться до него и освежиться, а важно было подчеркнуть тяжесть положения: полдневный жар, солнце жгло, и песок, конечно, был раскаленный”¹³. Поэт корректирует: „на песке долины”. Деталь, обостряющая драматизм ситуации, естественно вписывается в безотрадный пейзаж: голая, сожженная солнцем „долина Дагестана”, камень и песок, уступы скал. . .

Раненому грезится „пир в *родимой* стороне”. Первоначально было: в *далекой* (стороне). Предпочтенный эпитет безусловно является „гораздо более эмоциональным” (Ив. Н. Розанов).

¹² А д а л и с: Любите поэзию. Из-во Знание, 1961, стр. 42—3.

¹³ И в. Н. Р о з а н о в. Лермонтов мастер стиха. Сов. писатель. 1942, стр. 119.

Автор стихотворения немногословен. Подробности, чрезмерно детализирующие картину, устраняются из текста, например, упоминания о том, что кровь из раны точилась *засыхая*, что она текла *в песок*.

Чрезвычайно интересно проследить за лексической шлифовкой „Сна”. В черновиках дважды встречается строка „И вот, что мне приснилось *наконец*”. В „канонический” текст она не вошла. Столь же неуместным в этой величаво-трагедийной повести оказалось и деловито-точное обозначение: „*И третий* день уж спал я мертвым сном”. Найденный вариант —

И солнце жгло их желтые вершины,
И жгло меня, но спал я мертвым сном,

— вносит контрастный драматизирующий штрих: солнце жжет нещадно, но несмотря на это, раненый спит „мертвым сном”. Впечатление еще более усиливается, благодаря „подхвату” глагола из предыдущего стиха и звуковой окраске: жгло, желтые, жгло. Строка утратила тот повседневно разговорный оттенок, который нарушал интонационно-лексический строй произведения. Этой же заботой о верности общего стиливого колорита обусловлены и замены в стихах: „*текла* дымясь по капле кровь моя” — „по капле кровь *точилась* моя”, „меж юных жен, *украшенных* цветами” — „*увенчанных* цветами”.

Так из житейски-будничной речевой стихии повествование переводилось в другой, более „высокий” интонационный ключ.

Вместе с тем в работе Лермонтова над „Сном”, в частности над его лексикой, сказывается непогрешимое чувство художественной меры. Перифразы, восходящие к романтически ходовым формулам типа „враждебный (смертельный) свинец”, автор решительно вымарывает в черновике.

Сдержанней, избегая чрезмерной расточительности красок, скажет поэт о „пире в родимой стороне” — „вечерний” вместо „роскошный” в черновых набросках и вариантах белой редакции. Весьма показательны и поиски эпитета в строках:

И в *грустный* сон душа ее младая
Бог знает чем была погружена.

Сперва намечалось „чудный”. Сон этот и в самом деле необычайный, чудный (в смысле „чудесный”, но никак не „прекрасный”, как почему-то полагает Ив. Н. Розанов). Однако нейтрально констатирующее определение не удовлетворяет поэта. Появляется эпитет „черный” — субъективно-оценочное начало воплощено в нем слишком обнаженно и размашисто. В новом варианте „горький” — субъективно-эмоциональная оценка выражена менее демонстративно, с несомненно большим тактом. Еще сдержанней, тоньше, вернее, предпочтнее всем прочим вариантам: „грустный”.

Поэт находит чрезвычайно выразительный и емкий глагол „*дымилась* рана” (в процессе конденсации и художественной отделки отвергаются

различные варианты: „была живая рана”, „текла дымясь по капле кровь моя” и т. д.).

„Сон” примечателен также своим интонационным и звуковым строем. Но работу Лермонтова над интонационной выразительностью и акустической впечатляемостью речи мы проследим на других произведениях из тетради Одоевского.

В кругу великолепных пейзажных символов лермонтовской поэзии „Листок” (II, 207, 305—6) являет собой наиболее совершенное создание. Вместе с тем это один из совершеннейших образцов лермонтовской лирики. Он весь пронизан излюбленными и столь содержательными у Лермонтова поэтическими мотивами, (*до срока созрел, носится по свету без цели* и т. д.), в основе его сюжета — образ оторванного бурей листка, проходящий сквозь многие произведения поэта. Тема одиночества в ее специфически лермонтовском звучании выражена в этом стихотворении с новой силой. При всей несхожести образной системы „Листок” и „Сон” очень близки между собой по творческой концепции.

Авторские правки текста указывают прежде всего на то, как углублялся драматизм повествования. „Листок молодой”, „зеленый листок” в вариантах превращается в „дубовый листок” канонической редакции: дуб — воплощение силы и мощи, тем горше и трагичней доля „листка”, его мольбы — не жалостливые сетования хилого и малодушного „пришельца”.

Поэт не считает нужным сколько-нибудь зашифровывать аллегорию, иносказание в достаточной степени „очеловечено”: „дубовый листок” „засох и увял от холода, зноя и *горя*”; „обездоленный странник”, он „вырос в *отчизне суровой*”; гонимый „*жестокую бурей*”, давно носится он по свету „*без цели*”, он увял „*без сна и покоя*”.

В стихотворении встречаются антитезы — один из любимейших приемов лермонтовской поэтики. Засохшему, пыльному и желтому листку-„страннику” противостоит *свежая* листва на *зеленых* ветвях *молодой* чинары. Замена ее *широких* листьев и *зумрудными* усиливает контрастность картины. Бездушные и жестокость чинары еще более подчеркивает штрих, введенный в результате настойчивой шлифовки текста: „прижался и просит и молит. . .”, „прижался и молит приюта. . .”, „приюта и тени он молит. . .”, „приюта на время он молит. . .”. Даже *на время* ни сочувствия, ни пристанища не обретет здесь листок-скиталец.¹⁴

Общий колорит поддерживает и завершающая реплика черствой и самодовольной чинары — эта же реплика заключает и все стихотворение:

¹⁴ По справедливому замечанию С. Н. Иконникова, повторяющиеся глаголы в первоначальной редакции строки („прижался и просит и молит”) с большой эмоциональной силой передавали стремление „Листка” обрести „родную душу”. Поэт заменяет один из глаголов нейтральным, казалось бы, словом „на время”, усиливая сюжетную ситуацию. С. Н. Иконников, Как работал М.Ю. Лермонтов над стихотворением. Пенза, 1962, стр. 28.)

И корни мои умывает холодное море.

Черновые варианты „покорное”, „послушное” (море) отвергнуты, следует полагать, потому, что лермонтовской чинаре больше всего импонирует именно бесстрашие, безучастность, холодность.

Итак, сопоставление вариантов дает возможность проследить, как в ходе работы автора над рукописью повышался трагический накал стихотворения.

Стихотворение чарует своей поэтической законченностью. В его художественной структуре существенная роль принадлежит фольклорному началу. Обращают на себя внимание повторы определенных словесно-синтаксических компонентов: „. . . чинара стоит *молодая*” — „. . . отвечает *младая чинара*”; „С ней шепчется ветер, *зеленые ветви* лаская” — „на *ветвях зеленых* качаются *райские птицы*” — „мой слух утомили давно уж и *райские птицы*”. Иногда повтор-подхват евфонически подчеркивается: „. . . докатился до *Черного моря*” — „У *Черного моря чинара* стоит *молодая*”. Порой стиховая фраза строится с анафорическим „и”, союзная функция которого почти не ощутима: „И вот наконец докатился до *Чёрного моря*”, „И странник прижался у *корня чинары высокой*”. Тот же сказочно-легендарный колорит поддерживают и некоторые образно-лексические формы: „Поют они песни про славу морской царь-девицы” (звуковая нюансировка здесь вновь тонко и ненавязчиво напоминает о типичном для народной поэзии приеме повтора: *поют — песни — про*), и оборот, столь присутствующий народно-повествовательной манере: „И так говорит он. . .”

Неестественно — усложнённо звучало в этом контексте выражение „Я солнцева дочь”. Поэт заменил его простым и ясным оборотом „Я солнцем любима”, устранив попутно труднопроизносимое скопление согласных „слнцвд”.

Сличение последней редакции с вариантами показывает, что поэт сознательно стремился придать произведению фольклорно-сказочный оттенок. Так, книжная интонация черновика „И им расскажу я, что видел в пустынях далёких” (другой вариант: „Тебе чудеса расскажу я о странах далёких”) уступает место народно-поэтической: „Немало я знаю рассказов мудрёных и чудных”. В том же направлении корректируется ответ чинары: „И слушать я *также* не стану твои *небылицы*” — „Ты много видал — *да к чему мне твои небылицы*”.

Этот вариант, оказавшийся более приемлемым в образно-лексическом плане, в большей степени удовлетворил поэта и в акустическом отношении. Перемежающаяся звуковая анафора (СлушаТЬ Также Не Стану Твои Небылицы), повторы согласных и ударных гласных (слушать — Также, Слушать — Стану, тАкже — стАну) — всё это придаёт первому варианту несомненное изящество. Но предпочтенная ему редакция глубже мело-

дизирована. В стихотворении часты „мягкие” сочетания (ЛН, РН, МН, МЛ и т. п.). Музыкальная выразительность строки обуславливается её тонким звуковым рисунком: Много — виДАл — ДА — МНе — мНЕ — НЕбылицы, приобретающим особую ощутимость и прелесть в звуко-мелодичном контексте (конец предыдущего стиха: „сыНаМ МоиМ свежиМ НЕ пара”, начало последующего: „МОй слух уТоМиЛи. .”).

Пленительна мелодия стихотворения. Ударные слоги пятистопных амфибрахий чётко пульсируют в строго выдержанной метрической схеме, смягчаясь необычайной благозвучностью стиховой речи и неизменно женскими рифмами.

Стихотворение пронизано тончайшей инструментовкой. Здесь нет ни аллитераций, ни ассонансов, ни звукоподражательных эффектов, кокетливо и назойливо демонстрирующих себя. Внутренние (скрытые) переклички гласных, согласных и их сочетаний создают удивительную слуховую гармонию. Достаточно приглядеться хоть к начальному двустопию, чтоб увидеть, как виртуозно владеет поэт всеми возможностями звучащего слова:

Дубовый листок оторвался от ветки родимой
И в степь укатился жестокою бурей гонимый
(дУБовый — БУрей; лиСТОК — жеСТОКую;
отОРвался — РОдимой; оторваЛСЯ — укаТиЛСЯ; листоК
оТорВался — ВеТКи и т. д., и т. д.).

Звуки и звуко сочетания текут, варьируются, передаются из слова в слово, из стиха в стих.

Автора „Листка” заботила акустическая гармония стихотворения, она тоже совершенствовалась в процессе отделки текста. Приведём ещё один пример. Среди отвергнутых „заготовок” можно найти строку: „Взгляни на себя, отвечает младая чинара”. Этой строке в основной редакции соответствует другой вариант: „На что мне тебя? Отвечает младая чинара”. Благодаря перекличкам и переплетениям звуков (На Что — ЧиНара; Что — Чинара — отвеЧаает; что — Тебя — отвечаеТ и т. д.), мелодичное начало находит здесь большее развитие. Но забота об акустической стороне стиха, о его звуковой наполненности и красоте неотделима у поэта от заботы о смысловой ёмкости и изобразительной функции слова. Разумеется, невозможно категорически судить о том, какими мотивами руководствовался художник в каждом исправлении текста. Разбирая „вещественные улики” творческого процесса Лермонтова, мы стремимся уловить его основные тенденции и закономерности, установить и осмыслить его логику. Знакомство с черновыми вариантами стихотворения „Листок” убеждает, что поэт придавал большое значение инструментовке, но при этом критерием должного было для него общее развитие и воплощение

темы. Интересы евфонической живописности подчинены интересам целого — заботе о наибольшей изобразительной силе картины и её верности творческому замыслу. В одном случае начальное двусишье обогащается ярким внутренним созвучием *листок — жестокий*, когда это способствует и большому прояснению смысла: *жестокая буря* — в контексте стихотворения точнее, содержательнее черновых вариантов: „холодная”, „ безжалостная”. В другом месте художник отказывается от столь же яркой внутренней рифмы *корни — покорные*, ибо она наносит ущерб смысловой целенаправленности образа, как мы пытались показать это выше, комментируя заключительную строку: „И корни мои умывает *холодное море*”.

Горестная лермонтовская тема неразделённой, обманутой любви своеобразно воплощена в „Свидании” (II. 204—6; 304—5). Это оригинальный образец стихотворной новеллы с остро развивающимся сюжетом. Замечательно передана здесь гамма чувствований, движение, переходы, оттенки душевного состояния. Вначале герой („я”) весь полон предстоящей встречей, радость и нежность окрыляют его:

... Тебя, мой друг единственный,
Зовут мечты мои.

Напряжённое, томительное ожидание, тревога, недоумение, „тоска бесплодная”, подозрения сменяют друг друга. Нарастающие горечь и обида переходят в страстное негодование и выливаются в прямых обращениях и экспрессивных восклицаниях:

Кипи, душа моя.
Твоя измена чёрная
Понятна мне, змея.
Чу! Близкий топот слышится...
А! Это ты, злодей.

В „Свидании” объективированный образ героя отчётливо дан во времени и пространстве.

Вечером по пустующим улицам из тифлисских бань скользят „пустую несмелою” женские фигуры. Юный татарин „красуется” передокном девушки, поражая её сердце лихостью молодецкой и теща взор её отца „персидским скакуном”. Её „домик” у самого берега Куры покрыт „крышей гладкою”, крыльцо „купается в реке”. Ранним утром, лишь только начинают краснеть „за туманами седых вершин зубцы”, из города выходят торговые караваны.

Одной бытописной подробностью — весьма интересной и колоритной — поэт пожертвовал, вероятно, в интересах зрительной выразительности.

Сперва упоминались огни, горевшие „*лишь у купцов*”. Автор заменил их огнями „*на мосту*”. С „сумрачной горы” они должны были выделяться отчётливо и живописно. Образность картины повышена также в двустипши:

И колокольни чёрные
Нар крышами (кровлями) торчат.

В результате замены второй строки:

Как сторожи стоят.

В литературе отмечена необычность построения этой „лирической новеллы”: рассказ как бы синхронно отражает движение событий.¹⁵

Некоторые детали автографа — почти микроскопически малые — указывают на стремление автора *так* динамизировать повествование, чтобы читатель был свидетелем всего *происходящего в данный момент*.

Тщательно учитывается значение частиц, наречий, союзов, междометий. Первая, в известной мере экспозиционная, строфа завершается четверостишием:

Летают сны-мучители
Над грешными людьми
И ангелы-хранители
Беседуют с детьми.

Дана вступительная зарисовка тифлисского вечера. Событийная часть повествования ещё не началась. Неудивительно, что поэт изменяет первую строку, вычёркивая варианты черновика: „Уж бродят сны-мучители”, „И бродят сны-мучители”. Вероятно, исправление вызвано прежде всего поисками более соответствующего глагола: о снах лучше сказать „летают”, нежели „бродят”. Но показательна также замена соединительным словом „и” первоначальной указательной частицы „вот”, фиксирующей внимание на временной соотнесённости (сейчас, в данную минуту). Синтаксическая конструкция предпочтённого варианта констатирующе описательна; события, томительное ожидание и связанные с ним мысли, впечатления, переживания, действия — все это впереди.

В другом месте происходит нечто обратное. Мы уже введены в курс происходящего, уже стали его свидетелями. Герой напряжённо и нетерпеливо вглядывается вдаль. В поле его зрения попадают „четы грузинских жён” — они выходят из бань „цепью белою”.

¹⁵ См. комментарий Б. М. Эйхенбаума в 2 т. Полн. собр. соч. М. Ю. Лермонтова. *Academia*, стр. 259.

Вот улицей пустынною
Бредут, едва скользя. . .
Но под чадрую длинную,
Тебя узнать нельзя! . .

Первая строка в черновом и беловом вариантах выглядела несколько иначе: „И улицей пустынною”: Едва заметное на первый взгляд изменение закономе; но: введенная частица „вот” указывает на то, что сейчас, в это мгновение происходит перед глазами.

Заключительный эпизод делает нас свидетелями яростной расправы героя с удачливым соперником. В мстительно-нетерпеливой строке

Чу! Близкий топот слышится —

отменены первоначальные „вот” и „уж” — они звучали бы в этом контексте статичней, чем поставленное междометие.

Выразительна и гибка ритмомелодика „Свидания”. В её основе смена четырех — и трёхстопных ямбов, сочленённых перекрёстными рифмами. Высокое изящество придает ей чередование дактилических и мужских клаузул. Отступления от метра, мастерское использование звукописных возможностей — всё повышает музыкальность и интонационную подвижность стиха.

Неметрические ударения активно выделяют во многих случаях смысловое начало. Наглядным примером может служить заключительное двустишие:

Чу. Близкий топот слышится. . .
А это ты, злодей. . .

Сpondeй в зачине первой строки (чу́ — близкий), хореическая стопа — во второй (а́ — это́ ты́) способствуют тому, что стих здесь особенно чутко откликается на эмоциональное движение темы, наполняясь многокрасочными интонациями живой речи.

Искусство инструментовки сказывается уже в начальной строфе „Свидания”:

Уж за горой дремучею
Погас вечерний луч,
Едва струей гремучею
Сверкает жаркий ключ.

Во всех рифмах этого четверостишия звук ч, катрен насыщен звуком р, этот звук и в перекликающихся словах „горой—струей”, несколько раз повторяются звукосочетания зр, др и т. п. Резкий акустический контраст являет соседнее четверостишие. Его мелодика определяется различными

сочетаниями с *л* (*бл, лн, мл* и т. п.), все рифмы здесь на *м*. Смысловой и евфонический ключ к четверостишию — в слове „молчанием”. На Тифлис опускается покойный вечер. Видимо, поэту важно было акустикой оттенить это наступление мягкой тишины. Тем самым и обусловлен перелом в движении звукового потока:

Сады благоуханием
Наполнились живым,
Тифлис объят молчанием,
В ущельи мгла и дым.

В свете сказанного приобретает особый смысл одно исправление: в первом четверостишии сначала упоминалась *кипучая* струя, поэт изменил эпитет: „*гремучая*”. И это слово, плотно войдя в родственную евфоническую среду, становится содержательным и звуковым центром отрывка. Вот почему так явственно воспринимается переход к следующей картине.

Строки —

Я знаю, чем утешенный
По звонкой мостовой
Вчера скакал как бешеный
Татарин молодой, —

Илья Сельвинский приводит в качестве замечательного примера „благородного звучания”, когда приём не обнаруживает своей заданности, но вызывает должное впечатление как бы „между прочим”. „Лермонтов находит для конского топота”, — замечает Сельвинский, — звук „тата” в совершенно необходимом слове „татарин”, окружает этот звук шумами „бешеный” и „молодой”, обладающими таким просторным соотношением гласных и согласных, что получается дополнительное ощущение беспрепятственности, безудержности конского гона”¹⁶.

Даже на основании беглого знакомства с содержанием записной книги Одоевского можно наметить некоторые выводы. Последние стихи Лермонтова представляют собой выдающееся явление русской поэтической культуры. Насыщенные большими мыслями и чувствами, эти произведения отличаются подлинным совершенством, высокой гармонией содержания и формы и замечательным разнообразием—тематическим, жанровым, ритмическим и т. д.

„Записная книга” В. Одоевского широко распахивает перед читателем мир истинно прекрасного. Прекрасны последние стихи Лермонтова—изумительные самоцветы русской поэзии. Прекрасен великий труд поэта — вдохновенного гранильщика этих самоцветов.

¹⁶ Илья Сельвинский. Студия стиха. М., 1962. стр. 142.

***Ševčenko et le mouvement ukrainien de renaissance nationale**

E. NIEDERHAUSER

En prononçant le mot „l'ère des réformes” comme période de l'histoire de Hongrie, tout le monde en Hongrie en comprend l'importance, le rôle qui lui convient dans l'évolution nationale, la place du mouvement nobiliaire dans le processus incessant du progrès social. On retrouve ce mouvement chez les autres peuples de l'Europe Orientale aussi, quelquefois avec une identité étonnante quant aux idées et aux hommes. Dans la plupart, on l'appelle mouvement de renaissance nationale. Au fond, on ne pourrait même pas parler d'un phénomène de l'Europe Orientale seulement, le mouvement social et idéologique de la Jeune Allemagne ou de la Jeune Italie montre clairement que cette renaissance nationale, bien sûr, dans des conditions fortement différentes, marquent une période importante dans la vie de ces deux grandes nations européennes aussi. Mais en Europe Orientale, les mêmes questions se posent d'une façon différente, ces questions auxquelles se heurtaient le peuple allemand et italien dans la première moitié du siècle passé.

L'essence est en tous les cas la même: la transformation bourgeoise, pour s'exprimer plus clairement, la victoire du capitalisme, la découverte du chemin conduisant vers la liquidation du régime féodal. Mais dans l'Europe Orientale des empires multinationaux, où la plupart des peuples étaient contraints de vivre dans les cadres de ces empires qui dans bien de cas ne prenaient même pas note d'eux, c'était la création de l'indépendance nationale qui devint une des questions principales de la renaissance bourgeoise. Il fallait sortir de l'empire multinational, créer l'État national bourgeois indépendant, ou, au moins assurer les cadres d'un tel État bourgeois dans la forme d'une sorte d'autonomie, en restant dans les cadres de l'empire. Ainsi, dans le processus de la formation de la nation bourgeoise on mettait l'accent sur le moment national, les tâches bourgeoises de la transformation, la création de la société moderne bourgeoise devenaient des éléments accessoires, au moins en tant qu'il s'agit de la conscience des chefs des mouvements. C'était le cas surtout pour les mouvements où la lutte était dirigée par la classe dominante féodale ou bien par une partie importante de cette classe.

Le mouvement ukrainien n'accusait pas ce désavantage. Au début du XIX^e siècle, la structure de la société ukrainienne fut substantiellement modifiée en comparaison avec la période où l'Ukraine rentra dans le sein de la Russie.¹ L'ancienne société des paysans libres — cosaques égaux se décomposa. Une classe de la nouvelle société ukrainienne, la classe dominante féodale disparut jusqu'au début du siècle, comme elle fut déclarée égale en droits avec la noblesse russe, ce qui ouvrit le chemin de l'assimilation. La plus grande partie de la noblesse ukrainienne prit ce chemin déjà depuis la moitié du XVIII^e siècle. Arrivée au début du mouvement national, elle était pour la plupart étrangère aux problèmes nationaux. L'autre classe, les paysans conservaient leur caractère populaire. La conscience, développée au cours des décennies, bien des siècles de luttes contre la domination polonaise les sauva de la tentation de suivre l'exemple de la noblesse. Pour le paysan ukrainien, le serf, la question principale était à ce temps sa condition servile. Les mouvements des paysans ukrainiens, qui ne cessaient point dans la première moitié du XIX^e siècle montraient clairement que l'émancipation des serfs, soit la liquidation du régime féodal, et cela une liquidation radicale était la tâche la plus urgente des paysans ukrainiens. Les mouvements paysans, dirigés spontanément vers la solution de ce problème, se mêlaient presque avec les mouvements identiques des paysans russes. La lutte contre le seigneur, qu'il soit ukrainien, russe ou polonais, c'est le mot à dire de ces mouvements. Ainsi, au fond, le mouvement paysan représente la force des masses dans la lutte pour la transformation bourgeoise.²

La force des masses, mais point la force dirigeante. La noblesse ukrainienne, assimilée à la classe dominante de la Russie féodale et autocratique ne pouvait non plus représenter cette force dirigeante. La bourgeoisie, qui en Europe Occidentale se mit avec joie et consciemment à la tâche du renversement du régime féodal, était faible en Europe Orientale, ou bien il n'y en avait point. Mais il y avait partout une „intelligentsia”, composée de variantes couches sociales, d'un caractère bourgeois, une minorité infime quant au nombre, qui pouvait se charger de cette tâche et qui le fit, chez les Ukrainiens aussi. Les universités de Kiev et de Kharkov élevaient un nombre toujours croissant de cette intelligentsia, qui dans l'atmosphère étouffant de l'empire russe tentait de prendre conscience, de trouver sa place dans la société, de définir son rôle et ses devoirs.

A la première étape des mouvements de renaissance, c'étaient régulièrement des questions culturelles qui se trouvaient au premier plan, le culte de la langue nationale, ou bien la constitution d'abord d'une langue littéraire, puis

¹ Quant à la structure sociale v. *Очерки развития народного хозяйства Украинской ССР. Esquisses de l'évolution de l'économie nationale de la République Socialiste Soviétique de l'Ukraine.* Москва, 1954, p. 30—42.

² Я. И. Л и н к о в, *Очерки истории крестьянского движения в России в 1825—1861 гг.* Esquisses de l'histoire du mouvement paysan en Russie en 1825—1861. Москва, 1952.

le développement de ce culte, la création de ses prémisses nécessaires, l'enseignement public en langue nationale, la création d'une civilisation nationale. Ce sont précisément les premières décennies du XIX^e siècle où ces phénomènes se produisent dans la société ukrainienne.³ En 1818, A. Pavlovskij publia la première grammaire ukrainienne. Ismail Sreznevskij se mit à la publication des chansons nationales en 1833, et lui-même, il composait des chansons sans avouer d'en être l'auteur. Phénomène de nouveau se reproduisant dans l'histoire des autres peuples aussi. Ce travail de recueillir et de publier les chansons populaires se menait, auprès des territoires sous domination russe, aussi dans la Galicie Orientale sous la domination des Habsbourg, le clergé gréco-catholique, notamment les élèves du séminaire de Lvov (Lemberg) étaient les protagonistes enthousiasmés de cette activité.⁴ Et il vaut peut-être de mentionner le fait que le recueil de chansons populaires ukrainiennes sous le titre *Rusalka Dnestrovaja* (Ondine du Dniéster) fut imprimé à Buda, à l'Imprimerie de l'Université qui offrit une aide importante à bien de peuples de l'Europe Orientale dans leurs mouvements de renaissance nationale.⁵ En 1809, pour l'ouverture du théâtre d'Odessa, N. Osjaniko-Kulikovskij composa une symphonie sur des thèmes, pris des chansons populaires ukrainiennes. A Kharkov se composa la première troupe de comédiens ukrainiens et c'était à cause de l'inexistence de pièces ukrainiennes convenables que l'on jouait pour la plupart en langue russe. Surtout au début du siècle, le gouvernement russe tolérait encore l'apparition de la langue ukrainienne. Le circulaire de 1863 de Valuev, interdisant l'emploi de la langue ukrainienne avec la justification qu'une telle langue n'existait point, était encore loin.⁶ C'était précisément l'activité de Sreznevskij ou bien de l'historien et ethnographe Markevič qui prouva l'existence de cette langue et son égalité avec les autres langues slaves. Markevič publia en 1842–43 en cinq volumes l'histoire de l'Ukraine (de la Petite-Russie, comme elle s'appelait à ce temps), et vingt ans avant, en 1822 fut publié l'histoire ukrainienne de D.N. Bantiš-Kamenskij traitant l'histoire du peuple ukrainien depuis la réunion avec la Russie. Et ce n'est pas seulement la poésie populaire dont on peut parler à

³ Quant à l'évolution du mouvement ukrainien de renaissance nationale, v. ici et par la suite: *История Украинской ССР.* (Histoire de la République Socialiste Soviétique de l'Ukraine). Т. I. Киев, 1953, p. 449–460.; ELIE BORSCHAK: Le mouvement national ukrainien au XIX^e siècle. *Le monde Slave.* 1930. No 1, p. 46–78., No 2, p. 248–293., No 3, p. 360–383.; IVAN L. RUDNYTSKY: The role of the Ukraine in modern History. *Slavic Review.* 1963. No 2. (June), p. 199–216.; Omeljen Pritsak, John S. Reshetar Jr.: The Ukraine and the dialectics of nation-building. *Slavic Review.* 1963. No 2. (June), p. 224–225.; Borys Krupnyckyj, *Geschichte der Ukraine von den Anfängen bis zum Jahre 1917.* 3. Aufl. Wiesbaden, 1963, p. 223–232.

⁴ *История Украинской ССР.* op. cit. p. 463–465.; B. Krupnyckyj: op. cit. p. 250–252.

⁵ Quant à l'Imprimerie v. Béla Iványi, Albert Gárdonyi: *A magyar királyi egyetemi nyomda története 1577–1927.* Budapest, 1927, p. 198–204.; Elemér Czákó: *Cirill-betűs könyvek Budán.* (Livres aux caractères cyrilliques à Buda). *Budapesti Szemle,* 1939, t. 254, p. 195–206.

⁶ Nicholas Czubytyj: The modern Ukrainian nationalist movement. *Journal of Central European Affairs.* 1944. No 3., p. 284.

cette époque. La parodie de L'Énéide, composée par Kotljarevskij, fut publiée déjà en 1798 et elle donna un panorama réussi de toute la société ukrainienne, démontrant la décoromanie et la chatterie de la noblesse après des autorités, et en même temps la situation déplorable des serfs.

Concentrée sur plusieurs endroits, tolérée plutôt par les autorités, mais pas aidée, timidement, un peu indécise, mais quand même la civilisation ukrainienne, la civilisation de la nation ukrainienne en train de se former fit son apparition. Mais conformément aux règles internes du développement des mouvements de renaissance nationale, l'étape suivante, politique devait aussi apparaître. A cette étape, c'est la création de l'État bourgeois national qui compose le trait principal des revendications, dans une forme modifiée, peut-être modérée conformément à la situation concrète des peuples. Le trait spécial du mouvement ukrainien consiste en cela qu'à cette étape qui est bien difficile à séparer dans l'ordre chronologique de l'étape précédente, auprès des revendications nationales, les revendications sociales jouent un rôle important, ce sont elles qui se placent au premier rang. En examinant la question avec la logique du spectateur postérieur, il faut considérer cela comme tout à fait naturel: c'était la question principale de la transformation bourgeoise, au premier lieu l'abolition du servage, la propriété foncière privée des paysans sur la terre. Mais, comme nous l'avons indiqué, ce n'était pas cette question qui se trouvait au premier plan, mais quelque forme de l'indépendance nationale. On la trouve, dans une certaine mesure, dans le mouvement ukrainien aussi. Mais la structure de la société ukrainienne d'une part, et d'autre part en même temps le fait que la plus grande partie de la société ukrainienne (ne faisant pas compte pour le moment des ukrainiens de la Galicie) s'intégrait de plus en plus, en conséquence de l'évolution économique, à la société russe, et ici c'étaient les questions sociales qui dominèrent, respectivement la lutte contre l'absolutisme nous servent pour expliquer, pourquoi dans le mouvement ukrainien la tendance radicale, insistant sur les réformes sociales, jouait dès le début un rôle plus important.

Les mouvements des premières décennies du siècle, couronnés par le mouvement des décabristes, touchèrent aussi l'Ukraine. Nous nous servons ici bien consciemment de l'expression Ukraine au lieu de peuple ukrainien, parce que c'est précisément ici qu'il est impossible de séparer le mouvement ukrainien du mouvement politique russe en Ukraine. Dans les différentes loges des franc-maçons, ukrainiens et russes forment des plans philanthropiques et rêvent de la transformation de la situation donnée à l'aide des réformes plutôt. Quelques représentants de la noblesse ukrainienne, au début du siècle, entretiennent même des sympathies pour les français et ils portent des toasts à Napoléon. Mais le philanthropisme franc-maçon n'a aucun succès, le régime se prouve après 1815 encore plus rigide et plus réactionnaire qu'aux premières années du siècle. Au lieu de la philanthropie et des réformes, il faut de la lutte armée, bien entendu que ce soit la lutte d'une mince couche de la noblesse, le mouvement des

officiers, commandant leurs soldats sur la place de la bataille. Le mouvement décabriste par un mot. L'un des décabristes p. ex., Gorbačevskij se déclare ukrainien, et le poète Ryleev souligne d'être l'ami du peuple ukrainien. Le mouvement même forme l'un de ses centres en Ukraine avec la Société du Sud et avec Pestel, chef de la tendance radicale. Et la Société des slaves égaux qui s'unit au mouvement décabriste se montre déjà explicitement l'organisation de l'intelligentsia bourgeoise ukrainienne. Les membres de la société désirent l'union de tous les peuples slaves dans quelque forme imprécise de république libre, avec des membres égaux en droits. Le soulèvement du régiment de Černigov rend de l'Ukraine, après Pétersbourg, le second centre du déclenchement du mouvement décabriste. La répression touche russes et ukrainiens également.⁷

C'est un peu plus tard, dans les années 20 qu'un ouvrage historique spécial devient connu et répandu dans des manuscrits (il va être publié en 1846), la *Istorija Rusov* (Histoire des Russes). L'auteur était inconnu, on plaça l'ouvrage dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle et prit pour auteur G. A. Poletika, nommé dans la préface. Aujourd'hui on est plutôt d'avis que l'ouvrage fut composé à la fin du XVIII^e ou au début du XIX^e siècle. Puškin, à son époque, appelait l'auteur inconnu le Tite-Live ukrainien. L'ouvrage vraiment fait penser à Tite-Live, p. ex. avec ses oraisons fictives au cours des événements. Mais en réalité ce n'est pas un ouvrage historique, même pas au sens d'une chronique, mais un pamphlet politique qui indentifie la Russie de Kiev avec l'Ukraine contemporaine, c'est pourquoi l'auteur parle de l'histoire des russes. Sa tendance est claire: il confronte les ukrainiens vaillants et généreux aux polonais traîtres et aux moscovites barbares et il en résume que les ukrainiens doivent lutter contre tous les deux. En traitant l'époque après la réunion avec la Russie, l'auteur devient plus réservé, il ne fait pas l'éloge de Mazeppa, hetman cosaque qui, dans la guerre du Nord, prit le parti des suèdes contre Pierre I^{er}, ni blâme-t-il Pierre I^{er}, il fait Menšikov responsable des griefs et doléances, éprouvés par les ukrainiens. Il se permet quand même d'insérer dans le texte une scène: Pierre visite Polubotok, le représentant de la noblesse ukrainienne qui prononce un discours au tsar. Dans ce discours, il expose son opinion concernant l'oppression russe. Cette partie de la chronique était diffusée dans un tirage-à-part en Ukraine.

La *Istorija Rusov* reflète plutôt l'idéologie de la noblesse ukrainienne qui n'était pas encore assimilée, défendait d'une certaine mesure les intérêts nationaux, mais avant tout ses propres intérêts de classe, ses privilèges nobiliaires. Des revendications sociales n'y figurent pas, ce qui s'explique par le genre de l'ouvrage aussi.

Et quand même, ces revendications deviennent de plus en plus urgentes. Dans les années 40 du XIX^e siècle toute la situation en Russie témoigne déjà

⁷ М. В. Нечкина, Движение декабристов. Le mouvement des décabristes. Т. II. Москва.

de la dissolution du régime féodal. Et les représentants de l'intelligentsia ukrainienne, centrés à ce temps autour de l'université de Kiev se montrent bien ouverts aux questions sociales, même aux propositions de solution qui dépassent de loin les cadres de la société bourgeoise. Pendant ces années, la police saisit sur le territoire de l'Ukraine en grandes masses des livres, il s'agit des oeuvres de Saint-Simon, Fourier, Louis Blanc, la jeunesse ukrainienne s'y instruit des principes du socialisme utopique et elle en déduit des conclusions, bien que pas des conclusions identiques.

C'est du milieu de cette intelligentsia qui fait la connaissance des idées françaises et dont les membres sont des instituteurs, petits fonctionnaires ou étudiants de l'université que s'organise à Kiev, d'après le modèle des carbonari italiens, la Société Cyrille et Méthode. Parmi ses membres, on y trouve P. Kuliš, l'historien de la littérature, ethnographe et historien, le fondateur de l'orthographe ukrainienne qui, quant à ses vues politiques se prouve être conservateur et aristocrate, quoique issu d'une famille de la petite noblesse. Ou bien voilà l'historien M. Kostomarov qui à ce temps professait encore des idées progressives modérées, se montrait ennemi de l'aristocratie et n'était pas un représentant tellement typique du nationalisme ukrainien que Kuliš. A l'autre côté, on y voit M. Savič, dans les années 30 étudiant au Collège de France, partisan de Fourier qui critique les décabristes d'avoir toujours discuté au lieu d'agir. Et voilà N. Hulak, le véritable organisateur de la société qui en 1847, quand la police arresta les membres, prit toute la responsabilité. A l'occasion de la perquisition on trouva chez lui un ouvrage manuscrit, critique du régime du servage. Partisans de l'aile radicale étaient encore I. Posjada, A. Navrockij, G. Andružskij, tous des républicains.

Ainsi, quant aux positions prises envers les questions sociales, la société n'était pas unie. Les idées d'une partie importante, mais pas de tous étaient exprimées dans l'ouvrage de Kostomarov, „Le Livre de la genèse du peuple ukrainien”. C'est un ouvrage écrit en 104 poésies, sur le modèle de la Sainte Ecriture qui résume l'histoire de l'humanité, des slaves et de l'Ukraine. De nos jours on serait tenté de dire que c'étaient les thèses d'une histoire. Kostomarov est d'avis que tous les maux de l'humanité remontaient à l'apparition des monarques, des tsars. Les grecs ne connaissaient pas des monarques, c'est pourquoi ils sont les plus cultivés et c'est eux qui contribuaient le plus à l'évolution de l'humanité. Les slaves empruntaient les tsars et les boïars des allemands, c'est pourquoi ils tombèrent sous domination étrangère. Avec le temps s'organisèrent quand même trois États slaves indépendants, la Pologne, la Lithuanie et l'État de Moscou. Les polonais désignèrent des nobles à la tête de leur État, les russes firent du tsar un dieu, ainsi le peuple n'était pas libre ni dans l'un, ni dans l'autre pays. L'Ukraine s'unit à la Pologne, comme un peuple slave à un autre peuple slave, comme une soeur à une soeur, voire sur la base de la pleine égalité. Elle organisa les cosaques libres. /Mais les polonais opprimèrent les cosaques, c'est

pourquoi ceux-ci se soulevèrent. L'Ukraine s'unit alors à Moscou, encore une fois sur la base de l'égalité, comme une soeur à une soeur, comme à la Pologne. Mais de cette façon, elle tomba dans une nouvelle servitude, elle devait lutter de nouveau. C'est pourquoi le tsar et les nobles polonais partagèrent l'Ukraine entre eux. Pierre sacrifia des milliers de cosaques dans ses propres intérêts, il les fit mourir sur les champs des batailles, il fit construire Pétersbourg au prix de leur misère. Catherine l'allemande détruit les derniers restes de la liberté cosaque, elle fit des uns nobles et ainsi traites et elle dégrada des autres dans la servitude. Le bourreau (c'est Nicolas I^{er}) règne maintenant avec l'aide des allemands sur trois peuples slaves. Mais l'Ukraine se soulèvera, elle secouera le joug, et avec elle, les autres peuples slaves aussi seront libérés, il n'y aura ni tsar chez eux, ni seigneurs, ni serfs, et l'Ukraine sera un État indépendant dans l'unité des peuples slaves.

Nous nous sommes occupés peut-être trop longtemps de l'ouvrage de Kostomarov. Mais il n'est pas sans intérêt pour connaître l'idéologie de la Société Cyrille et Méthode. On peut constater que les membres de la société désiraient l'union des slaves, au fond, à une échelle plus élevée et avec des connaissances approfondies ce que voulaient autrefois les membres de la société des slaves unis. Mais dans les cadres de cette union tous les peuples slaves, les russes, les ukrainiens, les polonais, les tchèques, les slovaques, les croates, les illyriens, les serbes et les bulgares auraient retrouvé leur État indépendant, et ces États auraient délégués leurs représentants dans un conseil commun ou parlement qui les unirait. Tout État est république assurant la liberté et l'égalité à tous les citoyens, comme la fédération l'assure à tous les États participants. Il n'y aura nulle part des classes privilégiées. Sans doute, la société concevait la transformation bourgeoise et en même temps l'indépendance nationale de l'Ukraine dans une forme bourgeois-démocratique. Quelques membres de la société dépassèrent bien loin cette position bourgeois-démocratique dans les questions sociales.

La formation de la société et son activité durant assez peu de temps marquait au fond l'apogée du mouvement ukrainien de renaissance nationale sur le chemin conduisant vers la révolution européenne de 1848. En Galicie, en 1848, le mouvement national ukrainien, dirigé par le Conseil suprême suggéra des revendications beaucoup plus modérées sur le plan national et social, il souligna sa fidélité envers les Habsbourg. Ce n'étaient que les députés — paysans ukrainiens du conseil impérial de l'Autriche qui représentaient sur le plan social une position radicale.⁸ Sur les territoires ukrainiens, appartenant à la Russie, le mouvement de renaissance s'intégra dans la situation révolutionnaire qui finit par imposer en 1861 l'émancipation des serfs et, au cours des réformes suivantes, la transformation bourgeoise, très modérée d'ailleurs et grevée des restes du féodalisme. Les revendications du mouvement ukrainien de renaissance

⁸ Революции 1848 — 1849. (Les révolutions de 1848—1849). Т. I. Москва, 1952, р. 390—416.; В. КРУПНУСЬКИЙ, *op. cit.* p. 252—3.

nationale furent quand même accomplies, quoique partiellement, en tant que l'essence du mouvement était la transformation bourgeoise. L'ambivalence inhérente au mouvement, l'ambivalence des prétentions sociales et celles d'indépendance divisa le mouvement après 1861 en deux, en populistes (narodniki) et en nationalistes bourgeois.

Mais tout cela nous conduirait déjà trop loin et ne fait pas partie de notre thème. Non seulement quant à l'essence de la question, mais pour des raisons formelles aussi, parce que Ševčenko mourut au début de 1861.⁹ Jusqu'ici nous avons évité consciemment son nom, quoique ce fût bien difficile, et en exposant l'activité de la Société Cyrille et Méthode cela coudoyait déjà la falsification de l'histoire. Ševčenko était pourtant, avec Hulak, le dirigeant de l'aile radicale. Mais nous avons commis cette falsification pour démontrer, laissant à côté la personne de Ševčenko, les étapes principales et quelques traits particuliers du mouvement ukrainien de renaissance nationale et pour indiquer, après avoir constaté cela, ce que Taras Grigor'evič Ševčenko signifiait dans ce mouvement.

Tout d'abord : l'apogée de l'étape culturelle, le premier grand poète ukrainien, important à l'échelle mondiale, écrivain, et peintre aussi. Mais ce qui est important pour nous à présent, c'est comment l'idéologie du mouvement de renaissance nationale se reflétait dans ses poésies, ce qu'il en reçut et ce qu'il lui donna.

Ševčenko est partisan de la liberté ukrainienne et ennemi acharné de tous ceux qui la détruisent. C'est pourquoi il hait les polonais qui l'emportèrent sur les „cosaques vaillants des bords du Dniéper”. Et il hait les tsars. Il est assez connu que dans sa poésie „Rêve” il blâme Pierre I^{er} et Catherine II aussi, non seulement Nicolas I^{er}:

„Celui, le Premier qui
Crucifia l'Ukraine
Et la Deuxième qui causa
Le deuil aux orphelins
Tous les deux – ils sont des cannibales:
Ils dévorèrent et brigandèrent.

Mais enfin les hommes
Mûrement et sans colère
Pendront le tsar au gibet.”

(Que l'on ne tue pas celui qui tomba . . .)

Dans sa poésie „Tsars” il dénonce, auprès de David biblique, la cruauté de Vladimir de Kiev. Et dans ce contexte il est clair : quand il parle au lieu du tsar

⁹ Quant à Ševčenko v. Л. Хинкулов, Тарас Григорьевич Шевченко. Москва, 1957.

de Moscou ou des moscovites comme des ennemis du peuple ukrainien et quand il dit que polonais et moscovites contribuèrent également à la destruction de l'Ukraine, il s'agit sans aucun doute du régime d'oppression et du tsar qui le personnifie, et de la classe dominante russe. Racheté du servage par ses amis russes, aidé maintes fois justement par ces mêmes amis russes, Ševčenko, qui lui-même écrivit des poésies en langue russe aussi appartient parmi ceux qui pouvaient bien distinguer entre le peuple russe et le régime russe. Il proteste contre la russification. L'Ukraine signifie tout pour lui, dans les années de l'exil il invoque sans cesse l'Ukraine :

„ . . . il n'est pas indifférent pour moi
Comment l'Ukraine est trempée et dévorée
Par la ruse, humiliée,
Pilliée et piétinée de nouveau . . .
Comme il n'est pas indifférent pour moi! ”

(Dans la casemate. III.)

Un des traits communs des mouvements de renaissance nationale, l'enthousiasme pour le passé héroïque, on le retrouve chez Ševčenko aussi : les ancêtres libres cosaques se battent dans ses poésies contre les ennemis, le Dniéper et les plaines infinies conservent la mémoire de leur gloire. Mais :

„La gloire des temps passés ne rentre pas,
Elle ne rentrera jamais! ”

(A. N. Markevič)

En effet, Ševčenko non plus ne pense pas de resusciter l'ancienne Ukraine des cosaques. Son temps est passé. L'Ukraine libre qu'il désire sera libre avec tous les peuples slaves, dans une communauté fraternelle. Dans le passé, ce n'était pourtant que l'ennemi qui souffla la discorde entre les peuples slaves, comme il le montre dans sa poésie „L'hérétique”. Et il ne s'agit pas seulement de la fraternité slave. C'est surtout pendant les années de l'exil que Ševčenko éprouve le sort commun des nationalités opprimées de l'empire russe, qu'il voit l'image de l'amertume ukrainienne dans le chagrin des autres peuples :

„Demande l'ukrainien, le moldavien, le finnois :
En combien de langues ils se taisent tous? ”

(Le Caucase)

Oui, à présent, ils se taisent tous, ensemble avec les russes. Mais pas pour longtemps. A présent, le sort du peuple ne comporta que de la douleur et du

malheur. Mais la liberté viendra bientôt. Quelque fois il demande le coeur serré: „Est-ce que tu te lève, vérité? Ou bien jamais plus?” (Oh vous, pauvres hommes aveugles.) Mais la certitude devient de plus en plus forte:

„ . . . vous disparaîtrez aussi, maîtres des esclaves!
L'herbe du diable, ortie brûlante
Naîtront sur vos tombes enfoncées.
Vous serez un ramassis, infames,
Et ce fumier fétide qui s'accumule
Le vent le dissipera.
Mais nous, le peuple, nous vivons pour toujours,
Jamais n'oubliant le bon, le beau,”

(Il y'avait des luttes à mort . . .)

quand

„ . . . le frère sera d'accord avec le frère,
Et l'homme sera homme sur la terre.”

(Archimède, Galilée)

Ševčenko lui-même était un militant actif du mouvement ukrainien de renaissance nationale, membre de la Société Cyrille et Méthode. Par son oeuvre poétique, il éleva la littérature ukrainienne au niveau de la littérature mondiale. Il luttait pour la liberté de l'Ukraine. Mais justement à cause de ses rapports avec le mouvement révolutionnaire russe, avec les démocrates révolutionnaires il ressentit que le critère le plus important de l'Ukraine libre, c'est la liberté humaine. Ou bien formulé plus exactement, dans le langage de l'historien: dans la transformation bourgeoise, revendiquée par le mouvement de renaissance nationale, il mettait de plus en plus au premier plan les moments sociaux de cette transformation, pas les moments nationaux. La liberté humaine, le progrès social, c'était sa mesure suprême. C'est justement pourquoi, à l'époque de la situation révolutionnaire de 1859 – 1860, il pouvait marcher pas à pas avec les démocrates révolutionnaires russes. Il pressentit que la véritable liberté de l'Ukraine, sa liberté nationale viendra avec sa véritable libération nationale. Et l'histoire l'a prouvé.

*Romantik und Biedermeier in der Dichtung Ševčenkos

A. ANGYAL

Die Erforschung der grossen Stilperioden, wie Renaissance, Barock, Romantik oder gar Expressionismus schreitet nunmehr auch in der Slawistik mit erfolgreichen Schritten vorwärts. Sowohl die slawische Renaissance¹ als auch das slawische Barock² wurden schon in monographischer Form bearbeitet und auch die polnische Romantik-Forschung ist ziemlich rege.³ Leider gibt es noch keine zusammenfassende Monographie in Buchform über das Gesamtphänomen der slawischen Romantik und besonders vernachlässigt ist die romantische Dichtung der Ostslawen. Die Erforscher der ukrainischen oder russischen Literatur konnten sich lange nicht von einem gewissen Schema lostrennen, von der Theorie der drei „Hauptströmungen“ Klassizismus, Sentimentalismus und Realismus. Indessen entdeckten die modernen sowjetischen Forscher heute schon die feineren Nuancen und sprechen z. B. über Lomonosov als Barockdichter,⁴ über Lermontov als Romantiker.⁵ Es ist also zu erhoffen, dass sowohl die sowjetische Literaturwissenschaft, als auch die gesamte Slawistik in der Zukunft noch mehr Beachtung der slawischen romantischen Dichtung schenken wird.

Auf zwei zwar skizzenhafte, doch auf europäischem Niveau stehende Zusammenfassungen können wir schon jetzt hinweisen: sie stammen aus der Feder des westdeutschen Slawisten ukrainischer Herkunft Dmytro Čyževskýj und des auch in Ungarn gut bekannten Grazer Slawisten Josef Matl. Čyževskýj – eine der führenden Persönlichkeiten der slawistischen Komparatistik – gab 1952 in Amerika ein Büchlein mit dem Titel „Outline of Comparative Slavic Literatures“ heraus: die Romantik erhält zwar bloss kaum zwanzig Seiten, doch sind diese Seiten sehr wichtig und für die weitere Forschung sehr anregend.⁶

Čyževskýj betont vor allem die universal-slavisches Zusammenhänge der

¹ И. Н. Голенищев-Кутузов, Итальянское Возрождение и славянские литературы XV—XVI веков. Москва, 1963.

² A. ANGYAL, Die slawische Barockwelt. Leipzig, 1961.

³ Vgl. J. KRZYŻANOWSKI, W świecie romantycznym. Krakow, 1961.

⁴ А. А. Морозов: Ломоносов и барокко. Русская литература. 1965, № 2.

⁵ К. Н. Григорьян, Лермонтов и романтизм. Москва—Ленинград, 1964.

⁶ D. ČYŽEVSKÝJ, Outline of Comparative Slavic Literatures. Boston, 1952, 85–103.

slawischen Romantik, dann ihre Vorliebe für „die Nachtseite der Welt“ (the nocturnal side of the world), die Rolle phantastischer, wunderbarer, oft mystischer Elemente und Motive, den romantischen Glauben an die Schöpferpersönlichkeit des Dichters, die jedoch in engstem Zusammenhang mit dem Volk, mit der Nation steht, die gern historische Themata bearbeitet und auch dem Folkloristisch-Volkskundlichen eine wichtige Stellung zuweist. Der Dichter wird oft zum „Propheten“ und es ist sehr bezeichnend, dass bei den Ukrainern, Belorussen, Slowaken und Slowenen, z. T. sogar bei den Tschechen die Epoche der „nationalen Wiedergeburt“ engstens mit der Romantik zusammenhängt.

Auch über Ševčenko spricht der Heidelberger Gelehrte: typische Züge der Romantik findet er vor allem in der ersten Periode seines Schaffens und Lebens, in den Dichtungen des „Kobzar“. Sogar der Begriff des Biedermeier taucht bei Čyževskýj auf: allerdings nicht in Zusammenhang mit Ševčenko. Das slawische Biedermeier — heisst es hier — sei eine gemässigte, abgeklärte, sich beruhigende Phase der Romantik. Hier können wir gleich den vor einigen Jahren verstorbenen Prager Slawisten Ivan Paňkevčyč erwähnen, der sich 1941 in einer Studie schon mit dem Begriff des „ukrainischen Biedermeier“ auseinandersetzte, sich dabei allerdings auf das Schrifttum der westlichen, der sogenannten galizischen Ukraine beschränkte.⁷

Josef Matls Studie über slawische und deutsche Romantik erschien 1956 in Berlin, in der Festschrift für Eduard Winter.⁸ Der Grazer Gelehrte — ebenfalls ein glänzender Kenner dieser komparatistischen Problematik — polemisiert vor allem mit jenen westeuropäischen Forschern, die von der Existenz der slawischen Romantik keine Notiz nehmen. Dann entwickelt er seine Theorie, wobei er vor allem die Wichtigkeit des Nationalen, Volkhaften und Folkloristischen betont, aber — im Gegensatz zu Čyževskýj — auch darauf aufmerksam macht, dass es in Osteuropa keine unüberwindliche Kluft zwischen Aufklärung und Romantik, Klassizismus und Romantik gibt. Dies ist eine Meinung, die wir gerade mit dem Blick auf Ševčenko durchaus bejahen müssen: es ist ja bekannt, welche grosse Rolle in der geistigen Entfaltung des ukrainischen Dichter-Malers dem aufgeklärten Freidenkertum und dem bildkünstlerischen Klassizismus zukam.

Ohne Zweifel ist die Romantik eine grosse Stilperiode: dem Biedermeier gebührt dagegen eher eine Bezeichnung wie „Strömung“ oder „Richtung“, die sich im geistig-künstlerischen Raum zwischen Hochromantik und Frührealismus entfaltet. In der ungarischen Wissenschaft ist der Romanist und Komparatist Béla Zolnai der beste Kenner dieser Richtung. 1940 — also fast gleichzeitig mit der Studie Paňkevčyčs, doch unabhängig von ihm — erschien sein Buch

⁷ І. П а н ь к е в и ч, Літературний бідермаер в галицько-українському письменстві.—Праці Укр. Історично—Філологічного Товариства в Празі. Т. III. 109—14.

⁸ J. MATL: Slawische und deutsche Romantik. Gemeinsamkeiten-Beziehungen-Unterschiedlichkeiten. In: *Deutsch-slawische Wechselseitigkeit in sieben Jahrhunderten*, Dt. Akademie der Wissenschaften, Veröffentlichungen des Institut für Slawistik, Nr. 9. Berlin, 1956, 367—77.

über das ungarische Biedermeier. Dieses Buch, sehr anregend auch für einen Komparatisten, versucht das Wesen des Biedermeiers mit folgenden Worten zu bestimmen: „Es herrscht die bürgerliche Weltanschauung des Real-Idealismus, die inmitten antikisierender und romantischer Inspirationen den eigenen Ausdruck sucht; eine Welt, die mit sanftem Verzicht aus dem politischen Leben in die Einsamkeit des Familienkreises flüchtet, in das Reich der Gefühle und Phantasien, der nützlichen Unterhaltungen und des edlen Zeitvertriebs.“⁹

Mechanisch lässt sich diese Begriffsbestimmung Zolnais freilich nicht auf den ukrainischen Dichter-Revolutionär verwenden, für welchen die Politik einen durchaus wesentlichen Faktor bedeutete: indessen fehlt auch aus Ševčenkos Leben und Schaffen nicht die Sehnsucht nach der „Einsamkeit des Familienkreises“, die Vorliebe für „nützliche Unterhaltungen und edlen Zeitvertreib.“ Denken wir bloss an die Varvara-Repnina-Episode, an das scheinbar romantische, in Wirklichkeit eher biedermeierliche Liebesidyll des Bauernsohnes und der Fürstin. Denken wir auch an jenen Ševčenko, den in diesem Band von E. Tóth gewürdigten Zeichner und Grafiker, der im Geiste des biedermeierlichen „Sammeln und Hegen“-Ideals die historischen und künstlerischen Denkmäler seiner ukrainischen Heimat mit dem Zeichenstift verewigt. Den „sanften Verzicht“ versuchte wiederum die geschichtliche Entwicklung ihm aufzuzwingen. Es ist ja verständlich, dass das Biedermeier sich gerade in jenen beiden Reichen am lebhaftesten entfaltete, wo das aufstrebende Bürgertum am stärksten von der reaktionären Heiligen Allianz niedergehalten wurde: im Österreich der Habsburger und im Russland der Romanov. (In Parenthese sei bemerkt: wir können nicht nur über ein ukrainisches, sondern auch über ein russisches Biedermeier sprechen! Lesen wir bloss die Jugenderinnerungen des grossen russischen Slawisten Buslaev:¹⁰ sein Bild der russischen Kleinstädte um 1830–1840 enthält viele wesentliche Biedermeier-Züge!)

Kehren wir aber zur Romantik zurück, um einige Blicke auf die weltliterarischen und ästhetischen Querverbindungen dieser Epoche zu werfen. Der namhafte polnische Literaturhistoriker Julian Krzyżanowski wies schon um 1925 in einer interessanten Studie auf gewisse verwandte Züge des Mittelalters, des Barocks, der Romantik und der Moderne hin: auf das Folkloristische, Makabre oder Allegorische, das in allen vier Perioden eine wichtige Rolle spielt.¹¹ Auch in seinen neueren Forschungen kehrt er oft zu diesem Problemkreis zurück, hierin dem in Rom lebenden deutschen Kritiker und Kunsthistoriker Gustav René Hocke ähnlich. Hocke – mit dem der Verfasser dieses Aufsatzes im September 1963, anlässlich eines römischen Aufenthaltes, lehrreiche Gespräche über dieses Thema führen durfte – kennt leider die Ergebnisse Krzyżanowskis nicht: auch verwendet er für die Kunst des XVI., und z. T. auch

⁹ B. ZOLNAI, *A magyar biedermeier*. Budapest, 1941, 10.

¹⁰ Ф. И. Буслев, *Мои воспоминания*. Москва, 1897.

¹¹ J. KRZYŻANOWSKI, *Od średniowiecza do baroku*. Warszawa, 1938, 7–53.

XVII. Jahrhunderts den Begriff „Manierismus“.¹² Wertvoll sind Hockes Hinweise auf die Wesensverwandtschaft des Manierismus mit der Romantik einerseits, mit dem modernen Surrealismus andererseits. Wenn er auch nicht ganz frei von manchen Übertreibungen ist, so sind seine Forschungen für uns dennoch von überragender Bedeutung, da ja Ševčenkos Romantik sich an vielen Punkten mit dieser „manieristischen“ oder wenn wir wollen „barocken“ Überlieferung berührt.

Hier folge gleich ein Zitat, das Gedicht *Kosar* (Der Schnitter) aus dem sog. „Kasematen-Zyklus“: eines der makaber getöntesten Gedichte Ševčenkos. Der Tod tritt hier als gespenstischer Schnitter auf, der durch Berge und Meere wadet, den der Klageruf der Natur begleitet, und der reich und arm ohne Erbarmen niedermäht, den Zaren und den Sänger, die Guten und die Falschen:

Понад полем іде,
Не покоси кладе,
Не покоси кладе — гори.
Стогне земля, стогне море,
Стогне та гуде!

Косаря уночі
Зустрічають сичі.
Тне косар, не спочиває,
Й ні на кого не вважає,
Ход і не проси.

Не благай, не проси,
Не клепає коси;
Чи то пригород, чи город,
Мов бритвою, старий голить
Усе, що даси.

Мужика, й шинкаря,
Й сироту кобзаря.
Приспівує старий, косить,
Кладе горами покоси,
Не мина й царя.

І мене не мине,
На чужині зотне,
За решоткою задавить,
Хреста ніхто не поставить.
І не пом'яне.¹³

¹² G. R. Н о с к е, Die Welt als Labryrinth. Manier und Manie in der europäischen Kunst. (Rowohlts deutsche Enzyklopädie, 50–1). Hamburg 1957.

¹³ Т. Г. Ш е в ч е н к о, Твори в трьох томах. Київ, 1955; I, 358.

Das dreifach wiederholte Verbum *stohne* (stöhnt), die Antithese *pryhorođ* – *horođ* (Vorstadt – Stadt) oder *mužyk* – *šynkar* (Bauer – Schenk), der Gedankenrythmus, der scheinbar volkstümliche, aber dennoch zutiefst romantische Stil – all das gibt dem Gedicht eine spezifische Stimmung. Wir wären geneigt, schon von gewissen „surrealistischen“ Zügen zu sprechen. Wer das Gedicht liest und dazu in der modernen Kunst bewandert ist, muss unwillkürlich an das berühmte Bild „Der reitende Tod“ des katalanischen Malers Salvador Dalí denken. Wirklich: hier berühren sich verwandte ästhetische Sphären, und als Verbindungsglied erscheinen solche Meister, wie der russische Maler Vereščagin, der um 1890 mit scheinbar realistischen, ja sogar naturalistischen Mitteln dennoch gespenstische Stimmungen heraufbeschwört.

In die Mitte romantischer Gefühls- und Gedankenwelt versetzt uns auch Ševčenko's grosse Dichtung *Perebendja*. Das Bild des halb wahnsinnigen, blinden, einsam herumirrenden ukrainischen Sängers, des „Kobzar“ wird einerseits ein Symbol für Ševčenko selbst und für das schicksalschwere Los des ukrainischen Volkes, andererseits ein Sinnbild des romantischen *vates*, des genialen Schöpfer-Dichters, der mit Gott und mit den Kräften der Natur ein Zwiegespräch beginnt. Ja noch mehr: das Gedicht ist gleichzeitig auch eine geniale Antizipation jenes modernen dichterischen und menschlichen Typs, den der deutsche Kritiker Hans Egon Holthusen als den „unbehausten Menschen“ bezeichnet.¹⁴ Lassen wir aber den Dichter zum Worte kommen, zitieren wir einige Zeilen dieser Meisterschöpfung Ševčenko's:

Вітер віє – повіває,
 По полю гуляє.
 На могилі кобзар сидить
 Та на кобзі грає.
 Кругом його степ, як море
 Широке, синіє;
 За могилою могила,
 А там — тільки мріє.
 Сивий ус, стару чуприну
 Вітер розвіває;
 То приляже та послуха,
 Як кобзар співає,

Як серце сміється, сліпі очі плачуть. . .
 Послуха, повіє. . . Старий заховавсь
 В степу на могилі, щоб ніхто не бачив,
 Щоб вітер по полю слова розмахав,

¹⁴ Vgl. H. E. HOLTUSEN, *Der unbehauste Mensch. Motive und Probleme der modernen Literatur* (dtv-Reihe, 215). München, 1964.

Щоб люди не чули, бо то боже слово,
 То серце по волі з Богом розмовля,
 То серце щебече господню славу,
 А думка край світа на хмарі гуля.
 Орлом сизокрилим літає, ширяє,
 Аж небо блакитне широкими б'є;
 Спочине на сонці, його запитає,
 Де воно ночує, як воно встає;
 Послухає моря, що воно говорить,
 Спита чорну гору: „Чого ти німа?“
 І знову на небо, бо на землі горе,
 Бо на їй, широкий, куточка нема
 Тому, хто все знає, тому, хто все чує;
 Що море говорить, де сонце ночує.
 Його на сім світі ніхто не прийма.¹⁵

Immer wieder kehren in diesem Text Ševčenko's Lieblingswörter zurück: *viter* (Sturm), *mohyla* (Grabhügel), *more* (Meer), *serce* (Herz), *sonce* (Sonne). Der ukrainische Romantiker gebraucht diese Wörter — die wirklich eine romantische Atmosphäre heraufbeschwören — auch in anderen Gedichten, so z. B. in seiner Elegie für den 1838 verstorbenen ukrainischen Dichter Kotljarevskyj.¹⁶ Daneben müssen wir wiederholt darauf hinweisen, dass in dieser romantischen Atmosphäre auch gewisse Elemente der europäischen manieristischen Überlieferung fort- und weiterleben. „Saturnische Melancholie“ und „Vergöttlichung des Subjekts“ — dies sind laut Hocke zwei sehr wesentliche Züge menschlicher und künstlerischer Haltung in der Epoche des Manierismus.¹⁷ Es ist daher ungemein bezeichnend, dass Ševčenko im Bild Perebendjas gerade solche Züge hervorhebt, wie sein Zwiegespräch mit Gott und mit dem ganzen Kosmos. Sowohl dieses Gedicht, wie auch viele andere Schöpfungen des „Kobzar“ sind von echter „saturnischer Melancholie“ beseelt.

Es lohnt sich, Vergleiche nicht nur auf horizontaler, sondern auch auf vertikaler Ebene zu versuchen. Mit Ševčenko in eine Reihe gehören solche Dichter der slawischen Romantik, wie der Tscheche Mácha oder der Slowene Prešeren, ganz besonders aber der Pole Słowacki, der ja eigentlich ein „Landsmann“ Ševčenko's war und in Krzemieniec, auf dem Boden der heutigen Ukraine geboren wurde. In seinem Epos „Beniowski“, das leider ein Fragment blieb, beschwört im V. Gesang der polnische Dichter seine ukrainische Heimat in Versen, die fast die Stimmung einer Ševčenko-Dichtung haben:

¹⁵ Т. Г. Шевченко, Твори. I, 44—5.

¹⁶ Ebenda, I, 34—8.

¹⁷ Hocke, Die Welt als Labyrinth. 19—21, 45—6.

Przez ciemne, smutne gościńce kurhanów
 Niesie go czarny koń dniami i nocą.
 Pod ziemią tętna zakopanych dzbanów
 Z prochem rycerzy — na niebie łopocą
 Kruki jak stada posępne szatanów;
 W czaharach zbroje rycerzy migocą
 I dzidy błyszczą krwawymi płomyki.
 Tam na kurhanach posępne lirniki
 Siedzą i grają dumy dawnych czasów.
 Dumy wychodzą na rozległe pola,
 Wpadają smutne w szum dębowych lasów:
 I stamtąd znowu, jak harfy Eola,
 Zmieszane z szumem liścianych hałasów
 Wychodzą na step, a ludzka niedola
 Leci, wichrami płaczącymi wiana,
 Jakby nie ludzi ustami śpiewana.¹⁸

Das Gedicht *Perebendja* entstand 1839, das *Beniowski*-Fragment erschien 1841. Es ist unwahrscheinlich, dass Ševčenko auf Słowacki gewirkt hätte: indessen wirkte auf beide Dichter die ukrainische Landschaft, die slawische und die europäische Romantik.

Einen Aspekt der Romantik bietet auch jener „romantische Slawismus“, zu dessen Vertretern wir auch Ševčenko zählen müssen.¹⁹ Es genüge hiebei, sein berühmtes Gedicht über Jan Hus, den *Jeretyk* (Der Ketzer) zu erwähnen, wo nicht nur der tschechische Reformator, sondern auch der Hussitenfeldherr Žižka und Ševčenkos Freund Šafárik apostrofiert werden. Er feiert Šafárik als einen „Weisen“, dem es in der Slawenwelt gelungen ist, die Toten zu neuem Leben zu erwecken:

І засвітив, любомудре,
 Світоч правди, волі . . .
 І слав'ян сім'ю велику
 Во тьмі і неволі
 Перелічив до одного,
 Перелічив трупи,
 А не слав'ян. І став еси
 На великих купах,
 На розпутті всесвітньому
 Іезекілем,

¹⁸ J. SŁOWACKI: *Dziela*. Ossolineum. Wrocław, 1959, III, 102.

¹⁹ F. WOLLMAN: *Slovanství Šafaříkovo a Ševčenkovo*. In: *Slavia*. 1961, XXX, 548–66.

І — о диво! трупи встали
І очі розкрили,
І брат з братом обнялися
І проговорили
Слово тихої любові
Навіки і віки!
І потекли в одно море
Слав'янські ріки!²⁰

Ševčenko zeigt sich in diesem Gedicht von seiner „slawophilen“ Seite, obzwar dieser Begriff — wenn wir ihn verwenden wollen — auf den ersten Augenblick in diesem Kontext überraschend wirkt. Man war ja lange geneigt, in der ganzen „slawophilen“ Bewegung um 1840 ein eindeutig reaktionäres Phänomen zu sehen. Indessen müssen wir im Lichte der neuesten Forschungen diese Problematik etwas anders deuten. Der polnische Gelehrte Andrzej Walicki publizierte z. B. jüngstens sehr interessante Dokumente, die auf eine geistige Verwandtschaft der bekannten Pariser Vorlesungen Mickiewicz's und der Moskauer „slawophilen“ Bewegung hinweisen.²¹ Walicki beweist es mit ausführlichem Material, dass sowohl Kireevskij, als auch Chomjakov eine sehr günstige Meinung über Mickiewicz hatten, obwohl die antizaristische Einstellung des polnischen Dichters ihnen durchaus bekannt war. Der Slawophile Samarin beruft sich in einem Brief an Konstantin Aksakov noch 1846 auf Mickiewicz und bei einem in Freundeskreis gehaltenen Gastmahl der Moskauer Slawophilen sagten Samarin und seine Genossen sogar Trinksprüche auf „den grossen slawischen Dichter, der fern von uns weilt“, also auf Mickiewicz.

Diese Leute — die doch wussten, dass Mickiewicz auf der anderen Seite der Barrikade kämpft — konnten auch Ševčenko gegenüber nicht unempfindlich sein. Die Moskauer Slawophilen verherrlichten zwar die „Autokratie“, doch waren sie zu gebildet und zu anständig, um sich völlig mit dem terroristischen System des Zaren Nikolaus I. zu identifizieren. (Viele Slawophile waren überhaupt der Meinung, der Zarismus, wie er im XIX. Jahrhundert in Erscheinung trat, sei eine „germanisierte“ Institution — eine Meinung, die auch Ševčenko teilte). Dass der ukrainische Dichter 1857 aus der Verbannung zurück durfte, das verdankte er grösstenteils wohl diesen „slawophilen“ Kreisen. So erklären sich auch jene in warmen Ton gehaltenen Briefe, die der Dichter nach seiner Befreiung an den Schriftsteller Sergej Aksakov, den Vater der Brüder Aksakov richtete.

In diesem Zusammenhang können wir auch jene Begeisterung verstehen, mit dem Ševčenko — noch in den Jahren der Verbannung — in einem Brief

²⁰ Т. Г. Шевченко, Твори. I, 254.

²¹ A. WALICKI: Preleckje paryskie Mickiewicza a słowianofilstwo rosyjskie. In: *Przeгляд Humanistyczny*. 1964, Nr 1, 1—36.

seine 1854 erfolgte Begegnung mit dem Naturforscher und Kulturphilosophen Danilevskij schilderte. Im russisch geschriebenen Brief heisst es u. A.:

Почти вместе с твоим письмом прибыла к нам и экспедиция Бэра, а в этой экспедиции (как я тебе и прошлый год писал) находится и твой знакомый Н. Данилевский (который помнит и кланяется тебе), а такое явление, как Данилевский, в нашей пустыне может вскружить и не мою голову. В продолжение его пребывания здесь я почти с ним не разлучался. Он своим присутствием оживил во мне, одиноком, давно прожитые прекрасные дни. . . Данилевский уехал теперь на короткое время в устье Эмбы, и я, пользуясь его отсутствием, пишу панегирик прекрасному уму и сердцу Н. Данилевского, а впрочем, все, что мне бы хотелось написать тебе о нем, то это не уместилось бы и на двух дестях бумаги, а не то, что на одном листе, а потому и ограничусь, сказав тебе, что он во всех отношениях прекрасный человек; жаль только, что он ученый, а то был бы настоящий поэт.²²

Den Brief richtete Ševčenko an seinen Freund, den polnischen Patrioten Bronisław Zaleski. Aus dem Text wird es klar, dass sie beide Danilevskij nicht nur kannten, sondern auch schätzten, jene interessante Gestalt des russischen XIX. Jahrhunderts, der in seinem bekannten Buch „Russland und Europa“ viele Motive des modernen kulturphilosophischen Denkens vorwegnahm.²³

Der deutsche Slawist Gert Müller veröffentlichte 1963 einen sehr inhaltsreichen Aufsatz über Danilevskij. Die konservative Einstellung des russischen Denkers wird von Müller nicht geleugnet, doch er weist auch darauf hin, dass Danilevskij in seiner geschichtsphilosophischen Konzeption oft die Sachen klarer sah, als jene Denker des XX. Jahrhunderts, die in seine Fussstapfen traten: Spengler und Toynbee. Danilevskijs Ausgangspunkte waren die Romantik und die Slawophilie, doch besass er auch eine gründliche naturwissenschaftliche Bildung. Mit Recht kann Müller zusammenfassend feststellen: „Blicken wir auf die Ergebnisse unserer bisherigen Untersuchungen zurück, so stehen wir vor einem Staunen erregenden Reichtum der Gedanken.“²⁴

Danilevskijs philosophische Positionen sind freilich die des Idealismus, doch als geistige Persönlichkeit ist er ungemein bedeutender, als die übrigen, oft reichlich verworrenen „Panslawen“: es ist also kein Zufall, dass er und Ševčenko, der revolutionäre Demokrat und ukrainische Patriot, den Weg zueinander fanden. Man müsste einmal die Gestalt Danilevskijs aus diesem Aspekt betrachten und untersuchen.

²² Т. Г. Шевченко, Твори. III, 399—400.

²³ Vgl. H. SCHALLER: Die europäische Kulturphilosophie. München, 1940, 87.

²⁴ G. MÜLLER: Panslawismus und Kulturmorphologie. Zum Werk N. J. Danilevskijs. In: *Saeculum*. 1963, XIV, 377.

Kehren wir aber nochmals zum Problem des Biedermeiers zurück. Dass die Freundschaft zwischen dem Dichter und der Fürstin Varvara Repnina Biedermeier-Züge aufweist, das erwähnten wir schon, doch davon sprechen auch Ševčenkos erhaltene Briefe an die Fürstin. Die Briefe sind russisch geschrieben: in einem Schreiben, noch aus dem Jahre 1843, der Zeit des Jahotyner Idylls, apostrophiert der Dichter seine Freundin mit folgenden Worten:

О добрый ангел! Молюсь и плачу перед тобою, ты утвердил во мне веру в существование святых на земле! (O guter Engel! ich bete und weine vor dir, du stärkst meinen Glauben an das Dasein der Heiligen in der Welt!)²⁵

In anderen Briefen redet der Dichter die Fürstin mit *Sie* an, hier wird jedoch die Du-Form gebraucht, wie es wohl auch im Gespräch der beiden Liebenden der Fall war. Varvara Repnina erscheint hier in derselben Weise, wie das Frauenideal der ungarischen Biedermeier-Dichtung: „taubengleiche Sanftheit, kindliche Anmut, englische Schönheit, himmlisch und dennoch irdisch“.²⁶ Die Erinnerung an diese Biedermeier-Idylle tröstet Ševčenko auch in seiner Verbannung. 1849 schreibt der aus Orenburg an die Geliebte:

Я очень, очень часто в моем уединении вспоминал Яготин и наши кроткие и тихие беседы. (Ich dachte in meiner Einsamkeit sehr, sehr oft an Jahotyń und an unsere sanften und stillen Gespräche.)²⁷

Krotkij und *tichij*, sanft und still: wie sehr gehören diese Adjektiva zur Welt des Biedermeiers! Überhaupt verwendet der Dichter in seinen Schilderungen weiblicher Schönheit oft die Elemente dieses biedermeierlichen Ideals. Zitieren wir bloss das Bild des Mädchens aus seinem Gedicht *Divyčiji noči* (Die Nächte des Mädchens):

Розпелася густа коса
Аж до пояса,
Розкрилися перси-гори
Хвилі серед моря;
Засіяли карі очі,
Зорі серед ночі,
Білі руки простяглися —
Так би й обвилися
Кругом стану. І в подушку
Холодну впилися,
Та й залякли, та й замерли,
З плачем рознялися.²⁸

²⁵ Т. Г. Шевченко, Твори. III, 333.

²⁶ В. ZOLNAI, A magyar biedermeier. 51.

²⁷ Т. Г. Шевченко, Твори. III, 357.

²⁸ Ebenda, I, 229.

In der Malerei des osteuropäischen Biedermeiers sind solche Darstellungen sehr beliebt: denken wir an die bekannte, in mehreren Varianten gemalte „Taubenpost“ des ungarischen Künstlers Nikolaus Barabás. Auch jener Satz Zolnais, den er zur Charakterisierung des ungarischen Biedermeiers verwendete, gilt ebenso für Ševčenko: „Mitleid erwecken, den Leser zum Mitgefühl anregen: das war eine schöne Aufgabe der Schriftsteller der Biedermeier-Periode“.²⁹ Dieser Aufgabe diente auch der ukrainische Dichter mit einer Reihe seiner Werke.

Wir sind uns dessen gewusst, dass es im Rahmen einer kurzen Untersuchung nicht möglich war, den ganzen Ševčenko zu zeigen, höchstens einige Aspekte seines Schaffens. Indessen war es vielleicht nicht unnütz, diese Aspekte hervorzuheben, denn der grosse Ukrainer war nicht nur eine bedeutende Gestalt seiner Nationalliteratur, sondern auch eine sehr wichtige Gestalt der slawischen und der europäischen Romantik. Auch das Auftauchen von Biedermeier-Motiven ist interessant. All das gehört zum menschlichen und künstlerischen Gesamtbild Ševčenkos, und wird vielleicht neue, weitere Untersuchungen anregen.

²⁹ B. ZOLNAI, *A magyar biedermeier*. 71.

*Taras Ševčenko als Maler und Grafiker

E. TÓTH

„Die Geschichte meines Lebens ist ein Teil der Geschichte meiner Heimat“ – sagte Ševčenko. Wahrhaftig, in seinem ganzen Leben spiegelt sich das Schicksal seiner von den Zaren und den Gutsbesitzern geknechteten ukrainischen Heimat. „Wenn er sein eigenes Los beklagt, klingt in seinem Wort die Klage ganz Russlands“ – so charakterisierte ihn Gorkij. Indessen kämpfte er nicht nur als Dichter, sondern auch als bildender Künstler bis zu seinem Tode gegen die Autokratie und den Feudalismus. Seine Ölbilder, Aquarelle oder Grafiken sind mit ebenso glühenden revolutionären Gefühlen erfüllt, als die sorgfältig entworfenen Zeilen seiner nationalen Versformen.

Dieser grosse Sohn des ukrainischen Volkes ist in einer Person Dichter und revolutionärer Demokrat, und gleichzeitig ein Meister der Malerei und Grafik, der Begründer der volkstümlichen Richtung und des kritischen Realismus in der bildenden Kunst der Ukraine. Grenzenlose Liebe zu den Unterdrückten und ebenso grenzenloser Hass der Unterdrücker strahlt aus seinen Gemälden, Zeichnungen, Aquarellen und Kupferstichen.

Zwei Leidenschaften beherrschten ihn bis zuletzt: die Liebe der Kunst und der Dichtung und der Zorn all jenen gegenüber, die im Menschen den Drang zum Schönen, zur Freiheit und zur Schöpfung töten wollen. Neben Giotto und Ivan Meštrović ist wohl er der dritte Geistesheros der Menschheit, in dem die Sehnsucht des Lernens, der Hang zum Zeichen, Malen und Dichten inmitten einer harten Fronarbeit, inmitten vom Hüten der Tiere heranreifte. Diese künstlerischen Anfänge des jungen Ševčenko beschäftigte die Phantasie vieler Maler. 1939, anlässlich des hundertfünfundzwanzigsten Geburtstages malte z.B. Jižakevič ein Bild des zeichnenden Hirtenjungen Ševčenko.

Russische und ukrainische Maler widmeten überhaupt gern Werke einzelnen Motiven aus dem Leben des jungen Taras. Auf dem Gemälde von Derogus sehen wir den Knaben, wie er den Liedern der Volkssänger horcht. Trochimenko verewigte auf der Leinwand jene Szene, wo der Gutsbesitzer Engelhardt den Knaben bestraft, weil er ihn – seinen Hausknecht – dabei erwischte, wie Taras „das teure Kerzenlicht“ verschwendend, ein Bild des Kosakenatamans Platov malt. Zur Strafe wird er von den anderen Dienern gründlich verprügelt.

Nur wenn Engelhardt sein Mittagsschläfchen schlief, fühlte sich Taras vom

Alpdruck befreit und konnte die Wandbilder des vornehmen Schlosses mit Interesse betrachten. Doch jedes Geräusch schreckte ihn auf, und sofort verbarg er seine Zeichenmappe. Dies alles ärgerte sehr den Gutsbesitzer, denn er erklärte die scheinbare Zerstreutheit und Nachlässigkeit des Knaben mit dieser künstlerischen Leidenschaft. Trotzdem entschloss er sich nach einigem Zögern, seinen Hausknecht nach Petersburg zu schicken, damit er zum „Hofmaler“ seiner Familie und seiner weitverzweigten Verwandtschaft ausgebildet werde. Es ist ja elegant und dekorativ, einen Hofmaler zu halten.

Engelhardt liess sich 1829 in Wilno nieder; dorthin musste auch der fünfzehnjährige Ševčenko mit seinem Herrn. Aus dem nächsten Jahr, aus 1830 blieb schon eine Bleistiftzeichnung des jungen Künstlers erhalten, die ein Frauenporträt darstellt. Mit dem Hausgesinde Engelhardts kommt dann Ševčenko 1831 nach Petersburg. In der Hauptstadt unterrichtet ihn der alte Širjajev in der Malerei: auf die Akademie wird er als Leibeigener nicht aufgenommen. Erst müsste man das Abhängigkeitsverhältnis liquidieren, doch das kostet viel.

Trotzdem gibt er die Hoffnung nicht auf, einmal an der Akademie studieren zu können, denn beim betagten Širjajev, der zwar ein Meister, doch kein richtiger Künstler ist, sieht er seine Entwicklung nicht gesichert. Allmählig werden auch die Maler der Akademie auf das heranwachsende junge Talent aufmerksam. Auch das lauter Motive, die von Künstlern unseres Jahrhunderts bearbeitet wurden. Das 1939 entstandene Gemälde von Brisenko schildert z.B. die Szene, wo Ševčenko in einem Petersburger Park zufällig dem ukrainischen Maler Sočenko begegnet. Der junge Mann ist von der Überraschung etwas betroffen, doch Sočenko betrachtet mit wachsendem Interesse seine Skizzen und Zeichnungen, und ist bestrebt, ihm die möglichst beste Leitung und Erziehung angedeihen zu lassen. Er stellt den jungen Ševčenko dem bekanntesten Maler des damaligen Russlands, Brjullov vor, der erst sein Lehrer und Mäcen, dann sein Freund wird.

Brjullov will auch Ševčenkos persönliche Freiheit sichern. Der Kampf mit dem despotischen Engelhardt beginnt, doch den Gutsbesitzer rühren nicht jene grossen Namen, die sich für den jungen Mann einsetzen. Als berechnender Geizhals sieht er in Ševčenko bloss die „Ware“, die für ihn selbst nur einen geringen Wert hat: doch sein Geld will er dafür haben.

Die Lösung der Situation geschieht wiederum durch die Kunst. Brjullov verkauft sein Porträt des Dichters Žukovskij: mit dem dafür erhaltenen Geld – 2500 Rubel – kann Ševčenko am 22. April 1838 aus der Leibeigenschaft losgekauft werden. Auf Grund gewissenhafter Zeit- und Porträtstudien malte 1949 Sulimenkov die Szene: der vierundzwanzigjährige Dichter und Maler erhält von seinen Freunden den teuer erkauften Freiheitsbrief.

Ševčenko will nunmehr alles schnell lernen, was einem Maler notwendig ist. Begeistert folgt er dem Wort seines Meisters Brjullov: „Keinen Pinselstrich ohne Modell!“ Einstweilen betrachtet er die Malerei als seine Lebensaufgabe.

Seine mitfühlenden Freunde mobilisieren ihre Verbindungen, und es gelingt ihnen, ihm eine Stelle an der Kiever Akademie zu verschaffen. Man beauftragt ihn mit der Rettung der vernachlässigten Kunstwerke der Ukraine, mit der fachgemässen Pflege und Restaurierung der Kunstdenkmäler. Drei seiner Bilder werden mit einer Silbermedaille belohnt, er erhält viele Bestellungen, seine materiellen Sorgen hören auf.

1843 besucht er seine ukrainische Heimat, kehrt aber dann nach Petersburg zurück, um seine Malerstudien zu beenden. Er erhält das Künstlerdiplom, ausserdem noch ein Stipendium der Akademie behufs einer Studienreise in die Ukraine. Er plant einen Bilderzyklus, „Die malerische Ukraine“, über die Landschaften und das Volk seiner Heimat. Aus dem Jahr 1844 blieben auch mehrere Kupferstiche erhalten, u.A. „Die Geschenke“, „In Čihyrin“, „Der Vorgesetzte“, „Beratung“.

Im Laufe seiner künstlerischen Tätigkeit kommt er mit der Kiever Cyrill-Method-Bruderschaft in Verbindung, mit jener Organisation, die die Zarenmacht systematisch untergraben und die Einheit der Slawen fördern will, ohne jedoch revolutionäre Mittel zu verwenden. Die Geheimorganisation wird entdeckt, und die Strafe ist unmenschlich: Ševčenko muss im Armeekorps von Orenburg Militärdienst leisten. Dieser Militärdienst – in der asiatischen Steppe – gleicht einer Zwangsarbeit und das Dekret des Zaren Nikolaus I. klingt wie ein Todesurteil: „Wir verbieten ihm das Schreiben und das Zeichnen, er soll unter strengste Aufsicht gestellt werden.“

Erst 1857, unter dem neuen Zaren Alexander II. konnten Ševčенокos Freunde seine Loslassung bewirken. Als Invalide und als kranker Mann kehrt er aus dem Zwangsdienst zurück. Einstweilen muss er in Nižnyj-Novgorod wohnen, nur später darf er wieder nach Petersburg. Hier arbeitet er Tag und Nacht: studiert und dichtet, malt und verfertigt Kupferstiche. Bald gelingt es ihm, den Titel eines „akademischen Kupferstechers“ zu erhalten. Die schonungslose Arbeit untergräbt seinen geschwächten Organismus, und am 10. März 1861 „verklang das Lied, zerriss der Lebensfaden“.

Bis zum Ende seines Lebens blieb Ševčenko seiner grossen Leidenschaft, der bildenden Kunst treu. Das reiche Erbe seiner Gemälde und Grafiken wurde von der Ukrainischen Akademie der Wissenschaften, vom Kiever Volkskunde-Institut, sowie vom Staatlichen Ševčenko-Museum systematisch registriert und bearbeitet. Anlässlich seines 125. Geburtstages entschloss man, eine zehnbändige kritische Gesamtausgabe seines Schaffens zu veröffentlichen. Die letzten vier Bände des imponierenden Unternehmens sind der Veröffentlichung und der Analyse der künstlerischen Schöpfungen Ševčенокos gewidmet. Band VII. bringt z.B. die Reproduktionen der Zeichnungen, der Aquarelle und der Gemälde Ševčенокos – unter den Gemälden gibt es auch welche zweifelhaften Ursprunges – bis 1847, zum Jahr seiner Verbannung.

Die Sammlung strebt Vollständigkeit an, bringt daher selbst die scheinbar

bedeutungslosen, oft an Manuskriptecken auftauchenden Bleistiftskizzen des Maler-Dichters, seine ähnlich anmutenden aquarellistischen Farbenskizzen, sowie die oft spielerische grafische Ausschmückung seiner Gedichte und Briefe, seine Sepia- und Tuschzeichnungen.

Wenn wir diese Masse grafischer Schöpfungen überblicken, so fällt es uns auf, wie viele, scheinbar unzusammenhängende Themata er in der Zeit zwischen seinem 25. und 30. Lebensjahr auf einem Blatt, in einer Zeichnung zusammendrängte. Die Skizze „Blinde Frau“ wird z.B. nur andeutungsweise in die linke obere Ecke eines Blattes hingefügt: die Skizze rechts unten gehört schon zu seiner Komposition „Katharina“. Auf demselben Blatt sehen wir noch einen Offizier mit seinem Gewehr und einen Soldaten – wohl Illustrationen zur Geschichte Suvorovs. Auf den folgenden Blättern seines Zeichenalbums drängen sich wieder ineinander gezeichnete Szenen, u.a. eine Skizze mit der Verhaftung des Freiheitshelden Pugačov, die Hand des Sotnikov, ferner andere, schon verblasste Bleistiftzeichnungen.

In der Reihe seiner frühen Zeichnungen finden wir ein Bravourstück, eine seiner besten Grafiken: ein Pferdekopf, gezeichnet als Studium zu seiner Komposition „Katharina“. Und überall begegnen wir ergreifend aufblitzenden Ideen, oft eher schon Stenogrammen, die es beweisen, dass er – dank seinem spezifisch visuellen Temperament – die Gedanken seiner Gedichte gern auch zeichnerisch umformte.

Viele Landschaften und verschiedene Veduten gibt es in seinen Zeichenheften: Kirchen, die romantische Schönheit der Dnjeprgegend, Pflanzenmotive, oft auf farbiges Papier gemalt. Die Bleistiftzeichnungen entstanden meistens in Petersburg, doch manche der auch mit handschriftlichem Text versehenen Blätter stammen aus der Zeit seiner ersten grossen Rundreise in der Ukraine. Wir finden Bilder der Kiever Klostertürme, der armseligen Hütte seiner Eltern, darbender Bauernfamilien, daneben aber auch verschiedene „Fingerübungen“ anatomischen oder historischen Charakters.

1845 bereiste der Maler-Dichter die Gegend von Poltava und Kiev. Auf dieser Fahrt entstanden dreiunddreissig Bleistiftzeichnungen und Aquarelle. Neben aufrichtig-realistischen Darstellungen des Bauernlebens gibt es in dieser Reihe Ruinenlandschaften, Reste alter Befestigungen, Bauernhütten und Kirchen, ausserdem Reminiszenzen aus der akademischen Studienzeit. Die Identifizierung dieser letzten Schicht ist eine besonders schwierige Forschungsaufgabe. Hier dominieren Hand-, Bewegung- und Akt-Studien, ferner Abbildungen, mit denen er seine dichterischen Manuskripte und seine Briefe versieht.

Ohne Zweifel wäre Ševčenko auch zur Schöpfung grosser historischer Gemälde geeignet gewesen: das beweisen seine Massenszenen, seine souveräne Beherrschung der Situationen und Bewegungen, seine Fähigkeit zum Hervorheben des Typischen und des Wesentlichen. Mit sicherem grafischem Gefühl, mit einer Technik, die nicht hinter der expressiven Sicherheit seiner Wortkunst

steht, zeichnet er z.B. den Tod des ukrainischen Nationalhelden, des Hetmans Bohdan Chmelnjckij. Sowohl in seinen grafischen Arbeiten als auch in seinen Aquarellskizzen beweist er seine Begabung, sich in die verschiedensten Stimmungen versetzen zu können, etwa in seiner Skizze zur Puškin-Dichtung *Rusalka* (Die Nixe). Ohne in erotische Schwülheit zu verfallen, zeichnete er auch Haremszenen und Bacchantinnen, hiebei wohl seine späteren Akt-Studien in grafischer Form antizipierend. Gern versieht er auch seine Prosawerke mit Zeichnungen: nennen wir bloss die Illustrationen seiner autobiografischen Erzählung „Der Künstler“.

Indessen ist ein grosser Teil seiner Werke noch unbekannt. Auch gibt es z.B. anatomische Zeichnungen und nach Gipsmodellen gefertigte Skizzen, die man ihm zuschreibt, deren Ursprung jedoch ungewiss ist, da man einen Teil dieser Skizzen und Zeichnungen nicht deutlich von den Versuchen seiner zeitgenössischen Künstlerkollegen abgrenzen kann. Die Forscher und die Redakteure der grafischen Sammelbände, die an keiner Kleinigkeit achtlos vorbeigingen, wurden auch auf solche Zeichnungen und Illustrationen aufmerksam, die von verschiedenen ukrainischen Zeitungen und Zeitschriften nur flüchtig erwähnt wurden.

Erwähnt werden u. a. verschiedene, bisher verschollene Holzschnitte und Kupferstiche Ševčenkos, ferner verschiedene Zeichnungen antiken Inhaltes (Herakles, Laokoon, Midas usw.). Zweifelhaften Ursprunges ist das Meistergemälde „Die Mutter wäscht ihr Kind“. Im Werkkatalog figurirt das Bild als Schöpfung des Malers Steinberg, indessen ist es in Hinblick auf seine Thematik und Technik wahrscheinlich eine Arbeit Ševčenkos. Ferner stellte man 1849 in Kiev, zusammen mit Bildern alter Meister, ein Gemälde „Meeressturm“ aus: von da an wurde dieses Bild Ševčenko zugeschrieben. Das Gemälde, das Gelegenheit zu grossen Diskussionen gab, atmet wirklich die Luft der zeitgenössischen Geschichte, doch eine eindringlichere Analyse lässt Zweifel entstehen. Sowohl die Kleidung der Figuren, als auch die Art des Pinselstriches ist etwas verschieden von den authentischen Werken Ševčenkos. Die Zuschreibung ist also hier nicht ganz überzeugend.

Nach seiner Rückkehr aus der Verbannung lebte er ganz der Dichtung und der bildenden Kunst. Viele Kupferstiche und Aquatinten stammen aus dieser Zeit. Schon 1847 schrieb er in der Zeitschrift *Žurnal*: „Von allen Kunstzweigen gefällt mir am besten der Kupferstich“. Um aber gute Stiche und Grafiken fertigen zu können, ist es notwendig, dass der Künstler in der Gesellschaft nicht nur ein Meister sei, sondern auch ein Lehrer des Schönen. Ševčenko kämpfte für eine ästhetisch wertvolle, demokratisch orientierte Kunst, die vom Volk verstanden wird, die vervielfältigt werden kann, der sich daher alle Pforten öffnen und die auf dieser Weise in wirklich demokratischer Art das Schöne propagiert. Hier finden sich überraschende Parallelen zwischen dem Denken Ševčenkos und der revolutionären Demokraten Dobroljubov und Černyševskij.

Der künstlerische Nachlass des ukrainischen Maler-Dichters ist sowohl für die bildende Kunst, als auch für die Literatur von ungemeiner Bedeutung. Die grosse Zahl seiner Gemälde und Grafiken, sowie seine fortschrittlichen ästhetischen Anschauungen über das Verhältnis zwischen Leben und Kunst machten es zu einer dringenden und wichtigen Aufgabe, dieses gewaltige Opus kunsthistorisch zu bearbeiten und in weiten Publikumskreisen zu popularisieren. Diesem Zweck dienen die Alben, herausgegeben vom Kunsthistorischen und vom Volkskundlichen Institut der Ukrainischen Akademie der Wissenschaften, sowie die schon genannte kritische Ausgabe der Werke des Dichter-Malers. Prinzipiell neu ist in diesen Bänden die Tatsache, dass nunmehr das ganze literarische und künstlerische Lebenswerk dieses genialen Mannes in chronologischer Ordnung veröffentlicht wird, jenes Mannes, den wir nicht nur als den eigentlichen Begründer der ukrainischen Dichtung, sondern auch der ukrainischen Malerei bezeichnen müssen. Die Verdienste der gewissenhaft arbeitenden Herausgeber kann also nicht genug hervorgehoben werden.

Zusammenfassend können wir feststellen, dass Ševčenkos Kunst eigentlich eine bürgerliche Variante der Romantik ist, ergänzt mit einigen fortlebenden Elementen des Spätrokoko. Ein Beweis dafür, dass der Wandel der europäischen Stile auch die Ukraine nachhaltig berührte. Wir können die Kunst des Maler-Dichters — hiebei einen Begriff des Literaturhistorikers A. Angyal benützend — auch als „Kosaken-Biedermeier“ bezeichnen. Seine Frauenporträts spiegeln dieselbe etwas idyllische Auffassung weiblicher Schönheit, die wir auch auf den Bildern des ungarischen Biedermeier-Malers Nikolaus Barabás finden. Sowohl in Ševčenkos, als auch in Barabás' Malerei und Grafik spielt das Zeichnerische, das Gefühlvolle, das Meiden grosser Worte eine grosse Rolle.

Unter günstigeren Lebensumständen hätte Ševčenkos Kunst sich gewiss noch vollständiger und breiter entfalten können. Trotzdem bleibt es für seine zähe Lebenskraft bezeichnend, dass er selbst in den Jahren der Verbannung Gemälde und Grafiken von ganz grossartiger Art schuf.

Die Jahrzehnte nach der Grossen Sozialistischen Oktoberrevolution erweckten Ševčenkos Schaffen zu neuem Leben, führten zu einer gewissenhaften Untersuchung seiner Werke, zu einer wissenschaftlichen Kritik seines Lebenswerkes und der bisherigen Forschung. So lernte sowohl das ukrainische als auch das russische Volk diesen grossen Genius in wahrer und würdiger Form kennen. Das staatliche Ševčenko-Museum in Kiev sammelte seine erreichbaren Werke, zeigte sie in Ausstellungen: hier begann auch jene imponierende Arbeit des Forschens und des Sammelns, deren Ergebnisse die verschiedenen neuen Publikationen, Alben und Reproduktionswerke sind.

*М. Ю. Лермонтов в венгерском литературоведении

В. К. БОГОМОЛЕЦ

В 1852 г. в Германии вышло первое полное собрание сочинений Лермонтова на немецком языке в переводе и под редакцией поэта Ф. Боденштедта. Это издание и послужило вплоть до 1880-х годов „первоисточником” для знакомства венгерской общественности с русским поэтом. Интерес читающей публики к русскому поэту был столь велик, что возникла потребность в переводе произведений Лермонтова на венгерский язык.

В 1855 г. в журнале „Magyar Sajtó” („Венгерская периодика”) был опубликован впервые на венгерском языке роман „Герой нашего времени”. Фалк Жигмонд и Янош Вайда сделали этот перевод с издания Ф. Боденштедта.

В 60—70 годы на страницах венгерских журналов появились стихи и поэмы Лермонтова. Лучшими переводчиками поэзии Лермонтова на венгерский язык были поэты Пал Дьюлаи и Ласло Арань.

Ими переведено много стихов („Журналист, читатель и писатель”, „Парус”, „Тучи”, „Родина”, „Валерик”, „Три пальмы”, „Дума” и др.) и следующие поэмы: „Измаил-Бей”, „Тамбовская казначейша”, „Боярин Орша”, „Мцыри”, „Демон”. Одновременно с Ласло Арань перевод „Мцыри” и „Демона” в 1866 году сделал Имре Зилахи-Киш.²

С каждым десятилетием представление венгерских читателей о творчестве Лермонтова расширялось: появились переводы новых стихов, делались они уже непосредственно с русского языка.³ Это свидетельствовало о неудовлетворенности переводом Боденштедта⁴.

¹ Работа написана на материалах, собранных в Венгрии, сведения о переводах произведений поэта почерпнуты из библиографического списка, любезно присланного секретарем Отделения Литературы и Языка Венгерской Академии Наук т. Гарамвельди И., за что приношу глубокую благодарность.

Автор статьи ставит перед собой задачу проследить историю изучения творчества М. Ю. Лермонтова в Венгрии за сто лет (с 1852 по 1956 годы).

² Имре Зилахи-Киш — поэт и журналист, переводчик Пушкина и Лермонтова. В 1921 г. „Демона” перевели Бела Телекеш, в 1957 г. — Дердь Радо.

³ В 1924 г. с русского языка Хиадором С. Стриппаи была переведена поэма „Песня о купце Калашникове”; в 1947 г. „Песню. . .” перевел Дердь Радо. В 1879 г. впервые с русского языка Иван Тымко (чиновник Министерства) и Милослав Руби (школьный учитель) перевели роман „Герой нашего времени”; роман был переведен заново в 1906 г. Эндре Сабо; в 1944 г. его еще раз перевели Андраш Карой Хаваши; ча-

Популярности Лермонтова чрезвычайно способствовал также и венгерский художник Михай Зичи⁵ — самый известный до Серова и Врубеля иллюстратор произведений поэта. Зичи сделал 23 иллюстрации к повести „Княжна Мери” и несколько к „Демону”. Репродукции с картины „Поцелуй Демона” в количестве 100 000 экземпляров разошлись в Венгрии за несколько дней.

Творчество поэта неуклонно завоевывало симпатии венгерских читателей, что вызвало интерес и к его личности. К изданиям произведений Лермонтова стали прилагаться краткие комментарии, сведения о жизни автора, в журналах начали печатать статьи о его творчестве.

*

В 1864 г. в период разгула Габсбургской реакции и продолжения упорной борьбы венгерского народа за свою независимость в журнале „Budapesti Szemle” („Будапештский обзор”) вышла статья 20-летнего поэта

стично перевел роман в 1947 г. *Трочани Золтан*. В 1946 г. впервые с русского языка частично была переведена *Эндре Гашпаром* драма „Маскарад”; в 1947 г. перевод был сделан *Дердем Радо*.

В 1947 г. частично с русского языка *Дердь Радо* перевел поэму „Мцыри”, в 1949 г. — полностью поэму „Демон”. Вслед за *Ласло Арань* и *Пал Дьюлаи* стихотворение „Журналист, читатель и писатель” в 1951 г. было переведено *Эндре Сабо*; ст. „Валерик” — перевел *Пал Кардош* в 1951 г.; „Смерть поэта” — переведено в 1946 г. *Андором Габором*, в 1947 г. — *Дердем Радо*; ст. „Родина” перевели в 1900 г. *Эндре Сабо*, в 1948 г. — *Леринц Сабо*, в 1951 г. — *Лаеши Априли*; ст. „Пророк” — в 1900 г. *Мате Миклоши*, в 1946 г. — *Кепеш Геза*, в 1948 г. — *Леринц Сабо*. Ст. „Ангел” — в 1900 г. *Мате Миклоши*, в 1947 г. — *Иллеши Дюла* и *Сабо Леринц*. Самое большое количество переводов имеют стихотворения „Молитва”, „Парус”, „Сон.” Перевели:

„*Молитву*” в 1870 г. — *Болонт Дюла*, в 1891 г. — *Фиделиш*, в 1900 г. — *Мате Миклоши*, в 1945 г. — *Дьери-Югас Еж*, в 1951 г. *Априли Лаеши* и *Сабо Леринц*; „*Парус*” — в 1939 г. — *Лани Шаролта*, в 1947 г. — *Тренчени Вальдапфель* и *Иллеши Дюла*, в 1951 г. — *Лазар Дердь*, в 1953 г. — *Фаркаш Ласло*; „*Сон*” — в 1891 г. — *Сабо Эндре*, в 1894 г. — *Телекеш Бела*, в 1945 г. — *Дьери-Югас Еж*, в 1947 г. — *Зелен Ференц*, в 1950 г. — *Сабо Леринц*, в 1951 г. — *Априли Лаеши*.

⁴ *Ласло Арань* писал о переводе Боденштедтом „Песни о купце Калашникове”: „... своеобразный размер стиха утрачен в руках переводчика, немецкий язык не был в состоянии воспроизвести русского ритма” („Budapesti Szemle”, 1864 г. т. XXI, 253.)

Хуадор С. Стриппаи отзывался еще резче: „... перевод... под руками Боденштедта превратился чуть ли не в прозу, он не передавал своим плоским стилем ни атмосферы, ни содержания оригинала” (Сочинения Лермонтова, изд. „Ла-Фонтэн”, Будапешт, 1924 г. комментарии, стр. 24). В настоящее время выяснился еще один существенный недостаток *Боденштедта* — притупление социальной остроты текста всех произведений (см. статью *Н. А. Сигал*, *Боденштедт* — переводчик Лермонтова, уч. Зап. ЛГУ вып. 8, серия Филолог. трудов, Л., 1941).

⁵ *Зичи Михай* (1829—1906) — венгерский художник, ученик Ф. Вальдмюллера. С 1847 (с перерывом в 1874—80) жил в России. С 1858 — академик. С 1859 — придворный художник. Работа при дворе губительно повлияла на творчество Зичи, придав его живописи черты салонного искусства. *Зичи* — автор большого количества виртуозно выполненных зарисовок. Наиболее ценное в творчестве Зичи — иллюстрации, сочетающие богатство фантазии с реалистическими наблюдениями. Он иллюстрировал „Слово о полку Игореве”, произведения М. Ю. Лермонтова, Н. В. Гоголя, И. А. Гончарова, Ш. Руставели, В. Шекспира, И. В. Гете, Дж. Г. Байрона, А. Дюма, Т. Готье, Ш. Петефи, Я. Арань, М. Йокай и др. (Б. С. Э., 1952, т. 17, стр. 94).

Ласло Арань „Лермонтов” с вкрапленными в нее собственными переводами на венгерский язык произведений Лермонтова с издания Боденштедта.

Имя Лермонтова автор сближает с именами Пушкина („самый выдающийся поэт”), Кольцова („самый народный поэт”) и по единству настроения их творчества и по общности судьбы: смерть всех трех была „насильственна, трагична”. Лермонтова он выделяет из этой триады как „самого страстного, самого неукротимого”.

Подчеркивая влияние Пушкина на Лермонтова в мастерстве, Арань несправедливо противопоставляет творчество обоих поэтов в идейном плане: „Пушкин нашел путь примирения. . . с людьми, с условиями. . . , против которых в нем жила неутомимая ненависть. Лермонтов никогда не вступал на этот путь”.⁶

Такое суждение говорит о том, что в Венгрии успела проникнуть ложная концепция Жуковского и Вяземского о примирении Пушкина с Николаем I и его порядками в последний период.

Арань подчеркивает принципиальность идейных позиций Лермонтова, возражая многим венгерским литературоведам, обвинявшим русского поэта в том что „он не любит свою родину”,⁷ так как прославляет „заклятых врагов Москвы — черкесов”, и в доказательство Арань дает собственный перевод стихотворения Лермонтова „Родина”, называя его „самым прекрасным” из всего наследия поэта. Или, чтобы подчеркнуть насколько характерно для Лермонтова вольнолюбие и жажда социальных бурь, Арань проводит параллель между одой поэта Бержени „Парус” и одноименным стихотворением Лермонтова. Арань пишет: „Бержени в своей прекрасной оде сравнивает поэта с мореплавателем, здесь поэт — корабль; там рассказываются чувства от первого лица, здесь они показаны объективно: там идеал — тихая пристань, здесь — бушующее море.”⁸

Истоки революционности поэзии Лермонтова он видел в том, что поэт в своем творчестве исходил не только из окружающей его действительности, но из собственного опыта борьбы:

„. . . он вспыхивал гневом чаще других поэтов, и его ненависть звучала иногда могучими аккордами. . . Поэтический выкрик из глубины чюрьмы производит на нас совсем иное впечатление, чем деланные вопли скучающего поэта”.⁹

И все же, в силу недостаточного знания русского общества, Арань считает все творчество Лермонтова высшей степени субъективным, так как поэт раскрывает только „свой душевный мир”, „надеяв свою страсть” („пламенную любовь”, „тоску по Родине”), „на демона точно так же, как

⁶ „Budapesti Szemle”, 1864, XXI, 270.

⁷ „Budapesti Szemle”, 1864, XXI, 254.

⁸ Там же, стр. 253.

⁹ Там же, стр. 271.

на ребенка. . . на сильного мужчину, как и на слабую девицу. . . , с истинным поэтическим талантом, умело сочетая страстность с душой сотворенного им героя".¹⁰

Любопытно в связи с этим замечание Араня о драматургии Лермонтова. Сожалея, что не смог достать текста „Маскарада”, (Боденштедт его не перевел), Арань заранее отказывает поэту в способности к драматическому жанру по той же причине: „Он недостаточно владеет своими чувствами, чтобы уметь занять наивысшую степень объективности”.¹¹

Из поэм Лермонтова он выше всего ценит „Мцыри” за „законченную целостность композиции, решительный до конца верный характер молодого черкеса, впитавшего вместе с материнским молоком неугасимое желание свободы, и лирические места. . . ”¹²

Особое место во всем творчестве Лермонтова как произведению объективного характера Арань отводит „Песне о купце Калашникове”.

Арань пишет:

„В этом своем творении Лермонтов превзошел самого себя, Пушкина, всю русскую литературу. В ней сказывается с начала до конца чисто русский характер, но сын любого народа может ее понять, почувствовать всю ее красоту, всю прелесть ее простоты”.¹³

Критик особо останавливается на чертах воссоздания эпохи и национального колорита жизни русского народа.

Относя Лермонтова к поэтам-романтикам, Арань завершает свою статью высокой оценкой реалистического мастерства Лермонтова в описании природы: „. . . в описании природы он выше всех. . . Если бы он даже ничего другого не написал бы, эти созданные им картины природы сделали бы бессмертным Лермонтова: они будут жить и приносить наслаждение, пока чувство красоты живет в душе человеческой”.¹⁴

К сожалению, недостаточное знание политической обстановки России в 1830-е годы привело Араня к полному непониманию романа „Герой нашего времени”. Арань не ощутил трагизма раздумий поэта о своем времени, не знал, что изломанность богатой и сильной натуры Печорина обусловлена социальными причинами, не понял, как и русские реакционные критики типа Бурачка, что заглавие — „Герой нашего времени” не имеет ввиду Печорина как положительного героя, а подчеркивает лишь типичность характера и судьбы Печорина в условиях 1830-х годов России.

¹⁰ Там же, стр. 259.

Белинский о субъективизме Лермонтова: „Великий поэт, говоря о себе самом, о своем я, говорит об общем — о человечестве, ибо в его натуре лежит все, чем живет человечество. И потому в его грусти всякий узнает свою грусть, в его душе всякий узнает свою и видит в нем не только поэта, но и человека, брата своего по человечеству”. (В. Г. Белинский, Полное собрание сочинений, изд. А. Н. СССР, М. 1954, т. IV, стр. 521).

¹¹ Там же, стр. 274.

¹² Там же, стр. 260.

¹³ Там же, стр. 252—3.

¹⁴ Там же, стр. 273—4.

Поэтому Арань считает, что Лермонтов в образе Печорина показал только „самого себя и свои поступки, преувеличивая их”, роман называет „пошлым”¹⁵, считает „непостижимым”, что его перевели на все языки Европы, а успех его в России объясняет „интересом людей ко всякого рода скандалам”, и при этом забывает, что успех он имел не только в России, но и во Франции, Германии и др. европейских странах.¹⁶ Отрицая общественную значимость произведения, Арань отказывается признать и его художественные достоинства.

Итак, если не считать ошибочного суждения о романе „Герой нашего времени”, Арань сумел довольно глубоко проникнуть в суть самобытного творчества Лермонтова, правильно поняв его патриотизм, свободолюбие, высоко оценив народность „Песни о купце Калашникове”.

В период империализма в Венгрии до предела обострились социальные противоречия и в литературоведении резко обозначались две культуры. Прогрессивное буржуазное венгерское литературоведение этого периода, не умея раскрыть закономерности историко-литературного процесса, ограничивается исследованием частных фактов, узких вопросов. Реакционные исследователи ведут борьбу с передовыми взглядами, подготавливая почву для фашистской теории. Они сознательно искажают смысл художественных произведений, затушевывая связь литературы с общественным движением.¹⁷

Ярким примером реакционного буржуазного литературоведческого течения в лермонтоведении является статья 1896 г. Меньхерта Палади (редактора и издателя журнала „Jelenkor” [(Современность”]): „Демон” Лермонтова. В ней автор нарочито отрывает проблематику художественного произведения от конкретной исторической обстановки, сознательно затемняя его политическую остроту, а социальную проблему подменяет проблемой биологической.

Так, например, о проблематике поэмы Байрона „Манфред” он пишет: „Из разлада обоих полов развивается на наших глазах отчаянный конфликт со всем человеческим бытием, с миром, с богом”¹⁸.

Сравнивая образ „Демона” Лермонтова с образами Люцифера (Байрона и Мадача) и Мефистофеля (Гете), автор статьи выделяет Демона в „особую породу” героев, героев - „любовников”. И на основе этого и всю поэму

¹⁵ А р а н ь объясняет идею романа следующим образом: „Поэт с горькой иронией бичует сладострастие и его последствия: хандру, цинизм, которые тогда почти царили в русском обществе” (стр. 274).

¹⁶ См. статью Вл. Нейштадт „Лермонтов на Западе” в журн. „Интернациональная литература”, М - Л, 1939, №-11. См. материалы „Лермонтов на Западе” в V т. сочинений М. Ю. Лермонтова в изд. Императорской А. Н., 1914 г., под редакц. проф. Абрамовича.

¹⁷ См. статью Тибора Чабаи и Тибора Кланицаи „Положение венгерской истории литературы” в „Общественном вестнике” за сентябрь 1955 г.

¹⁸ „Jelenkor”, 1896, 54.

рассматривает только как „очаровательную любовную поэму”, „богатую своеобразной красотой”. По мнению его „философская перспектива почти отсутствует в поэме”¹⁹, т. к. борьба Демона с богом „остается вне поэмы”.

Не приходится удивляться резкой оценке Лермонтовской поэмы, если автор исходит из столь ошибочной позиции, но следует несколько остановиться на роли темы любви в философской поэме Лермонтова.

Для России в 1830-е годы момент острой борьбы между прогрессивными силами страны и самодержавием был позади, и поэтому русское общество занимала не проблема бунта, а проблема выхода из состояния тупика, депрессии в условиях николаевской реакции. Особенности исторической обстановки определяется и проблематика творчества Лермонтова. В одних произведениях это стремление героя к личной свободе и независимости („Боярин Орша” и „Мцыри”), в других — попытка героя в условиях реакции возродиться к жизни, полной высокого смысла и добра („Маскарад”, „Демон”).

Причиной социального одиночества, опустошенности и пессимизма героев являлись события большого общественного плана. Тему возрождения героя, возвращения на путь добра поэт каждый раз связывал с его способностью поверить в душевную красоту и моральную чистоту личности и тем самым полюбить человечество. В этом случае тема любви к женщине как средство возрождения, во-первых, приобретает глубоко философский смысл, что исключает трактовку поэмы „Демон” Палади Менхерта; во-вторых, такая постановка темы не является особенностью одного Лермонтова, а наоборот, характерна для многих передовых людей России 1830-х годов.

Лучшие представители молодого поколения 1830-х годов не могли даже в глухое время реакции удовлетвориться одним отрицанием действительности.

Поэтому тридцатые и сороковые годы в России — период теоретических исканий, подготовки новых путей, новых методов борьбы с самодержавием. Этим и объясняется обращение русской интеллигенции к передовой европейской мысли — к философским учениям Шеллинга, Фихте, Гегеля, Сен-Симона и Фейербаха. Лучшие люди России творчески использовали все, что могло быть полезно и приложимо к нашей действительности. Они увлекались идеалистической теорией Шеллинга, его учением о борьбе противоречий, проповедью о самоусовершенствовании и всеобщей любви. Русская прогрессивная интеллигенция рассматривала чувство любви как начало созидательное. Через чувство любви, понимая его широко, они частично пытались разрешить один из труднейших вопросов: как придти к тому, чтобы „Россия... сделалась бы счастливейшей страной в мире?”.

¹⁹ Там же, стр. 53.

В марте 1833 года Н. В. Станкевич пишет Я. М. Неверову в своем программном письме, озаглавленном *Моя метафизика*:

„Любовь. . . друг мой! для меня с этим словом разгадана тайна жизни. Жизнь есть любовь. . . чтобы познать ее отчасти, чтобы действовать по одним законам с нею, надобно любить.”²⁰

В отличие от абстрактно-идеалистических суждений Станкевича Белинский чувству любви придает смысл и значение социальное. В августе 1837 года он пишет Д. П. Иванову:

„Любовь есть сила большая Самсоновой. . . люби добро, и тогда ты будешь необходимо полезен своему отечеству, не думая и не стараясь быть ему полезным. Если бы каждый из индивидов, составляющих Россию, путем любви дошел до совершенства, тогда Россия без всякой политики сделалась бы счастливейшей страной в мире”.²¹

Еще более показательны суждения Герцена в письмах к Н. Н. Захарьиной:

„Мысль любви высочайшая, отстраняющая все нечистое, мысль святая, любовь, это—все, ибо самая идея, есть любовь, самое христианство — любовь” (5 декабря 1835 г.).²²

„Да, мы поменялись: в твою чистую, светлую душу я бросил огонь, и она запылала: в мою огненную душу ты бросила слово рая, и она стала очищаться. . .” (10 октября 1836 г.).²³

День свадьбы Герцен называет днем „полного духовного возрождения”, „началом гармонической жизни”, но не следует думать, что любовь была для него убежищем личного счастья.

В том же 1836 году еще до свадьбы он писал:

„Твоя жизнь нашла себе цель, предел. . . Но жизнь моя еще полна. . . Сверх частной жизни, на мне лежит обязанность жизни всеобщей, универсальной деятельности во благо человечества и мне одного чувства было бы мало”.²⁴

Для Герцена чувство любви к женщине служит тем же средством душевного обновления, подъема для осуществления социальных идеалов, что для Белинского любовь к добру, но, в отличие от Шеллинга, идея любви у Герцена и Белинского была связана с идеей борьбы за лучшее будущее Родины, народа, а не с идеей затуманивания социальных противоречий в жизни.

В том же прогрессивно-романтическом плане рассматривает чувство любви и Лермонтов. В поэме „Демон” герой предстает уже изгнанным из

²⁰ „Западники 40-х годов”, составил Ф. Ф. Нелидов, М., 1910, стр. 27—8.

²¹ В. Г. Белинский, Полное собрание сочинений. Изд. А. Н. СССР М., 1956, т. XI, стр. 148.

²² А. И. Герцен, Полное собрание сочинений и писем. П, 1919, под редакцией М. К. Лемке, т. I, стр. 210.

²³ Там же, т. I, стр. 334.

²⁴ Там же, стр. 335.

рая. „Лучшие дни”, „когда он верил и любил”, уже позади. Поэта интересует не история бунта Демона, а психологическое состояние поверженного Демона.

Только любовь, чувство созидательное, может принести возрождение „гордому духу” „отрицанья и сомненья”. Лермонтов дает возможность Демону через любовь возродиться. И при виде Тамары:

Немой души его пустыню
Наполнил благодатный звук —
И вновь постигнул он святыню
Любви, добра и красоты.

Но не случайно Лермонтов подчеркивает, что грудь Демона „бесплодная”, душу его называет „пустыней”. Демон восстал против бога не ради людей. После изгнания мир для него стал „глух и нем”, он „все благородное бесславил и все прекрасное хулил”, вся жизнь его превратилась в отрицание и разрушение.

И хотя в келью к Тамаре он входит „любить готовый, с душой открытой для добра”, хотя он клянется ей отречься от „старой мести” и „гордых дум” и говорит о своем желании „с небом примириться”, любить” и „веровать добру”, но эти обещания по-прежнему переплетаются с надменными словами о своем превосходстве над людьми:

Что повесть тягостных лишений,
Трудов и бед толпы людской,
Грядущих прошлых поколений
Перед минутою одной
Моих непризнанных мучений?
Что люди? — что их жизнь и труд?
Они пришли, они пройдут.

И его обещание „любить” и „веровать добру” остается только словами, т. к. он предлагает Тамаре то же холодное одиночество, в котором живет сам:

Без сожаленья, без участия —
Смотреть на землю станешь ты. . .

Поэтому любовь Демона носит эгоистический характер, она убивает Тамару и не приносит возрождения ему самому. И в сцене встречи Демона с душой Тамары („она страдала и любила, и рай открылся для любви”), поэт еще резче подчеркивает бесплодность, омертвелость его души: („И

веяло могильным хладом от неподвижного лица”), и завершает образ Демона словами:

И вновь остался он, надменный,
Один, как прежде, во вселенной
Без упования и любви!

Лермонтов не разделяет ненависти и презрения своего героя к природе и человечеству. Он противопоставляет высокомерным суждениям Демона о вселенной и людях свое поэтическое восприятие природы и теплым участием пронизывает описание трагедии семьи князя Гудала и жениха Тамары.

Поэма Лермонтова утверждает не только смелое бунтарство, критическое отношение к существующему, но и любовь к человеку как вечно созидательное начало и осуждает трагическую бесплодность одного отрицания и презрения.

Тема любви разрешает здесь глубоко философскую проблему для молодого поколения России 30-х годов: в любых условиях надо верить, любить, бороться за счастье своего народа и Родины, а не оправдывать своего бездействия и не ограничиваться позой гордого страдания, противопоставляя себя всему человечеству.

В этом подлинный гуманизм поэмы.

Итак, Палади не только не раскрывает исторически конкретного смысла социально-философской поэмы Лермонтова, но даже не догадывается, что тема любви как средства возрождения человека в условиях 1830-х годов русской действительности была актуальной и воспринималась в высшей степени серьезно.

Прогрессивное буржуазное литературоведение, наоборот, поднимает на щит прогрессивное начало в литературе, способствующее воспитанию человека в духе свободолюбия и человеческого достоинства.

Значительным литературным событием этого плана является перевод „Песни о купце Калашникове” с русского языка и комментарии к нему.

В 1924 году, через 5 лет после поражения пролетарской революции 1919 г., вышел первый перевод „Песни о купце Калашникове” на венгерский язык прямо с русского текста. Переводчик Хиадор С. Стриппай в комментариях к переводу писал, что „Песня. . . — „шедевр мировой литературы”, что Боденштедт своим „плоским стилем”, „не мог донести музыку русского стиха”, что ее можно передать только „поэтическими средствами венгерского стихосложения XV—XVI веков”. И в своем переводе Хиадор С. Стриппай стремился „соединить русское народное-национальное содержание с венгерской народной — национальной формой”. Стиль сказаний русских гуляров он переводит на язык венгерских народных баллад, „диалектическое слово — секельскими выражениями”.

Этот перевод „Песни. . .” сами венгры не считают удачным, ибо язык получился тяжеловесным. Достоинство этого перевода заключается в том, что он был впервые произведен непосредственно с русского языка и на народный венгерский.

Знаменательно, что именно лермонтовское произведение, воспеваящее мужество и человеческое достоинство простого человека из народа перед лицом грозного царя и самой смерти, нашло свое особое признание у венгерского народа в этот период, у народа, поднявшегося на пролетарскую революцию вслед за русским народом и потерпевшего страшный разгром через несколько месяцев.

Хиадор С. Стриппай сообщает в комментариях к переводу еще и о театральной постановке „Песни о купце Калашникове”, для которой Иван Надь составил „весьма удачную музыку для аккомпанимента на основании русских народных мотивов”. Первая такая постановка пьесы состоялась в обществе „Ла Фонтэна”, 28 мая 1922 г. в Будапеште.²⁵

Литературоведы Венгрии в оценке „Песни” идут значительно дальше, чем русские буржуазные реакционные исследователи. Для сравнения приведем мнение о „Песне. . .” И. Митрофанова, который отказывает Лермонтову в народности:

„Любил родину Лермонтов как эстет: ее природу, историю и язык. И памятником потусторонней красоты является „Песня о купце Калашникове” — верность стиля этой эпохи. Но и здесь не было другого, кроме эстетического интереса”.²⁶

В период фашизма статьи о Лермонтове в Венгрии появлялись только в юбилейные даты, с трудом преодолевая рогатки реакционной цензуры.

Особое место занимает появившаяся в 1939 г. в журнале „Új hang” („Новое время”) статья писателя Габора Андора, написанная в связи с 125-летней годовщиной со дня рождения поэта.

²⁵ В России на текст „Песни. . .” написана была музыка А. Г. Рубинштейном и впервые поставлена в 1880 г. в Петербурге на сцене Мариинского театра. С успехом шла и в Москве в 1912—1913 гг.

²⁶ Митрофанов — русский историк, специалист по вопросам Австрии, в 1912 г. в Вене выступил с лекцией о Лермонтове. Эта лекция была переведена на венгерский язык и опубликована венгерской Академией Наук в Будапеште в „Историческом обзоре”, стр. 392—420.

Статья начинается заявлением автора, что путь истинно-научного исследователя, только путь, указанный Ипполитом Тэнном. Дает очерк истории и литературы русской с петровских времен. Утверждает полную самобытность творчества Лермонтова, но, следуя позитивной теории И. Тэна, становится совершенно беспомощным, когда обращается к политическим и философским позициям поэта. Он утверждает, что Лермонтову было свойственно „бесконечное пренебрежение к людям, к массам, к плебейам, что для него ценны чувства, ощущаемые только им самим. . . , а люди лишь мешают ему”, что „в этом одиночестве и причина гибели Лермонтова. Пуля Мартьянова одна случайность” (стр. 402). Так снимается вопрос о социальном протесте и вольнолюбии поэта.

Автор заканчивает статью выводом, что все русские писатели, включая и Горького, начинают с бунта — кончают примирением, так как „мы, русские, действительно покорный народ” и что Лермонтов со своей демонической непримиримостью явление исключительное.

Статья Габора Андора²⁷ „История одного известного стихотворения”, впервые подробно рассказывает венгерским читателям историю заступничества Лермонтова за честь Пушкина („солнца России”). Автор сообщает только факты, приводит отзывы и распоряжения Николая I и Бенкендорфа, использует воспоминания Шан-Гирея, Муравьева и Стасова, цитирует показания Лермонтова и В. Раевского, но нигде не высказывает прямо своего отношения к событиям и их участникам. Но самый материал в статье организован так, что Габор тем самым подчеркивает силу политического значения выступления Лермонтова.

Столетний юбилей со дня смерти поэта (1941 год), когда фашистские орды уже топтали русскую землю, был отмечен в Венгрии двумя работами. В журнале „Budapesti Szemle” вышла статья Ивана Надь „Лермонтов”, в журнале „Nyugat” („Запад”) появилась заметка Дьюлы Ийеш „Лермонтов, герой времени”.

Странное впечатление производит статья Надь, так как, располагая более широким материалом, чем другие лермонтоведы, специально останавливаясь на исторической обстановке николаевской России и политических взглядах поэта, он делает парадоксальные выводы.

Надь справедливо указывает на то, что Лермонтов „не мог примириться с существующим общественным строем”, вследствие чего стал „страстным сторонником либерализма, проповедуемого декабристами”.²⁸ Но далее исследователь делает совершенно неожиданный вывод о том, что поэт „был предоставлен всегда лишь самому себе и сам с собой вел тяжелые бои. Поэтому Лермонтов самый антисоциальный русский поэт, и его пессимизм наиболее безвыходный”.²⁹

Надь более всего ценит в Лермонтове „величайшее художественное мастерство” пейзажа („Мцыри”), „искренность” и „прелесть стихов” („Ангел”, „Три пальмы”, „Валерик”), умение на простом народном языке реалистически воспроизвести события исторического прошлого (Бородино”, „Песня о купце Калашникове”), но нигде его внимание не привлекает идейная направленность творчества Лермонтова.

Даже в поэме „Демон” он увидел только романтический сюжет и не заметил социальной и философской глубины.

Анализу романа „Герой нашего времени” предшествует характеристика Печорина:

„. . . речь идет о весьма талантливом человеке, о его духовном развитии и борьбе: он сознает свои большие силы, но никак не может дать простора им. . .”³⁰

²⁷ Статья анонимная, помечена инициалами Г. А.

²⁸ „Budapesti Szemle” 1941. К., 261. 140.

²⁹ Там же, стр. 139.

³⁰ Там же, стр. 142.

И далее, противореча своему исходному положению, Надь пишет: „Герой — переодетый русский Байрон, т. е. такой Байрон, который задуман без политического и социального протеста”.³¹

Печорин, по мнению автора, „терпит крушение” „только вследствие своей гордости и эгоизма”.³²

Иван Надь, сочувственно излагая предисловие Лермонтова ко II-му изданию романа, где содержится ответ поэта на реакционную критику, отождествляющую Печорина и самого автора, затем делает вывод в духе этой реакционной критики.

В романе Иван Надь высоко ценит „тонкость психологического анализа”, „виртуозность” в изображении человеческих характеров. Вслед за А. Веселовским, на которого ссылается автор, бегло упоминается, что роман Лермонтова является „продолжением наследства Гоголя”, что это „первый” психологический роман в России, от которого пойдет прямая линия к „психологическим очеркам Тургенева и его современников”.³³ И после этого снова называет Лермонтова поэтом — „романтиком” и поэтом „субъективным”.

Общее впечатление от статьи, что она нарочито составлена из одних парадоксов.

Полную противоположность, статье Ивана Нады представляет собой заметка современного нам поэта Дьюлы Ййеш „Лермонтов, герой времени”, вышедшая также в 1941 году.

По характеру своему и стилю это не обычная критическая или историко-литературная статья, а скорее скорбный монолог венгерского поэта, страдающего от фашистской реакции и поэтому особенно остро воспринимающего всем своим существом и тяжесть эпохи 1830-х годов для России и для всей Европы, и трагизм бытия Лермонтова, и характер его творчества:

„Как только проснулся было народ, ему дубиной ответили. В Европе в эту минуту опять нет наций уже: есть лишь священный Союз. Этот голос — голос эпохи священного Союза. Он звучит резче всего там, где гнет сильнее всего, надежда — менее всего. И как голос, и как пример — ужасающий, и как знаком!”

В высказываниях Дьюлы Ййеш постоянно звучит горький намек на фашистскую действительность Венгрии:

„Как я живо могу себе представить его отчаянные судороги в этой ловушке! . . .”³⁴

„Петефи уже немного более счастлив, он родился на 10 лет позже. . .

³¹ Там же, стр. 143.

³² Там же, стр. 142.

³³ Там же, стр. 143.

³⁴ „Nyugat”. К. XXXIV, 1941, №—7, 495.

когда надежда опять восстала. А Пушкин может вспоминать погасшее пламя декабристов. Около же Лермонтова — ничего, ничего. При чтении его ты прежде всего чувствуешь себя тронутым.

Но как раз это настроение делает его иногда еще более свежим, чем нашего Петефи; ведь пламя погасло и после Петефи. . . ”³⁵

Венгерского поэта восхищает стихотворение „Ангел” („наилучшее” из лермонтовских), но более всего он ценит стихотворение „Казачья колыбельная песня”:

„Это написано им за год перед смертью. Его симпатия и здесь лишь на стороне народа. . . Это была его дорога. . . В этом своем стихотворении он наиболее характерно русский.”³⁶

Дьюла Ийеш справедливо видит в поэзии Лермонтова общее идейное направление с современными ему прогрессивными поэтами разных народов:

„В нем отзывается то духовное родство, которое, после того, как выявил его Байрон, мы находим у Пушкина так же, как у Петефи. У них это звучит лучше, чем у Байрона. Последние до изящности отточенные пластинки с этим голосом распространяются по всему миру из мастерской Гейне.”

Характерно и то, что Дьюла Ийеш сближает имя Лермонтова не только с именем венгерского поэта XIX века — Петефи, как это неоднократно звучало в статьях Араня и Стришпай, но и с именем венгерского поэта 1890-х — 1900-х годов — Ади.

„Мир молодого русского поэта 30-х годов, а также временами и его голос напоминает нашего Ади”³⁷ — пишет он.

В Будапеште, в журнале „Magyarok” („Венгры”) в 1944 г. вышла анонимная статья под заголовком „Герой нашего времени” М. Ю. Лермонтова”.³⁸

В статье высказана новая интересная и справедливая точка зрения на роман Лермонтова: „Множество элементов романтики,³⁹ это только средство для более контрастного изображения противоречий действительности.” „Романтические элементы создают реалистическую картину, устаревшие формулы — индивидуальные черты характера, — вот в чем чудо „Героя нашего времени”.

В статье сближается имя Лермонтова уже не с Байроном, а со Стендалем и Бальзаком: „Лермонтов все свое внимание направляет на душу своего героя, и в этом он близок к автору произведения „Красное и черное”. „Душевный склад Лермонтова напоминает Стендаля и Бальзака.”

³⁵ Там же, стр. 493.

³⁶ Там же, стр. 495.

³⁷ Там же, стр. 493.

³⁸ Статья принадлежит писателю Балажу Ленделу.

³⁹ К „элементам романтики” Балаж относит настроенность Печорина („тоскующий офицер с цинизмом и скептически воспринимающий окружающий мир”) и фабулу повести, сотканную из любовных историй.

И общий вывод: „Он стоял у колыбели реализма рядом со Стендалем и Бальзаком”.⁴⁰

В 1956 г. в г. Дебрецене в сообщениях кафедры русского языка и литературы Университета им. Л. Кошута вышла статья молодого ученого Ласло Каранчи „Реализм и романтизм в драмах Лермонтова”.

Статья представляет собой специальное исследование художественного метода и мастерства Лермонтова на материале всей его драматургии.

Автор исходит из интересного положения, что „ в некоторые эпохи романтизм является более подходящим методом для отображения отдельных проблем действительности, чем реализм”⁴¹ и таковой считает эпоху 1830-х годов, когда в русской действительности еще не созрели общественные силы для организованного выступления, а протест отдельных лиц носит индивидуальный характер и невольно приобретает романтическую форму. Этими историческими условиями Каранчи объясняет и закономерность появления прогрессивного романтизма в России одновременно с реализмом Пушкина и Гоголя.

„Маскарад” автор относит к произведениям, созданным методом смешения элементов романтизма и реализма. В образе Арбенина он находит все основные признаки романтического метода: 1) герой остается одиноким и тогда, когда у него есть сочувствующие или единомыслящие; 2) постоянное состояние психологического напряжения; 3) значение монологов превышает значение действия. Более реалистическим, по мнению автора, делает этот образ то, что „в его характере и в форме протеста выражается общественно и исторически ограниченное поведение”.⁴²

Думается, что кроме указанных Каранчи признаков романтизма в методе изображения образа Арбенина, необходимо упомянуть еще и следующее: неопределенность очертаний „небесных мечтаний”, т. е. политических идеалов Арбенина, туманность рисунка при изображении его прошлого, и самый метод развенчания прочности Арбенина для выявления индивидуализма и эгоизма автор наделяет героя биографией игрока-шулера и заставляет его совершать необычные поступки (ошельмование князя Звездича, отравление Нины).

С другой стороны, и реализм изображения представителей светского общества Л. Каранчи считает „несовершенным”, ибо „речь персонажей пронизывает романтический пафос, им присущи монологи-самоанализы, самые характерные черты их (честолюбие и лицемерие баронессы) полу-

⁴⁰ LENGYEL BALÁZS: „Korunk hőse” M. J. Lermontov regénye. Anonymus „Magyarok”. Budapest, 1944, 192.

⁴¹ KARÁNCZY LÁSZLÓ: Realizmus és romanticizmus Lermontov drámáiban. A Debrecen Kossuth Lajos Tudományegyetem Orosz Nyelv- és Irodalomtudományi Intézetének Közleményei. Debrecen, 1956, 2. szám, 83.

⁴² Там же, стр. 89.

чают романтический оттенок. Реализму драмы противоречит и сам драматический мелодраматический характер действия.”

Каранчи прав, рассматривая сочетание различных методов в художественном произведении как органическое взаимопроникновение, и тем самым избегает грубой ошибки формалистической школы, которая механически отделяет метод изображения образа Арбенина (романтический) от метода описания светского общества (реалистический).

Но, рассматривая метод изображения представителей светского общества, автор впадает в односторонность. Указывая на монологи-самоанализы, на романтический пафос и романтический оттенок в поступках и речи персонажей светской знати, Каранчи может сослаться только на образ одной баронессы Штраль, которая занимает такое же двойственное положение в пьесе, как и Арбенин. И если бы эти черты были присущи и Шприху, и Казарину, и Звездичу, то была бы не осуществима идея пьесы: конфликт Арбенина со светским обществом.

Л. Каранчи анализирует композицию „Маскарада”, особенность стиха, прослеживает влияние Грибоедова, указывает на зрелость приемов Лермонтова по сравнению с юношескими драмами.

Общий вывод о „Маскараде” является новым для венгерского лермонтоведения:

„Драма эта до конца оставляет цельное впечатление, мелодраматические элементы тоже не разрушают единства сатирического описания общества. Таким образом, „Маскарад” является важным шагом вперед в развитии Лермонтова по направлению к реализму, вершины которого он достигает в романе „Герой нашего времени”.⁴³

Заканчивая обзор статей о Лермонтове в венгерском литературоведении, необходимо отметить, что венгерские ученые правильно расценивали самобытность поэзии Лермонтова, рассматривая влияние Байрона на Лермонтова только в плане общности идей.

Арань Ласло в этом вопросе ссылается на слова Герцена, черпая их из издания Боденштедта:

„Симпатия способствует влиянию, но влияние далеко не делает поэта плагиатором”. И добавляет: „Гораздо более близким, национальным и непосредственным является влияние Пушкина на Лермонтова”.⁴⁴

Подводя итоги статьям Лермонтова в Венгрии, следует отметить, что венгерское прогрессивное литературоведение, выражая точку зрения своего народа, во все времена доброжелательно оценивало творчество русского поэта, отмечая высокое мастерство, свободолюбие и народность его творчества.

⁴³ Там же, стр. 89.

⁴⁴ „Budapesti Szemle”, 1864, К. XXI, 269–70.

Эта заслуга тем выше, что венгерскому литературоведению пришлось в своих суждениях преодолевать ошибочное мнение о творчестве Лермонтова русских реакционных критиков типа Мережковского, Митрофанова и прочих.

Венгерское литературоведение постепенно идет к правильному пониманию демократизма творчества Лермонтова и к признанию в нем поэта-реалиста.

В наше время, в обстановке успешного строительства социализма, в атмосфере дружеских культурных связей со всеми демократическими странами, венгерские поэты и литературоведы проявляют еще более глубокий интерес к творчеству Лермонтова и тем способствуют дальнейшему развитию дружеских отношений советского и венгерского народов.

*Lermontow und der Realismus

L. KARANCSY

In den heutigen Tagen, da die 150. Jahreswende der Geburt Lermontows gefeiert wird, rückte die Frage des Realismus wieder in Vordergrund und zwar nach den schon oft als abgeschlossen angesehenen Auseinandersetzungen der vorigen Jahre mit einer grösseren Leidenschaftlichkeit, mit einer grösseren Verantwortung für die Gegenwartsliteratur und mit einer grösseren Bedeutsamkeit als bisher.

Wenn die verschiedenen literaturwissenschaftlichen Richtungen – innerhalb des Marxismus und unabhängig von ihm – von Begriff, Natur, bezeichnenden Zügen, Methode-oder Richtungswesen, von literarischer und gesellschaftlicher Rolle des Realismus auch so verschiedenartige Meinungen vertreten, ist es doch kaum zu bezweifeln, dass die Entfaltung, Weiterentwicklung und die Vorherrschaft des Realismus in der Mehrheit der Nationalliteraturen, so auch in der russischen Literatur des XIX. Jahrhunderts ein objektiver, notwendiger historischer Prozess gewesen ist, der mit den gesellschaftlichen Kämpfen, mit der Entwicklung des gesellschaftlichen Bewusstseins, des Denkens, der Kultur und der Wissenschaften in engem Zusammenhang stand. Wenn wir die doppelte Interpretierung des Terminus, wonach der Realismus einerseits eine sich durch die ganze Geschichte der künstlerischen Entwicklung ziehende Darstellungsmethode, andererseits die konkrete, historisch bedingte Richtung des XIX. Jahrhunderts sei, annehmen, dann müssen wir sie in bezug auf die russische Literatur so deuten, dass die *für die Methode des Realismus charakteristischen Tendenzen*, welche eventuell, isoliert, unorganisiert und auf spontane Weise auch schon früher auftraten, sich im XIX. Jahrhundert, infolge bestimmter historisch-gesellschaftlicher Notwendigkeit immer mehr verdichten, in dem Masse regelmässig und bewusst werden, dass sie sich letzten Endes zu einer als Realismus genannten *Richtung* organisieren und die überwiegende Mehrzahl der literarischen Produktion unter ihre Gewalt bringen. Wir dürfen die herrschende Position des Realismus auch in der russischen Literatur des XIX. Jahrhunderts als eine Einschmelzung der Methode in die Richtung, als eine Synthese dieser beiden Erscheinungen verzeichnen.¹

¹ Wie sehr die realistische Methode und überhaupt die realistischen Tendenzen ihre Bedeutung auch in den sich nach dem Realismus des XIX. Jahrhunderts entwickelnden lite-

In der Epoche, als Lermontow auftrat — am Ende der zwanziger Jahre des vorigen Jahrhunderts und in den folgenden Jahrzehnten — als sich seine schriftstellerische und dichterische Genie entfaltete, können wir von Realismus als von einer einheitlichen, selbständigen, organisierten literarischen Richtung noch nicht sprechen. Es sind zwar bereits auch Mitte der zwanziger Jahre Werke entstanden, die den Forderungen des späteren Realismus mehr oder weniger nachkämen und ohne die die Vervollkommnung des Realismus in der Methode und sein Emporkommen zu einer herrschenden Richtung sich wesentlich langsamer und schwerer vollgezogen hätte. Ich denke hier vor allem an die ersten Kapitel des „Onegin“ und in gewissen Masse an „Boris Godunow“ von Puschkin. Diese Ergebnisse blieben aber vorläufig isoliert, weder die Schriftsteller, noch die Kritiker, noch die Mehrzahl des Publikums konnten ihre Bedeutung und ihren vorwärtsweisenden Charakter verstehen. Die Ursache dafür ist nicht nur in der Kraft der romantischen Tradition zu suchen und nicht nur darin, das das romantische Hinwegsehen und die Träumerei im wesentlichen eine genauso ständige Eigenschaft des Denkens ist wie das Streben nach dem Realismus, sondern auch darin, dass die verschiedenen Formen und Tendenzen der Romantik der politischen Lage ausgezeichnet entsprachen, welche für die Jahre nach dem Aufstand der Dekabristen charakteristisch waren. Die Romantik konnte bekanntlich sowohl von denjenigen den Interessen des politischen Systems dienenden Schriftstellern gut verwendet werden, die die Aufmerksamkeit von den wahren Problemen der Wirklichkeit abzulenken versuchten oder die Existenz dieser Probleme einfach leugneten, dementsprechend neigten sie zu einer idealisierten, verstellten Darstellung der Wirklichkeit; aber auch von den Schriftstellern fortschrittlichen Denkens, die durch die romantische Idealisierung und Träumerei das Ideal, das positive Programm vorzufinden glaubten, wonach sie in der Wirklichkeit vergebens suchten und welches eben deshalb durch eine realistische Methode hätte nicht dargestellt werden können. Ähnlichen Faktoren ist es zu zuschreiben, dass in der russischen Literatur der 30-er Jahre immer noch die Romantik die herrschende Richtung ist und dass sich die verschiedensten Typen und Strömungen der Romantik entfalteten. In wesentlichem Masse ist dieser Tatsache auch das zuzuschreiben, dass die in den 30-er Jahren geschriebenen Werke Gogols, des Begründers des russischen

rarischen Bewegungen bewahren, dafür könnte als das überzeugendste Beispiel stehen, dass die Geamtheit der sowjetischen Literatur, oder mindestens ihre wichtigste, ideologisch-künstlerische Richtungslinie, welche — auf Grund theoretisch leider noch nicht eindeutig geklärter Kennzeichen — sozialistischer Realismus genannt wird, die methodischen Ergebnisse der kritischrealistischen Richtung verwendet; es dürfte sogar auch die Behauptung gewagt werden, dass der sozialistische Realismus seine festesten, dauerhaftesten und wertvollsten künstlerischen Leistungen bisher gerade dort aufweisen konnte, wo er die Ergebnisse des kritischen Realismus am unmittelbarsten zu verwenden imstande war, er hatte es ja hier am leichtesten, hier konnte er einen ausgefahrenen, zwar nicht abgenützten Weg gehen, während das Finden, die Kristallisierung und Anwendung des Neuen immer Schwierigkeiten mit sich bringt und zu Halb- oder Scheinergebnissen, zu eingestandenem oder nichteingestandenem künstlerischen Mißerfolgen führen kann.

kritischen Realismus, die Zeichen der romantischen Anschauung, Darstellungsweise und des romantischen Stils tragen, und dass er auch noch im „Revisor“ einen eigentümlichen Realismus satirischen Strahlenbruchs verwirklicht, in dessen Hyperbolisiertheit bei allem Anspruch an Wirklichkeit etwas von der Kehrseite des romantischen Pathos zu finden ist und Gogol zum Schreiben des zum Ausgangspunkt der natürlichen Schule dienenden, zwar von den oben erwähnten romantischen, sogar fantastischen Elementen nicht ganz freien „Mantel“ erst am Ende der 30-er Jahre kommt.

Unter solchen Umständen ist es verständlich, dass auch Lermontow sich der romantischen Bewegung anschliesst. Die realistischen Ergebnisse Puschkins und Gogols erwecken lange nicht seine Aufmerksamkeit und er bleibt bis zu seinem Lebensende ein grundsätzlich romantischer Dichter. Er formt und vervollständigt bis zu seinem Lebensende den „Dämon“, welcher ein weltliterarisch bedeutender Beweis der vollwertigen romantischen Schaffensmethode ist.

Obwohl die Romantik und der Realismus zwei verschiedene, einander sehr oft widersprechende Kategorien sind, die sich geschichtlich und typologisch voneinander scharf abgrenzen lassen, können sie sich jedoch in der Praxis, d.h. im Leben der Literatur – wie auch die bisher angeführten Beispiele zeigten – miteinander immerfort nicht nur verflechten, sondern in den einzelnen Werken, im Lebenswerk bestimmter Dichter auch eine Einheit bilden; die eine kann den anderen ergänzen oder sogar fördern. Man nennt die russische Romantik einen Wendepunkt in der Richtung zur neuen russischen Literatur, deren historisch notwendige und bedeutendste Errungenschaft der kritische Realismus war. Das Lebenswerk oder romantische Werke bestimmter Dichter, oder gewisse Elemente ihrer romantischen Methode können in der Ausgestaltung und Vervollkommnung gewisser Elemente der realistischen Methode eine Rolle gespielt haben.

Die entwicklungsgeschichtliche Stelle Lermontows wird eben dadurch bestimmt, dass seine romantische Richtung nicht exklusiv war, dass seine Dichtung einen eigenartigen Übergang zwischen Romantik und Realismus bildet, dass seine künstlerischen Errungenschaften bei der Vervollkommnung in der Methode des Realismus eine wichtige Rolle spielen, dass auch seine Romantik spezifisch ist: sie enthält eine Möglichkeit der Entwicklung in Richtung zum Realismus, und dass die, aus dem Gesichtspunkte des Realismus am meisten vorwärtsweisenden Bestrebungen der Romantik bei ihm hervortreten.²

² In den letzten Jahren – unter dem Titel der sonst völlig begründeten „Rehabilitation“ der Romantik – werden oft solche Ansichten geäußert, die die realistische Evolution in Lermontows Lebenswerk leugnen. Nach dem Fertigwerden der gegenwärtigen Arbeit ist das Buch von К. Н. Григорьян, *Лермонтов и романтизм* (М.—Л. 1964) erschienen, welches auch auf diese Ansichten aufgebaut ist. Der Verfasser kann aber die Alleinherrschaft der Romantik nur in bezug auf die Lermontowsche Dichtung beweisen, seine Feststellungen sind aber auf das *Ganze* des Lermontowschen Lebenswerks – wie das auch durch die Zusammensetzung der Gattungen der in seiner Arbeit analysierten Werke unterstützt wird – nicht zu beziehen.

Die Untersuchung mancher Eigentümlichkeiten der Lermontowschen Schaffensmethode kann uns der Erschliessung, dem Verstehen oder der Belegung gewisser allgemeiner historischer und typologischer Zusammenhänge zwischen Romantik und Realismus näherbringen und diese Tatsache gibt der Untersuchung in den heutigen Tagen eine besondere theoretische Bedeutung.

Von den Zügen und Errungenschaften der Lermontowschen Schaffensmethode, denen im Laufe der weiteren Entwicklung in seinem künstlerischen und Ideensystem ein wichtiger Platz zufällt, hebt man am häufigsten die gesellschaftskritische Richtung, das psychologische Interesse sowie seine Anstrengungen um das Schaffen des sozialpsychologischen Romans hervor. Untersucht man die Beziehung dieser Komponenten zur romantischen Methode, sieht man, dass die gesellschaftskritische Richtung und das psychologische Interesse bei Lermontow wohl auffallende romantische Wurzeln haben, aber auch der Lermontowsche Typ des sozial-psychologischen Romans als die die Synthese der erwähnten zwei Bestrebungen bezweckende Gattungsform konnte der Wirkung der Romantik nicht ausweichen. Obwohl der Zusammenhang zwischen Romantik und Realismus und die *potenziell realistischen Züge der romantischen Methode*, wie ich darauf hingewiesen habe, nicht nur in der Dichtung Lermontows, sondern auch bei einem anderen Dichter romantischer Inspiration aufzufinden sind — die Forschung dieser Frage hat also auch eine besondere theoretische Bedeutung —, sollen wir doch bei Lermontow diesen Tatsachen unsere Aufmerksamkeit zuwenden, da derartige Züge bei dem grössten russischen romantischen Dichter eine merkwürdig starke Ladung haben, insbesondere in dem Zeitalter, als die Ausarbeitung der realistischen Methode in der russischen Literatur mit dem Anspruch der Notwendigkeit aufgeworfen wird. In engem Zusammenhang mit all dem ist auch festzustellen, dass ein Umschlag bestimmter methodischer Züge romantischer Herkunft in den Realismus zum ersten Male nicht unbedingt bei Lermontow beobachtet werden kann; seine Bedeutung liegt darin, Möglichkeiten und Ergebnisse, welche von Gogol oder Puschkin nur berührt werden, in vollem Masse ausgenutzt zu haben. Das hat aber nicht nur historisch-gesellschaftliche und ästhetische, sondern auch individuelle und künstlerisch-konstitutionelle Gründe, auch welche nicht ausser Acht lassen dürfen.

Der adelige Lermontow, in dem die Familienumstände, seine Kindheitserlebnisse, später die gesellschaftlichen Erfahrungen eine kritische Denkweise, eine Neigung zur Aufruhr entfalteten, schliesst sich naturgemäss dem „aktiven“, durchaus fortschrittlichen Zweig der Romantik an. Dieser Typ der Romantik stand, zwar nicht in seiner Darstellungsweise aber in der Denk- und Anschauungsweise dem Realismus immer näher als die sog. „passive“, früher oft einfach konservativ oder sogar reaktionär genannte Romantik. Sein politisches Interesse, seine Überfülltheit mit gesellschaftlichen Fragen und seine Extensivität gewähren ihm einen unvergleichbar breiteren Anspruch auf die Wirklichkeit,

auf einen Wirklichkeitsgehalt als was für die sich nach innen wendende, sich auf einen engen Erscheinungskreis beschränkende passive Romantik überhaupt zu erreichen ist. Die politisch fortschrittlichen, realistisch – nüchternen Elemente des Denkens der meisten aktiven romantischen Dichter erwiesen sich in der Regel als unzureichend, auch die Darstellungsweise lebensnäher zu machen, sie von den für die Romantik übrigens charakteristischen Abstraktionen, Schwülsten und vom Pathos zu befreien. So blieben z.B. die wichtigsten Pfleger der aktiven russischen Romantik, auch die Dekabristen-Dichter in ihrem Denken sowie in ihren künstlerischen Methoden romantisch, die sogar auch der klassizistischen Abstraktheit näher standen als dem sich im Entstehen befindenden Puschkinschen Realismus. Man könnte aber eine grosse Zahl von Beispielen nennen, wo diese aktiven Romantiker entweder plötzlich in Realismus umschlagen oder auf spontane Weise gewisse realistische Ergebnisse erreichen oder auf eigenartige Weise den Romantizismus sozusagen von drinnen zu negieren beginnen. Als schönstes Beispiel dafür, wie ein romantischer Dichter zum vollwertigen Realisten wird, dient Puschkins schriftstellerischer Weg. Die sowjetischen Literaturhistoriker weisen aber auch darauf hin, dass die aktive Romantik bei bestimmten Schriftstellern eine gute Schule für die „Reifprüfung“ des Realismus war, und dass einen vollwertigen Realismus auf bestimmter Stufe der Entwicklung nur diejenigen erreichen konnten, die diese Schule mitgemacht haben³.

Die aktive Romantik ist immer unzufrieden, aufrührerisch, sie betont immer die Negation, steht den unterdrückenden politischen und gesellschaftlichen Systemen gegenüber; sie wurde ja durch diese Opposition ins Leben gerufen. In ihr herrscht also ein sehr starkes kritisches Element. Die Konkretheit dieses kritischen Elementes kann aber verschieden sein. Bei den Dekabristen finden wir kaum eine bestimmte Gesellschaftskritik. Kommt sie irgendwo vor, dann ist sie im allgemeinen zu deklarativ, wird selten aufgelöst und gewinnt noch seltener einen darstellenden Charakter⁴. In solchen Fällen kann der realistische oder nichtrealistische Charakter der künstlerischen Darstellung der Gesellschaftskritik kaum in Frage kommen, besonders in lyrischen Gedichten, über deren realistischen oder nichtrealistischen Charakter zu entscheiden schwer oder gar nicht zweckmässig ist. Anders steht es mit der epischen oder dramatischen Dichtung; in Puschkins romantischem „Zigeuner“ kommt die Gesellschaftskritik sowie in den Worten als auch im Verhalten Alekos zum Ausdruck, und das spielt eine wichtige Rolle dabei, dass wir dieses Poem in der Entwicklung

³ Siehe Д. Д. Благой: Основные линии развития русской литературы первой половины XIX века. Известия АН СССР. Отделение литературы и языка. 1959. I, S. 3. oder История русской литературы в трех томах. Том II. М.—Л. 1963, S. 25.

⁴ Z. B. in den sog. „Agitationsliedern“ von Rilejew und Bestushew, in denen – hinsichtlich ihres Themas – die Möglichkeit gegeben ist, dass die Empörung sich zu einer Gesellschaftskritik konkretisiert und dass eine gewisse realistische Linie verwirklicht wird, aber das romantische Dichterpaaar ist bis zum Letzteren nicht mehr gekommen.

Puschkins als einen spezifischen Übergang zwischen Romantik und Realismus betrachten.

Die realistischen Möglichkeiten der Lermontowschen Methode werden durch die Tatsache versinnlicht, dass das aufrührerische Pathos der Romantik der Dekabristen, an das der Dichter durch mehrere Fäden gebunden ist, bei ihm zu einer *konkreten* Gesellschaftskritik wird. Man braucht hier nicht gleich den Roman „Ein Held unserer Zeit“ oder die satirischen epischen Gedichte anzuführen, die im Grunde schon den reifen realistischen Lermontow zeigen: vom Gesichtspunkt unserer Betrachtungen sind auch sonst die Anfänge viel wichtiger; die Versinnlichung der Genesis und Evolution realistischer Elemente romantischen Antriebs entspricht mehr unserer Zielsetzung. Es ist nicht schwer, der Spur der Entwicklung der kritischen Intonation der Lermontowschen Romantik in den verschiedenen Etappen der dichterischen Tätigkeit zu folgen; es ist nicht schwer, nachzuweisen, wie eng die Verbindung zwischen der romantischen Dichtung und der Ausreifung der realistischen Ergebnisse ist.

Schon am Anfang seiner dichterischen Tätigkeit, an der Wende der 20-er und der 30-er Jahre, für die im Grunde romantische Werke charakteristisch sind, können wir die „friedliche Koexistenz“ der Romantik und des Realismus, das Umschlagen der romantischen Kritik in realistische Geltung finden. Das letztere tritt in erster Linie nicht in der Lyrik und nicht einmal in den epischen Gedichten zutage — in diesen Gattungen ist der Einfluss der romantischen Tradition noch sehr stark — sondern in der Gattung, welche in der Tätigkeit Puschkins und Gribojedows auf diese Zeit schon dem Realismus näher kam — im Drama⁵.

Die Gesellschaftskritik der „Spanier“ ist noch sehr abstrakt und indirekt, hier dürfen wir auch von keinem Realismus sprechen. Dieses romantische Drama historischen Themas, besser gesagt, ein Drama, welches in der geschichtlichen Vergangenheit spielt, tritt *ganz allgemein* gegen die Unterdrückung, gegen die gesellschaftlichen, religiösen Vorurteile, gegen das Rassenurteil auf; die Beziehung auf die Zeit des Dichters, seine kritische Aussage äussern sich nicht in dem dargestellten Lebensmaterial und in in der darstellenden Methode, es ist nur durch gewisse Transponierungen und Aktualisierungen zu verstehen. In der Darstellung der Gesellschaftskritik durch realistische Methoden ist das Drama „Menschen und Leidenschaften“ ein weiterer Fortschritt, welches sein Thema aus der Zeit und Heimat der Verfassers nimmt. Das Drama lässt neben dem romantischen Charakter des Haupthelden in der romantischen Handlung manche realistische Bilder aus dem Leben des Landadels aufleuchten und diese Bilder deuten auf die scheue, halb ausgesprochene Entlarvung des Despotis-

⁵ Von den sowjetischen Forschern wird besonders Gribojedows Wirkung auf Lermontows dramatische Darstellungsmethode betont, unter anderen: Б. В. Нейман, Русские литературные влияния в творчестве Лермонтова. Жизнь и творчество М. Ю. Лермонтова. М., 1941, S. 451—5., А. Н. Соколов, Михаил Юрьевич Лермонтов. М., 1957, S. 60, 63—5.

mus der Gutsherren, auf die Darstellung der Unterwerfung der Leibeigenen hin. Von der Auswirkung der gesellschaftskritischen Tendenz in der realistischen Darstellung zeugt Lermontows drittes Drama, „Der merkwürdige Mensch“. Der Hauptheld ist auch noch hier romantisch, obwohl bedenklich ist, dass die jungen Leute, wie auch Wladimir Arbenin im Russland der 30-er Jahre ein realistischer und charakteristischer Typ waren. Der Aufbau und die sprachliche, stilistische Aufbau des Werkes sind auch romantisch. Zur gleichen Zeit wird aber die einfache, zum Teil in Form von Hinweisen geübte, vorsichtige Gesellschaftskritik des vorangehenden Dramas hier bemerkbar erweitert und verzweigt sich in zwei Linien. Auf der Hauptlinie wird die mondäne Gesellschaft kritisiert, die in den späteren Zeiten sein Hauptthema, das Hauptwerk seiner Gesellschaftskritik wird; der Schriftsteller fand es aber für notwendig, neben dem Problem der russischen adeligen Intelligenz auch die wichtigste Frage der russischen Wirklichkeit, das Leibeigenensystem konkreter zu versinnbildlichen, weswegen der junge Dramatiker sich auch dazu entschliesst, die Konstruktions-einheit durch eine Episode zu brechen, welche nur gewaltsam und ungenau an die Hauptlinie der Handlung zu knüpfen ist. Die Darstellung sowohl der Vertreter der im Mittelpunkt seiner Gesellschaftskritik stehenden Aristokratie als auch die der episodisch auftretenden Bauerngestalt kann völlig realistisch genannt werden; „Der merkwürdige Mensch“ ist das am meisten phrasenlose, dem Leben am nächsten stehende, an direkten, realistischen Lösungen reichste Drama Lermontows. In dieser Hinsicht wäre der Gipfel der Lermontowschen Dramaturgie, der die Griffe der melodramatischen Konstruktion bis zum Äussersten ausnutzende „Maskenball“ ein Rücktritt, wenn die romantische Dämonität des Haupthelden und die schauerdramatischen Wendungen der Handlung durch eine satirisch-realistische Darstellung der Moral der mondänen Gesellschaft – hie und da fast auf dem Niveau von Gribojedow – nicht kompensiert wäre⁶.

In den Jugenddramen Lermontows sehen wir also, dass die romantische Empörung einen romantischen Kern sichert, dementsprechend entwickelt sich auch der Charakter des Haupthelden; der in der romantischen Empörung wurzelnde Anspruch auf die Gesellschaftskritik hat aber schon in der Darstellung selbst realistische Züge zur Folge. Das Bestreben nach Konkretisierung und Verschärfung der Gesellschaftskritik bringt das Wachsen des Realismus der künstlerischen Gestaltung und Darstellung mit sich. So braucht man nicht besonders zu beteuern, das die weitere Entwicklung der Lermontowschen Schaffensmethode, von dem zwar noch nicht genug tiefen, die äusserlichen Forderungen des Realismus schon verwirklichenden und hinsichtlich der Natürlichkeit des

⁶ Von den Beziehungen zwischen Romantik und Realismus in Lermontows Dramen gibt LÁSZLÓ KARANCY eine ausführlichere Analyse in seinem Aufsatz: „Realismus und Romantik in Lermontows Dramen“ (Realizmus és romantizmus Lermontov drámáiban) Acta Universitatis Debreceniensis de Ludovico Kossuth nominatae. Tom. III/1. Budapest, 1956, S. 83 – 97.

Sujets die Ergebnisse des „Merkwürdigen Menschen“ fortsetzenden unvollendeten Roman „Herzogin Ligowskaja“ bis zu den einzelnen epischen Dichtungen, dann bis zum „Ein Held unserer Zeit“ – nicht nur ein Ergebnis der Gelehrigkeit des Dichters ist, wie es zuweilen behauptet wird, sondern auch eine direkte Folge seiner schöpferischen Initiative und seiner im romantischen Protest steckenden gesellschaftskritischen Neigung.

Die Empörung und die daraus entstehende gesellschaftskritische Richtung ist immerhin nur der eine und auch nicht der stärkste Faktor der realistischen Potenzen und der entwicklungsgeschichtlichen Bedeutung des Schriftstellers. Lermontows Gesellschaftskritik beschränkt sich verhältnismässig immer noch auf ein enges Gebiet, so gut man sie auch verallgemeinern kann; seine Darstellungsmethode kommt nur dort richtig zur Geltung, wo er diejenige soziale Schicht untersucht, die er am besten kannte, über deren Mangelhaftigkeiten er im klaren war; die Aristokratie. Die entwicklungsgeschichtliche Rolle des Lermontowschen Realismus wurzelt nicht in seiner Extensivität, sondern darin, *wie tief* er diese kleine Schicht darzustellen vermag. Hier kommt der andere wichtige Faktor des Lermontowschen Realismus zu einer Rolle, der Anspruch auf die psychologische Charakteristik nämlich, welche hinsichtlich ihrer Genese und Entwicklung mit der Romantik ebenfalls in Verbindung steht.

Das Interesse für die Psychologie, welche zu einem der eigentümlichsten Faktoren des russischen Realismus wurde, nimmt auch in der russischen Literatur mit den sentimentalistisch-romantischen Richtungen seinen Anfang. Nach Karamsin waren die Bestrebungen Shukowskis in gewisser Hinsicht vielseitiger und literaturhistorisch produktiver. Shukowski begnügt sich nicht mit einer Berührung psychologischer Erscheinungen, die unter die Kategorie „empfindsam“ kommen, sein Interessenkreis erstreckte sich auch auf die anderen Momente des inneren Lebens, er versuchte sogar die sich im Unterbewusstsein abspielenden psychischen Vorgänge zu erfassen. Seine Ergebnisse auf dem Gebiet der Darstellung der Psyche können als die bedeutendste Leistung der russischen Literatur von Puschkin bezeichnet werden. Shukowski *stellte* aber eigentlich die psychischen Erscheinungen nie in ihrer Konkretheit *dar*; er versuchte mehr durch andere, zu einem anderen Kreis gehörende Parallele, Symbole, Anspielungen, Vermutungen, vermeinte Äquivalente, oft durch Inanspruchnahme mystischer Mittel das zu beschreiben und nach Möglichkeit dem näherzukommen, was er eigentlich für undarstellbar, nicht ausdrückbar hielt⁷. Diese Methode ergab zuweilen ergreifende dichterische Bravourstücke und sie wirkte noch auch nach 80 – 90 Jahren in der Poetik des russischen Symbolismus, aber die methodische Entwicklung der konkreten realistischen psychologischen Charakteristik hat von ihr so gut wie nichts bekommen und sie sank während der 30-er Jahre in der Dichtung der Shukowski-Epigonen in eine banale, inhaltsleere

⁷ Siehe sein „Das Unausdrückliche“ („Невыразимое“).

Wortdrescherei, die das Phrasenhafte in eine leere, formale Originalitätshascherei hüllt. Die ebenfalls romantischen Dekabristen-Dichter waren durch ihre politischen Zielsetzungen in dem Masse in Anspruch genommen, dass sie sich in der Darstellung des inneren Lebens der Menschen nicht vertieften und sie auf diesem Gebiet nichts wesentlich Neues bieten konnten. Der vom aktiven Romantiker und Kampfgefährten der Dekabristen im Laufe der 20-er und 30-er Jahre zu einem Realisten reife Puschkin war der erste russische Dichter, der die Darstellung der inneren und äusseren Wirklichkeit in eine künstlerische Einheit zusammenzufassen vermochte. Durch diese Methode konnte er sich die Gestalten Onegins, Hermans oder des Postmeisters vorstellen, aus der Wirklichkeit aussieben und gestalten. Man könnte aber hinzufügen, dass Puschkin seine künstlerischen Fähigkeiten solcher Art nicht völlig ausgenutzt hat; wir können äusser den erwähnten Beispielen bei ihm kaum mit dem Anspruch auf psychologische Tiefe dargestellte Charaktere finden. Es ist kein Zufall, dass derselbe Puschkin, immer mehr auf dem Weg des Realismus schreitend, immer weniger lyrische Gedichte schrieb, er zog immer mehr die Darstellung der äusseren Wirklichkeit der Analysierung seines inneren Lebens und der der Psychologie seiner Helden vor. Darauf weist „Die Hauptmannstochter“, das anspruchsvollste prosaische Werk Puschkins hin, dessen psychologischen Momente der Dichter sozusagen bewusst dadurch abstumpft, dass solche Dutzendcharaktere in den Vordergrund gestellt werden wie Grinow, und die Charakteristik Pugatschows zumeist mit äusseren Mitteln gelöst wird.

Lermontows psychologisches Interesse stammt ebenfalls aus der Neigung des Dichters zur Selbstanalyse, seinem Individuumskult, seiner Introspektion, daraus also, womit auch die Reichhaltigkeit seiner Dichtung zu erklären ist. Diese kurze Gedankenführung will nicht der Entwicklung des Lermontowschen Psychologismus auf der Spur folgen und den Prozess zum Realisten-Werden verfolgen. Ich möchte hier nur auf einige Gesichtspunkte verweisen.

Wenn der Lermontowche Psychologismus auf lyrisch - subjektiven Faktoren fusst, ist es besonders wichtig, die realistischen Momente seiner lyrischen Dichtung zu beachten und vor allem seine lyrischen Anfänge zu untersuchen. Die Lyrik des jungen Lermontow kann im ganzen genommen angesichts des Themas, der Probleme, des Stills und der daraus strahlenden Stimmung romantisch genannt werden. Er gravitiert den allegorischen Lösungen. Die auf Byronschen Effekten ruhenden mystischen, visionartigen Äusserungen sind bei ihm nicht selten, sowie auch die die konkrete psychologische Charakteristik mit Visionen ersetzenden künstlerischen Lösungen; sein immer wiederkehrendes Thema sind die Einsamkeit, die Ausgestossenheit und ein pessimistisches tragisches Lebensgefühl. Seine Liebesgedichte sind aber beachtenswert, die laut ihres Themas am meisten einen psychologischen Anspruch haben. Die Thematik dieser Gedichte, ihr Emotionsgehalt ist ziemlich wechselvoll, diese Gedichte bereichern die Gefühlspoesie einerseits schon mit neuen Momenten, andererseits bearbei-

ten sie bereits in der Weltliteratur vor Lermontow oft besungene Situationen, Seelenzustände und Gefühlsreaktionen, obwohl – wie es durch die biographischen Daten des Dichters bewiesen ist – nicht auf Grund Lektüreneerlebnisse, sondern durch aufrichtige Selbsterlebnisse. Diese Gedichte Lermontows werden im allgemeinen als Erstlingsarbeiten betrachtet und nicht in der Reihe der grossen Werke des Dichters erwähnt, obwohl diese Gedichte in mehreren Fällen doch bemerkenswerte psychologische und nicht zu unterschätzende dichterische Werte enthalten. In einem Gedicht (Titel: К Сушковой, Anfangszeile: Вблизи тебя до этих пор . . ., Entstehungszeit 1830) drückt Lermontow den Unterschied zwischen der oberflächlichen Sympathie und der tieferen Zuneigung, besser gesagt, den unsicheren Übergangszustand zwischen den beiden sehr frappant aus. In dem Gedicht [Anfangszeile: Всевышний произнес свой приговор (1831)] analysiert er die Leiden des notgedrungenen Bruches, an einer anderen Stelle [К Н. И..., Я не достоин, может быть..., (1831)] analysiert er nicht die eigenen Gefühle, sondern er stellt auch die Innenwelt des Mädchens dar, welches, wie er fühlt, ihm Unrecht tat. Im Gedicht Опять, опять я видел. . . (Zeichen: Сентября 28, geschrieben 1831) gibt er von den Eifersuchtsqualen nach dem unerwarteten Treffen mit der alten Geliebten, vom Unterschied zwischen der verpflichtenden Zuneigung des Ehepartners und der wahren Liebe eine Analyse psychologischen Anspruchs. Im Gedicht „К*“ (Я не унижусь пред тобою... 1832) macht er der alten Geliebten bittere Vorwürfe, dieses kleine Meisterwerk ist von einer unverhüllten wilden Wut durchdrungen. Das alles ist eine Folge der Hoffnungslosigkeit und des beleidigten Stolzes. Es soll noch das in demselben Jahr (1832) geschriebene Gedicht (Прости! — мы не встретимся боле...) erwähnt werden, wo die Stimmung des Abschieds dargestellt wird, als die Trennung schwer fällt, aber ein neueres Treffen noch schwerer wäre.

Was beweisen die angeführten Gedichte? Der Ausgangspunkt ist fast in jedem Fall das Leiden des naiven Jungen, seine Enttäuschung und Erbitterung, was in die mit romantischem Pathos geformten Zeilen eine romantische, naiv-romantische oder sogar sentimentale Stimmung bringt. Die *auf den Dichter bezogene Realität* dieser romantischen Gefühle ist jedoch nicht zu bestreiten, welche auf den Leser – trotz des romantischen, manchmal schwülstigen Stils – *eine ähnliche Wirkung ausübt*. Das ist also die bestimmte empirische Lyrik, eine indirekte, fast rohe, die Leiden der frischen Eindrücke etwa auflösende Festhaltung der Gefühle und Stimmungen, deren Realismus auch dadurch nicht geringer wird, das die Gefühle und Stimmungen selbst romantisch bestimmt sind und romantischen Inhalt haben. Infolge der wirklichen Einfühlung sind diese Gedichte sowohl von dem Schematismus, der für die klassizistische Lyrik und für die psychologischen Momente der sog. „leichten Lyrik“ charakteristisch war, als auch von der psychologischen Mystik, den unklaren Vergleichen, dem abstrakten Symbolismus der Lyrik nach der Art Shukowski

frei. Das ist auch romantische Lyrik, aber sie stellt trotzdem reale Gefühle in ihrer konkreten Wirklichkeit dar, sie lassen sich sogar auch verallgemeinern. Die Analyse und künstlerische Darstellung der eigenen romantischen Gefühle und Seelenzustände bedeuteten für den jungen Lermontow die ersten Übungen zur Ausarbeitung der Methode einer Menschendarstellung psychologischen Anspruchs.

Dieser lyrische Empirismus gehört natürlich auch zu den Zügen der Romantik, die, bei welchem angehenden Dichter auch immer sie vorkommen können und auch vorgekommen sind, die sklavischsten Shukowski-Epigonen und die Methode Shukowskis weiterentwickelnden *l'art pour l'art* Dichter nicht hinzugerechnet, die mögen sie auch so begabt gewesen sein, und so sehr Wichtiges sie in der mehr philosophischen als psychologischen Lyrik auch geschaffen haben, mit dem Realismus überhaupt nichts zu tun hatten, weder in der Lyrik noch was das Ganze der Entwicklung der russischen Literatur betrifft, denken wir z. B. an den „vierten Klassiker“ der russischen Dichtung des XIX. Jahrhunderts, an Tjutschew. Man könnte die Frage stellen, in welcher Richtung sich dieser eigenartige lyrische Vorrealismus weiterentwickelt und zu welchen dichterischen Ergebnissen und Methoden der psychologischen Charakteristik führt⁸. In dieser Hinsicht ist einerseits die Objektivierung, andererseits die Erweiterung der Lermontowschen Lyrik beachtenswert, welches sich unter anderen in solchem Gedicht meldet, wie *Завещание* oder *Дорогов* und im allgemeinen eine gewisse Episierung mit sich bringt. Wichtiger ist aber, dass die Entwicklung der Gefühlspoese Lermontows durch die weltanschauliche Zugehörigkeit des Dichters, genauer, durch die Aktivität seiner romantischen Denkweise sein gesellschaftliches Interesse genauso beeinflusst, wie die kritische Richtung des Ganzen der Wirklichkeitsdarstellung, deren realistische Auswirkungen bereits erwähnt wurden.

Das Versinken des romantischen Dichters ins Subjektum verbindet sich bei Lermontow fast von Anfang an mit dem gesellschaftlich-politischem Interesse der aufrührerischen kritischen Romantik. Der Dichter, wenn er sich in seiner Einsamkeit nicht mehr gefällt, aber deren Tragik er schmerzhaft fühlt, befindet sich auf dem besten Weg, diese Einsamkeit in sich als gesellschaftliches Symptom bewusst zu machen. Ein Dichter solcher Art bleibt nicht lange bei seinen persönlichen Gefühlen, den nur ihn interessierenden Problemen, den nur ihn treffenden Leiden stehen; ein solcher Dichter wird sich früher oder später dafür interessieren, wie andere Dichter sich gegenüber ähnlichen Problemen verhalten, seine eigenen Stimmungen werden für ihn immer mehr aus der Hinsicht von Interesse sein, inwieweit sie als allgemein, als für den Menschen

⁸ Vom Vorgang, wie die Lermontowsche Dichtung realistisch wird, enthält der Aufsatz von György Szöke sehr aufschlußreiche und gedankenerregende Beobachtungen. (Д. Скё: Поэзия мысли. Заметки о зрелой лирике Лермонтова. Acta Universitatis Szegediensis de Attila József nominatae. Dissertationes Slavicae I. Szeged, 1962. S. 57 – 62).

der Zeit charakteristisch sind. Dieses Bestreben verhilft nicht nur seine Lyrik, den unmittelbarsten Ausdruck seiner Innenwelt zu einer allgemeinen Geltung und vermehrt in ihm diejenigen Züge, die auch in breiterem Sinne des Wortes realistisch genannt werden können, sondern es bewegt den Dichter dazu, auch in den anderen Gattungen Werke objektiver Bedeutung zu schaffen, aus seiner Innenwelt das zum Ausdruck zu bringen, was er für allgemein charakteristisch hält. Die subjektiv-lyrisch-romantischen Wurzeln des Lermotowschen Psychologismus sind nicht nur in seiner lyrischen Dichtung nachzuweisen, sondern auch in einigen seiner epischen Gedichte (denken wir an „Saschka“ realistischen Anspruchs), in seinen Dramen, in denen viel von den selbst-biographischen Elementen psychologischen Wertes zu finden sind, und zuletzt auch in seinem realistischsten Werk „Ein Held unserer Zeit“.

Es gab Zeiten, als — davon ausgegangen, ob ein romantisches oder ein romantisches bestimmtes Werk unbedingt minderwertiger sein müsste als ein realistisches — man den selbst-biographischen Ursprung des „Ein Held unserer Zeit“, die lyrisch-subjektiven Wurzeln seines psychologischen Inhalts mit allen Mitteln zu verringern versuchte. Es gab einen Kritiker, dem der sowjetische Film „Herzogin Mary“ deshalb nicht gefallen hat, weil die Maske des Petschorin darstellenden Schauspielers viele Ähnlichkeiten mit Lermontow aufwies. Die Hersteller des Filmes — meinte er — hätten den unbegründeten Aberglauben, dass Petschorin selbst Lermontow ist, noch nicht ganz loswerden können. Petschorin ist ja nicht ausschliesslich selbst Lermontow, aber es ist nicht zu bezweifeln, dass gerade Lermontow, seine Lebenserfahrungen, seine Anschauungs- und Darstellungsweise, die eigenartige Gestaltung seines Dichterweges dazu nötig waren, dass die Gestalt Petschorins die charakteristischen Züge des „Helden der Zeit“ auf sich nehmen kann. In der Handlung, in den technischen Lösungen des Aufbaus hat der „Ein Held unserer Zeit“ viele typisch — romantische Züge beibehalten — sie sind vielleicht die konservativsten Bausteine der literarischen Bauarbeit, wie bei den gewöhnlichen Bauarbeiten der traditionelle Ziegel, den man auch bei den modernsten Paneel-Lösungen nicht ganz entbehren kann —, der Charakter des Haupthelden aber, trotz der lyrisch-subjektiven und romantischen Wurzeln — ist völlig realistisch, weil die Dämonität, die ihm eine romantische Färbung gab, für einen gewissen Typ der damaligen Menschen sehr charakteristisch, real vorhanden, zwangsmässig und notwendig war. Die Romantik der Gestalt Petschorins ist also — den Grundthemen der Gefühlspoesie des jungen Lermontow gleich — Romantik des Lebens, deren Lebenswahrheit Lermontow durch seine eigenen Erfahrungen, Gedanken und Qualen kontrollierte. So knüpft sich der romantische Subjektivismus an den Vorgang der Entfaltung der realistischen Charakterschilderung und der realistischen Seelenanalyse.

„Ein Held unserer Zeit“ ist das erste Werk in der russischen Literatur, in dem sich die grundlegende Methode des späteren psychologischen Realismus

völlig verwirklicht; die gesellschaftlichen Widersprüche werden nämlich durch psychologische Konflikte so dargelegt, dass der Schriftsteller auch alle Momente der Entfaltung und des Ablaufes der psychologischen Konflikte bis ins kleinste gehend in Betracht zieht. Dieses Werk Lermontows kann also als Synthese der produktivsten, vom Gesichtspunkte des Realismus – folglich der literarischen Entwicklung – am meisten vorwärtsweisenden Elemente der passiven und aktiven Romantik und als ihre folgerichtige und völlige Förderung betrachtet werden; das aufrührerische Pathos und die kritische Intonation der aktiven Romantik paart sich hier mit der psychologischen Überfülltheit der passiven Romantik, genauer gesagt, das Obige kommt durch das Letztere zur Geltung. Hier kann aber höchstens nur die Empörung romantisch genannt werden, die Kritik und die psychologische Charakteristik sind völlig realistisch.

Die Darstellung der gesellschaftlichen Widersprüche und der Gesellschaftskritik durch psychologische Konflikte und mit einem, bis Lermontow in der russischen Literatur noch unbekanntem Anspruch auf Tiefe verlangte von dem Schriftsteller auch neuere Lösungen in der Form. Die vielseitige Darstellung des Haupthelden, der Aufschluss der verborgtesten Bewegungen seines inneren Lebens, die Verbindung seines inneren Kampfes mit der äusseren Wirklichkeit, die gesellschaftliche Determiniertheit des Ganzen seines inneren Lebens, all das beansprucht einen spezifischen Aufbau des über ihn geschriebenen literarischen Werkes. Lermontow experimentierte mit der epischen Dichtung, dem Versroman und dem Drama, und zuletzt blieb er beim Prosaroman stehen, an der Gattung, die auch seine Schriftsteller-Zeitgenossen immer stärker beschäftigte und welche im Laufe der Entwicklung zur zentralen Gattung des russischen kritischen Realismus wurde.

Die Ausarbeitung der Gattung des Gesellschaftsromans brauchte auch in Russland längere Zeit und ernste künstlerische Anstrengungen; die endgültige Lösung dieser Aufgabe ist eigentlich mit den Namen der Realisten der 40-er Jahre verbunden. In der Zeit, als Lermontow durch „Wadim“ und „Herzogin Ligowskaja“ in der Gattung des Romans experimentierte, wies die russische Literatur auf dem Gebiet des romantischen historischen Romans bedeutende Ergebnisse auf. Man kann auch in der kleineren epischen Prosa von gewissen realistischen Ergebnissen sprechen, aber bei dem Zustandbringen des Gesellschaftsromans hatte man noch sehr viele methodische-technische- und Konstruktionsfragen zu überwinden.⁹ Diejenigen Werke der russischen Literatur, die zu jener Zeit Romane genannt wurden und welche in den von der Geschichte des russischen Romans geschriebenen Werken als eine wichtige Station der Entwicklung der Gattung gehalten werden, boten in Wirklichkeit gerade auf dem

⁹ Es ist bekannt, dass Lermontow, zur gleichen Zeit, als er mit dem Roman „Ein Held unserer Zeit“ fertig war, wieder an eine grosse Romantrilogie historischen Themas dachte, aber wie wir aus dem Thema und der Bekanntmachung Belinskis beurteilen können, schon mit realisiertem Anspruch.

am wenigsten ausgebildeten Gebiet, auf der Linie der Meisterschaft des Romanschreibens, der Technik des Aufbaus sozusagen kein Vorwärtsweisendes. Aus dem „Onegin“ kann man die künftigen Umrisse des russischen Gesellschaftsromans ebenso nicht herausbekommen, wie z.B. aus dem Roman „Die Toten Seelen“ welcher ungefähr, zur gleichen Zeit mit dem „Ein Held unserer Zeit“ geschrieben wurde. Die Entwicklung führte von den Formen episodisch-novellistischen Aufbaus, also lockerer Komposition zu den Formen eines Romans einheitlichen Aufbaus und zentraler Linienführung. Dieser Roman betrachtet auch im Falle von mehreren Handlungslinien die die Kompliziertheit der gesellschaftlichen Verhältnisse veranschaulichenden menschlichen Schicksale mit einer bestimmten Konsequenz. In dieser Hinsicht war der „Onegin“ noch kein Roman; zur völligen Entfaltung seiner Aussage waren die von der Handlung eigentlich unabhängigen Abschweifungen unerlässlich, welche, wenn auch in einer freieren, leichteren Form, an das didaktische Element des alten Sittenromans erinnerten und welche in dem, den Didaktismus mit der objektiven Wirkungskraft der künstlerischen Darstellung ersetzenden realistischen Prosaroman nicht mehr angebracht waren. Puschkins Werk ist klassisch, aber nicht als Roman, sondern als „Versroman“; den „teuflischen Unterschied“ zwischen ihnen, im Gegensatz zu der Puschkinschen Interpretierung, müssen wir dem Prosaroman zuschreiben. Was den Roman „Die Toten Seelen“ anbetrifft, steht er hinsichtlich des Aufbaus dem episodisch-novellistischen Rahmenroman sehr nah, welcher in den Pikaresk-Gattungen wurzelt und von Nareshni im ersten Jahrzehnt des XIX. Jahrhunderts in die russische Literatur eingeführt worden ist, diese Gattung erwies sich aber in der Entwicklung des Gesellschaftsromans als nicht genug ausreichende produktive Form.

Es wäre übertrieben, das Zustandekommen der klassischen Form des russischen Romans mit dem „Ein Held unserer Zeit“ als gelöst zu halten. Solch ein Ziel hat sich Lermontow eigentlich gar nicht gesetzt, da er sein Ziel, die vielseitige Darstellung eines Helden, um durch die inneren Konflikte des Helden auf die Krankheit eines ganzen gesellschaftlichen Standes hinzudeuten, auch durch den verwendeten novellistischen, abgebrochenen Aufbau erreichen konnte. Hinsichtlich der Form übte der Roman keine direkte Wirkung auf bedeutendere Werke der russischen Literatur aus.

Die entwicklungsgeschichtliche Bedeutung des „Ein Held unserer Zeit“ besteht darin, dass er zum ersten Male einen tiefen gesellschaftlichen und psychologischen Inhalt der sich entwickelnden Gattung lieh, welcher in der Entwicklung der russischen Literatur und des russischen Realismus im weiteren eine zentrale Rolle zuteil wurde, und dass er einer restlosen Geltung der Lermontowschen Gesellschaftskritik und der psychologischen Richtung Raum gewährte. Dieses Werk hat nicht die äussere Form des Romans umgewälzt, sondern es gab in dieser Gattung ein bedeutendes Beispiel für die künstlerische, mit psychologischer Methode geschaffene Versinnbildlichung gesellschaftlicher Konflikte.

*Die Lermontowsche Gesellschaftskritik romantischer Veranlassung verbindet sich in diesem Roman mit dem Psychologismus so einheitlich, dass — trotz der romantischen Elemente der Handlung — diese Einheit die realistische Kraft und unumstrittene Lebenswahrheit der Darstellung sichert.*¹⁰

So einheitlich müssen die entwicklungsgeschichtlich am meisten vorwärtsweisenden Elemente der Lermontowschen Schaffensmethode gesehen werden, die die Ausbildung und die Vorherrschaft des Realismus in der russischen Literatur beförderten. Die Schriftsteller der beginnenden naturalistischen Schule und die Verfasser von physiologischen Skizzen stützten sich nach der Erscheinung des „Ein Held unserer Zeit“ als sie die Gesellschaftskritik zum Grundprinzip der Darstellung machen wollten und bei der thematischen Demokratisierung vor allem auf Gogol, sie entwickelten seine realistische Methode unter unmittelbaren von der satirischen Hyperbolisiertheit freien Formen weiter. Diese Literatur hatte aber ihren grossen künstlerischen Mangel: die gesellschaftsdarstellenden Bestrebungen kamen in ihr irgendwie auch allzusehr ohne Transponierung zur Geltung, ihre Darstellungsweise war steif, mechanisch und trocken, in den reportage-mässigen Skizzen konnte man hinter den Typen den lebendigen Menschen kaum wahrnehmen. Dieser Mangel musste überwunden werden. Und Mitte der 40-er Jahre, als in den Romanen und Erzählungen von Dostojewski, Gontscharow, Herzen, Grigorowitsch und anderen der lebendige Mensch erscheint, damit durch seine inneren Leiden und Kämpfe die Abnormalität des Lebens versinnbildlicht wird, stützen sich die Schriftsteller nicht mehr nur auf den Gogolschen kritischen Realismus satirischer Herkunft, sondern auch auf die Ergebnisse der Lermontowschen Psychologie romantischer Inspiration.

¹⁰ Einen nützlichen Vergleich der Ansichten von dem realistischen oder romantischen Charakter des Romans „Ein Held unserer Zeit“ enthält die Publikation des V. Slavistischen Kongresses zu Sofia; *Славянска филология*, том II. Отговори на въпросите за научната анкета по литературознание. . . София, 1963, S. 123—33.

*Экранизация произведений Лермонтова

Й. ВЕРЕШ

Самое молодое из искусств с первых же дней своего существования имело пристрастие к литературным произведениям. Это обстоятельство привело к воспроизведению целого ряда романов, повестей и драм на экранах разных стран.¹

Обзор кинопрограммы любой страны показывает, что значительная часть, а иногда большинство продемонстрированных фильмов является с какой-то точки зрения „литературным” произведением, свидетельствующим о том или ином влиянии классической или современной прозы и драматургии.

Та или иная экранизация может качественно отличаться, в зависимости от подготовленности, намерения, концепции авторов (главным образом режиссера). Киновариант оригинала, адекватно соответствующий данному литературному произведению, является самым частым явлением (к сожалению, не всегда удачным). Такой тип экранизации — будучи интерпретацией — не выходит за рамки подлинника и считается его иллюстративным вариантом. Примеры: *Тихий Дон* Герасимова (1957), *Попрыгунья* Самсонова (1955), *Мать* Донского (1957).

Режиссер-классик, как правило, редко берется за экранизацию работы писателя-классика, просто потому, что первоклассный художник кино чаще интересуется своими личными темами, нежели передачей чужих, хотя и классических мыслей. Лучшим доказательством служит творчество Григория Чухрая. Правда, он также начал с литературного дебюта, экранизовав классическое произведение Лавренева *Сорок первый* (1957), тогда как *Баллада о солдате* (1959) и *Чистое небо* (1960) уже говорят о том, что он нашел настоящую дорогу в киноискусство. Можно еще сослаться и на классическую экранизацию Горького Марком Донским (*Детство* 1938; *В людях* 1939; *Мои университеты* 1940). Его фильмы не являются интерпретацией, а скорее новым перевоплощением автобиографической трилогии.

¹ См. Литература и кино (сборник статей). „Просвещение”. Москва—Ленинград, 1965. RUDOLF RASCH: Literatur und Film. Köln, 1964. Советские художественные фильмы. Аннотированный каталог. Том 3. Искусство. Москва, 1961, стр. 104—9.

Образцом оригинального обновления подлинника считается *Мать* Пудовкина (1926). Классический немой фильм — не копия, а гениальное развитие мысли и действия революционного романа и хотя Пудовкин довольно свободно (но не произвольно!) обращался с первоисточником, он сумел передать его атмосферу.

Талантливый режиссер может создать удачный вариант литературного произведения, жизнь и деятельность героев которого может переноситься даже в наши дни, если он не поддается самоцельному модернизму. Этот прием указывает на актуальность проблематики данного произведения (*Шинель* Латтуады 1952; *Белые ночи* Висконти 1957).

Обращение кино к литературе наблюдается с самого начала появления „движущих картин”, т. е. уже в то время, когда оно еще не поднялось до уровня искусства. Среди первых, интересных тем мы находим и фабулу Фауста, Дон Кихота, Робинзона, Собора парижской богородицы и Отверженных, а также произведения Пушкина, Гоголя, Толстого; в настоящее время модными авторами являются М. Шолохов (*Поднятая целина*, *Тихий Дон*, *Судьба человека* и т. д.), Аксенов (*Коллеги*, *Звездный билет*), Евтушенко (*Я — Куба*), Симонов (*Живые и мертвые*). Многие классики были переведены на язык кино за несколько десятилетий истории мирового киноискусства. Одно только Воскресенье имело около двадцати американских, итальянских, японских, мексиканских, советских и т. д. киновариантов.²

Лермонтов снят только на своей родине. Хочется, однако, отметить, что „лермонтовское влияние” не исчерпывается произведениями, продолжающими жить на пленке: стиль, идеи, настроение, идейный мир Лермонтова заметны и в фильмах, не имеющих никакой связи с автором Героя нашего времени. Может показаться странным, но, на мой взгляд, „лермонтовским” считается советский фильм *Иваново детство* (1962, Тарковский): он содержит какие-то элементы очаровательного мира великого русского поэта.

Первая „лермонтовская” картина — *Песня про купца Калашникова* (1909 г). Фильм в это время, как известно, стоял еще на уровне зрелищ и имел слабое отношение к искусству. Поэтому значение экранного варианта *Песни* исчерпывается популяризацией поэмы; о других достоинствах постановки говорить не стоит. Постановщиком *Песни про купца Калашникова* был П. Чардынин³, первый профессиональный русский режиссер, автор экранизации *Власти тьмы*, *Мертвых душ*, *Пиковой дамы*, *Домика в Коломне*, *Обрыва*. Чардынин во всех своих картинах обращал внимание в первую очередь на актерскую игру, на мимику и жесты своих актеров.

² Knaurs Buch vom Film. München—Zürich, 1956, стр. 463.

³ Р. С о б о л е в: Люди и фильмы русского дореволюционного кино. Искусство. Москва, 1961, стр. 117—22.

По свидетельству мемуарных источников и людей, которые видели эти, не дошедшие до нас фильмы, Чардынин достиг среднего уровня. Интересно, что в *Песне* сам режиссер играл главную роль.

Спустя год экранизируется *Боярин Орша*, в 1910 году — *Маскарад* и *Вадим*. Режиссером всех трех интерпретаций является тот же Чардынин, который, после положительного отношения к фильму со стороны публики, снова и снова пытается оживить мир Лермонтова. *Маскарад* явился первым полнометражным фильмом по Лермонтову, а *Вадим* известен тем, что при постановке его „П. Чардынин окончательно отошел от «принципа» скрепления отдельных сцен надписями и снял картину целиком на натуре монтажным способом «собрав» ее так, что она имела целостное построение.”⁴

В студии А. Ханжонкова в 1913 г. — по всей вероятности, по примерам первых „лермонтовских” адаптаций — готовилась экранизация *Бэлы* (главы Героя нашего времени). Эта картина, может быть, предназначала судьбу всех фильмов по произведениям Лермонтова, потому что по сей день сняты только отдельные главы истории Печорина. Фильм ставил А. Громов и, как Чардынин в *Песне*, он сам играл главную роль. По традициям *Вадима* и в этой продукции относительно много натуральных съемок; кавказская природа, если верить современным критикам, показана во всей ее красочности.

Демон, самое поэтичное, но совсем не „кинематографичное” произведение Лермонтова в 10-ые годы был снят 2 раза. Фильмы — озвученные; демонстрация сопровождалась грамафонной записью (музыка Рубинштейна). Оба *Демона* — экранизация не поэмы, а скорее либретто.

В лермонтовской фильмографии мы не должны забывать о небольших по длине произведениях (*Беглец*, *Измаил бей*, *Тамань*, *На паперти божьего храма*). Вышел на экраны второй вариант *Маскарада*.

Третий *Маскарад* (последний дореволюционный „лермонтовский” фильм) был снят в 1917 г. в режиссуре В. Висковского. Картина, к сожалению, не сохранилась, но по отзывам современников она получилась интересной.⁵

Советское киноискусство все вернее и вернее воспроизводит Лермонтова на экране. Первые „лермонтовские” фильмы — В середине 20-ых годов — готовились в Грузии (*Бэла*, *Княжна Мери*, *Максим Максимыч*; режиссер Барский). Печорина в этой версии играл Прозоровский. В 1930 г., с целью ознкомления зрителей с романической историей жизни поэта, поставили фильм *Кавказский пленник* (подзаголовок: *Гибель Лермонтова*). Фильм неудачный; его натянутость и неестественность мешают современной публике. Другая биографическая картина о поэте — *Лермонтов* — также уступает требованиям, несмотря на то, что сценарий его был напи-

⁴ Б. Г л о в а ц к и й: Лермонтов и кино. Советский Экран. 1964/19 (187), стр. 14.

⁵ Там же

сан талантливым писателем К. Паустовским. Съемки начались в 1941 г., но — из-за военных событий — фильм был закончен только через два года. В 1941 г. С. Герасимов, режиссер *Молодой Гвардии* и *Тихого Дона*, экранизирует (уже в четвертый раз) драму *Маскарад*. Заслугой Герасимова является культурная режиссура: управление хорошим актерским коллективом (сам он играет роль Неизвестного) и воспроизведение лермонтовской атмосферы. Необходимо, однако, отметить, что в фильме имеет место модная в это время чрезмерная театральность. *Маскарад* и снятая в 1955 г. *Княжна Мери* демонстрировались на венгерских экранах. Последний фильм пользовался относительно большим успехом, но критика приняла его умеренно. Рецензенты были правы в том, что работа Анненского во многих местах наивна; психологическая мотивация заменяется поверхностными сценами. В наши дни, к 150-летию со дня рождения М. Ю. Лермонтова, С. Ростоцкий ставит широкоформатный фильм *Герой нашего времени*. „Самое главное для авторов картины — увидеть Перочина живым, реальным человеком, освободив его от векового груза трактовок, от хрестоматийных штампов. Ростоцкий и Ивашов хотят показать Печорина не тлжившимся, ясно определенным характером, а в становлении, в развитии”, — пишется в сообщении о съемках.⁶

На основе изложенного выше можно сделать вывод: большинство фильмов, снятых по Лермонтову, считается иллюстрацией — и только. Все еще остается надежда ждать настоящих „лермонтовских” фильмов.

⁶ Ж. Э в з о в и ч: Встреча с Печориним. Советский Экран. 1964/19 (187), стр. 3

Die etymologischen Wörterbücher der ostslawischen Sprachen*

L. KISS

1. Das erste russische lexikographische Werk, in dessen Titel die Bezeichnung „etymologisches Wörterbuch“ vorkommt, wurde von Franciscus Hölterhof zusammengestellt: *Российской Целлариус, или этимологической российской лексикон. . . изданный Франциском Гелтергофом (Москва, 1771)*.¹ Hölterhof war Lektor, später Professor der deutschen Sprache an der Universität in Moskau. Der Haupttitel seines Wörterbuchs – „Российской Целлариус“ – weist darauf hin, dass sein Vorbild das nach etymologischen Gruppen geordnete lateinisch – deutsche Wörterbuch von Christophorus Cellarius (1638–1707) war (*Christophori Cellarii Latinitatis Liber Memorialis. Merseburg, 1680*). Später wurden zahlreiche Ausgaben dieses Wörterbuchs auch in anderen Ländern veröffentlicht. Vgl.: *Христофора Целлария краткой латинской лексикон с российским и немецким переводом. Санктпетербург, 1746*)². Cellarius wollte das Erlernen des lateinischen Wortschatzes dadurch erleichtern, dass er die abgeleiteten Wörter nicht an ihre alphabetische Stelle, sondern nach ihren Grundwörtern einreichte. Dasselbe Verfahren wurde auch von Hölterhof in seinem Wörterbuch angewandt, das eigentlich kein wirkliches etymologisches Wörterbuch, sondern ein wortableitendes Wörterbuch: *словопроизводный словарь* mit praktischer Zielsetzung darstellt. Hölterhof fasste nur die Wörter in einer Familie zusammen, die in sehr enger Verwandtschaft sind und einen klaren Zusammenhang verraten (z. B. *лгу: ложь, ложный, лживый* usw.). Die Wörter, die in einer ferneren Beziehung zueinander stehen (z. B. *бодрый: бдеть: кислый: квас* usw.), wurden aber von ihm nicht erfasst. Im

*Ungarisch: A keleti szláv nyelvek etimológiai szótárai (Szótártani tanulmányok. Szerkesztette: Ország László. Budapest, 1966. 323–40+Tabelle).

¹Zum Wörterbuch Hölterhofs s. И. В. Ягич, История славянской филологии. Санктпетербург, 1910, 82. — Р. М. Цейтлин, Краткий очерк истории русской лексикографии (словари русского языка). Москва, 1958, 23–24.

²Zu der mit ungarischer und tschechischer Erläuterung erweiterten Ausgabe des Wörterbuchs von Cellarius s. JÁNOS MELICH, A magyar szótáriróadalom (Die ungarische Wörterbuchliteratur). Budapest, 1907, 194–6. — LÁSZLÓ GÁLDI, A magyar szótáriróadalom a felvilágosodás korában és a reformkorban (Die ungarische Wörterbuchliteratur in der Zeit der Aufklärung und im Reformzeitalter). Budapest, 1957, 79–85.

Schlusskapitel des Wörterbuchs finden wir die Sammlung der in der russischen Sprache gebräuchlichen Fremdwörter.³

2. „Российской Целлариус“ Hölterhofs spielte in der Schaffung des ersten russischen akademischen Wörterbuchs (Словарь Академии Российской. Санктпетербург, 1789—1794) eine Rolle. Auch dieses Wörterbuch ist auf dem Prinzip der Wortableitung aufgebaut. In den Fragen der Wortbildung wurde der „Российской Целлариус“ als Handbuch von den Verfassern gebraucht.

Im Laufe des XIX. Jahrhunderts wurden mehrere russische Wörterbücher mit etymologischer Zielsetzung zustande gebracht, von denen die folgenden der grössten Beliebtheit erfreuten: Ф. РЕЙФ: Русско—французский словарь, в котором русские слова расположены по происхождению; или Этимологический лексикон русского языка (I—II. Санктпетербург, 1835—1836. — Ф. ШИШКЕВИЧ: Корнеслов русского языка, сравненного со всеми главнейшими славянскими наречиями и с двадцатью четырьмя иностранными языками (I—II. Санктпетербург, 1842). Diese Wörterbücher müssen natürlich mit dem Masstab ihrer Zeit eingeschätzt werden. Heute haben sie nur für die Wissenschaftsgeschichte Bedeutung.⁴

3. Was für Forderungen werden von der Sprachwissenschaft unserer Zeit an die etymologischen Wörterbücher gestellt? Die Frage kann mit den Worten von A. Debrunner beantwortet werden: „Das ideale etymologische Wörterbuch . . . müsste folgende Angaben enthalten: 1. Zeit, Art und Häufigkeit der Belege und, soweit wichtig, der belegten Formen, Ableitungen und Zusammensetzungen; 2. Vergleichung mit verwandten Sprachen oder mit Sprachen, aus denen die Wörter entlehnt sind (allenfalls auch Angabe der Sprachen, in die sie entlehnt sind); 3. Verzeichnis und Kritik der gesamten wissenschaftlichen Literatur über das Wort. Wo auf einen so umfassenden Plan aus begreiflichen Gründen verzichtet und . . . nur ein «kurzgefasstes» Wörterbuch ins Auge gefasst wird, erhebt sich die Frage, was an dem Idealplan abgebaut werden muss und kann und welcher der drei genannten Punkte am stärksten hervorgehoben werden soll“ (КРАТЫЛОС 1 [1956.], 34). Von einem etymologischen Wörterbuch werden demgemäss dreierlei Aufschlüsse erwartet: 1. wortgeschichtliche Dokumentation, 2. etymologische Erklärung, 3. Zusammenfassung der früheren Fachliteratur.

³ Hölterhof stellte später auch ein alphabetisches russisches—deutsches—lateinisches Wörterbuch zusammen: Российской лексикон по алфавиту, с немецким и латинским переводом, изданный Франциском Гелтергофом. Москва, 1778.

⁴ Vgl. Цейтлин а.а.О. 24, 47—53. Die Angaben über die zwischen 1825 und 1880 herausgegebenen russischen etymologischen Wörterbücher s. Библиографический указатель литературы по русскому языкознанию с 1825 по 1880 год. Выпуск II. Москва, 1954, 72—6. Über die seit 1880 erschienenen, zum Schulgebrauch zusammengestellten Wörterbücher berichtet S. G. Barchudarov: Н. М. Шанский, В. В. Иванов, Т. В. Шанская, Краткий этимологический словарь русского языка. Пособие для учителя. Москва, 1961, 6—12.

Untersuchen wir nun die russischen etymologischen Wörterbücher von GORJAJEV, PREOBRAŽENSKIJ, VASMER und ŠANSKIJ – IVANOV – ŠANSKAJA, sowie den bisher veröffentlichten Teil des neuen russischen etymologischen Wörterbuchs, das an der Universität von Moskau vorbereitet wird, vom Gesichtspunkte der drei Forderungen aus. Dabei soll berücksichtigt werden, mit welchen Hilfsmitteln (mit sprachgeschichtlichen Wörterbüchern usw.) die einzelnen Verfasser von der Sprachwissenschaft ihres Zeitalters geholfen wurden und wie sie ihre Aufgaben unter den gegebenen Möglichkeiten lösen konnten.

4. Das etymologische Wörterbuch GORJAJEVs erreichte zwei Ausgaben in den 90-er Jahren des letzten Jahrhunderts (Н. В. Г о р я е в: Опыт сравнительного этимологического словаря литературного русского языка. Тифлис, 1892. Die zweite Ausgabe erschien mit verändertem Titel: Сравнительный этимологический словарь русского языка. Тифлис, 1896). Am Anfang unseres Jahrhunderts wurde das Wörterbuch mit Ergänzungen erweitert: К сравнительному этимологическому словарю русского языка (издания 1896 года). Дополнения и поправки. Тифлис, 1901. — Этимологические объяснения наиболее трудных и загадочных слов в русском языке. К сравнительному этимологическому словарю русского языка. Новые дополнения и поправки. Тифлис, 1905. — Die weiteren Bemerkungen beziehen sich auf die 2. Ausgabe des Wörterbuchs.

Das etymologische Wörterbuch GORJAJEVs erfasst die etymologischen Erklärungen von etwa 6400 russischen Wörtern. Der Aufbau der Wörterbuchartikel legt ein Zeugnis davon ab, dass der Verfasser vor allem auf den Schulunterricht Rücksicht nahm, was darauf zurückzuführen ist, dass er selbst als Gymnasiallehrer an einer Schule tätig war. Sein Werk verdient aber nicht nur wegen seiner Nützlichkeit im Schulunterricht unsere Aufmerksamkeit, sondern auch darum, weil er auf LX Seiten im Abschluss seines 451 Seiten umfassenden Wörterbuchs den Versuch macht, den russischen Wortschatz in etymologischen Schichten zu erfassen. Die Wörter, die zum Erbgut gehören, wurden in acht Gruppen, die Lehnwörter in zehn Gruppen eingeteilt. Die in den einzelnen Gruppen erfassten Wörter werden aber nicht alle im ersten Teil des Werkes im eigentlichen Wörterbuch aufgezählt. Die Gruppe der ungarischen Lehnwörter umfasst z. B. folgende Wörter: „*Бекеша, бузина, ветшикетъ и витешкетъ,? выжлецъ, дол(о)манъ, драбантъ* (въ нѣмъ), *киверъ, колбаса, лашки* малор., *мадьяръ, ментикъ, шишакъ*“ (S. XXXVIII). Unter den Stichwörtern des eigentlichen Wörterbuchs fehlen aber die folgenden Wörter: *ветшикетъ драбант*.

GORJAJEV stellte sein etymologisches Wörterbuch unter schweren Umständen zusammen. Es war fast eine Kühnheit von ihm, fern von den reich eingerichteten Bibliotheken der Zentren der Slawistik in einem Gymnasium von Tiflis, jenseits des Kaukasus so eine verantwortungsvolle Aufgabe in einer Zeit

zu unternehmen, als die Sprachwissenschaft die zu einer solchen Synthese nötigen Bücher noch gar nicht besass. Die russische historische Lexikographie stand damals besonders schlecht. Der erste Band des altrussischen Wörterbuchs von I. I. SRESNEVSKIJ erschien erst 1893 und das altrussische Wörterbuch von A. DUVERNOIS wurde nur im Jahre 1894 veröffentlicht, so konnte GORJAJEV sie nur höchstens zu der 2. Ausgabe seines Wörterbuchs benützen. Die Lage war mit den etymologischen Wörterbüchern der slawischen Sprachen auch nicht besser. Das allgemeine slawische etymologische Wörterbuch von MIKLOSICH (1886) stand wohl zur Verfügung, aber noch keine slawische Sprache hatte ein eigenes, ausführliches etymologisches Wörterbuch. Ein wertvolles Nachschlagewerk auch zur Erklärung der Abstammung der russischen Wörter liess sich das von JA. K. GROT redigierte russische akademische Wörterbuch an, aber der I. Band, der 1891 – 1895 erschien, enthielt nur die Wörter von А – Д.

Auf Grund der Vorhergesagten ist es kein Wunder, dass die auch sonst kurz gefassten Wörterbuchartikel meistens nur eine Erläuterung zur Abstammung des Wortes bieten; eine wortgeschichtliche Dokumentation findet man selten in ihnen. Der Hinweis auf die Fachliteratur beschränkt sich hauptsächlich auf die Erwähnung des Namens des Verfassers; die genauen Angaben des Fundorts fehlen im allgemeinen. Ausser dem Namen von MIKLOSICH kommen manchmal die Namen von POTEBNJA, GROT, DUVERNOIS, JAGIČ, SOBOLEVSKIJ, BAUDOIN de COURTENAY, BRANDT, BRUGMANN, LESKIEN, LITTRÉ, DIEZ, CURTIUS u.a. in den Wörterbuchartikeln vor. Zu Anfang des Wörterbuchs wird öfters auf die Feststellungen des Grotschen akademischen Wörterbuchs hingewiesen.

Bei den Erläuterungen der aus dem slawischen Erbgut herrührenden russischen Wörter werden im allgemeinen auch die entsprechenden Wörter der ukrainischen, weissrussischen, altkirchenslawischen, serbokroatischen, tschechischen und polnischen Sprachen angeführt; manchmal wird auch das entsprechende bulgarische Wort in die Zusammenstellung mit einbezogen. Der Verfasser zieht einen reichlichen Stoff zum Vergleich auch aus dem Wortschatz der anderen indoeuropäischen Sprachen an. Er strebt offensichtlich an, die Wörter der Sprachen zu erfassen, die als Unterrichtsgegenstände in der Schule (griechisch, lateinisch, deutsch usw.) vorkommen.

Was nun die Frage betrifft, ob die etymologischen Erläuterungen von GORJAJEV richtig sind oder nicht, kann man sich ein Bild auf Grund der obenangeführten russischen Wortgruppe machen, die GORJAJEV für Wörter ungarischer Herkunft hielt. Das Wort *бежеша* 'Überrock mit Schnüren und Quasten' stammt nicht aus dem Ungarischen, sondern aus dem Polnischen; das ist der Fall auch mit dem ungarischen Wort *bekecs*, *bekes* 'Pelzjacke' (s. Л. Киш: *Этимологические исследования по русскому языку. Выпуск IV. Москва, 1963, 48 – 52*). Die Wörter *бузина* 'Holunder' und *колбаса* 'Wurst' stammen nicht aus dem Ungarischen, sondern gerade die ungarischen Wörter *bodza* 'Holunder' und *kolbász* 'Wurst' wurden aus irgendeiner slawischen Sprache

übernommen (s. ISTVÁN KNEZSA, A magyar nyelv szláv jövevény-szavai [Die slawischen Lehnwörter der ungarischen Sprache]. B.I. Budapest, 1955, 96, 272). Die Abstammung des Wortes *кусер* 'Tschako' ist noch immer unbekannt (s. FR. SLAWSKI, Słownik etymologiczny języka polskiego. II. Kraków, 1958—1965, 180—2), aber es kann keineswegs aus dem Ungarischen stammen, weil es kein solches Wort im Ungarischen gibt. Bei den anderen Wörtern, die bei GORJAJEV im Verzeichnisse der Wörter ungarischer Abstammung vorkommen, besteht die Möglichkeit der ungarischen Herkunft tatsächlich, obwohl die Einzelheiten noch meistens ungeklärt sind. Das Wort *ветушкет* kann auf das ungarische Wort *vitészkötés* 'Verschnürung' zurückgehen. Über die Wörter *выждец* 'Jagdhund' und *лашки* 'Nudeln' s. KNEZSA a.a.O. I, 306—7 (s.v. *laska*) und 783—4 (s.v. *vizsla*). Über *долман* 'Husarenjacke' s. ZOLTÁN GOMBOCZ—JÁNOS MELICH: Magyar etymologiai szótár (Ungarisches etymologisches Wörterbuch). I. Budapest, 1914—1930, 1282—3; MAX VASMER, Russisches etymologisches Wörterbuch. I. Heidelberg, 1953, 360. Über *драбант* 'Trabant, Begleiter' s. VASMER a.a.O. I, 366; DEZSŐ PAIS: Magyar Nyelv LVI (1960), 166—72; GERTA HÜTTL WORTH: Foreign Words in Russian. A Historical Sketch, 1550—800. Berkeley and Los Angeles, 1963, 71. Über *мадьяр* 'Ungar' s. GÉZA BÁRCZI, Magyar szöfejtő szótár. Budapest, 1941, 194—5; VASMER a.a.O. II, 87. Über *ментик* 'verschnürte Husarenjacke' s. BÁRCZI a.a.O. 202; VASMER a.a.O. II, 117. Über *шумак* 'Helm' s. КИШ a.a.O. IV, 62—5.

Aus unseren Untersuchungen folgt, dass ein bedeutender Teil der Etymologien von GORJAJEV nach dem heutigen Stand der Sprachwissenschaft als veraltet und unzuverlässig zu erachten ist. Das bedeutet aber nicht soviel, dass das Werk GORJAJEVs durch die neueren russischen etymologischen Wörterbücher überflüssig gemacht wurde, das die Forscher ohne weiteres entbehren können. Das ist keineswegs der Fall, seine Feststellungen sind ab und zu noch nützlich. Wenn man z.B. etwas Näheres über die Entwicklung der einzelnen Bedeutungen des russischen Wortes *початок* 'Anfang; Anschnitt, Anbruch; Spindel voll Garn; Kolben' erfahren will, bieten die Wörterbücher von ПРЕОБРАЖЕНСКИЙ, VASMER, ŠANSKIJ—IVANOV—ŠANSKAJA keinen Aufschluss, aber das Wörterbuch von GORJAJEV enthält folgende Angabe: „По-ча-т-ок-ъ: 1, веретено пряжи, представляемое им Ъющимъ одинъ початокъ, — одно начало пряжи, одну нить; 2, колосъ кукурузы, по сходству съ веретеномъ пряжи (*Потебня*)” (S. 277).

Für ausländische Forscher war das Wörterbuch GORJAJEVs lange Zeit die wichtigste Quelle, aus der sie Kenntnisse über die etymologischen Fragen des russischen Wortschatzes schöpfen konnten. Es wird als Quelle im Literaturverzeichnis folgender Werke erwähnt: KARL LOKOTSCH, Etymologisches Wörterbuch der europäischen (germanischen, romanischen und slavischen) Wörter orientalischen Ursprungs. Heidelberg, 1927.; GOMBOCZ—MELICH, Magyar etymologiai szótár. I. Budapest, 1914—1930. Gleichzeitig fehlt das etymologische

Wörterbuch PREOBRAŽENSKIJS, das wegen des Ausbruchs des I. Weltkrieges nur in wenigen Exemplaren ins Ausland kam, im Literaturverzeichnis der erwähnten zwei Werke.

5. Das in zwei Bänden geplante etymologische Wörterbuch A. PREOBRAŽENSKIJS (А. Преображенский, Этимологический словарь русского языка) wurde in Moskau in Heften veröffentlicht. Der Herausgabe des I. Bandes (А—О. Москва, 1910—1914) folgte die erste Hälfte des II. Bandes (П—С у л е я. 1914—1916) verhältnismässig bald nach. Mit dem 14. Heft hörte aber die Veröffentlichung des Wörterbuchs auf. Preobraženskij starb 1918. Bis zu diesem Jahr war die Handschrift des übrigen Teiles des Wörterbuchs fertig. Die dem Wort *суля* unmittelbar nachfolgenden Wörterbuchartikel wurden in den Druck gegeben; R. JAKOBSON und A. DURNOVO sahen auch die Fahnenkorrektur⁵ davon. Dieser Teil des Wörterbuchs — der Schluss der Wörter mit dem Anfangsbuchstaben С und der Anfang der Wörter mit dem Anfangsbuchstaben Т — scheint irgendwie verlorengegangen zu sein; die Öffentlichkeit weiss auch noch heute nicht, wo er stecken kann. Der übrige handschriftliche Teil des Wörterbuchs ist aber — wenn auch mit grössen Lücken (die Wörter mit den Anfangsbuchstaben Ф und Х fehlen gänzlich) erhalten und wurde im Jahre 1949 gedruckt (Выпуск последний. Т е л о—Я ш у р. Академия Наук СССР. Труды Института русского языка. Том I. Москва—Ленинград, 1949. 1—144). Da ergab sich ein Ereignis, das in der Geschichte der etymologischen Wörterbücher einzig und allein dasteht: in einer kurzen Zeit wurde das vollständige Material des Wörterbuchs von PREOBRAŽENSKIJ, das im Druck erschien, mit phototypischem Verfahren in drei Ländern: in den Vereinigten Staaten, in China und in der Sowjetunion veröffentlicht. (Etymological Dictionary of the Russian Language by A. G. PREOBRAZHENSKY. New York, 1951.—Die chinesische Ausgabe [? 1956.] hat kein eigenes Titelblatt.—Die sowjetische Ausgabe: I—II. Москва 1958) [in einem Bande], 1959 [in zwei Bänden]). Durch diese Ausgaben wurde das Wörterbuch in allen Teilen der Welt wirklich zugänglich gemacht.⁶

Gorjajev ähnlich war Preobraženskij eigentlich kein Sprachwissenschaftler, sondern Gymnasiallehrer. Als Pädagog konnte er zu den besten gezählt werden. Unter seinen Schülern zeichnete sich A. A. Šachmatov (1864—1920) aus, dessen Interesse für die russische Sprachgeschichte wohl von Preobraženskij

⁵ Wie die Fahnenkorrekturen und die Handschrift der weiteren Teile des Wörterbuchs nach dem auf dem Lande erfolgten Tode Preobraženskij in seiner Wohnung in Moskau vorgefunden wurden und wie diese Schriften durch Vermittlung von D. N. Ušakov in den Besitz der Akademie der Wissenschaften gelangten, s. R. JAKOBSON: Word VII (1951), 187; s. noch M. VASMER: Zeitschrift für slavische Philologie XXII (1954), 430.

⁶ Unter den Rezensionen über das etymologische Wörterbuch Preobraženskij s. M. VASMER: Rocznik Slawistyczny. V (1912), 125—31, Zeitschrift für Slavische Philologie, XXII (1954), 430—1. — Н. М. Каринский: Журнал Министерства Народного Просвещения. LXXI (1917. Oktober), 1—20. — М. Коген: Известия Отделения русского языка и словесности Российской Академии наук XXIII (1918), 19—32.— Б. М. Ляпунов: Известия Отделения русского языка и словесности АН СССР XXX (1926), 1—22.

erweckt wurde. Preobraženskij stand mit zahlreichen vorzüglichen Linguisten, besonders mit denen, die in Moskau lebten, in persönlicher Verbindung. F. F. Fortunatov, F. Je. Korš, A. A. Šachmatov, M.O. Attaja, V.F. Miller und andere versahen ihn oft mit Ratschlägen und Auskünften in Fragen, die ihr Fachgebiet betrafen. Preobraženskij stellte auch sonst sein etymologisches Wörterbuch unter viel günstigeren Umständen, als sein Vorgänger aus Tiflis, Gorjajev zusammen. Seit der Herausgabe des Wörterbuchs von Gorjajev machte die Sprachwissenschaft grosse Fortschritte. Zur historischen Dokumentation der russischen Wörter konnte er neben dem Wörterbuch von Duvernois schon auch das vollständige Material des umfangreichen Wörterbuchs von Sreznevskij benutzen. In den slawischen etymologischen Forschungen bedeutete das slawische etymologische Wörterbuch E. Bernekers, dessen erste Hefte 1908 erschienen, einen wirklichen Wendepunkt. Die Veröffentlichung des Wörterbuchs hörte mit dem 11. Heft beim Stichwort *морь* auf. Preobraženskij hatte scheinbar neun Hefte des Wörterbuchs von Berneker in der Hand, die er gebrauchen konnte. In den Wörterbuchartikeln der Wörter *лифъ*, *лихва* und *лихъ* beruft er sich auf Seite 717 des Wörterbuchs von Berneker. Eine Berufung auf eine Seite mit höherer Nummer konnte ich in seinen Wörterbuchartikeln nicht vorfinden. — Die Gewandtheit Preobraženskij's in der Fachliteratur war sehr gross. Kaum fehlt ein einziges wichtiges Werk in seinem Literaturverzeichnisse.⁷ Man soll aber nicht verschweigen, dass die Dissertation Christianis von ihm nicht erwähnt wird (W.A. CHRISTIANI, Über das Eindringen von Fremdwörtern in die russische Schriftsprache des XVII. und XVIII. Jahrhunderts. Berlin, 1906).

Die Wörterbuchartikel von Preobraženskij verteilen sich in drei Absätze. Der erste Absatz enthält das Stichwort und seine Ableitungen, d.h. er umfasst je eine vollständige Wortfamilie. Zur Benützung des Wörterbuchs ist eine gewisse linguistische Vorbildung nötig; man muss z. B. wissen, dass die Wörter *запас* 'Vorrat; Reserve', *опасный* 'gefährlich', *спаситель* 'Erlöser, Heiland' Ableitungen des Wortes *насту* 'weiden, hüten' sind, die man also im Wörterbuchartikel dieses Wortes suchen muss. — Der zweite Absatz enthält die slawischen Entsprechungen in folgender Reihenfolge: ukrainisch, weissrussisch, altrussisch (d. h. die Angaben der alten ostslawischen Sprachdenkmäler unabhängig von den Entstehungsorten), altkirchenslawisch, slowenisch, bulgarisch, serbokroatisch, tschechisch, polnisch, ober- und nieder-sorbisch, polabisch. Slowakische und kaschubische Angaben kommen in der Aufführung nicht vor. Ungewöhnlich ist die Einfügung des Slowenischen unmittelbar nach dem Altkirchenslawischen und vor dem Bulgarischen; in dieser Einteilung scheint die pannonische Theorie von Kopitar und Miklosich zu spuken. — Im dritten Absatz behandelt der Verfasser die Abstammung des Wortes, indem er die entsprechenden Wörter der anderen indoeuropäischen Sprachen und die

⁷ Der Gebrauch des Wörterbuchs Preobraženskij's ist dadurch erleichtert, dass das Abkürzungssystem seines Literaturverzeichnisses mit dem Bernekers übereinstimmt.

erschlossene urindoeuropäische Wurzel angibt. Wenn es sich um einen Streitfall handelt, geht er auf die entgegengesetzten Meinungen ein und deutet meistens auch darauf hin, wer von den Streitenden und in welchem Masse er recht haben solle. — Der Aufbau des Wörterbuchartikels der Lehnwörter, von denen übrigens nur die älteren im Wörterbuch behandelt werden, ist anders bewandt, da er nur zwei Absätze umfasst.

Das grosse Verdienst des Wörterbuchs von Preobraženskij bilden die gewissenhafte Zusammenfassung der früheren etymologischen Meinungen und seine sorgfältige bibliographische Arbeitsmethode. Preobraženskij war nicht bemüht, seine eigenen, selbständigen Ansichten in allen Fragen zu betonen, sondern er wollte den Forschern ein brauchbares Mittel in die Hand geben, und diese Zielsetzung wurde von ihm erreicht.

6. 1950 veröffentlichte Max Vasmer, Professor der Slawistik an der Universität von Berlin das 1. Heft seines russischen etymologischen Wörterbuchs, und nach acht Jahren, im Jahre 1958, als das letzte, das 27. Heft erschien, bekam die Slawistik ein Werk in die Hand, das vollständiger und vollkommener ist als alle frühere russische und andere slawische etymologische Wörterbücher, (MAX VASMER, Russisches etymologisches Wörterbuch. I—III. Heidelberg, 1953—1958). Die drei Bände, die ein homogenes Ganze bilden, enthalten etwa 12.900 Wörterbuchartikel, deren wissenschaftliches Niveau gleichmässig hoch ist. Das russische etymologische Wörterbuch Vasmers bildet den Abschluss seines langen und erfolgreichen Wirkens und die Zusammenfassung seiner Erfahrungen, die er während seines meistens mit etymologischen Forschungen verbrachten Lebens erwarb.⁸ Das war seine höchste wissenschaftliche Bestrebung seit den Jahren 1906—1909, und dieser Zielsetzung blieb er trotz aller Schwierigkeiten treu. 1944 wurde seine Wohnung durch Bomben beschädigt, wobei alle gesammelten Karteizetteln seines Wörterbuchs, seine zahlreichen Handschriften und seine ganze Bibliothek vernichtet wurden. Trotzdem verlor Vasmer seinen Mut nicht, sondern er begann, das Material wieder zu sammeln, und machte die Handschrift seines Wörterbuchs während verhältnismässig sehr kurzer Zeit, in den Jahren 1949—1956 druckfertig. Von den Slawisten der ersten Hälfte des XX. Jahrhunderts war er gewiss allein fähig, diese Arbeit zu leisten, nicht nur aus dem Grunde, weil kein Sprachwissenschaftler ausser ihm so tiefe und weite Sprachkenntnisse besass, sondern auch darum, weil seine Zielbewusstheit, seine feste Beharrlichkeit nicht übertroffen werden konnten. Bei der Auswahl der Stichwörter seines Wörterbuchs bemühte er sich,

⁸ Zur wissenschaftlichen Laufbahn Max Vasmers (1886—1962) s. den Nekrolog von Margarete Woltner über Vasmer (Zeitschrift für Slavische Philologie XXXI [1963], 1—91). — Das Verzeichnis der wissenschaftlichen Werke Vasmers s. Festschrift für Max Vasmer zum 70. Geburtstag am 28. Februar 1956. Berlin, 1956, 1—22 (Aus den Jahren 1906—1955). — M. WOLTNER: Zeitschrift für Slavische Philologie XXXI (1963), 19—21 (Aus den Jahren 1955—1962).

nach Möglichkeit das Maximum zu bieten. Ausser dem Wortschatz der modernen russischen Schriftsprache berücksichtigte er sorgfältig auch alle ältere und mundartliche Wörter, die vom Gesichtspunkt der Sprachwissenschaft und Kulturgeschichte, bzw. der älteren ethnischen Verhältnisse aus eine Beweiskraft besitzen. Ausser den Gattungsnamen nahm Vasmer auch nicht wenige geographische Namen, Personennamen unter die Stichwörter auf. Auch die meistens sehr schwer analysierbaren Völkernamen wurden nicht weggelassen, obwohl diese im allgemeinen in einer ungenügenden Weise in den etymologischen Wörterbüchern behandelt werden. — Das Wörterbuch umfasst also — man kann sagen — den ganzen russischen Wortschatz, sogar noch etwas mehr, denn viele Lexeme kommen darin als Stichwörter vor, die eigentlich keinen grossrussischen, sondern mehr einen ukrainischen oder weissrussischen Charakter haben (*бруд* 'Schmutz', *кволий* 'schwach, zart', *лазня* 'Leiterbrett; Badstube', *ланцуг* 'Kette', *праца* 'Arbeit', *рада* 'Rat', *слимак* 'Schnecke', *хиба* 'etwa, ob', *хулавый* 'geschickt, erfahren', *цвинтарь* 'Friedhof', *швыдкий* 'schnell, eifrig', *щирый* 'wirklich, echt' usw.). Die aufgezählten Beispiele zeigen, dass auch die Forscher des ukrainischen und weissrussischen Wortschatzes das Wörterbuch von Vasmer nicht entbehren können; es soll nicht als einfach russisches Wörterbuch, sonder als ostslawisches etymologisches Wörterbuch eingeschätzt werden.

Die zur wortgeschichtlichen Dokumentation nötigen Angaben schöpfte Vasmer einerseits aus den vorliegenden, weit unzulänglichen (besonders was den Wortschatz des XVI. und XVII. Jahrhunderts betrifft), russischen sprachgeschichtlichen Wörterbüchern (es scheint nur Г. Е. Кочин, *Материалы для терминологического словаря древней России*. [Москва — Ленинград, 1937] ihm unzugänglich zu sein), andererseits sammelte er dieselbe Angaben aus den veröffentlichten Quellen. Von einem Slawisten, der fern von den grossen Bibliotheken und lexikographischen Archiven von Moskau und Leningrad arbeitet, kann man nicht mehr erwarten; Vasmers Leistung ist auch auf diesem Gebiete imponierend. An dieser Einschätzung kann die Tatsache nichts ändern, dass der von Vasmer angegebene Zeitpunkt des Vorkommens einiger Wörter schon immer wieder von den Forschern korrigiert (d. h. auf frühere Zeiten datiert) wird. Man soll daran denken, dass Vasmer auch die wortgeschichtlichen Erläuterungen, die sich in dem parallel, zu gleicher Zeit veröffentlichten russischen akademischen Grosswörterbuch (*Словарь современного уресского литературного языка*. I. — XVII. Москва — Ленинград, 1950—1965) befinden, nicht gebrauchen konnte. Der Zeitpunkt des ersten Vorkommens russischer Wörter lässt sich erst dann mit beruhigender Genauigkeit feststellen, wenn entsprechende sprachgeschichtliche Wörterbücher zur Verfügung stehen.

Bei der Erläuterung der Etymologie der Stichwörter fasst Vasmer die früheren Meinungen in einem ruhigen Tone und möglichst kurz zusammen, wobei er den einzelnen Ansichten gegenüber den Standpunkt des Kritikers vertritt.

Oft gibt er eine neue, originelle Etymologie, aber die ältere Literatur wird auch in diesen Fällen von ihm angegeben. Aus den Wörterbuchartikeln kann man eine fast vollständige Bibliographie der vor dem Jahre 1949 erschienenen Veröffentlichungen vorfinden. Die seit 1949 veröffentlichte, sehr umfangreiche etymologische Literatur vermochte Vasmer schon nur teilweise zu verwerten.

Die im Geiste der traditionellen Sprachwissenschaft abgefassten Wörterbuchartikel Vasmers sind frei von jedem Haschen nach dem Modernen und Originellen, was mit dem sprachwissenschaftlichen Interesse Vasmers ganz und gar übereinstimmt, wie er selbst darüber berichtet: „Ich habe mich . . . mehr für die Quellen als für die sprachwissenschaftlichen Theorien interessiert“ (VASMER, Russ. Etym. Wb. III, 505). In den Erörterungen Vasmers spielen meistens die regelmässigen phonetischen Entsprechungen die grösste Rolle, obwohl die Erscheinungen, die mit der Entstehung der expressiven Wörter in Verbindung stehen, selbst andere Momente in ihnen nicht fehlen. Die semasiologischen Beziehungen der Wörter werden aber gewissermassen durch die Untersuchung der phonetischen Probleme in den Hintergrund gedrängt; dieser Tatsache war Vasmer selbst bewusst. Er äusserte sich darüber folgendermassen: „Hätte ich die Arbeit von neuem zu beginnen, dann würde ich den Lehnübersetzungen und der semasiologischen Seite grössere Beachtung schenken“ (VASMER, Russ. Etym. Wb. III, 507).

Im Unterschied von dem nach Wortgruppen aufgebauten Wörterbuch Preobraženskij's etymologisiert Vasmer im allgemeinen je ein Wort in jedem Wörterbuchartikel. Bei den Erbwörtern (vgl. z. B. *жрать, жру* 'fressen') werden die Entsprechungen aus den slawischen Sprachen in folgender Reihenfolge mitgeteilt: ukrainisch, weissrussisch, altrussisch, altkirchenslawisch (bei Vasmer altbulgarisch), bulgarisch (im Neubulgarischen fehlt das entsprechende Wort von *жрать*), serbokroatisch, slowenisch, tschechisch, slowakisch, polnisch, ober- und niedersorbisch. Bei den Wörtern aus dem indoeuropäischen Nachlass wird die ausserslawische indoeuropäische Verwandtschaft von Vasmer bis auf die Einzelheiten behandelt. Mit der ungewöhnlich breiten Darstellung des indoeuropäischen Hintergrunds, der die eigenen etymologischen Wörterbücher der einzelnen slawischen Sprachen meistens entging, übernahm Vasmer eine Aufgabe, deren Erfüllung höchstens für den Verfasser eines allgemeinen slawischen oder noch umfassenderen etymologischen Wörterbuchs verpflichtend sein könne.

Nach grober Schätzung werden Lehnwörter etwa in der Hälfte der Wörterbuchartikel behandelt. (Die Zahl der übernommenen Gattungsnamen aus den finnisch-ugrischen Sprachen beträgt ungefähr 315.) Die etymologische Erklärung der Lehnwörter bildet keine Schwäche, sondern vielmehr eine Stärke des Wörterbuchs. Diese Tatsache ist darum merkwürdig, weil gerade die Bearbeitung der Lehnwörter den schwächsten Punkt des slawischen etymologischen Wörterbuchs Bernekers bildete. Vasmer kannte die Sprache der meisten Völker eingehend, die in der Nachbarschaft des Slawentums wohnen oder

die mit dem Slawentum im Laufe der Geschichte Berührungen hatten. Die Erforschung der Lehnwörter bildete immer einen bedeutenden Teil seines Wirkens. Während der Arbeit an seinem Wörterbuch konnte er sich oft auf die Ergebnisse seiner früheren Forschungen stützen. Unter anderen ist das der Vorteil davon, wenn ein etymologisches Wörterbuch von einem Wissenschaftler zusammengestellt wird, der systematische und selbständige Forschungen auf dem Gebiete der Etymologie trieb.

Das etymologische Wörterbuch Vasmers ist in strenger Bedeutung des Wortes ein „magnum opus“ (vgl. V. МАШЕК: *Slavia* XXVIII [1959], 280)⁹, dessen Bearbeitung vom Verfasser allein, ohne jede äussere Hilfe durchgeführt wurde. Das Wörterbuch zeichnet sich vor allem durch seinen Reichtum an Material, die Gleichmässigkeit der Konstruktion, die einheitliche Behandlung vom Anfang bis zum Ende, den informativen Wert der Wörterbuchartikel, die Gerechtigkeit der kritischen Bemerkungen und die Stichhaltigkeit der vom Verfasser aufgestellten, neuen Etymologien aus. Wo Vasmer notwendig sah, schämte er sich nicht wegen der Ausdrücke „unklar“, „dunkel“, „unerklärt“, „ein schwieriges Wort“ nicht. Diese negativen Feststellungen sollten die Fachleute zur weiteren Forschung anregen. Über Einzelheiten kann man natürlich mit Vasmer diskutieren (wer hat wohl immer und in allem recht?), aber man muss das Wörterbuch im ganzen sehr hoch schätzen. Vasmer gab den Slawisten ein solides Arbeitsgerät in die Hand, das noch lange Zeit für jede etymologische Forschung der slawischen Sprachen unentbehrlich wird.

7. In der sowjetischen Sprachwissenschaft war die Atmosphäre vor der Diskussion über die Sprachwissenschaft im Jahre 1950 für etymologische Forschungen nicht günstig. Die Erklärung dafür lag in der Tatsache vor, dass die

⁹ Die Angaben der meisten Rezensionen über das Wörterbuch Vasmers s. Zeitschrift für Slavische Philologie XXII (1954), 431; XXIX (1961), 447; Neuphilologische Mitteilungen LX (1959), 215. — Der Wörterbuch-Ausschuss der Abteilung für Sprache und Literatur der Akademie der Wissenschaften der Sowjetunion hielt am 2. und 3. December 1959 seine 5. Plenarsitzung, wobei die Diskussion über das Wörterbuch Vasmers einen Punkt der Tagesordnung bildete (s. Вопросы языкознания IX (1960. № 2, 154—9). Das Material der Referate, die bei der Sitzung vorgetragen wurden, ist auch gedruckt erschienen: О. Н. Трубачев: Об этимологическом словаре русского языка. Вопросы языкознания IX (1960). № 3, 60—9. — В. Н. Т о п о р о в: О некоторых теоретических основаниях этимологического анализа. Вопросы языкознания IX (1960). № 3, 44—59. — Э. А. М а к а е в: Индо-европейские этимологии в словаре Фасмера. Лексикографический сборник V (1962), 3—10. — Э. В. С е в о р т я н: О тюркских элементах в „Русском этимологическом словаре“ М. Фасмера. Лексикографический сборник V (1962). 11—29. — Б. А. С е р е б р е н н и к о в: О финно-угорских этимологиях в „Этимологическом словаре русского языка“ М. Фасмера. Лексикографический сборник V (1962), 30—5. — Н. М. Ш а н с к и й: О содержании словарных статей, посвященных М. Фасмером этимологическому объяснению внутриславянских дериватов. Этимологические исследования по русскому языку III (1961), 59—72. S. posh. Н. М. Ш а н с к и й: Замечания об этимологизации заимствованных слов в „Русском этимологическом словаре“ М. Фасмера. Этимологические исследования по русскому языку IV (1963), 176—84. — Sławski: Język Polski XXXIV (1954), 133—6, XXXVI (1956), 70—3, XXXVIII (1958), 228—30. — V. P o l á k: Nad novými etymologickými slovníky slovanskými. Rocznik Slawistyczny XVIII (1956), 20—39.

früher vorherrschende Richtung der Marristen im scharfen Gegensatz zu der vergleichenden-historischen Methode stand. Nach dem vollständigen Sturz des Marrismus entstand ein reges Interesse für die Etymologie unter den sowjetischen Linguisten. Auf die Slawisten wirkte auch das russische etymologische Wörterbuch Vasmers anregend, dessen 1. Heft gerade im Jahre 1950 erschien.¹⁰ Bald legte eine Reihe von Aufsätzen, Sammelwerken¹¹ und selbständigen Monographien¹² ein Zeugnis davon ab, dass sich ältere und jüngere sowjetische Slawisten mit Freude und Begeisterung den früher vernachlässigten Fragen der Etymologie zuwandten.¹³ Auch die Schaffung von Synthesen, etymologischen Wörterbüchern kam zur Tagesordnung. Es ist kennzeichnend, dass gleichzeitig – voneinander unabhängig – an volkstümlichen, kurzgefassten russischen etymologischen Wörterbüchern gearbeitet wurde. P. Ja. Černych, Professor von Moskau entwarf den Plan eines etwa 6000 Wörterbuchartikel enthaltenden russischen etymologischen Wörterbuchs.¹⁴ Ein Teil der Handschriften wurde abgeschlossen, aber nicht in den Druck gegeben. Das kleine russische etymologische Wörterbuch einer Arbeitsgemeinschaft, die aus drei Mitarbeitern – Šanskij, Ivanov und Šanskaja – bestand, ist auch im Druck erschienen (Н. М. Шанский — В. В. Иванов — Т. В. Шанская, Краткий этимологический словарь русского языка. Пособие для учителя. Под редакцией С. Г. Бархударова. Москва, 1961).¹⁵

„Das etymologische Wörterbuch von drei Verfassern“ kam als Hilfsmittel für den Unterricht in der Mittelschule zustande und enthielt die etymologische Erläuterung von etwa 5000 russischen Wörtern. Bei der Auswahl der Stichwörter hielten die Verfasser zunächst die allgemein benutzten Wörter der

¹⁰ Die Herausgabe des Wörterbuchs von Vasmer in russischer Übersetzung ist im Gange: Макс Фасмер, *Этимологический словарь русского языка*. Перевод с немецкого и дополнения О. Н. Трубачева. Под редакцией и с предисловием Б. А. Ларина. I (А—Д) Москва, 1964.

¹¹ S. besonders: Этимологические исследования по русскому языку. Выпуск I—IV. Москва, 1960—1963. [Московский государственный университет имени М. В. Ломоносова.] — Этимология. Исследования по русскому и другим языкам. Москва, 1963. [Академия наук СССР. Институт русского языка.]

¹² S. z. B. О. Н. Трубачев, *История славянских терминов родства и некоторых древнейших терминов общественного строя*. Москва, 1959. — О. Н. Трубачев, *Происхождение названий домашних животных в славянских языках*. (Этимологические исследования.) Москва, 1960.

¹³ Zur allgemeinen Charakterisierung der Tätigkeit der sowjetischen Linguisten, die auf dem Gebiete der Etymologie wirkten, s. О. Н. Трубачев: *Краткие сообщения Института славяноведения* № 33—34 [1961], 202—10.

¹⁴ S. *Вопросы языкознания* VIII (1959) № 2, 165.

¹⁵ Unter den Rezensionen über das Wörterbuch s. П. Я. Черных: *Русский язык в школе* XXII (1961) № 4, 95—100. — О. Н. Трубачев: *Вопросы языкознания* X (1961) № 5, 129—35. (Die Antwort des Schriftleiters und der Verfasser des Wörterbuchs: С. Г. Бархударов: *Вопросы языкознания* XI [1962] № 1, 133—5. Н. М. Шанский—Вал. В. Иванов—Т. В. Шанская: *Вопросы языкознания* XI [1962] № 1, 136—44. Die Stellungnahme der Redaktion der Zeitschrift: *Вопросы языкознания* XI [1962] № 1, 144—6.) — Л. К и ш: *Studia Slavica* VII (1961), 273—8. — JANINA SIDORSKA: *Rocznik Slawistyczny* XXII (1962), 113—8. — WIESŁAW WITKOWSKI: *Rocznik Slawistyczny* XXII (1962), 118—25. — M. VASMER: *Zeitschrift für slavische Philologie* XXX (1962), 424—30.

heutigen russischen Schriftsprache vor den Augen. Mit Rücksicht auf den popularisierenden Charakter des Wörterbuchs wurde von der Mitteilung der bibliographischen Angaben in den Wörterbuchartikeln fast völlig abgesehen, und die Verfasser begnügten sich meistens mit der Darstellung der etymologischen Interpretation, die – ihrer Meinung nach – die höchste Wahrscheinlichkeit besitzt. Das Material der anderen slawischen Sprachen und der indoeuropäischen Sprachen ausser dem Slawentum wurde sehr kurz gefasst. Die wortgeschichtliche Erläuterung beschränkte sich bloss auf allgemeine Formeln (z. B. „gemeinslawisches Wort mit indoeuropäischem Gepräge“, „gemeinslawisch“, „ostslawisch“, „eigentümlich russisch“), aber im Falle der Lehnwörter wurde meistens auch die Zeit des ersten Vorkommens mit der Genauigkeit eines Jahrhunderts angegeben.

Aus den Vorhergesagten könnte man darauf folgern, dass „das Wörterbuch der drei Verfasser“ schliesslich und endlich nichts anderes als den Auszug der früheren, eigentlich zur Befriedigung wissenschaftlicher Ansprüche zusammengestellten russischen etymologischen Wörterbücher, vor allem natürlich des Wörterbuchs von Vasmer mit pädagogischer Zielsetzung darstelle. Das stimmt aber so nicht. Die drei Verfasser strebten auch methodische Erneuerungen bei der Erläuterung der Wörter an. Die lexikographische Auffassung ihrer Vorgänger spiegelt sich gut in folgenden Worten Vasmers wider: „In einem etymologischen Wörterbuch ist jedenfalls die Vergleichung der wurzelhaften Bestandteile das wichtigste, weil dieselbe nur hier konsequent durchgeführt werden kann, während die Wortbildungselemente in speziellen Arbeiten über Wortbildung anschaulicher und ausführlicher behandelt werden können“ (Zeitschrift für slavische Philologie XXX [1962] 426). Demgegenüber meint Šanskij: „в новом этимологическом словаре русского языка все этимологии должны строиться с учетом основного правила этимологического анализа, по которому этимологизируемое слово обязательно, должно найти себе место в определенном словообразовательном ряду о разумею словами соответствующей морфологической структуры, и рассматриваться поэтому как то или иное звено процесс ассовопроизводства в последовательной цепи родственных по своей непроизводной основе (корню) слов“ (Этимологические исследования по русскому языку. Выпуск III. Москва, 1961, 72). Es besteht die Möglichkeit, dass die drei Verfasser in der Rekonstruktion der Wortbildungskette manchmal etwas mechanisch vorgehen, es ist auch zweifellos, dass sie ihre Erläuterungen durch den Einbau von grösserem Vergleichsmaterial authentischer hätten machen können, dennoch muss man feststellen, dass die nachdrückliche Betonung der Gesichtspunkte der Wortbildung auf die Arbeit der Verfasser anregend auswirkte und weitere Ergebnisse für die Forschung verspricht.

Die drei Verfasser ergänzten einen Teil der traditionellen etymologischen Erläuterungen mit wichtigen Einzelheiten, wodurch ihre Feststellungen ge-

nauer gemacht wurden. So wurden viele alte Etymologien durch neue, oft geistreiche und überzeugende Etymologien abgelöst. Es ist interessant die Wörterbuchartikel von *болтать* 'schwätzen', *выухоль* 'Bisamratte', *горлопан* 'Schreier', *лебёдка* 'liegende Winde, Kurbelwelle' usw. im Wörterbuch von Vasmer und der drei Verfasser von diesem Gesichtspunkt aus zu vergleichen. — Wenn die drei Verfasser die Bemerkungen der Kritiker berücksichtigen und an der Vervollkommnung der Wörterbuchartikel weiter arbeiten, werden sie imstande sein, das stabile russische etymologische Kleinwörterbuch zustande zu bringen.

8. Die Veröffentlichung des etymologischen Wörterbuchs von Vasmer war noch nicht vollzogen, als der Lehrstuhl für russische Sprachwissenschaft an der Universität von Moskau begann, ein neues, wissenschaftliches, umfangreiches russisches etymologisches Wörterbuch vorzubereiten. Im Dezember 1957 besprachen die Lehrer des Lehrstuhls unter Teilnahme von V. Kiparsky die Hauptprobleme des Wörterbuchs.¹⁶ Im Januar 1960 begann die Arbeitsgemeinschaft des etymologischen Kabinetts an der Philologischen Fakultät (Кабинет этимологического словаря МГУ) unter der Leitung des Dozenten N. M. Šanskij die ersten Arbeiten am neuen Wörterbuch.¹⁷ Im Jahre 1963 erschien der 1. Teil des I. Bandes, der die Wörter mit dem Anfangsbuchstaben *А* umfasst (Этимологический словарь русского языка. Том I. Выпуск 1. А. Автор—составитель Н. М. Шанский. Москва, 1963. Московский государственный университет им. М. В. Ломоносова. Филологический факультет.) Der 2. Teil des I. Bandes erschien im Jahre 1965; er enthält die Stichwörter mit dem Anfangsbuchstaben *Б*.

Der Zeitraum, der zwischen der Erscheinung des etymologischen Wörterbuchs von Vasmer und der des Wörterbuchs der Universität von Moskau liegt, ist überraschend kurz. Während dieser kurzen Zeit wurden weder die russische historische Lexikographie noch die lexikologische und etymologische Literatur in so grossem Masse bereichert, dass man das ganze Wörterbuch von Vasmer als überholt oder veraltet hätte erachten können. Die Arbeitsgemeinschaft der Universität von Moskau ist natürlich — infolge der Vorteile seiner Lage — imstande, genauere historische Dokumentation in den Wörterbuchartikeln zu geben, denn u. a. das Material von zwei lexikographischen Archiven ihnen zur Verfügung steht. Die charakteristischen Hauptzüge des neuen Wörterbuchs liegen aber darin, dass die etymologischen Erläuterungen auf Grund der von Šanskij abgefassten Prinzipien (s. oben) aufgebaut wurden, d. h. die Bestrebung fortwährend vorherrscht, den Wortbildungsprozess bis auf die Einzelheiten zu erschliessen.

¹⁶ S. Вопросы языкознания VII (1958), № 2, 168.

¹⁷ S. Этимологические исследования по русскому языку. Выпуск III. Москва, 1961, 3.

Nach den vorhergehenden Berechnungen wird das etymologische Wörterbuch der Universität von Moskau aus acht Bänden bestehen. Die Bände I–VI bearbeiten den Wortschatz der heutigen russischen Schriftsprache, die Bände VII–VIII enthalten die etymologischen Erläuterungen der russischen Personennamen und der geographischen Namen; unter den geographischen Namen werden auch die Völkernamen behandelt. Zum Wörterbuch werden später noch zwei Ergänzungsbände herausgegeben, welche die etymologische Analyse der Dialektwörter und der veralteten Wörter enthalten werden. Das Wörterbuch wird also ein ausserordentlich grosses und imponierend umfangreiches Werk darstellen.

Weil die russischen Wörter mit dem Anfangsbuchstaben *a* mit weniger Ausnahme alle Lehnwörter sind, kann der bis zum Abschluss des vorliegenden Aufsatzes erschienene Teil des Wörterbuchs der Universität von Moskau nur noch über die Bearbeitungsweise der Lehnwörter ein Bild bieten. Die Zahl der Stichwörter mit dem Anfangsbuchstaben *a* beträgt 718 (im Wörterbuch Vasmer's 452). Ihre Auswahl wurde auf Grund der erläuternden Wörterbücher der gegenwärtigen russischen Schriftsprache vollzogen. Jeder Wörterbuchartikel behandelt ein einziges Wort; die Mitglieder der Wortfamilie: *автомат, автоматизация, автоматизировать, автоматизм, автоматика, автоматический* wurden in verschiedenen Wörterbuchartikeln bearbeitet. Durch dieses Verfahren wird die gesonderte Behandlung der Lexeme ermöglicht, obwohl es nicht zu verleugnen ist, dass es sehr viel Platz beansprucht. — Die Wörterbuchartikel geben eine etymologische Erläuterung, die genügend ausführliche wortgeschichtliche Dokumentation und bibliographische Hinweise enthält. In dem benützten Literaturverzeichnis bemängeln wir einige Werke.¹⁸ — Der Wörterbuchartikel der auch in anderen slawischen Sprachen vorhandenen Lehnwörter wird mit der Aufzählung der entsprechenden Wörter der anderen slawischen Sprachen abgeschlossen. Diese Aufzählungen bieten eine Gelegenheit zu einem Vergleich innerhalb der Gruppe der slawischen Sprachen, aber es wäre hie und da angebracht gewesen, sie auch mit dem Material anderer Sprachen (Englisch, Französisch, Deutsch, Italienisch usw.) zu ergänzen und dadurch den Horizont der internationalen Kulturwörter noch mehr zu erweitern. Die internationalen Kulturwörter sind gerade aus dem Grunde international, weil sie sich nicht auf die Sprachen beschränken, die genetisch eng zusammengehören.

Nachdem das russische etymologische Wörterbuch der Universität von

¹⁸ So z. B. CARLO BATTISTI—GIOVANNI ALESSIO, *Dizionario etimologico italiano* I—V. Firenze, 1950—1957. — OSCAR BLOCH—W. VON WARTBURG, *Dictionnaire étymologique de la langue française*.³ Paris, 1960. [Zum Wörterbuch der Universität von Moskau wird die erste Ausgabe dieses Werkes aus dem Jahre 1932 benützt.] — ALEJANDRU CIOROANESCU, *Diccionario Etimológico Rumano*. Tenerife-Madrid, 1958—1961 — J. COROMINAS, *Diccionario crítico etimológico de la lengua castellana*. I—IV. Berna, 1954. — DANTE OLIVIERI, *Dizionario etimologico italiano concordato coi dialetti, le lingue straniere e la topo-onomastica*. Milano, 1961. — ERIC PARTRIDGE, *Origins. A Short Etymological Dictionary of Modern English*. London, 1959. — HANS SCHULZ, *Deutsches Fremdwörterbuch*. I. Strassburg, 1913. [Fortgeführt von Otto Basler] II. Berlin, 1942.

Moskau fertig gestellt wird, kann man wohl hoffen, dass ein weiterer Aufschwung der russischen etymologischen Forschungen erfolgen werde.

9. Ein etymologisches Wörterbuch der ukrainischen Sprache wurde noch nicht fertiggebracht, obwohl es an bezüglichen Versuchen nicht fehlte. Das slawische etymologische Wörterbuch von A. A. Potebnja (1835—1891)¹⁹ und das slawische etymologische Wörterbuch von G. A. Il'jinskij (1876—1938)²⁰ sind uns handschriftlich überliefert; beide Wörterbücher hätten dazumal auch vom ukrainischen Gesichtspunkt aus eine grosse Bedeutung gehabt. Um das Jahr 1930 beschäftigte sich ein Sonderausschuss der Ukrainischen Akademie der Wissenschaften (Комісія етимологічного словника українського язика)²¹ mit der Frage des ukrainischen etymologischen Wörterbuchs, aber das Wörterbuch kam nicht zustande. Um 1960 wurde die Vorbereitung eines kurzen ukrainischen etymologischen Wörterbuchs in den Plan des Sprachwissenschaftlichen Instituts der Ukrainischen Akademie der Wissenschaften (Інститут мовознавства ім. О. О. Потебні АН УРСР. Київ) aufgenommen und mit der Verwirklichung des Planes wurde R. V. Kravčuk beauftragt. Die Handschrift des 1. Heftes des Wörterbuchs (*a—безбеш*) war schon 1961 druckfertig²², aber sie wurde nicht herausgegeben. Man muss einem ukrainischen Linguisten in Kanada, J. B. Rudnyc'kyj den zeitlichen Vorrang einräumen, dessen ukrainisches etymologisches Wörterbuch seit 1962 in Heften (J. B. RUDNYC'KYJ, An Etymological Dictionary of the Ukrainian Language. Winnipeg. Part 1. [A—бедро] [1962. Part 2. [бедуин—брамут]. 1963. Part 3. [брамушка-вага] 1964) veröffentlicht wird.

Rudnyc'kyj begann 1941 in Prag sein etymologisches Wörterbuch vorzubereiten. Ein 12 Wörterbuchartikel enthaltendes Muster erschien schon 1945 mit dem Titel: Etymologisches Wörterbuch der ukrainischen Sprache. Probeseiten (Otto Harrassowitz). Im Jahre 1945 wurde das Zusammenstellen des Wörterbuchs in Heidelberg, seit 1949 in Winnipeg fortgesetzt. 1960 fasste Rudnyc'kyj den Entschluss, das Wörterbuch nicht in ukrainischer, sondern in englischer Sprache zu veröffentlichen. Der Entschluss wurde durch folgende zwei Argumenten begründet: 1. keine der slawischen Sprachen besitzt ein etymologisches Wörterbuch in englischer Sprache, und ein ukrainisches Wörterbuch in englischer Sprache kann auch den englisch sprechenden Forschern zugute kommen, die sich nicht nur für die ukrainische, sondern für irgendeine andere slawische Sprache interessieren, 2. in Grossbritannien, Kanada, in den Vereinigten

¹⁹ S. Українська мова. Бібліографічний покажник (1918—1961 pp.). Київ, 1963, 40.

²⁰ S. O. H. Т р у б а ч е в, Этимологический словарь славянских языков. Г. А. Ильинского: Вопросы языкознания VI (1957) №. 6, 91—6.

²¹ S. Українська мова. Бібліографічний покажник (1918—1961 pp.). Київ, 1963, 108.

²² S. O. H. Т р у б а ч е в: Краткие сообщения Института славяноведения № 33—34 (1961), 203.

Staaten, Australien und in anderen englisch sprechenden Ländern leben zwei und halb Millionen Ukrainer.²³

Im Wörterbuch Rudnyc'kyj werden ausser den Wörtern, die dem Stammbestand des gegenwärtigen literarischen Wortschatzes angehören, und ausser den bedeutenderen veralteten Wörtern alle Lexeme als Stichwörter behandelt, die vom phonetischen, semantischen, kulturhistorischen usw. Gesichtspunkt aus wichtig sind. Die geographischen Namen und Personennamen, sowie auch die Völkernamen werden entweder in selbständigen Wörterbuchartikeln oder im Wörterbuchartikel ihres Grundwortes behandelt. Zur wortgeschichtlichen Dokumentation wurden folgende Wörterbücher als Hauptquellen von Rudnyc'kyj benützt: 1. das Wörterbuch von Sreznevskij in Bezug auf das Altrussische des XI – XV. Jahrhunderts (vom Verfasser wird Old Eastern Slavic genannt); 2. die Wörterbücher von Zyzanij, Berynda und das im Bruchstück zurückgebliebene ukrainische sprachgeschichtliche Wörterbuch von Tymčenko über das Mittelukrainische des XV – XVIII. Jahrhunderts (Middle Ukrainian). – Bei der Bearbeitung der etymologischen Literatur vor 1962 strebte Rudnyc'kyj nach Vollständigkeit. Er schätzt das polnische etymologische Wörterbuch von Sławski unter seinen Vorgängern, die auf dem Gebiete der Etymologie tätig waren, besonders hoch, da es ihm am besten gelungen ist, die Wortgeschichte und Etymologie zu verbinden.

Was nun den Inhalt der Wörterbuchartikel Rudnyc'kyjs betrifft, ist es im Dokumentationsteil neu, dass auch die Synonyme des Stichwortes oder – im Falle eines entbehrlichen Fremdwortes – die gebräuchlichen ukrainischen Äquivalente des Stichwortes ausser seinen mundartlichen Varianten, seinen wortgeschichtlichen Angaben, den Entsprechungen aus anderen slawischen Sprachen usw. darin vorzufinden sind. Die etymologische Auffassung Rudnyc'kyjs spiegelt sich übrigens in folgender universaler, für Erb-, Lehn-, und Fremdwörter gleichweise anwendbarer etymologischer Formel wider:

$$Ax = \frac{CH[a + o + (a + o)d + s]}{A_1x_1 A_2x_2 A_3x_3 \dots A_nx_n} < S.$$

Man soll die Formel folgendermassen lesen: „The etymology of the word *x* (with its semantic content) in the system of the language *A* results from the genetic relationship (<) of the contemporary (C) and historical (H) material comprising all the appellative (a) onomastic (o) formations with their derivatives (d) and semantic sphere (synonyms and substitutes – s) confronted with cognates of the other related languages ($A_1x_1 A_2x_2 A_3x_3 \dots A_nx_n$) to the source (S)“.²⁴

²³ S. J. B. RUDNYC'KYJ, *Etymological Formula. With Especial Reference to Slavic*. Winnipeg, 1962. (Slavistic №. 44), 6 – 8.

²⁴ S. RUDNYC'KYJ: *Etymological Formula* 12 – 13. *Die Welt der Slaven* VIII (1963), 203.

Bei der Bearbeitung des Materials seines Wörterbuchs wurde eine etwas vereinfachte Variante der obigen universalen etymologischen Formel von Rudnyc'kyj angewandt, u.zw.²⁵

a) im Falle von Gattungsnamen:

$$Ax = \frac{CHa}{A_1x_1A_2x_2A_3x_3 \dots A_nx_n} + CH [(a + o)d + s] < S,$$

b) im Falle von Eigennamen:

$$Ax = \frac{CHo}{A_1x_1A_2x_2A_3x_3 \dots A_nx_n} + CH [(o + a)d + s] < S.$$

Die Formeln Rudnyc'kyjs dienen nicht zur Lösung der Etymologie von Wörtern früher unbekanntem Ursprungs, aber sie können den Verfassern von Wörterbüchern dadurch einen guten Dienst leisten, dass sie auf die Rücksichtnahme wichtiger Faktoren aufmerksam machen.

Dem Wörterbuch Rudnyc'kyjs kommen noch andere etymologische Wörterbücher nach. Man kann kaum bezweifeln, dass auch die sowjetischen Ukrainisten in kurzer Zeit ein etymologisches Wörterbuch zusammenstellen werden.

10. Wer sich für die Etymologie eines weissrussischen Wortes interessiert, soll russische und polnische etymologische Wörterbücher aufschlagen, da es noch kein weissrussisches etymologisches Wörterbuch gibt. Diese ungünstige Lage wird aber schon nicht mehr lange dauern; im Sprachwissenschaftlichen Institut der Weissrussischen Akademie der Wissenschaften (Інстытут мовазнаўства імя Якуба Коласа АН БССР. Мінск) sind die Vorbereitungen eines weissrussischen etymologischen Wörterbuchs im Gange.²⁶

²⁵ S. RUDNYC'KYJ: Die Welt der Slaven VIII (1963), 210.

²⁶ S. O. H. Т р у б а ч е в: Краткие сообщения Института славяноведения. №.33—4 (1961), 203. — А. Ж у р а в с к и й: Slavia XXX (1961), 508.

Вergleichende Tabelle einiger Wörterbuchartikel der ostslawischen etymologischen Wörterbücher

	GORJAJEV (1896)	PREOBRA- ŽENSKIJ (1910)	VASMER (1950)	ŠANSKIJ — IVANOV — ŠANSKAJA (1961)	RUDNYČ'KYJ (1962)	WÖRTERBUCH DER UNIVER- SITÄT VON MOSKAU (1963)
arál	—	arál мждм. догадки, насмѣшки. — Вѣроятно, изъ <i>a-ä!</i> Значение сходно съ <i>a!</i> <i>aá!</i> Ср. <i>o!</i> <i>ogo!</i> <i>ä!</i> <i>že!</i>	arál interj. 'aha! Wohl lautnach- ahmend wie nhd. <i>aha!</i> s. Preobr. 1, 2.	Ará! (междоме- тие удивления, злорадства, на- смешки или до- гадки). Собст- венно русское. Возникло из удвоения междо- метия <i>a</i> (см. <i>a</i>) с последу- ющим развитием интервокаль- ного <i>g</i> (сначала фрикативного, а потом взрыв- ного).	arál interj. 'oh! yes!', first re- corded in the XIX c.; occurs also in BRu., Ru., Bu., Po., Cz., Slk. —De- riv. <i>agákati</i> , <i>-knuti</i> , — <i>ання</i> . It cannot be ascertained whether this in- terj. is a com- pound <i>a!</i> — <i>ga!</i> or an extended <i>a!</i> with an in- tervocalic as- piration like <i>egé!</i> <i>ugú!</i> <i>iži!</i> <i>ogó!</i> <i>ugý!</i> ; the latter is the probable, cf. Gk. <i>ad</i> , Lith. <i>aà</i> ; see also <i>a!</i> <i>ая!</i> РССтоцький 3, 140.	Ará (междометие). Скорее всего является собственно рус- ским образованием, возник- шим путем удвоения междо- метия <i>a</i> (см.) с последу- ющим развитием интерво- кального <i>g</i> (сначала фрика- тивного, а затем взрывного). В таком случае аналогич- ные факты в других слав. и зап.-евр. яз. (ср. итал. <i>aha!</i> , англ. <i>aha!</i> , нем. <i>aha!</i>) следует интерпретировать как само- стоятельные, независимые друг от друга новообразова- ния на базе одного и того же междометия. Ср. объяснение чешск. <i>aha</i> Махком (Machek, 15), объяснение рус. <i>aga</i> в КрЭ С (21). На такое происхождение слова указывают как будто как различия в характере интервокального согласного, так и его поздняя фиксация. По своему образованию <i>aga</i> подобно <i>ogo</i> , <i>že</i> (Преобра- женский, I, 2), <i>угу</i> . Иначе, как старое междометие об- щеиндоевропейского харак- тера, слово <i>aga</i> объясняется Славским (Slawski, I, 23) и БЕР (стр. 21). — Укр. <i>agá</i> , бел. <i>agá</i> , польск. <i>aha</i> , чешск. <i>aha</i> , словацк. <i>ahá</i> , <i>ahá</i> , каш. <i>ahá</i> , болг. <i>axá</i> , сло- венск. <i>ahà</i> .

	GORJAJEV (1896)	PREO BRA- ZENSKIJ (1910)	VASMER (1950)	ŠANSKIJ — IVANOV — ŠANSKAJA (1961)	RUDNYČ'KYJ (1962)	WÖRTERBUCH DER UNIVERSITÄT VON MOSKAU (1963)
амбар	Амбаръ (id. въ болг. и серб.): персид. и тюрк. съ персид., или съ араб. <i>амбар</i> (казан. <i>анбар</i>), курд. <i>ānbar</i> , албан <i>ambar</i> , мадьяр. <i>hambar</i> , н. греч. <i>ἀμπάρι</i> .	амбаръ : <i>амбарный, амбарчикъ, амбарушка.</i> сѣвск. <i>инбаръ</i> . Др. <i>омбаръ</i> . мр. <i>анбаръ, винбаръ</i> . б. <i>амбаръ</i> . с. <i>амбаръ</i> . — Заимств. изъ тюрк. <i>амбаръ</i> ; тюрк. изъ перс. <i>anbar</i> 'тж'. (Корш, АЯ. 8, 648).	амбар 'Scheune, Speicher', dial. auch <i>онбар, имбар</i> und durch Metathese <i>арбан</i> ; ukr. <i>ambár, vinbár</i> , aruss. <i>anbarъ</i> Domo-strojK. (oft), vgl. auch Srezn. 2, 672 u. 3, Nachtr. S. 4. Entlehnt aus osman. kuman. krimtat. <i>kasantat. ambar</i> dass., aderb. alt. kirg. <i>anbar</i> , s. Radloff Wb. 1, 243 und 652, Mi. TEL. 1, 247, Nachtr. 2, 75. Das Wort ist auch arabisch und geht dort auf pers. <i>anbār</i> = aind. <i>sambhārā-</i> zurück, s. G. Meyer Türk. St. 1, 63, Kraelitz 6, Korsch Archiv 8, 648.	Амбар . Заимствовано из тюркск. яз. В памятниках фиксируется с XVI в. Тюркск. <i>амбар</i> восходит к перс. <i>anbar</i> 'сарай, кладовая'.	амбар , Ed. <i>vimbár</i> (Полтава) 'granary, storehouse', MUK. <i>амбаръ</i> (1766), also <i>инбаръ</i> <i>винбаръ</i> (XVIII с.), OES <i>амбаръ, омбаръ</i> , also <i>анбаръ</i> <i>онбаръ</i> ; Ru. <i>амбар, имбар, арбан</i> , Bu., Ma. <i>амбар</i> , SC. <i>āmbār</i> , Po. <i>ambar</i> , dial. <i>imbar</i> (from Uk.) — Deriv. <i>амбарик, амбарный</i> . — Syn. <i>комбра, шпихлir магазін</i> . From Tk. <i>ambar</i> 'shed, storehouse', Berneker 1, 28, Lokotsch 7.	Амбар . Заимствовано из тюрк. яз., скорее всего, из татарск. яз. (Татищев 1793, I, 42; Чернышевский Рец., 22). По КСРС фиксируется с 1544 г. (Архив Строева, I, 269). Татарск. <i>амбар</i> усвоено из перс. яз., в котором <i>anbār</i> 'магазины' — мн. ч. от <i>nibr</i> 'магазин, кладовая' (БМ, 35), родственного, как полагают, др.-инд. <i>sambhārā-</i> 'тж.' (Vasmer, I, 16). — Укр. <i>амбар</i> , болг. <i>амбар, хамбар</i> , с.-х. <i>амбар, хамбар</i> .

	GORJAJEV (1896)	PREOBRA- ŽENSKIJ (1910)	VASMER (1950)	ŠANSKIJ — IVANOV — ŠANSKAJA (1961)	RUDNYČ'KYJ (1962)	WÖRTEBUCH DER UNIVERSITÄT VON MOSKAU (1963)
ápmия	Арм-ия, -е- -ец-ъ, -е-й- -ск-ий: фр. <i>armée</i> , латин. <i>armā- ta</i> отъ <i>arm-a</i> , -āre.	ápmия <i>армѣйскій</i> , <i>армѣецъ</i> , <i>армѣйщина</i> . — Заимств. изъ зап. — европ: фр. <i>armée</i> . нѣм. <i>armee</i> и пр. Съ Петра В. [срлат. <i>armata</i> (<i>ar- mare</i>). ит. <i>armata</i> . исп. <i>armada</i> . англ. <i>army</i>].	ápmия 'Armee', schon 1705 Fürst Kurakin, s. Christiani 37, auch <i>армея</i> a. 1704 und bei Prokopovič; Christiani a. a. O. Die Endung -ia kann hyperkor- rekt sein für älteres -ea, das als vulgär emp- funden wurde. Entlehnt aus frz. <i>armée</i> oder nhd. <i>Armee</i> .	--	ápmия 'army', MUK. <i>армея</i> (1627 Берин- да); <i>армадія</i> (XIX с.); BRu., Ru., Vu. <i>ápmия</i> , Ma. <i>ápmija</i> , Po. <i>armia</i> , known to all other Sl. except Cz. and Slk. wich have <i>armáda</i> (< <i>ar- mata</i>). — Deriv. <i>армѣецъ</i> ; <i>ар- мійка</i> , <i>армій- ський</i> . From Fr. <i>armée</i> or ModHG <i>Armee</i> ; for the latter explanation see PCCToцький 4, 204.	Ápmия. Заимствовано из нем. яз. в Петровскую эпоху. По КСРС впервые фиксируется в „Письмах и бумагах Петра Великого” (III, 136, 1704 г.). Нем. <i>Armee</i> усвоено из франц. яз., в котором <i>armée</i> 'армия' является субстантивирован- ным прич. от <i>armer</i> 'вооружить', суффиксального производ- ного от <i>arme</i> 'оружие'. В рус. яз. слово первоначально вошло в форме <i>армея</i> (ср. произ- водные <i>армѣйскій</i> , <i>армѣецъ</i>), более соответствующей нем. <i>Ar- mee</i> , нежели совр., возникшая, вероятно, аналогически, под влиянием слов на -ия. Впервые форму <i>армия</i> находим в „Псь- мах и бумагах Петра Велико- го” в 1706 г. — Укр. <i>ápmия</i> , бел. <i>ápmия</i> , польск. <i>armia</i> , чешск. <i>armáda</i> , словацк. <i>armáda</i> , каш. <i>arměia</i> , <i>arměiw</i> , в.-луж. <i>armeja</i> , <i>armī- ja</i> , болг. <i>ápmия</i> с.-х. <i>ápmija</i> , словенск. <i>armáda</i> .

Об одном из значений предлога *от* в русском языке

В. ЧАГИШЕВА

Предлог *от* с родительным материала, неизвестный современному русскому языку, представляет немалый интерес при изучении исторического синтаксиса. Однако он долгое время почти не привлекал внимания исследователей. Так, Ф. И. Буслаев среди значений предлога *от* называет „означение вещества, из которого что сделано”: и сѣдло *отъ злата* жъжена (Ипат. лет., 187); повесь цепь на шею *от злата* (Кантемир).¹ А. А. Потебня, ссылаясь на Буслаева, ничего не добавляет к сказанному, а лишь подчеркивает, что *от* с родительным в значении из какого материала „в русском очень редко”.²

Между тем намятники древнерусского языка свидетельствуют о более широком употреблении заинтересовавшего нас синтаксического явления, чем мы можем представить себе по этим лаконичным замечаниям. В подтверждение приведем несколько примеров: Ян же рече: „по истинѣ лжа то; створил бог человѣка *от земль, сставлен* костью и жилами *от крове. . .*” (П. вр. л. по Лавр. сп., стр. 171—2; 1926); . . . и есть в ней 40 *столпов от красного мрамора* чуднаго аспида (Хож. Засим.); . . . ту стоить *столп* правовернаго царя Константина *от багряна камени*, от Рима привезен (Хож. Ст. Новг.); ту ж стоить в олтари *сосуд от бела камени*, в нем же Исус *от воды* вино *створи* велми чудно (Там же).

В том же значении известен был предлог *из*: . . . *делал* (Крест) *из* трех *древ: из кипариса, из пегга, из кедра* — Беседа 3-х св.³

В современном русском литературном языке родительный в значении указания на материал, из которого изготавливается предмет, употребляется с предлогом *из*: Чертоги пышные *построю из бирюзы и янтаря* (Лерм.); На траве лежала *черпалка из бересты*. (Тург.)

Налицо вытеснение предлога *от* предлогом *из*. Когда произошло вытеснение и в чем его причина? На параллельное употребление двух ука-

¹ Ф. И. Бу сла ев, Историческая грамматика. Синтаксис, стр. 488, М., 1959.

² А. А. П о т е б н я, Из записок по русской грамматике. Т. IV, 254—5, АН СССР, 1941.

³ Примером воспользовалась из статьи В. Н. Д а н к о в а „К истории родительного падежа с предлогами *от, из* по памятникам древнерусской письменности”. Уч. зап. Камеровского гос. пед. ин-та. В. У, стр. 197—8. Кемерово, 1962.

занных предлогов в памятниках древнерусского языка обратил внимание В. Н. Данков, занявшийся изучением значений родительного падежа в древнерусском языке.⁴ Располагая значительными фактическими данными, среди прочих значений он выделяет родительный материала беспредложный и с предлогами *от*, *из*. Сделаны интересные наблюдения, позволившие сказать, что родительный материала с предлогом *от* нашел отражение в памятниках разных жанров вплоть до XVII в., по синтаксическим связям управляемого с управляющим словом четко выделяются две группы: родительный приглагольный и родительный приименный. По мнению В. Н. Данкова, использование предлогов *от* и *из* определяется жанрово-стилистическими условиям. Родительный с предлогом *от* типичен для переводной церковной литературы, светских переводных памятников, а также для оригинальной житийной литературы, посланий и поучений деятелей русской церкви, которые в свое повествование вводили цитаты из церковной литературы. Родительный с предлогом *из* преобладает в произведениях, свободных от церковной тематики и языковых традиций церковной книжности. Благодаря последнему обстоятельству, автор статьи „К истории родительного падежа с предлогами *от*, *из* по памятникам древнерусской письменности” приходит к выводу, что предлог *от* с родительным материала является архаизмом, до XVII в. имел распространение под влиянием книжно-литературных стилей церковно-славянского языка.⁵

Можно ли согласиться со столь категорическим выводом? В исследовании учтены лишь показания памятников и совсем остались в стороне живые говоры, являющиеся ценным источником при изучении истории языка. В современных диалектах, иногда на очень ограниченной территории сохраняются факты живого древнерусского языка, получившие отражение в письменности соответствующей эпохи. К таким фактам, по нашему мнению, следует отнести предлог *от* с родительным материала, отмеченный нами в говорах с. Журинички Брянской области: *сварим похлебку от гороху; рубаха сшита от холста; у меня горшок от глины*. Аналогичные примеры в единичных случаях встречаются и в других населенных пунктах Брянского района, а также, как нам известно от доц. И. Т. Гомонова, на территории Псковской области. Лексическое значение предлога выявляется в контексте: на нем мы остановимся при анализе материала.

В отношении синтаксических связей наши наблюдения не расходятся с наблюдениями В. Н. Данкова: в предложениях типа: *сварим похлебку от гороху, рубака сшита от холста* — глагольное управление, а в предложении: *у меня горшок от глины* — приименное управление.

⁴ К истории родительного падежа с предлогами *от*, *из* по памятникам древнерусской письменности. Уч. зап. Кемеровского гос. пед. ин-та. В. У., стр. 194—206. Кемерово, 1962.

⁵ Там же, стр. 205—6.

Обе конструкции (с глагольным и именным управлением) широко распространены в говоре с. Журинич. Сошлемся на зарегистрированные факты.

1. Управляющее слово — переходный глагол (или причастие): бл'ины *ат аржанэ́ мук'и́ н'ик'ём*, ка́да ма́сл'ина пр'ид'от', п'акл'и́ ад ү́р'ач'ишны́, а два́ дн'а́ *ат п'шан'ишнэ́*; паду́шк'и *ат ну́ху зд'эльла*; сүч'им в'арту́шк'и *ат хлапко́у*; ч'орные бо́рк'и *пр'а́ли ат пр'а́жсы*; сукно́ *ат во́лны д'эльл'и*; *ат халст'и́ны ши́шим* партк'ы; *шыл'и ат халст'и́ны* д'ижн'ич'к'и; руба́ху *ат халста́ ши́.им*; а ишо́ *ат м'итка́л'а ч'эхл'ик ши́шим*; каше́л *ат лык спл'ёт'ин*; ко́хта *ат с'и́ца ши́.та*, д'ир'в'анны ч'а́шк'и *ад д'ёр'ива вы́р'изьны* и палон'ик'и; ра́же́в'а а... *л'и́ны зд'эльна*; хвунда́м'инт *ат ка́мн'а слажы́л'и*, а ст'ены́ *ад д'ёр'ива сруб'и́л'и* и мн. др.

2. управляющее слово — существительное:

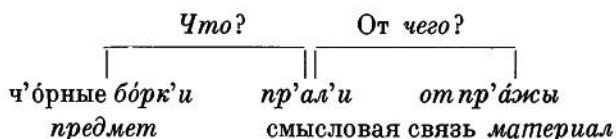
ка́шу ат п'шанá л'уб'у́ с ма́лак'ом; у ба́пк'и св'еч'к'и́ *ат воску*; п'вадо́к *ат п'ан'к'и*; *аб од'ёр'ива т'я́лкач'* пр'ин'ас'и́; *ат к'напл'и́ жмых'и́* св'ин'е́ж корм'ил'и; на бу́дн'ам бо́рк'и *ат п'ан'к'и́* нас'ил'и; у је́ *маржэ́ты ат кружа́уцо́у*; св'и́ты *ат сукна́*; аб'ича́жа у кузау́ку *ат лыка*; ла́пт'и *ат лыка*; л'е́нда *ат м'итка́л'а ё́ты до́ск'и ат jóл'к'и*; т'о́с харо́шы *ат jóл'к'и* и *ат сас'о́нк'и*; у нас *анба́рч'ик ад д'ёр'ива* и мн. др.

Обратим внимание на лексическое значение управляющих слов и управляемого существительного. При глагольном управлении управляющими являются переходные глаголы конкретного значения и несовершенного вида в личной форме, такие как: *делать, печь, прясть, сучить, шить, сшить, сварить, сплести, сложить, срубить, вырезать*; в страдательных конструкциях — страдательные причастия от переходных глаголов. При именном управлении управляющими словами являются существительные с конкретно-предметным значением, как-то: *горшок, свечка, жмыхи, оборка, кофта, лента, тес, доска, амбар* и др.

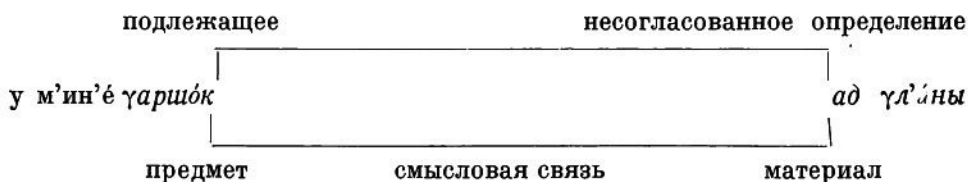
Управляемые существительные как в первом, так и во втором типе словосочетаний представляют три лексические группы: а) существительные вещественные, измеряемые весом: *мука, горох, пшено, пух, пенька, хлопки* (худшая часть пеньки), *пряжа* (в значении „волокно”, которое прядут), *конополи* (= конопляное семя), *картошка, яблоки, воск*; б) существительные, называющие предметы, измеряемые мерами длины: *холст, холстина, сукно, миткаль, кружева, лыко*; в) название строительного материала: *камень, дерево, липа, ель, сосна*.

В рассматриваемых конструкциях при сохранении единого лексического значения предлога *от*, зависимостью его от разных семантических центров объясняется различие в выражении синтаксических отношений. Обратимся к синтаксическому анализу наших примеров. Словосочетание с управляющим глаголом входит в предложение, в котором обязательно

имеется существительное в функции прямого дополнения или подлежащего, называющее изготавливаемый предмет. Предлог *от* в сочетании с род. п. существительного вступает в смысловую, но не грамматическую связь с дополнением или подлежащим опосредованно, через глагол:



Во втором типе — управляющее существительное выступает в предложении в функции подлежащего или прямого дополнения, с которым предложное сочетание *от* с род. п. существительного вступает в непосредственную смысловую и грамматическую связь:



Это свидетельствует о том, что выяснение лексического значения предлога *от* возможно только в контексте при определении смысловых и грамматических отношений внутри сравниваемых словосочетаний. В первом из анализируемых примеров между управляющим глаголом (*пряли*) и управляемым предложным словосочетанием (*от пряжи*) выражены следующие отношения: названо действие и материал, из которого изготовлен предмет (*борки*). В данном случае предлог *от* является синонимом предлога *из* литературного языка,⁶ а существительное с предлогом *от* выступает в предложении в функции косвенного дополнения: *пр'ял'и от пр'яжы* — *пр'яли из пр'яжи*; *ат мук'и п'ик'ём* — *из мук'и печём*; *ат п'уху зд'ельла* — *из п'уха сделала* и т. д.

В примере: *у м'ин'ё чарш'ок ад гл'ины* выражены отношения управляющего существительного (определяемого предмета — горшок) к управляемому существительному с предлогом *от* (к названию материала, из которого изготовлен определенный предмет — *от глины*): предложное словосочетание следует рассматривать как несогласованное определение, которое соотносительно с согласованным определением, выраженным относительным прилагательным: *чарш'ок от гл'ины* — *глиняный горшок*; *кашу ат п'шанá* — *пшобну́жу кашу* и т. д. В литературном языке относительное прилагательное соотносительно с существительным в род. п. с предлогом

⁶ Грамматика русского языка. АН СССР. М., 1960, т. II, ч. 1, стр. 141.

из (портфель из кожи).⁷ Следовательно, и в данном случае можно говорить о соотносительности предлога *от* местного говора как с *относительным прилагательным*, так и с предлогом *из* литературного языка. Очевидно благодаря этому, наряду с четко выраженными синтаксическими отношениями в говоре возможны конструкции с двойной связью, когда существительное с предлогом *от* в смысловом отношении находится почти в равной зависимости как от глагола — сказуемого, так и от существительного — дополнения, напр.: *свар'ил'у пахл'опку ад ģарóху* можно воспринимать как: *свар'или похл'обку из горóха* и *свар'или похл'обку горóховую*; или *кампóт свар'ил'у ат јáбл'к:* *кампóт всар'или из јáблок кампóт свар'или яблочный*. Считаю, что решающим для определения связей служит порядок слов в предложении, а в устном изложении, кроме того, интонация. В таком случае можно говорить об атрибутивно-объектных отношениях с доминантой одного из них в зависимости от указанных условий.

Таким образом, анализ диалектных материалов приводит нас к установлению тех же самых семантико-синтаксических отношений, которые выявлены В. Н. Данковым при анализе материалов, извлеченных из древнерусских памятников. Рассматриваемая конструкция носит исключительно разговорный характер, без тени влияния со стороны книжного стиля. Об этом позволяет говорить тематика высказываний. Поэтому вряд ли можно согласиться с выводами В. Н. Данкова, приведенными нами выше.⁸ Не следует забывать о сложном взаимодействии живого народного языка с языком письменности: устная речь всегда служила источником создания книжных норм, которые затем в свою очередь оказывали влияние на разговорную речь. Сошлемся также на то, что в интересующем нас значении предлог *от* наблюдается также в сербском, болгарском и польском языках. Приведем конкретные примеры.

Сербский язык: *Mene kad zgleda ...ki nijesam od leda.* (S. MENČETIĆ, 53) *Bješe človjeka i žena odjeća od kože.* (VETRANIĆ 18). *Dijete ... u kajpah od drijeva odhran'eno.* (M. DRŽIĆ, 268). *Usa polača od zlata čista učin'ena biše.* (STARINE 3,267). *Oštija ima biti od pšenice, od drugoga žita ne ima biti.* (DIVKOVIĆ nauk 154^a). *Tko nije srca od mramora, odi izdahni od žalosti.* (GUNDULIĆ, 273). *Koji ima kuc'u od drveta.* (RADNIĆ, 274^a). *Da je ovo bilo od zemle* (J. FILIPOVIĆ, I,7^a). *Niki pripravljaju biče od konopaca* (*Lastrić test.* 112^b). *Oda šta on peče kolače.* (M.A. RELKOVIĆ sat., 67). *Sakuj meni od zlata jabuku* (Nar. pjes. VUK. I, 356).⁹

Болгарский язык: пред него сложиха. . . най-пълната чиния с сутлияш *от* овче мляко (Карасл.); Казълбашката беше взела. . . голяма помучна

⁷ Грамматика русского языка. АН СССР. М., 1960, т. II, ч. 1, стр. 283.

⁸ См. стр. 3 настоящей статьи.

⁹ Примеры приведены из Словаря хорватского или сербского языка: Rječnik hrvatskoga ili srpskoga jezika. Jugoslavenska Akademija znanosti i umjetnosti. T. Maretić, VIII. Zagreb, 1917—1922.

кърпа и дълга женска *риза от* домашно платно (там же). Неравният *под от* каменни плочи беше изметен и полян с вода (Е.—П.); ... отсече Юрталана, смукна дълбоко от цигарата и потъна в облак *от тютюнев* дим (Карасл.)¹⁰, зинали са страшни долове и пици в тях *зърно от свинец* (Ботов); Компот *от круши*; *Петна от олио*; *суна от пиле*.¹¹ Е. В. Чешко отмечает, что в болгарском языке *от* в значении указания на материал более употребителен в конструкциях с приименным управлением.¹²

Польский язык: *Dała jej skarbów od złota i srebra dosyc'* (Stryjk. 438).²

В украинском, белорусском и чешском языках предлогу *от* в рассматриваемом значении соответствует предлог *з* (с).¹³

Примеры, приведенные из разных источников сербского, современного болгарского и польского языка, наряду с материалами русского языка позволяют предположить, что предлог *от* в значении указания на материал — черта общеславянская, которая вплоть до XVII в. сохранилась в русских памятниках письменности,¹⁴ а в настоящее время наблюдается в некоторых живых говорах, в том числе и в говоре с. Журиничи как черта архаическая. В русском литературном языке произошло разграничение и уточнение отношений, выражаемых в древнерусском языке предложенным сочетанием *от* род. п. существительного. Функции предлога *от* выражения объектных отношений перешли к соотносительному с ним предлогу *из*, а для выражения определительных отношений — к *относительному прилагательному*, а также к предлогу *из* с род. п. существительного. Можно предположить, что уже в первой половине XVIII в. предлог *от* в значении указания на материал в разговорном языке не употреблялся: в исследованиях русского литературного языка XVIII—XIX в. значению предлога *от* не уделяется внимания,¹⁵ а А. А. Потемкина при сопоставлении особеннос-

¹⁰ Примеры взяты из статьи Е. В. Чешко: „Падежи и предлоги в современном болгарском языке”. Вопросы грамматики болгарского литературного языка. Стр. 68 и 72. АН СССР, 1959.

¹¹ Речник на съвременния български книжовен език. София, 1957. Е. В. Чешко, Назв. статья, стр. 68.

¹² S. SAMUEL BOGUMIL LINDE, Słownik języka polskiego, t. III. Lwów, 1857.

¹³ В. Н. Данков отмечает, что предлог *с* в сочетании с родительным материала в древнерусском языке неизвестен. (См. названную выше статью, стр. 196). Отсюда можно предположить, что употребление этого предлога — более поздняя особенность, по крайней мере для восточнославянских языков.

¹⁴ М. П. Маранькова, занимаясь изучением прилагательных конструкций родительного падежа существительных с предлогом *от* в русских повестях XVII в., высказывает предположение, что указанная функция предлога *от* отмерла раньше, XVII в., т. к. отсутствует в языке повестей этого периода, но автор не учел произведений других жанров. В. Н. Данков проводит примеры из „Сказания” Авраамия Палицына и „Временника” Ивана Тимофеева, а также несколько примеров из „Повестей смутного времени”. „Прилагательные конструкции родительного падежа имен существительных с предлогом *от* в русских повестях XVII в. „Вопросы теории и методики изучения русского языка. Казань, 1960, стр. 211.

¹⁵ См. В. И. Чернышев, Правильность и чистота русской речи. В. 2, Петрг., 1915; Л. А. Булаховский, Русский литературный язык первой половины XIX в. М., 1954; Исторический комментарий к русскому литературному языку. Изд. 5, Киев, 1958.

тей сербского и русского языка подчеркивает: „Если в сербском одно существительное или местоимение с *od*, то в русском только *из* с родительным или прилагательное. . . црква от камена (=каменная, из камня)”.¹⁶

¹⁶ А. А. Потебня, Из записок по русской грамматике. АН СССР, 1941, т. IV, стр. 255.

Un problème de formes concurrentes dans l'économie de l'aspect verbal en russe: imperfectifs premiers et imperfectifs seconds¹

J. VEYRENC

On sait que le couple verbal s'est constitué en russe selon deux procédés essentiels:

- a. par préfixation d'un imperfectif simple, qui devient ainsi perfectif;
- b. par suffixation d'un perfectif préfixé, qui devient ainsi imperfectif.

Mais dans chacun de ces deux types l'opposition entre les deux termes du couple est exprimée par des caractéristiques de nature différente:

En a) la caractéristique (préfixe ou „préverbe”) est loin d'être uniforme, puisque pratiquement tous les préverbes peuvent être „vides”; – la forme du perfectif n'est donc pas prévisible à partir du simple; – bien plus, on discute sur la limite qui sépare le „préverbe vide” du „préverbe plein”, et cette incertitude se reflète dans les nombreuses hésitations qui affectent la formation du couple.

En b) au contraire la caractéristique (suffixe) tend vers l'uniformisation, par extension du suffixe *-yva/-iva*²; – ainsi la formation du couple devient mécanique; – et son autonomie n'est pas discutée.

Pour fixer dans les mots ces deux types différents de formation, nous dirons qu'en a) il s'agit d'un *couple de connexion*, susceptible d'hésitations dans la mesure où il est fondé sur un apparemment lexical du préverbe et du verbe, tandis qu'en b) il s'agit d'un *couple de corrélation*, bien fixé et complètement grammaticalisé.

Le problème que nous aborderons concerne précisément les faits de chevauchement d'un couple de connexion et d'un couple de corrélation:

- a) *goret'* / *sgoret'*
- b) *sgoret'* / *sgorat'*

¹ Un résumé du présent article a fait l'objet d'une communication au V^e Congrès de Slavistes, qui s'est tenu à Sofia en septembre 1963. Pour nos références bibliographiques, nous avons emprunté plusieurs indications à Ju. Maslov, que nous tenons à remercier ici.

² Voir p. ex. T. P. ЛОМТЕВ: О возникновении и развитии парной корреляции внутри одного глагола. ... Мелангес V. V. Vinogradov. 1958.

A défaut d'un répertoire des couples de connexion, nous nous référons au dictionnaire de Ožegov (Moscou, 1952), qui donne, quand il le peut, en face de l'imperfectif simple, le perfectif (ou les perfectifs) correspondant. Quant aux imperfectifs composés, nous en vérifions l'existence dans le *Dictionnaire du russe littéraire moderne* en XVII tomes, ou, pour les tomes non encore parus, dans le *Dictionnaire russe de l'Académie* en IV tomes, et non pas dans le *Dictionnaire* de Dal'.

*

Quelles sont d'abord les catégories de verbes où il apparaît qu'un imperfectif préverbe à suffixe (nous dirons *imperfectif second*, soit *S*) peut fonctionner comme variante d'un imperfectif simple (nous dirons *imperfectif premier*, soit *P*)? Autrement dit quelles sont les zones de distribution du complexe de concurrence *S/P* (= *S* variante de *P*)?

1. Verbes à suffixe *-nu-*:

<i>P</i>	<i>S</i>	<i>P</i>	<i>S</i>
виснуть	повисать	мокнуть	вымокать
вянуть	за-/у-вядать ³	никнуть	по-/с-никать
вязнуть	за-/у-вязать	пухнуть	вс-/о-пухать
гаснуть	за-/по-/у-гасать	сохнуть	вы-/за-/про-сыхать
гибнуть	погибать	стынуть	остывать
дохнуть	из-/по-дыхать	тонуть	(за-)по-/у-топать
киснуть	прокисать	тухнуть	протухать
мерзнуть	замерзать		

2. Verbes à suffixe *-e-*:

<i>P</i>	<i>S</i>	<i>P</i>	<i>S</i>
грубеть	(за-)огрубевать	слабеть	ослабевать
дуреть	одуревать	стареть	(по-)устаревать
неметь	(за-)онемевать	твердеть	затвердевать
потеть	(вс-)за-/от-потевать	тупеть	отупевать
преть	упревать	сыреть	отсыревать
скудеть	оскудевать	шалеть	ошалевать

³ Pour *S*, on indique, le cas échéant, les diverses formes fournies par Ožegov. Quand l'un des préverbes „vides” ne donne pas lieu à la dérivation d'un imperfectif second, on indique ce préverbe entre parenthèses. Ainsi en face de *tonut'* (*P*) on a *potopat'* et *utopat'* valant *S*, tandis que *zatonut'* n'a pas développé d'imperfectif dérivé.

3. Verbes à suffixe -i- :

<i>P</i>	<i>S</i>	<i>P</i>	<i>S</i> ¹
будить	(раз-)пробуждать	рушиться	обрушиваться
гасить	*за-/по-гашать ⁴	строить	(по-)выстраивать
глушить	за-/о-глушать	студить	остужать
гноить	сгнаивать		остуживать
губить	*погублять	сушить	высушивать
давить	за-/раз/у-давливать	топить	(у-)за-/*по-топить
кроить	(с-) выкраивать		затапливать
гладить	вы-/по-глаживать	точить	вы-/на-тачивать
готовить	приготавливать приготавливать	учить	на-/об-учать выучивать
грязнить	(на-)за-грязнять	множить	по-/у-множать
жмурить	зажмуривать	рыхлить	вз-/раз-рыхлять
косить	(по-)скашивать	слепить	ослеплять
валить	(по-)сваливать	тупить	за-/*ис-туплять
жарить	(из-)зажаривать	чистить	/по-/вы-/о-чищать
грузить	за-/на-/по-гружать	косить	скашивать
дурачить	одурачивать	красить	(по-)вы-/о-крашивать
дурманить	одурманивать	мерить (по-, с-)	измерять
клеить	склеивать	мирить	(по-)примирять
копить	накоплять накапливать	мыть	намыливать
		селить	поселять
		скалить	оскаливать
		туманить	затуманивать

4. Verbes à suffixe -ov-/-ev- :

<i>P</i>	<i>S</i>	<i>P</i>	<i>S</i>
баловать	избаловывать	пломбировать	запломбировывать
брошюровать	сброшюровывать	публиковать	опубликовывать
драпировать	задрапировывать	паковать	за-/у-паковывать
комплектовать	(с-)укомплектовывать	рубцеваться	зарубцовываться
лицевать	перелицовывать	страховать	застраховывать
мариновать	замариновывать	трамбовать	утрамбовывать
маскировать	замаскировывать	фильтровать	профильтровывать
нумеровать	занумеровывать	формировать	сформировывать

⁴ Les formes vieilles sont précédées d'un astérisque (*).

5. Verbes à présent radical:

блюсти	соблюдать	вить	свивать
плести	сплетать	пить	выпивать
расти	вырастать	мыть	(по-)вымывать
жать	сжинать	веять	провеивать
жечь	сжигать	таять	растаять
стричь	о-/*об-стригать	гнить	(по-)сгнивать
жрать	сжирать	зреть	созревать
ждать	ожидать	греть	на-/со-греть
гнуть	по-/с-гибать	спеть	поспевать
		колоть	закалывать
пахать	вспахивать	полоть	выпалывать
полоскать	вы-/про-поласкивать	есть	съедать
резать	(за-)раз-/с-резать раз-/с-резывать		
слать	посылать		

6. Divers:

мешать	(по-)смешивать	считать	сосчитывать
путать	в-(за-)пере-/с-путывать	читать	прочитывать
слушать	(по-)прослушивать		
кипеть	вскипать	гореть	сгорать

Limitation du problème

Parmi ces 5 catégories (la cat. 6, peu représentée, étant négligeable), on peut introduire deux principes différents de classement: 1) au point de vue du sens, on rapprochera les verbes de devenir intransitifs (cat. 1 et 2) des verbes causatifs transitifs (cat. 3); 2) au point de vue de l'ancienneté des formations, les vieux verbes de la cat. 5 s'opposent aux emprunts presque tous récents de la cat. 4. Le complexe *S/P* se rencontre donc dans des formations verbales très diverses, tant pour la forme que pour le sens.

Quant aux évaluations quantitatives, on ne peut en proposer que sous réserve d'un inventaire plus complet. La cat. 2 comprend une douzaine d'exemples; la cat. 4 une quarantaine⁵. Nous avons dénombré en tout dans le système

⁵ D'après H. H. BIELFELDT, *Rückläufiges Wörterbuch der Russischen Sprache der Gegenwart*. Berlin, 1958, qui se réfère aux dictionnaires de УШАКОВ (en IV tomes) et de ОЗЁГОВ.

du verbe russe près de 200 complexes S/P ; il faut sans doute admettre un nombre encore supérieur.

Mais l'examen du détail révèle des types différents:

a. Il arrive que S ne recouvre qu'une partie des sens de P , les autres sens ne comportant ni perfectif, ni imperfectif second. Ainsi *proveivat'* ne fonctionne comme variante de *vejat'* que dans le sens de 'vanner (le grain)', mais non pas dans le sens neutre de 'souffler', ni dans celui de 'flotter (à l'air)'. Dans ce cas la formule du complexe doit être modifiée en $S//P$: S variante partielle de P .

b. Souvent (dans près du tiers de nos exemples) en face de P il existe deux ou même trois formes différentes de S , chacune correspondant en général à l'un des sens particuliers de P . Ainsi le complexe *vypolaskivat'/poloskat'* exprime le sens de 'rincer (du linge)', tandis que le complexe *propolaskivat'/poloskat'* répond au sens de '(se) gargariser'. En somme S démultiplie en S^1 et S^2 le contenu lexical de P . D'où la formule:

$$\left. \begin{array}{l} S^1 \\ S^2 \end{array} \right\} /P$$

Pour *sochnut'*, Ožegov donne les trois perfectifs *vysochnut'*, *prosochnut'* et *zasochnut'*. D'où trois formes différentes de S : S^1 dans le sens de 's'essorer' (*bel'e vysychaet* 'le linge sèche'), S^2 dans le sens de 's'assécher' (*mostovaja prosy-chaet* 'la chaussée sèche'), S^3 dans le sens de 'se dessécher' (*cvety zasychajut* 'les fleurs sèchent'). Le rapport de S à P s'exprime donc ici par la formule:

$$\left. \begin{array}{l} S^1 \\ S^2 \\ S^3 \end{array} \right\} /P$$

c. Enfin il n'est pas rare que P , couplé avec plusieurs perfectifs, ne développe pourtant S que dans l'une de ses valeurs lexicales. C'est ce qui se produit dans bon nombre de nos exemples, où le préverbe qui entre dans la formation du perfectif non couplé avec un imperfectif S a été indiqué entre parenthèses. Ainsi *staret'* couvre les divers sens de 'vieillir'; mais, en composition perfective, *postaret'* vaut pour les personnes, et *ustaret'* pour les choses; or ce dernier présente seul un imperfectif second, *ustarevat'*. D'où la formule:

$$\left. \begin{array}{l} '' \\ S^2 \end{array} \right\} /P$$

On a de même, en face de P *budit'*, S^2 *probuzdat'* dans le sens de 'susciter', mais la langue n'a pas refait de S^1 à partir du perfectif *razbudit'* dans le sens de 'éveiller'.

Pour *merit'*, on a S^1 *izmerjat'*, en l'absence de S^2 et de S^3 pour les perfectifs *smerit'* et *pomerit'*:

$$\left. \begin{array}{l} S^1 \\ " \\ " \end{array} \right\} /P$$

Nous ferons généralement abstraction de tous ces cas, qui ne sont pas strictement conformes à la formule S/P .

Mais nous trouvons ici l'occasion de préciser nos définitions préliminaires, et de revenir sur l'expression de „préverbe vide”, que nous avons rappelée plus haut. A cette expression, qui traduit une notion absolue, il peut être avantageux de substituer l'expression de „préverbe de connexion”, qui traduit une notion relative. Le préverbe de connexion se définira en effet comme celui dont le contenu lexical présente, par rapport au contenu lexical du verbe simple, le moindre écart possible: ainsi *na-* (idée d'*accumuler*) pour *kopit'* (idée d'*entasser*); *raz-* (idée de se *dispenser*) pour *tajat'* (idée de se *liquéfier en fondant*). D'où le corollaire suivant: la diversité lexicale du verbe simple a pour conséquence naturelle le développement de plusieurs perfectifs couplés, munis chacun d'un préverbe qui présente, avec l'un des sens du verbe simple, la plus grande affinité lexicale possible (voir p. ex. les trois perfectifs de *sochnut'*). Le préverbe joue donc ici le rôle d'un spécificateur lexical. Cette spécification se répercute utilement au niveau de l'imperfectif second: S^1 ou S^2 contiennent en effet deux fois plus d'information que P . Et même si l'encombrement de la variante seconde est supérieur à celui de la variante première, l'expérience prouve que sa plus haute précision lui assure souvent la préférence de l'usage.

En tout cas, nous écarterons du débat, comme accessoires, les complexes qui comportent une démultiplication lexicale de P par S^1 , S^2 , etc.

*

L'imperfectif second et les formes supplétives

Le suffixe itératif, qui sert à dériver S , permet de constituer sans difficulté toutes les formes de la conjugaison, ce qui est loin d'être toujours le cas avec P . Il résulte de là que S fournit quelquefois une véritable conjugaison supplétive de P . Ainsi Puškin emploie, dans l'ensemble de son oeuvre, 23 formes de *gibnut'* contre 8 de *pogibat'*, ces dernières se répartissant comme suit:

$$2 \text{ formes de prétérit masc. sing. } \left(\text{rapport} = \frac{1}{4} \right)$$

$$\text{pour } \textit{gibnut'}: \text{ aucun exemple } \left(\text{rapport} = \frac{0}{23} \right)$$

2 formes de gérondif présent (rapport = $\frac{1}{4}$)

pour *gibnut'*: aucun exemple (rapport = $\frac{0}{23}$)

2 formes de participe pr. actif (rapport = $\frac{1}{4}$)

pour *gibnut'*: aucun exemple (rapport = $\frac{0}{23}$)

Il ne reste que deux emplois de *pogibat'* (*pogibali*, en vers, et *pogibaet*) qui ne soient pas des types supplétifs.

Ces phénomènes de supplétisme apparaissent aux formes suivantes de la conjugaison:

1. Participe présent passif:	<i>posylaem</i>	2/67	//	0/27 ⁶
	<i>ugrožaem</i>	3/23	//	0/29
	<i>sobljudaem</i>	3/8	//	0/3
2. Gérondif présent:	<i>vypivaja</i>	4/12	//	0/174
	<i>pogibaja</i>	2/8	//	0/23
	<i>posylaja</i>	1/67	//	0/27
	<i>sobljudaja</i>	1/8	//	0/3
	<i>umnožaja</i>	2/6	//	0/1
3. Participe présent actif:	<i>ostyvajušč-</i>	1/2	//	0/5
	<i>pogibajušč-</i>	2/8	//	0/23
	<i>sobljudajušč-</i>	1/8	//	0/3
4. Prétérit (masc. sg.):	<i>ostyval</i>	1/2	//	0/5
	<i>pogibal</i>	2/8	//	0/23
	<i>potuchal</i>	1/1	//	0/0
5. Impératif:	<i>umnožajte</i>	1/6	//	0/1
voir aussi:	<i>poezžajte</i>	16/16	//	0/388

Nous avons donné la première place aux faits de supplétisme qui interviennent pour le participe présent passif, car la formation sur *P* est ici pratiquement impossible. Pour les autres types, la formation sur *P* n'offre de difficulté que pour certaines catégories (dans l'ordre: les cat. 1, puis 5, puis 4). Toujours est-il que la conjugaison de *S* se réfère à un patron uniforme et de viabilité bien supérieure aux divers patrons de *P*.

⁶ On indique pour *S* (1^e proportion), puis pour *P* (2^e proportion), le rapport au nombre total des emplois dans l'ensemble de l'oeuvre de Puškin.

Ces cas de supplétisme, nous les écartons comme relevant d'une interférence morphologique, de même que nous avons écarté les faits de démultiplication, comme relevant d'une interférence lexicale. Ainsi comptons-nous ramener le problème à ses vraies limites, qui sont celles de l'aspect verbal.

*

L'imperfectif second en valeur d'itératif spécifique

La comparaison des autres langues slaves pose le problème de la valeur itérative. Il apparaît en effet, aussi bien dans les langues du sud que dans les langues de l'ouest, que l'imperfectif second (type *S*) est affecté de préférence aux emplois en valeur de répétition. Le bulgare dit: *umivam si zóbitě vsěka věčer' predi da si légna* „je me lave les dents tous les soirs avant de me coucher”, plutôt que *mija si* . . .⁷ En serbo-croate on oppose *umirati* (= *S*) à *mrėti* (= *P*), et aussi *provádati* à *provòditi*, comme des itératifs à de simples imperfectifs⁸. Parmi les langues de l'ouest, la même opposition se rencontre en polonais entre *odkrawywać* et *odkrawać*, etc.⁹ Noter qu'ici les deux formes sont des imperfectifs dérivés, l'itératif spécifique étant muni d'un suffixe long; de même dans le dernier exemple cité pour le serbo-croate.

En russe on estime communément que la valeur itérative s'est abolie en composition, sauf dans le type *potrěskivat'*, où elle est favorisée par le préverbe. Il semble pourtant que le sentiment de l'opposition *S/P* puisse dans bien des cas raviver la valeur originelle du suffixe itératif dans *S*:

- § Каждый день я прочитываю по пятнадцать страниц Шолохова.
Chaque jour je lis quinze pages de Šolochov.
- § Каждый день он выпивал по полулитру квасу
Chaque jour il buvait un demi-litre de kvas.
- § Они скашивали по гектару в день.
Ils fauchaient un hectare par jour.
- § Они съедали по два кило хлеба в день.
Ils mangeaient deux kilos de pain par jour.
- § (Они) сжигали целые города и села
(Ils) brûlaient des villes et des villages entiers.

Dans ces modèles, l'emploi de *S* correspond à un réflexe spontané de la langue. On notera que la valeur itérative est soulignée dans les quatre premiers cas non seulement par un complément de temps (*každyj den'*, etc.), mais encore

⁷ LÉON BEAULIEUX, Grammaire de la langue bulgare., Paris, 1950, p. 179.

⁸ A. MEILLET et A. VAILLANT, Grammaire de la langue serbo-croate. Paris, 1952, p. 268.

⁹ HENRI GRAPPIN, Grammaire de la langue polonaise. Paris, 1949, p. 264.

par un complément distributif (*po gektaru*, etc.). Même si la substitution de *P* à *S* (*čitaju* pour *pročitavaju*, *pil* pour *vypival*, *kosil* pour *skášival*, *el* pour *sædal*, *žgli* pour *sžigali*) est chaque fois possible, il a paru ressortir du sentiment de nos informateurs que *S* avait dans ces contextes une valeur d'itératif spécifique.

Cette valeur est sans doute plus nette dans les quelques cas où le russe dispose de deux formes de *S*, l'une à suffixe court (*ostužat'* = *S*, en face de *P* = *studit'*), l'autre à suffixe long, soit *S'* = *ostuživat'*. Le *Dictionnaire* en XVII tomes donne pour *ostuživat'* deux exemples, qui ont l'un et l'autre une valeur itérative :

Раньше броневой лист остуживали и в термический цех направляли холодным. (П о п о в, *Сталь и шлак*)

Auparavant la feuille de blindage était refroidie et engagée froide dans l'atelier thermique.

(Мальчик) сидел за столом и чистил картофелину, перебрасывая ее из руки в руку, дул на нее, остуживая. (М а л ь ц е в, *От всего сердца*)

(Le petit garçon) était à table et pelait une pomme de terre, en la faisant sauter d'une main dans l'autre; il soufflait dessus pour la refroidir.

De tels emplois où *S'* fonctionne comme itératif spécifique rappellent les faits polonais, même s'il ne s'agit pas en russe d'une opposition systématique.

Des formes comme *vypivat'*, *pročitivat'*, en face de *pit'*, *čitat'*, ont couramment une valeur d'habitude. Pour *vypivat'*, ОžЕГОВ indique un premier sens, qui recouvre *pit'*, puis un second, spécifique: 'aimer à boire'; et le *Dictionnaire de l'Académie* en IV tomes fournit de même, pour *vypivat'*, la valeur particulière de 'avoir une inclination pour les boissons alcoolisées, en faire un usage fréquent'. En ce qui concerne *pročitivat'*, ОžЕГОВ le donne pour équivalent de *čitat'*, mais l'exemple qu'il rapporte est situé dans un contexte de répétition :

Ежедневно прочитывать газеты

Lire chaque jour les journaux.

Ces faits doivent être mis en relation avec la fréquence des emplois pronominaux de *S*, destinés à l'expression du passif de répétition. Puškin, qui utilise 375 fois *čitat'*, n'emploie jamais *pročitivat'*. Mais, au pronominal, *čitat'sja* n'apparaît que trois fois, tandis que *pročitivat'sja* entre dans l'exemple le mieux caractérisé en valeur itérative :

Пожалуй-ста не требуй от меня нежных, любовных писем. Мысль, что мои распечатываются и прочитываются на почте, в полиции, и так далее — охлаждает меня. (П у ш к и н, *Письма*)

Je t'en prie, n'exige pas de moi de tendres lettres d'amour. La pensée que mes lettres sont décachetées et sont lues à la poste, à la police, etc. me refroidit.

Notons enfin, en face des formes courantes *gubit'* (=P), *topit'* (=P), les imperfectifs seconds *pogubljat'*, *potopljat'*, qui paraissent spécialisés dans des emplois itératifs. Pour *pogubljat'*, le *Dictionnaire* en XVII tomes fournit les deux exemples suivants:

Крепко задумался Бульба. Вспомнил он, что велика власть женщины, что многих сильных погубляла она. (Г о г о л ь, *Тарас Бульба*, 7)
Boulba se mit à réfléchir intensément. Il se souvint que le pouvoir de la femme était grand, qu'il avait perdu bien des hommes forts.

Кто льва лютее? — человек; потому, — человек человека погубляет, а лев льва никогда. (С а л т ы к о в - Ш е д р и н, *Невин. рассказ*, 10)
Qui est plus féroce que le lion? — L'homme, — car l'homme fait périr son semblable, le lion jamais.

Nous avons trouvé un troisième exemple, dans SALTYKOV-ŠČEDRIN (*Premudryj peskar'*):

А человек? — Что это за ехидное создание такое? Каких каверз он не выдумал, чтоб его, пескаря, напрасною смертью погублять! И невода, и сети, и верши, и норота, и, наконец. . . уду!

Et l'homme? Quelle pernicieuse créature! Que d'intrigues n'a-t-il imaginé pour le faire périr, lui goujon, d'une mort injuste! Sennes, filets nasses, . . . et pour finir la canne à pêche!

Les deux exemples donnés par le même *Dictionnaire* pour *potopljat'* ont aussi une valeur de répétition. Mais il est surtout intéressant d'observer ici que le pronominal *potopljat'sja* est catalogué non pas dans le sens réfléchi, courant pour *topit'sja*, mais uniquement comme passif (itératif) de *potopljat'*:

Акинфий построил башню. . . с потайными ходами и подземельями, где подозреваемых пытали. . . и где потоплялись „беглые” во время ревизий. (Т е л е с., *Зан. нисам.*, 1, 7)

Il fit construire une tour . . . , avec des passages secrets et des souterrains, où l'on torturait les suspects . . . et où étaient noyés les fuyards au moment des recensements.

Il n'est donc pas douteux que, dans certaines conditions, l'imperfectif second joue le rôle d'un itératif spécifique. Mais ces emplois ne sont jamais exclu-

sifs: *P* peut toujours y remplacer S^{10} . D'autre part des formes comme *vypivat'* et *pročityvat'* sont nettement populaires, tandis que *pogubljat'* et *potopljat'* sont vieillies. Ces emplois itératifs, marginaux ou décadents, restent donc à la surface du problème, et le noeud du complexe *S/P* n'est pas encore tranché.

*

Progressivement nous avons exclu de notre champ: 1) les cas où S^1, S^2 , etc. peuvent s'expliquer par l'utilité d'une démultiplication lexicale de *P*; -2) les cas où *S* fournit à la conjugaison de *P* certaines formes supplétives; -3) les cas où *S* peut assumer, en face de *P*, le rôle d'un itératif spécifique. Dépouillées de ces fonctions accessoires, qui risquaient d'obscurcir leur vraie nature, les variantes du complexe *S/P* devraient nous apparaître maintenant dans leur opposition réelle.

Pour définir le principe de cette opposition, nous procéderons selon une méthode¹¹ dont voici rappelées les grandes lignes:

1. Détermination des *zones d'affinité*, où l'une des variantes est préférée à l'autre.

2. Le cas échéant, détermination des *zones critiques*, où l'emploi de l'une des deux variantes est exclusif de l'autre.

3. Contrôle de ces données par la comparaison d'emplois rapprochés des deux variantes en contexte homogène.

4. Solution du complexe: essai de définition d'une *opposition latente* entre les deux variantes.

5. Contre-épreuve: vérification de l'écart différentiel ainsi obtenu par référence aux valeurs homologues.

*

Détermination des zones d'affinité

Pour juger à coup sûr si les contextes où se produisent soit *P*, soit *S*, sont identiques ou différents, il faudrait s'appuyer sur une masse considérable de dépouillements systématiques. Provisoirement, nous devons nous contenter d'examiner divers types d'énoncés, que nous classerons suivant deux critères:

A) *S/P régissants*

a. Absence/Présence d'un complément objet

¹⁰ On retiendra ici la très ingénieuse observation de L. A. БУКОВА: ... en valeur itérative, *čital, učil*, etc. constatent purement et simplement le fait de la répétition, tandis que *pročityval, vynučival*, etc. „soulignent avec force la répétition d'une action chaque fois accomplie" (Nesootnositel'nye glagoly nesoveršenogo vida v sovremennom russkom jazyke". Trudi filologičnogo fak-tu Charkivs'kogo deržavnogo un-tu im. O. M. Gor'kogo, t. VI, 1958, p. 117.

¹¹ J. VÉYRENC: A propos de variantes grammaticales: esquisse d'une méthode anagénétique. Revue de l'Ecole des Langues Orientales, 1964, p. 41 - 56.

S'agissant du même verbe, il n'est guère douteux que *S* présente, pour la construction transitive, une affinité supérieure à *P*. On dit bien, absolument: *on umeet čitat', sčitat', kosit', etc.* 'il sait lire, compter, faucher', etc., tandis que *pročityvat', sosčityvat', skašivat', etc.* n'entrent pas volontiers dans les mêmes contextes et se passent en général plus difficilement de complément d'objet. On comparera de même l'habituel *ždu* 'j'attends', *ja budu ždat', 'j'attendrai', ja ždu* (PUŠKIN, Lettres) 'j'attends', *vse ždut* (PUŠKIN, *Poltava*) 'tous attendent', *my ne v sostojanii ždat'* (PUŠKIN, Lettres) 'nous ne sommes pas en état d'attendre' à l'emploi de *S* dans *ja vas budu zdes' ožidat'* (PUŠKIN, Lettres) 'je vous attendrai ici'.

Pour le verbe *vejat'* (= *P*) la variante *S* n'existe que dans le sens transitif de 'vanter': *provevat'* ou *proveivat'*. Quand il signifie 'manquer (une occasion favorable)', *zevat'* (= *P*) a le perfectif *prozevat'*, qui développe, pour le seul emploi transitif, la variante *S* *zaintrigovyvat'*. L'imperfectif *S* *zaintrigovyvat'* ne recouvre que les valeurs transitives de l'imperfectif *P* *intrigovat'*.

Enfin quand il arrive qu'un verbe de sens neutre se transitive par inversion sémantique, l'emploi transitif est réservé à la variante *S*: *rastaivat' sneg, sachar, etc.* 'faire fondre la neige, le sucre', etc., le simple *P* *tajat'* étant impossible dans cette valeur.

a'. Nature du complément objet

Quand le complément d'objet est exprimé, il n'est pas rare que les contextes accusent une nette diversité, suivant que la variante utilisée est *P* ou *S*. Ainsi pour le verbe attendre. Avec *ožidaju* (= *S*) il s'agit souvent de l'attente d'une chose promise: *S* *neterpeniem ožidaju 9 toma Russkoj Istorii* „j'attends avec impatience le 9-ème tome de l'Histoire de Russie”; ou encore l'objet de l'attente procède d'un enchaînement raisonnable et prévisible de causes et d'effets: *s peremenoju ministerstva, ožidaju i peremeny cenzury* „avec le changement du ministère, j'attends aussi un changement dans le régime de la censure”. Au contraire *ždu* exprime l'attente d'un objet dont l'apparition peut être lointaine ou aléatoire: *sižu u morja, — ždu peremeny pogody* „je reste sur la rive, et j'attends un changement de temps”, *sižu doma da ždu zimy* „je reste à la maison et j'attends l'hiver”; *ja ždu tebja — priezžaj* „je t'attends, viens!”; *ždu otveta, ždu vašego otveta* „j'attends votre réponse”; *ždu tvoich pisem* „j'attends tes lettres”, etc. Ces exemples, tous tirés des *Lettres* de Puškin, pourraient être multipliés.

b. Absence/Présence — Nature du complément non objet

Comparons les contextes dans lesquels Puškin emploie respectivement *oslabevat'* (5 exemples) et *slabet'* (11 exemples). *S* est presque toujours accompagné d'un complément de degré, exprimant que le procès est déjà avancé et proche de sa fin:

Они пустились с быстротою невероятною, но которая час от часу более и более ослабевала (Записки Моро де-Бразе, §10, стр. 316)

Ils s'élançèrent avec une vitesse incroyable, mais qui d'heure en heure faiblissait de plus en plus.

Правда припадки сумасшествия уже не возобновлялись, но силы его заметно ослабевали. (Дубровский, т. 8, стр. 172)

Il est vrai qu'il n'avait plus d'accès de folie, mais ses forces s'affaiblissaient visiblement.

... смех скоро ослабевает. . . (Журнал, т. 11, стр. 178)

... le rire faiblit vite . . .

... наконец, приметя, что Швабрин ослабевает, я стал с живостью на него наступать. . . (Капитанская дочка, т. 8, стр. 306)

... enfin, remarquant que Švabrin faiblissait, je me mis à le charger avec vivacité . . .

Напрасно графиня, испуганная исступлению его страсти, хотела противуставить ей увещания дружбы и советы благоразумия, она сама ослабевала. (Арап Петра Великого, т. 8, стр. 6)

C'est en vain que la comtesse, effrayée des accès de sa passion, voulait lui opposer les recommandations de l'amitié et les conseils de la prudence; elle-même faiblissait.

Il est vrai que dans ce dernier énoncé aucun complément ne précise la valeur de *oslabevala*; mais le contexte est clair, et, ici comme dans les exemples précédents, le procès contient déjà l'idée de son issue; partout il est représenté comme irréversible.

P n'apparaît pas d'ordinaire dans le même entourage. Le plus souvent, il n'est accompagné d'aucun complément. On a bien un cas d'emploi avec *vidimo*: с некоторого времени здоровье его видимо слабело (Журнал, т. 12, стр. 17)

Depuis quelque temps sa santé faiblissait visiblement.

Mais le complément „depuis quelque temps” réfère au commencement du procès, ce qui explique le choix de *slabet'*.

La comparaison des emplois de *ždat'* avec ceux de *ožidat'* (limitée aux seules formes de l'infinitif) suggère une autre observation importante: sur 31 exemples de *ožidat'*, aucun n'est accompagné d'un complément de durée; au contraire, sur 14 *ždat'*, près de la moitié (6) sont déterminés par l'adverbe *dolgo* (ou *ne dolgo*) ou par un complément indiquant une durée précise (*ešče tri dnja*,

četyre časa, nedelju). A l'inverse, il est rare qu'un complément introduit par *ot* précise le sens de *ždat'*, alors que cette construction est courante avec *ožidat'* (7 exemples).

On peut donc dire que *ždat'* qualifie l'état indéterminé de l'attente, tandis que *ožidat'* s'applique à une attente justifiée, orientée, et fixée déjà quant à son terme.

B) *S/P* régis

Pratiquement nous considérerons ici les cas où *S/P*, à l'infinitif, complètement le sens d'un autre verbe. Pour éviter les compléments à l'infinitif perfectif, qui, tout en réduisant considérablement le nombre des exemples, compliqueraient l'interprétation des faits, nous avons opéré d'abord sur les variantes *oži-dat' /ždat'*. Or il apparaît que la variante *S* (*ožidat'*) détermine 9 fois *dolžen, dolžna*, etc., 4 fois le verbe *moč'* (ou l'adjectif *možno*), 3 fois le verbe *rešit'sja*, et 1 fois le verbe de mouvement *pojti*, pour un total de 31 exemples. Au contraire *ždat'* n'apparaît pas comme complément d'un verbe de volition (ou assimilé), sauf s'il est lui-même déterminé par un complément de durée (voir plus haut). On notera à l'inverse la fréquence de la construction de *ždat'* avec *буду* (6 sur 14), tandis qu'avec *ožidat'* la même construction n'apparaît que 2 fois (sur 31 *ožidat'*).

La comparaison des emplois de *gotovit'sja* (= P) et de *prigotovljat'sja* (= S) n'est pas moins instructive. Puškin a utilisé 4 fois chacun de ces deux infinitifs. S est préféré comme complément d'un verbe de mouvement, ainsi dans :

Владимир обнял их с восторгом, и поехал домой приготовляться.
(Мятель. т. 8, стр. 79)

Vladimir les étreignit avec enthousiasme, et alla se préparer à la maison.

C'est aussi à *S* que Puškin a recours pour compléter le sens d'un verbe de volition :

Слуге велит приготовляться (Евгений Онегин. т. 6, стр. 25)
Il donne à son serviteur l'ordre de se préparer.

И позволил ему приготовляться в дорогу. (Капитанская дочка, т. 8, стр. 345)
Et je lui permis de se préparer à partir.

En face on notera l'emploi de *P* dans la même expression, mais comme complément du verbe *stat'* :

Возвратясь он стал готовиться в дорогу (Журнал, т. 12, стр. 126)
A son retour, il se mit à se préparer au départ.

Et de même :

Киргизцы стали готовиться к набегам. (История Пугачева. т. 9, стр. 17)
Les Kirghizes se mirent à se préparer à leurs incursions.

En résumé c'est *S* plutôt que *P* qui est utilisé pour compléter le sens d'un verbe ou d'une expression marquant les différentes modalités de la volition, ou signifiant 'pouvoir'. Il est évident que dans ce genre de contexte, où l'infinitif perfectif est ordinairement requis, on considère moins le développement du procès que son acheminement vers un terme.

Détermination des zones critiques

Il est plus difficile de déterminer avec certitude les cas où l'une seulement des variantes du complexe *S/P* peut être employée, à l'exclusion de l'autre.

On peut néanmoins considérer comme probable que, pour beaucoup de verbes, *P* est la seule forme habituelle après les verbes qui signifient 'commencer', 'se mettre à', etc. On dit *on sobiraet'sja kosit'* (et non *skašivat'*), *on sobiraetsja čitat'* (et non *pročityvat'*); *von tam dom načinaet goret'* (et non *sgrat'*), *oni načinajut est'* (et non *sšedat'*), etc.

Le présent „actuel” (par opposition au présent de répétition et au présent historique) est ordinairement exprimé par *P*: *on kosit'* 'il est en train de faucher', etc.¹²

A l'inverse *S* est difficilement remplaçable par *P* dans les contextes qui impliquent l'achèvement total du procès :

Иногда случается, что я совсем одуреваю, целый день брожу как в тумане. . . (Д р у ж и н., Полинька Сакс.)
quelquefois il arrive que je deviens complètement bête, toute la journée j'erre dans le brouillard . . .

Таня торопливо сжигала в плите какие-то бумаги.

(М а т ю ш и н а, За дружбу)

Tanja brûlait en hâte dans le réchaud certains papiers . . .

свечка сгорает в ночь вся (Д о с т о е в с к и й, Сон смешн. чел.)
la bougie brûle toute entière dans la nuit . . .

Кто не знает, что объяснения опять склеивают разорванное—непрочно, ненадолго, но неизбежно склеивают?

(К р е с т. (псевд.), Встреча)

¹² Cette valeur de présent „réel” est aussi donnée comme spécifique pour le bulgare *piša* (= *P*), en face de *napisvam* (= *S*): cf. L. ANDREJČIN, M. IVANOV, K. POPOV, *Sčurenemenen bulgarski ezik*. Čast II. Sofija, 1957, p 29.

Qui ne sait que les explications raccommoient ce qui a été déchiré, d'une manière fragile, provisoire, mais à tout coup le raccommoient?

Вот с водой у нас плохо! жара, пить хочется, а воды мало, да она и протухает скоро. (Степан., *Порт-Артур*, 3, 2)

C'est pour l'eau que ça ne va pas! il fait chaud, on a envie de boire, et il n'y a guère d'eau; sans compter qu'elle tourne vite.

Voir aussi plus haut le troisième des exemples cités pour *oslabevat'* (complété par *skoro*).

À la lumière de ces exemples, le sens de l'opposition *S/P* se précise. À la différence de *P*, qui s'applique au procès dans son développement, — d'où les emplois absolus, les emplois de présent actuel, les emplois modifiés par un complément de durée, ou modifiant un verbe qui désigne le début de l'action, — *S* décrit le procès comme impliquant son terme, — d'où la préférence accordée à *S* quand un complément limite la portée du procès, ou exprime l'imminence du terme (complément de degré) ou le plein achèvement de l'action, d'où aussi l'emploi de *S* comme complément des verbes de volition.

Comparaison d'emplois rapprochés des deux variantes en contextes homogènes

1. Puškin n'a utilisé dans toute son oeuvre qu'une fois *topit'sja* et une fois *utopljat'sja*. *P* ne présente aucune caractéristique notable: *krasna devica topilas'* (*Poltava*, t.5, p.32) „une belle jeune fille était en train de se noyer”; *S* en revanche est dans un emploi de présent de narration: *Fedra otravlivaetsja, ee gnusnaja napersnica utopljaetsja* „Phèdre s'empoisonne, son immonde confidente se noie” (*Journal*, t.11, p.155). On remarquera qu'ici il n'est pas possible d'utiliser dans la traduction une périphrase par „en train de”: *utopljaetsja* évoque le développement d'une action révolue, à l'opposé de *topit'sja*, qui évoque le développement d'une action en cours de progression

2. Čechov rapproche dans une même phrase les prétérits *el* et *sъedal*:

За обедом и за ужином он ел ужасно много; ему подавали и сегодняшнее, и вчерашнее, . . . и он все съедал с жадностью, . . .

(В родном углу, 2)

Au déjeuner et au dîner il mangeait comme quatre; on lui donnait des mets de la veille et ceux du jour, et lui, il mangeait tout avec avidité . . .

S (= *sъedal*) est construit avec un complément d'objet (*vse*), contrairement à *P* (= *el*). *P* décrit l'action de manger comme se développant, tandis que *S* en indique également l'issue: 'il absorbait tout'. La valeur itérative, propre à la fois à *el* et à *sъedal*, ne joue aucun rôle ici dans la sélection des variantes.

3. Le même commentaire vaut encore pour les deux emplois suivants de *el* et de *szedal*, relevés dans *La Cerisaie* de Čechov à, une page d'intervalle (acte 2):

Вот как в смысле обмена веществ нужен хищный зверь, который съедает все, что попадаетея ему на пути, так и ты нужен.

De même que dans l'ordre des échanges de la matière il faut une bête vorace qui mange tout ce qui se trouve sur son chemin, de même toi aussi tu es nécessaire.

... а между тем у всех на глазах рабочие едят отвратительно, спят без подушек...

Et pendant ce temps-là, aux yeux de tous, les ouvriers mangent d'une manière abominable, dorment sur la dure...

4. Voici un fragment de dialogue extrait de *La Provinciale* de Turgenev (scène I):

Миша: ...Позвольте узнать, Дарья Ивановна, вы кого-нибудь ожидаете?

Дарья Ивановна: Жду.

Micha: ... Permettez, Daria Ivanovna, vous attendez quelqu'un?

Daria Ivanovna: J'attends.

Les deux variantes *P* et *S* alternent encore dans la suite du dialogue, selon un principe de distribution conforme à celui qui a été défini plus haut pour les emplois de *ždat'* et de *ožidat'* dans Puškin.

5. Garin présente côte à côte l'emploi de *kosit'* et de *skašivat'* (au sens de 'loucher'):

(Тема) стал и сам косить, сначала шутя, а потом уже не замечая, как глаза его сами собою вдруг скашивались (Г а р и н, *Детство Темы Темы*, 8)

Tema se mit à loucher lui-même, d'abord pour rire, ensuite sans plus remarquer que ses yeux louchaient d'eux-mêmes tout à coup.

P (= *kosit'*) est complément d'un verbe désignant le début de l'action; *S* (= *skašivat'*) s'applique à l'exécution globale de l'action, comme le souligne le complément *vdrug*.

6. S. Esenin dit dans le même vers:

Если гореть, так уж гореть сгорая.

S'il faut brûler, eh bien que l'on brûle en brûlant (= en se consumant).

La variante *S* (= *sgorat'*) appelle ici la traduction donnée entre parenthèses ('se consumer'). On notera que la permutation *P* ↔ *S* entraînerait un sens absurde.¹³

¹³ Un autre exemple est rapporté par A. N. Тичонов:

Мы научаемся языку с детства, незаметно для самих себя, слушая и повторяя

Solution du complexe: essai de définition d'une opposition latente S/P

Débarrassé au mieux de ses adhérences lexicales, le problème du complexe S/P semble trouver sa solution dans la définition d'une opposition latente entre S et P, qui pourrait se formuler dans les termes suivants:

P s'applique au procès en tant qu'il croît sans considération de son terme /S s'applique au procès comme croissant en considération de son terme ¹⁴.

D'où: P décrit le procès dans sa phase de tension: il fonctionne comme imperfectif intensif/ S décrit le procès dans sa phase de détente: il fonctionne comme imperfectif détensif.

Ou encore: P se distingue de S en ce qu'il contient une charge supérieure d'influx verbal.

Contre-épreuve: références aux valeurs homologues

A. Valeurs homologues de P (imperfectif intensif):

Etant donné les définitions qui précèdent, il faut s'attendre à ce que la variante P soit attirée dans les énoncés où une valeur intensive est exprimée par la répétition du verbe imperfectif:

Жду, жду писем от тебя — и не дождусь

(Пушкин, *Письма*, т. 13, 177)

J'attends, j'attends des lettres de toi, et je ne me laisserai pas d'attendre . . .”

Деньги, привезенные из дому, таяли-таяли и наконец растаяли
(Салтыков-Щедрин, *Мелочи жизни*, 1, 2)

L'argent qui était emporté de la maison fondait, fondait, tant qu'enfin il n'en resta plus.

слышанное от взрослых . . . ; глухонемой же не может так учиться языку потому именно, что он глухонемой (из С. О. Карцевского).

Nous apprenons la langue dès notre enfance, sans nous en apercevoir nous-mêmes, écoutant et répétant ce que nous entendons dire aux grandes personnes . . . ; mais le sourd-muet ne peut pas apprendre la langue de cette manière, justement parce qu'il est sourd-muet.

(А. Н. Тихонов: О стилистической и смысловой дифференциации вариантных форм несовершенного вида глаголов с грамматикализованными префиксами. *Узбекский государственный университет им. А. Навои*, Каф. русск. яз., Краткие сообщения. Самарканд, 1959, стр. 13—21).

Quant à l'opinion de Тихонов, selon laquelle la différence de sens entre la variante d'imperfectif simple et celle de l'imperfectif composé tient au caractère concret plus accusé (*bol'saja konkretnost'*) de la seconde variante, elle ne s'ajuste qu'en partie à nos exemples et à nos définitions. Nous pensons plutôt, avec Ju. Maslov, que la première variante est celle précisément qui convient pour exprimer le procès concret, dans son développement actuel (voir plus haut ce qu'on a dit du „présent réel” ou „présent actuel”). Notons que Тихонов fait une large place, souvent avec raison, aux cas de différenciation stylistique des deux variantes.

¹⁴ Comparer la formule utilisée par Ju. Maslov à propos des faits bulgares, dans une communication présentée au Ve Congrès des Slavistes:

В общем, мне представляется, что смысловое разграничение форм *написвам* и *пиша* следует искать не столько по линии многократности-однократности, неактуальности-актуальности и т. д., сколько по линии подчеркнутости-неподчеркнутости предельного значения. (Ю. С. Маслов: Значение данных болгарского языка для общей теории славянского глагольного вида. *Славянское языкознание, доклады советской делегации* (V Международный Съезд Славистов). Москва, 1963, стр. 208).

Il serait difficile de remplacer *P* par *S*, *ždu* par *ožidaju* dans le premier cas, *tajali* par *rastaivali* dans le second; ici c'est évidemment la variante la plus chargée d'influx verbal qui est la mieux propre à préparer l'issue exprimée par le perfectif *rastajali*.

Pour la même raison, c'est *P* qui est habituel dans les séquences comportant le même verbe à l'imperfectif d'abord, au perfectif ensuite :

Жду и не дождусь появления в свет ваших стихов
(Пушкин, *Письма*, т. 13. 65)

J'attends et ne me lasserai pas d'attendre la publication de vos vers.

Разговор долго не клеился, да и когда склеился, был как-то отрывчат, не нужен и утомителен для кандидата
(Герцен, *Кмо виновам*, 1, 1)

Longtemps la conversation manquait (= manqua) de liant, et quand elle prit du liant, elle fut comme décousue, superflue, et lassante pour le candidat.

Tous ces emplois, en reprise ou en contraste, sont déjà stylistiquement caractérisés comme des valeurs dynamiques: il est naturel qu'ils attirent la variante *P*, reconnue sur le plan grammatical comme une variante intensive de l'imperfectif.

B. Valeurs homologues de *S* (imperfectif détensif):

a. *S* dans les emplois métaphoriques

Quand un verbe entre dans un emploi imagé, il perd une part de son influx. En effet la métaphore, en vertu du transfert de niveau qu'elle implique par définition, comporte une dégradation du potentiel verbal. Il faut donc prévoir, si les définitions données sont correctes, que le verbe-image, dans ses emplois imperfectifs, aura plus souvent la forme de la variante *S* que celle de la variante *P*.

Or il n'est pas douteux que la grande masse des imperfectifs seconds se rencontre justement dans des emplois figurés: *dom utopaet v zeleni* „la maison se noie dans la verdure”, plus souvent que *dom tonet v zeleni*; *ona ostypaet k nemu* „elle se refroidit pour lui”, plus volontiers que *ona stynet k nemu*; *solnce pogasaet* „le soleil s'éteint”, plus spécifié que *solnce gasnet*; *kontroler pogašaet bilet* „le contrôleur poiçonne le billet”, à l'exclusion de *gasit*; notons encore que *obrušivat'sja* ne double *rušit'sja* que dans les valeurs figurées, que *ugrožat* n'a pas le sens propre de *grozit*, celui de 'menacer du doigt', etc.

Il serait intéressant d'avoir ici des indications de fréquence comparée: pour 100 emplois de *brûler* au sens figuré, combien de fois apparaissent respec-

tivement *sgorat'* et *goret'*? A défaut de dépouillements massifs, voici quelques données systématiques, tirées du *Dictionnaire de la langue de Puškin: poseljat'* est utilisé 2 fois, les 2 fois au sens figuré; *selit'sja* est employé 1 fois, au sens propre; sur 5 emplois de *stynut'*, 2 ont une valeur propre, tandis que les 2 exemples de *ostypat'* sont figurés; sur 70 exemples de *est'*, 69 ont la valeur de *prinimat' pišču* 'prendre de la nourriture', alors que les 4 emplois de *szedat'* sont métaphoriques; sur 7 exemples de *utopat'*, 6 sont dans le sens figuré, le 7^{ème} étant le gérondif *utopaja*, alors que *tonut'* est utilisé 11 fois, dont 9 au sens propre, etc.

Ces données, qu'il serait facile de multiplier, prouvent que le verbe-image, dans la mesure même où il est déchargé d'une partie de son influx, tend à prendre la forme de l'imperfectif détensif *S* plutôt que celle de l'imperfectif intensif *P*.

b. *S* dans les formes adjectives du verbe

A l'intérieur même de la conjugaison, il existe des catégories qui se caractérisent précisément par leur moindre charge d'influx verbal: le participe tient à la fois du verbe et de l'adjectif, et il devrait, à ce titre, surtout quand la valeur adjectivale l'emporte, fixer la forme de *S* plutôt que celle de *P*.

Or, même écartés les faits de supplétisme, il apparaît que, dans ce domaine encore, les options constatées au niveau des formes expriment sans équivoque l'homologie des valeurs. On dit *oglušajuščij grochot*, plutôt que *glušaščij*, 'fracas étourdissant', *s oslabevajuščim interesom*, plus souvent que *so slabejuščim interesom* 'avec un intérêt faiblissant', *uvjadajuščaja krasota* 'une beauté qui se fane', *op'ezjanjajuščij napitok* 'une boisson enivrante', *odurjajuščij zapach* 'une odeur stupéfiante', etc. Ces participes adjectivés, formés d'ordinaire sur *S*, et non sur *P*, s'emploient aussi comme adverbes: *vypityj kon'jak podejstvoval na nego oglušajuščě* 'le cognac qu'il avait bu agit sur lui d'une manière étourdissante', etc.

L'emploi préférentiel de l'imperfectif détensif dans les formes adjectivées de participes, qui sont par nature des formes verbales „détendues”, confirme donc l'opposition latente que nous avons définie entre les termes *S* et *P* du complexe *S/P*.

Conclusion

La solution proposée semble donc résister à la contre-épreuve des relations homologues. En première approche, cette solution coïncide avec celle de L.A. БУКОВА et celle de Ju.S. MASLOV pour le bulgare¹⁵. Mais, essayant de dépasser le niveau d'une appréciation linéaire du procès (non référence/ référence au terme),

¹⁵ Pour les faits tchèques, on en reste d'ordinaire à la thèse de l'absolue synonymie des deux variantes. Ainsi I. POLDAUF: Podíl mluvnické a nauky o slovníku na problematice slovesného vidu. Studie a práce lingvistické. I. K. 60. narozeninám akad. B. Havránka. Praha, 1954, p. 223; Fr. КОРЕЧНÝ, Slovesný vid v češtině. Praha, 1962, p. 94. Autres références dans Ju. MASLOV, qui critique brièvement cette thèse de la synonymie (art. cit., p. 211-2), à laquelle sacrifie aussi Tichonov (art. cit) pour le russe.

nous avons voulu traduire en termes de force (imperfectif intensif/ imperfectif détensif) la substance de l'opposition. Ce déplacement d'optique nous a permis, comme nous l'espérons, de couvrir la totalité des zones intéressées par la „concurrency” des variantes *P* et *S*, celles notamment des emplois figurés et des formes adjectivées de participe.

En ce qui concerne le sens de l'évolution tel que les faits de langue moderne le laissent apparaître, il peut être utile de distinguer soigneusement les deux valeurs de l'imperfectif second. La valeur itérative est souvent vieillie ou populaire, parce qu'elle est sentie comme redondante, „découplée” par rapport à la connexion établie: ainsi de *vypivat'* en face de *pit'/vypit'*. Il arrive alors que l'imperfectif second sorte de l'usage: *pogubljat'* n'est plus guère employé, le couple de connexion *gubit' / pogubit'* se suffisant à lui-même. C'est, dans le destin de l'imperfectif second, une ligne de récession.

Au contraire la valeur détensive a pour effet d'insérer fortement l'imperfectif second dans sa corrélation avec le perfectif, lui-même „détensif” en vertu de sa propre nature. Cette valeur tend par conséquent à s'imposer dans le cadre d'une systématisation générale de l'aspect. V.A. ПРИХОД'КО a bien montré¹⁶ que le type *bogatit'* avait été progressivement évincé par le type *obogaščat'*. Ce processus est toujours en cours. Il concerne notamment: - a) la catégorie 2, où *chladet'*, vieilli, cède devant *ochladevat'*; - b) la catégorie 4, où la langue préfère, à la connexion *maskirovat' // zamaskirovat'*, la corrélation *zamaskirovyvat'//zamaskirovat'*; - c) certaines unités de la catégorie 5, où *ždat'*, par exemple, et surtout *slat'*, reculent devant *oždat'* et *posylat'*. Il y a ici une ligne de progression, plus fortement marquée que la ligne de récession.

Pour finir nous proposerons le principe suivant: quand il existe, en face d'un imperfectif premier, un imperfectif second bien vivant, sans nuance archaïque ni populaire, c'est ce dernier qui doit être tenu pour intégré dans le couple, et le lien de l'imperfectif premier avec son perfectif peut être alors considéré comme approximatif et discutable. En d'autres termes *la corrélation prime la connexion*. Cette conclusion aurait pour effet de restreindre fortement l'effectif de la classe des „préverbes vides”¹⁷ et elle fournirait un critère précis pour éprouver la validité des couples de connexion.

¹⁶ В. А. Приходько, Ученые записки Ленинградского Государственного Университета. 277, 1959, стр. 190—8.

¹⁷ Comme nous l'avons dit plus haut, nous préférierions „préverbe de connexion”. Nous admettons aussi volontiers que le couple de connexion correspond à la combinaison d'un *imperfectivum tantum* et d'un *perfectivum tantum*: ainsi, dans une terminologie différente, rejoignons-nous les vues de A. V. ISAČENKO, Grammatičeskij stroj russkogo jazyka v sopostavlenii s slovackim. Morfoložija. Čast' II. Bratislava, 1960, p. 175, et *passim*. Cependant, d'un point de vue pratique, il peut être avantageux de garder le nom de „couple pour des combinaisons somme *delat' /sdelat'*, même si ce n'est là, comme l'observe Ju. MASLOV (art. cit., p. 201), qu'une manière de „compromis”.

Auf der Spur der Ursachen der „Zeit der Wirren“

E. IGLÓI

Die russischen Schriftsteller im beginnenden XVII. Jahrhundert sind keine Chronisten ihrer Zeit, die ein Protokoll führen wollen, ihr Bestreben und ihre Absicht ist nicht, ihre Werke mit aufgehäuften Tatsachenmaterial zu überfüllen. Sie sind in erster Linie Publizisten, Ideologen ihrer Gesellschaftsklasse, ihrer Partei, ihres Zaren, sie schaffen nicht für eine späte Nachwelt, sondern sprechen zu ihren Zeitgenossen. Sie spielen eine bewusstseinprägende, stimmungsbildende, zur Stellungnahme zwingende Rolle, in jenem Zeitalter, wo oft gerade die Agitation in Wort und Schrift das Ziel der mit Waffengewalt erteilten Schläge bestimmte. Neben diesem offenen Drang zur Agitation werden die meisten Literaturdenkmäler auch durch eine unverhüllte didaktische Funktion bestimmt: sie äussert sich besonders im Nachforschen nach den Gründen der „Wirrenzeit“ (*smuta*), sowie im Aufsuchen der durch die Ereignisse dargebotenen Konsequenzen und Lehren. Das Ziel unseres Aufsatzes ist, drei Gestalten der Publizistik aus der „Zeit der Wirren“ heraufzubeschwören, auf dass wir mit ihrer Auffassung über die Ursachen der *smuta* bekannt werden.

Der Autor der letzten neun Kapitel in der sog. zweiten Redaktion (nach der Aufteilung Popovs) des „Chronographen“ aus dem Jahre 1617, der ursprüngliche Verfasser der ersten sechs Kapitel im Werk des Avraamij Palicyn, sowie der unbekannte Autor der „Anderen Erzählung“ – um diese drei Schriftsteller handelt es sich. Sie sind jene dreifache Quelle, aus welcher die kompilative Erzählung über die „Zeit der Wirren“ im Debrecener Exemplar des „Chronographen“ schöpft. Alle drei Autoren suchen unruhig – wenn auch nicht mit der gleichen Aufmerksamkeit und nicht gleich anspruchsvoll – die Antwort auf die Frage des „warum“.¹

Bevor wir diese Augenzeugen auszufragen beginnen, müssen wir auf gewisse Schranken der Anschauung hinweisen, die für die ganze Publizistik in der „Zeit der Wirren“ charakteristisch sind. Schon die Beliebtheit des Begriffes *smuta* in der zeitgenössischen Literatur beweist es, dass die damaligen Russen

¹ Das handschriftliche Denkmal befindet sich jetzt in der Bibliothek der Lajos Kossuth-Universität. Seine Signatur *M 36*. Die Beschreibung des Debrecener Chronographs s. Э. Иглы: Древнерусский Хронограф Дебреценского Университета. *Slavica I.* 1961, 95–133.

– oder zumindest jene herrschenden Gesellschaftsschichten, deren Sprachrohr die Publizisten sind – die Ereignisse zu Beginn des XVII. Jahrhunderts als ein fast unübersichtliches Chaos betrachteten. Sie fassen daher unter diesem Begriff sozialgeschichtlich gesehen ganz heterogene Sachen zusammen: die Rivalität des „Dienstadels“ und der Bojaren um die Macht und um den Zarenthron, den von Bolotnikov geführten Bauernkrieg der Jahre 1606/07, sowie die polnische und schwedische Intervention. Dieses Geschichtsbild der Schriftsteller und Publizisten, wo alles auf einen gemeinsamen Nenner gebracht wird, belastet dann ihren eigenen Verstand mit einem zentnerschweren Druck und macht es unmöglich, die durch die Tatsachen dargebotene Wahrheit richtig zu erkennen. Freilich bleibt ein jeder auf dem Wege, der zum Ziel führen müsste, auf einem anderen Punkt stehen: einige erkennen wenigstens Teilwahrheiten, während andere, wie z. B. der zur Partei Šujskijs gehörende Verfasser der „Anderen Erzählung“ den Leser bloss in eine Sackgasse führen. Doch untersuchen wir näher jene Antworten, die sie auf die Frage der Ursache der *smuta* geben.

Den Verfasser der Erzählung im „Chronographen“ interessieren nicht so sehr die Ereignisse, wie vielmehr die hervorragenden historischen Persönlichkeiten. Die Geschichte der „Wirrenszeit“ reduziert er auf die Folgen ihrer Taten: die Ursachen dieser Taten sucht er aber im Charakter, in der psychischen Struktur der einzelnen Gestalten. Mit der Analyse seiner lebensnahen, oft in markanter Weise individualisierten Porträts befassten wir uns schon an anderer Stelle. Diesmal untersuchen wir nur jene Blicke dieses Menschenerforschers, die er auf die Ursachen der *Zeit der Wirren* wirft.²

Die Konzeption des „Chronographen“ ist die Ideologie der Romanov-Partei und wird dadurch begründet, dass der Autor die Gestalt und die Zeit jener beiden Herrscher (Fedor Ivanovič und Michail Romanov) den „ungesetzlichen“ oder „unechten“ Zaren in der „Zeit der Wirren“ gegenüberstellt, die mit ihrer Usurpation nur Leid und Elend über Russland brachten. In dieser auf Kontraste aufgebauten historischen Konzeption sind die beiden idealisierten gesetzlichen Zaren zwei Uferpfeiler jener Brücke, unter welcher das schmutzige Unwasser der Wirren durchströmt. Begeistert äussert sich der Autor über die Herrschaft des Zaren Fedor, des Sohnes Ivan IV.: „Тогда во всей царствии его благочестие крещца соблюдашеся и все православное християнство без мятежа и в тишине пребывающе и друг ко другом светло и радостно ликующе“³

Und ein Blick auf das andere Ufer. Mit dem Thronantritt des Michail Romanov: „... видеша вси свет велик сладостныя тишины свободный день“.⁴

Als den einzigen Grund der dreifachen, jedoch als Einheit aufgefassten

² Э. Иглои: Литературные портреты из Повести о смутном времени в Хронографе редакции 1617 г. *Studia Slavica*, V. IX, fasc. 1–4. Вр. 1963, S 123–46.

³ Андрей Попов, Изборник славянских и русских сочинений и статей, внесённых в Хронографы русской редакции. М., 1869, S. 186.

⁴ а.а.О. S.204

Tragödie, die sich zwischen diesen beiden Pfeilern entfaltet (also der Thronstreitigkeiten, des Bauernkrieges und der Fremdherrschaft) bezeichnet der „Chronograph“ den sündigen Machtwillen des Boris Godunov. Der Autor des „Chronographen“ gehört zwar zu jenen Wenigen, die bestrebt sind, auch diesen Zaren objektiv zu beurteilen. Er arbeitet nicht mehr mit der Methode der Schwarz-Weiss-Zeichnung. Boris Godunov, diese wichtige historische Persönlichkeit, wird nicht nur in seinen Fehlern gesehen, sondern auch in seinen überdurchschnittlichen staatsmännischen Tugenden. Indessen fällt der Autor dann und wann aus der Rolle des objektiven Richters: weil er in Boris den Beginn jener Lavine sieht, die die alte Ordnung erschütterte, verliert er in Wirklichkeit den ganzen Menschen aus seinem Blickfeld und achtet nur auf jene Charakterzüge, denen er eine dämonische, die Haltung des Zaren bestimmende Kraft zuschreibt. Diese einseitige Betrachtungsweise schadet hier nicht so sehr der Charakterdarstellung, als eher der historischen Ursachenforschung, weil sie in der Politik Boris Godunovs nur ein einziges Motiv: die Ambition anerkennt. Das Ergebnis dieser Betrachtung: die soziale und die gesellschaftliche Problematik an der Wende des XVI. und XVII. Jahrhunderts wird völlig vernachlässigt, und durch eine verabsolutierte, bis zum Extrem vergrösserte, den ganzen Menschen beherrschende und einen mächtigen Staat mit dem Untergang bedrohende böse Leidenschaft ersetzt. Diese böse Leidenschaft beherrscht nicht nur den Zaren, der sich mit ungesetzlichen Mitteln den Weg zum Thron bereitet, sondern erfasst all diejenigen, deren politische Rolle im Gegensatz zu den Interessen der Romanovs steht.

Der Verfasser der Erzählung im „Chronographen“ ist ein besserer Schriftsteller, denn Historiker. Er ist ein kundiger Meister in der bildhaften, allegorischen Darstellung der Leidenschaft, doch die Ursachen seines Gegenstandes kann er nicht enträtseln. Er meidet zwar irrationale Erklärungen, doch ebenso will er auch von sozialen, wirtschaftlichen, politischen Kräften keine Kenntnis nehmen. Daher seine Ratlosigkeit, sein Verwundern, wenn er irgendwelchen Äusserungen einer regellosen, bösen Leidenschaft begegnet. Er staunt über die drastischen Massnahmen, die Ivan IV. gegen die Bojaren brachte: „Не вем како превратися многомудренный его ум на прав яр...“.

Ebenso verständnislos spricht er aber auch über den antifeudalen Baueraufstand: „Не вем бо что и в православных тогда случилось, вместо убо истины лжи прославиша и вместо правды лукавое похвалиша“.⁵

Die einseitig psychologisierende Ursachenforschung des Erzählers des „Chronographen“, seine Anschauungsweise, die die Geschichte zur Folge des menschlichen Charakters macht – Ähnliches findet sich in solch ausgeprägter Form bloss im Jahrbuch des Ivan Timofejev – ist zwar auf der Ebene schriftstellerischer Leistung ein grosser Schritt vorwärts, war aber als historische

⁵ a.a. O. S. 198

Methode nicht dazu geeignet, die wirklichen Ursachen der „Wirrenzeit“ aufzuheben.

Die historische Betrachtungsweise des „Chronograph“-Autors ist ausgesprochen anthropozentrisch. Dem gegenüber vermag der unruhige, von seiner Leidenschaft hingerissene Verfasser der „Anderen Erzählung“ nicht die Schranken der mittelalterlich-religiösen Geschichtsbetrachtung übertreten: Gott und Satan sind für ihn die beiden übernatürlichen Grundursachen der irdischen Geschehnisse. Der Autor ist wahrscheinlich ein Geistlicher, sein Hauptziel ist dennoch nicht die Verteidigung der kirchlichen Dogmen oder der christlichen Moral. Durch das Hereinziehen übernatürlicher Wirkungskräfte in die Darstellung der Ereignisse der *smuta* will er vielmehr einen Einfluss auf seine durch die vielen Leiden eingeschüchterten orthodoxen Leser ausüben: eine in dieser Zeit durchaus gebräuchliche Methode.

Jakovlev stellte schon aus der „Anderen Erzählung“ jene Stellen zusammen, die auf den Zweikampf Gottes und Satans deuten.⁶ Diese bekannte Zusammenstellung braucht hier nicht wiederholt zu werden, da ja der Autor — ein Zögling der kirchlichen Literatur — die stereotypen Ausdrücke oft bloss zwecks einer Stilisierung gebraucht. Wesentlich finden wir dagegen das Hervorheben jener Fälle, die auf die Ursachen der „Wirrenzeit“ hinzielen, die je einen Abschnitt der *smuta* einleiten, die daher sozusagen als „Expositionen“ der einzelnen Aufzüge des grossen historischen Dramas aufzufassen sind. Diese Partien wollen eine organische Verbindung zwischen der transzendenten und der irdischen Welt, zwischen Gott und den wahren Orthodoxen (Prawoslawen), beziehungsweise zwischen Satan und den bösen Menschen stiften. Zur Sphäre des Bösen gehören natürlich — laut seiner Auffassung — die Feinde Šujskijs. Einer solchen Exposition folgt dann die detaillierte, doch unendlich voreingekommene Charakterisierung der in den Mittelpunkt der Aufmerksamkeit gestellten Persönlichkeit, sowie gleichzeitig ihre stark entstellte Wertung.

Betrachten wir einige solche Partien, die die Wirklichkeit mystifizieren: sie geben uns den Schlüssel zur Verständnis jener Konzeption in die Hand, die die „Andere Erzählung“ über die „Wirrenzeit“ entwirft.

1. Der oberste Bösewicht, der erste Mann des Satans, der erste Vertreter seines Willens auf der Bühne des russischen politischen Geschehens ist der „Sklave“ Boris Godunov, dem „. . . вниде зломысленный диявол в сердце. . . и. . . наведе кровопролитие всей Русской земле.“⁷

2. Die von der Erzählung detailliert geschilderten Sünden des Boris lösen den Zorn Gottes aus. Die Äusserung des göttlichen Zornes ist adäquat der satanischen List, das Mittel der Rache ist wiederum der Thronprätendent, später

⁶ М. А. Яковлев, Иное сказание (Повесть о крестьянском движении начала XVII века.) Уч. зап. Ленингр. гос. пед. ин-та им. М. Н. Покровского, ф-т яз. и лит-ры, вып. I, 1938, S. 186—7

⁷ Так называемое Иное сказание. С.-Петербург, 1907, S. 3

Usurpator Grigorij Otrepejev, der „. . . злы умышлением научен от дьявола“ und der die wahren Orthodoxen bedrängt: „. . . люте палим быв огнем ярости по сатанину наважению к их погублению“⁸.

3. Die von Boris ausgelöste Sturmflut, die zur Zeit des Grigorij Otrepejev die Welt der Orthodoxen (Prawoslawen) mit völliger Vernichtung bedrohte, wurde von Vasilij Šujksij zurückgedämmt. Šujksijs Regierungsantritt bedeutet Gottes Sieg über den Satan, den Sieg des Guten über das Böse. Der Anfang der Herrschaft des Bojaren-Zaren wird vom Licht der göttlichen Gnade vergoldet.

4. Indessen hat dieser als „paradiesisch“ geschilderte Zustand nur eine kurze Dauer. Bald sammeln sich wieder dunkle und bedrohliche Gewitterwolken über Moskau: es beginnt der Bauernaufstand. Charakter und Ziel dieses Aufstandes vernebelt der Autor völlig, weil er auf die Fragen des „woher und warum?“ eine irreführende Antwort gibt. Zuerst verdammt er die in ihrem Wesen sündige menschliche Natur: „. . . убо естество наше тяшко и род неправдив, яко неистовий“. Daraus folgt in seiner Auffassung das Sich-Abwenden des Volkes von Gott, was in seinem Wortgebrauch die Auflehnung gegen Šujksij und die feudale Ordnung bedeutet⁹. Die schablonenhafte Erklärung der Rolle des Boris Godunov und des Grigorij Otrepejev wiederholend, versucht er auch in der Gestalt der Führer des Bauernkrieges, des Ivan Bolotnikov und Plejka Gorščakov den in menschlicher Form erscheinenden Satan als den eigentlichen Sünder darzustellen: „. . . во-истину сам сотона изшед от темницы своя, тая в себе злую детель и смути языцы мноземи; но и паче всех человек богоненавистинк и богоотступник. . . и . . . вниде в сердца их и нача палити и подстрекати их, да послужат ему, пакости содевающе боголюбивому царю и всему православному христианству, дабы разорити православную христову веру и всему бы христианству потреблену быти.“¹⁰

Über den Schlussabschnitt des Bauernkrieges und über die offene polnische Intervention berichtet die „Andere Erzählung“ in Abschnitten, die wörtlich aus dem „Chronographen“ übernommen sind, die wir daher jetzt nicht beachten müssen.

Der durch und durch von reaktionären Anschauungen, vom Klerikalismus beherrschte Autor der „Anderen Erzählung“ sieht im Satan den grossen Giftmischer der „Zeit der Wirren“. Dieses böse übernatürliche Wesen kann sich sowohl in Einzelpersönlichkeiten, als auch in der Masse verkörpern, man muss ihn also bekämpfen, indem man jene Menschen vernichtet, die die Vermittler und Verwalter seines teuflischen Willens sind. Letzten Endes unterscheidet sich also die Geschichtsanschauung der „Anderen Erzählung“ kaum von den Anschauungen des „Chronographen“-Autors: beide suchen den Grund der historischen und sozialen Übel in den Sünden der Einzelnen, in den Ränken

⁸ a.a.O. S.25 und 54

⁹ a.a.O. S. 96

¹⁰ a.a.O. S.96 – 7

einiger hervorragender Figuren. Der Unterschied liegt nur darin, dass der „Chronograph“ die Motive des Verhaltens in der Natur der menschlichen Seele zu erkennen glaubt, die „Andere Erzählung“ dagegen einer mystifizierten Auffassung huldigt, den zum Sklaven erniedrigten Menschen als ein blindes Werkzeug transzendenter Mächte betrachtet, ohne diese Abhängigkeit als Milderungsgrund bei der Beurteilung politischer Feinde zu verwenden.

Im Gegensatz zum schrankenlosen Subjektivismus der „Anderen Erzählung“ lenkt der einleitende Teil der Avraamij Palicyn'schen Erzählung durch eine überraschend nüchterne und aussagekräftige Urteilskraft die Aufmerksamkeit auf sich. In diesem — einem *kelar* zugeschriebenen — Literaturdokument liegt der schon im Titel angedeutete Akzent auf der Frage des „wie?“ („... како грех ради попусти господь бог наш праведное свое наказание. . .“ doch gleich danach wird gefragt, und diese Frage bleibt zum Glück auch in der Umarbeitung erhalten, „um welche Sünden“ diese Dinge geschahen: (...ких ради грех..) ¹¹⁻¹²

Wie die vorhin untersuchten beiden Schriftsteller, scheint auch jener Autor, der die ersten sechs Kapitel des Palicyn'schen Werkes schrieb, eine geistliche Person gewesen zu sein. Indessen bekommen in seinen Überlegungen die jenseitigen Kräfte keine grosse Rolle: alles, was zu Beginn des XVII. Jahrhunderts in Russland geschah, erklärt er aus sozialen Ursachen, mit anklagendem Finger auf die Mächtigen und Reichen hinweisend. Dieser Autor kennt besser seine Epoche, als seine publizistisch eingestellten Zeitgenossen und er blickt mit offenem Auge umher. In dieser Hinsicht folgt er jenen Publizisten des XVI. Jahrhunderts, die zuerst auf die latenten Spannungen in der bäuerlichen Tiefenschicht aufmerksam wurden und die auch schon auf die zu erwartenden Folgen der Unzufriedenheit des Volkes hinwiesen.

Palicyns Mitarbeiter selber sucht die Ursachen der *smuta* in der Vergangenheit. Wenn es zur Zeit der letzten Herrscher aus dem Hause Kalita zu keinem offenem Konflikt zwischen dem Volk und der Herrschicht kam, so erklärt er das damit, dass Ivan IV. noch „... разумом же и жестостию“, sein Nachfolger Fedor Ivanovič aber „молитвою“ imstande war, eine Zeit lang die Unruhe der bäuerlichen Massen zu bremsen.¹³ Als dann Boris zur Macht gelangt, richtet sich die eindeutig auf den Dienstadel orientierte Politik des neuen Zaren nicht nur gegen die Bojaren, sondern verschlechtert auch die Lage der Bauern. Die Folge davon ist das Aufhören des sozialen Gleichgewichtes.

Für die einleitenden Kapitel des Palicyn'schen Berichtes ist es jedoch bezeichnend, dass der Autor die Verantwortung niemals Einzelpersonen zuschreibt, sondern den Anteil der ganzen herrschenden Klasse fühlen lässt. Die von ihm verdamnte innenpolitische Tätigkeit des Boris Godunov konnte nur deshalb

¹¹⁻¹² Сказание Авраамия Палицына, под ред. Л. В. Черепнина, М—Л., 1955, S. 101

¹³ a. a. O. S. 107

jenes Feuer entfachen, das später auf das ganze Land übergriff, weil die opportunistische Haltung der Herren, ihre Feigheit und ihr sinnloses Schweigen (беэумное молчание) dem Zaren freie Hand gab, das Regierungsprinzip der ständischen Monarchie umzustossen.¹⁴ Die kollektive Verantwortung für jene Schritte, die zur „Zeit der Wirren“ führten, liegt darin, dass die Herren bei der Wahl des Boris Godunov einmal ihren Willen äusserten, und weil sie dann in der Folge nicht nur auf ihre Rechte pochen, sondern auch ihre Pflichten hätten ausüben müssen. Dazu kam es aber nicht, weil die herrschende Klasse in einem moralischen Sumpf lebte. Ihr Egoismus, ihre Habsucht kannte keine Grenzen. Unersättlichkeit, massloser Stolz, die Jagd nach Genüssen, das Verachten der alten Bräuche, die Gleichgültigkeit dem Schicksal Anderer und des Landes gegenüber – das sind die wichtigsten Züge der moralischen Krise zur Zeit des Zaren Boris.

Der gesellschaftskritische Ton wird dort am aufrichtigsten, wo der Autor feststellen muss: die Ausbeutung der Massen bildet die Grundlage zum Wohlstand der Reichen. Fast alleinstehend in der altrussischen Literatur ist jene enthüllende Kraft der Erzählung, wo der Autor die Ursachen des Bauernkrieges – in diesem Krieg sieht er das Wesentliche der *smuta* – in folgender Weise beleuchtet: „Во время же великаго глада. . . озревшиися вси яко же мощно питати многую челядь, и начаша рабов своих на волю отпускати,. . . мнози же и имуще, чем препитати и на много время домашних своих, но восхотевше многа богатства притяжать и того ради челядь свою отпускающе; и не токмо челядь, но и род и ближних своих же пощадеша и голодом скончающихся туне презреша. Бяше же и се зло во многих: лето убо все тружуются, зиму же и главы не имеют где подклонить, и паки в лето, и не хотя, в делех страждут; в сицевых же озлоблениих разлучахуся мужа от жены, и брат от брата, и отец от чад, и друг от друга.“¹⁵

Der Gedanke der kollektiven Verantwortung waltet auch in jenem Abschnitt, wo die Rolle des Grigorij Otrepejev behandelt wird. Die nachdrücklich verurteilte Laufbahn des Usurpators wird zum Krümmerspiegel, in welchem die russische Gesellschaft ihre tragikomisch verzerrten Züge erkennen kann. Wer alles blickt in diesen Krümmerspiegel? Vor allem die geflüchteten Bauern, die von der unbarmherzigen Ausbeutung in den vergangenen Jahren gezwungen waren, ihr Heim zu verlassen. Sie stellten sich zuerst auf die Seite des Thronprätendenten, aber etwas Anderes hätte der Autor von ihnen gar nicht erwartet, denn er weiss es, dass das Volk wirklich an eine wunderbare Rettung des Carevič Dimitrij glaubte und von seiner Herrschaft die Verbesserung der eigenen Lage erhoffte. Strenger dagegen wird das zwiespältige Benehmen jener führenden Kreise beurteilt, die es wussten, wer sich unter der Maske Dimitrijs

¹⁴ a.a.O. S. 253

¹⁵ a.a.O. S. 255 – 6

verbirgt, die aber — geleitet durch ihren Hass gegen Boris Godunov — dennoch den Eid auf den „häretischen Abenteurer“ leisteten. Die Folge ihres Verrates ist nicht der Friede, sondern eine weitere Vertiefung der Wirren: der Bauernkrieg einerseits und die polnische Intervention andererseits. Die Ursache des ersten sieht Palicyns Mitautor in den elenden Lebensbedingungen der Bauern, in der übertriebenen Ausbeutung, in den Übergriffen der Gutsbesitzer und in der Herrschaft der ungesetzlichen Zaren. Über die Gründe der Intervention spricht er dagegen undeutlich und zeigt nicht die echten Motive der fremden Invasion. Dies lässt sich zwar damit entschuldigen, dass der Verfasser des 1610 geschriebenen Berichtes den offenen Angriff des Polenkönigs Sigismund III. noch nicht voraussehen konnte. Weil er den Kampf zwischen dem zweiten „falschen Dimitrij“ und zwischen Vasilij Šujskij einfach als einen Kampf um den Thron betrachtet, sieht er auch im wüsten Treiben jener polnischen Söldner, die den Thronprätendenten unterstützen, nur das eigengesetzliche Randalieren der Soldateska. Diese Episode — die der offenen polnischen Intervention vorausgeht—wertet er noch nicht als einen zwischenstaatlichen Konflikt. Überhaupt ist es dem Autor scheinbar wichtiger, die dem Herrscher sich widersetzenden russischen Verräter zu enthüllen, als die wirkliche Gefahr der Intervention zu untersuchen.

Die Abschnitte 1–6. der Avraamij Palicyn'schen Erzählung führen uns nicht bis zum Ende der „Wirrenzeit“. Dieses Dokument entstand in seiner Primärform noch zu jener Zeit, als in Russland der Kampf zwischen dem Bojaren-Zaren und dem zweiten „falschen Dimitrij“, dem „Dieb von Tušino“ am schärfsten tobte. Eben darum müssen wir jene politische Scharfsicht, die der unbekannte Publizist zeigt, seine ziemlich sichere Orientierung zwischen den wirren Ereignissen der Wirklichkeit ganz besonders schätzen. Andere Erzählungen über die „Zeit der Wirren“ bringen vielleicht mehr Tatsachenmaterial, informieren über gewisse Einzelheiten pünktlicher und ausführlicher, doch kein anderer Autor schildert die Zustände in den Jahren der *smuta*, das Verhältnis der einzelnen Klassen, Parteien und Machtgruppierungen zueinander, die Wirkung ihrer Kämpfe auf das Schicksal des ganzen russischen Staates wirklichkeitstreuer. Der Mitautor Palicyns sagt mehr über die wirklichen Ursachen der „Wirrenzeit“, als alle Anderen, denn er sucht die geschichtsbildenden Kräfte nicht in der transzendenten Welt, nicht einmal in den dämonisch gesteigerten bösen Leidenschaften einzelner Personen, sondern in den inneren Widersprüchen der feudalen Gesellschaftsordnung, im Verhältnis des Bauerntums zu den Grundbesitzern, im Machtkampf, im politischen und sozialen Zwist zwischen dem Adel und dem Bojarentum. Der Autor erkennt es klar, dass die Gründe der „Zeit der Wirren“ sozialer Natur sind. Diese Erkenntnis führt ihn freilich nicht zur völligen Verurteilung der Feudalordnung, denn er ist selbst ein Vertreter der herrschenden Klasse. Er hält es für natürlich, für den Willen Gottes, dass die Gesellschaft in Führer und Geführte, in Reiche und Arme auf-

geteilt sei. Das Ziel seiner Enthüllungen war nur das eine: seine Klassengenossen zur Ernüchterung zu führen, sie auf die schweren Folgen ihres Missbrauchs der Macht aufmerksam zu machen, in ihnen das Gefühl für Verantwortung zu wecken.

Ob dieses Dokument in seiner Zeit die gewünschte Wirkung hatte, können wir heute nicht mehr beurteilen. Jedenfalls ist es eine Tatsache, dass Palicyn – oder jemand von den Abschreibern des Werkes – es für notwendig erachtete, dieses mit unbarmherziger Offenheit anklagende Dokument aufzubewahren und zu popularisieren. Der gesellschaftskritische Ton wurde zwar etwas entschärft, doch die Aussage, die Essenz der aus der Vergangenheit zu ziehenden Lehren wurden auch in der Epoche nach der „Zeit der Wirren“ als aktuell empfunden. Unter allen Erzählungen über die *smuta* gewann der Text Palicyns die Palme der grössten Volkstümlichkeit.

Vuk Stefanović Karadžić dans l'orbite des slavophiles polonais

V. FRANČIČ

L'importance historique pour la nation serbe de l'activité et des mérites de Vuk Stefanović Karadžić et son influence sur la vie culturelle des Slaves du Sud et des peuples balcaniques furent mis en relief, il y a déjà un siècle, par Vatroslav Jagić, dans une étude que ce dernier publiait en 1864¹, après la mort du grand réformateur. Depuis cette date — quoiqu'on ait écrit sur lui déjà avant, surtout en Europe — on a publié beaucoup d'études, de dissertations et de mémoires sur l'activité de cet homme qui fut le plus grand réformateur de la langue littéraire et de l'orthographe serbes et en même temps un lexicographe, un auteur des recueils de chants, de contes et de proverbes populaires, un observateur des moeurs et des coutumes et un historien des soulèvements serbes contre l'oppression turque. Ses oeuvres et sa correspondance avec de nombreux personnages éminents de son temps furent et restent, comme le démontre le dernier symposium de Vuk à Belgrade², un objet d'études non seulement des investigateurs particuliers, mais aussi des équipes de chercheurs attachées à des chaires ou à des instituts slaves aussi bien dans la patrie de Vuk et dans d'autres pays slaves que dans maints pays d'Europe et d'Amérique. Les fruits de la révolution culturelle de Vuk se trouvent ainsi chaque jour enrichis.

En Pologne on commence à s'intéresser à Vuk et à ses oeuvres depuis la parution de son premier recueil des chants populaires. La première *Information sur les oeuvres du Serbe Vuk Stefanović* a été publiée dès 1819 à Varsovie par Walentyn Skorohod Majewski³ qui a joint à son article plusieurs chants populaires serbes. En même temps K. Brodziński, le premier théoricien de la poésie romantique polonaise, fait paraître sa traduction du chant morlac „La femme d'Aza-Aga”⁴, grâce à quoi le chant populaire serbe devient en Pologne un sujet d'intérêt si général que Brodziński se voit obligé de réclamer la publication d'un choix de poèmes consacré spécialement à la jeunesse⁵. Dans sa première phase (jusqu'en 1931) l'intérêt qu'éveille l'activité créatrice des Slaves du Sud est porté avant tout sur les chants populaires des femmes serbes et

¹ Književnik. 1864.

² 15 – 20 IX. 1964.

³ Pamiętnik Naukowy. Warszawa, 1819, t.I., p. 385 – 92.

⁴ id. p.27. et s.

⁵ Uwagi nad potrzebą wydania wyboru poezyj dla młodzieży. 1821.

cela grâce à Herder et Goethe qui les ont fait connaître en Europe en les traduisant en allemand. En ce temps, en Pologne, ces chants sont traduits, le plus souvent d'après Vuk, par Krysta Lach Szyrma, professeur à l'Université de Varsovie, par Auguste Bielawski, poète de Lwów, par les jeunes romantiques groupés autour de Mickiewicz tels que A.E. Odyniec, K. Gaszyński, I. Chodźko et par Mickiewicz lui-même. Comme Pouchkine, ils s'étaient tous laissés mystifier par Mérimée. A cette époque le chant populaire serbe était une des sources où la poésie romantique puisait largement.

La deuxième phase, slavophile celle-ci, s'étend jusqu'à l'insurrection de 1863. Elle se manifeste dans le pays et à l'étranger parmi les émigrés. Grâce aux conférences enthousiastes de Mickiewicz au Collège de France sur l'épopée serbe „qui n'est que l'histoire de grands sacrifices et de grands malheurs”, on s'intéresse davantage au chant populaire serbe et surtout à ses rhapsodies historiques. De là de nombreuses traductions et la liste des traducteurs est longue. Ce sont: Włodzimierz Podlewski, Bohdan Zaleski, Roman Zmorski, Teofil Lenartowicz, Franciszek Matejko, Lucjan Siemieński, Izydor Kopernicki. Les trois derniers ainsi que H. Feldmanowski, F. M. Eysmont et A. Lange prolongent leur activité jusqu'à la troisième phase, qui a un caractère scientifique, ethnographique et qui s'étend depuis l'insurrection de 1863 jusqu'à la première guerre mondiale. Même après la deuxième guerre mondiale la réception de la poésie populaire yougoslave en Pologne et son influence sur la production littéraire polonaise (celle de Wincenty Smaczniński, de Roman Zmorski, de Teofil Lenartowicz, de Kl. Podwysocki, de Bronisław Grabowski) ont été l'objet de monographie, d'études, de dissertations, de mémoires, d'articles publiés à l'occasion d'un anniversaire. Toute cette activité-là était en rapport avec une renaissance du slavisme en Pologne dans les années d'après-guerre. Toutes ces publications ont pour sujet les traductions polonaises des chants de Vuk, l'importance de celui-ci pour la civilisation serbe, la beauté des chants populaires serbes etc. On y a souvent parlé des contacts de Vuk avec les Polonais, mais on ne l'a fait que d'une façon fragmentaire, marginale. Une étude traitant exclusivement la question des contacts personnels de Vuk avec les Polonais et son attitude envers eux manque en polonais. Après la deuxième guerre mondiale le sujet a été abordé et les différentes phases de ces contacts ont été analysées, le plus souvent au hasard des circonstances, par Branislav Ćirlić⁶, Krešimir Georgijević⁷, Miodrag Popović⁸, Jerzy Śliziński⁹, Đorđe Živanović¹⁰ et autres. Pas mal de détails

⁶ BRANISLAV ĆIRLIĆ: O Vuk Karadžiću i Polakach słow kilkoro. Nowiny Literackie. Warszawa, 1948, nr 2, p. 4.

⁷ KREŠIMIR GEORGIJEVIĆ: Polsko-jugosłávské kulturni styky. Slovanský Přehled. XLI Praha, 1958, p. 173.

⁸ MIODRAG POPOVIĆ, Vuk Stef. Karadžić, 1787 – 1864. Beograd, 1964, p. 126 – 33.

⁹ JERZY ŚLIZIŃSKI: Z kontaktów Vuka Stefanovića Karadžića z Polakami. Beograd Južnoslovenski Filolog, XXIV knj. 1959 – 1960, p. 201 – 12.

¹⁰ ĐORĐE ŽIVANOVIĆ: Vuk i Poljaci. Beograd. Borba z 26 I 1964; Vuk i Polacy. Kultura Warszawa r. 2 nr. 14 s 5 IV. 1964, p. 2.

sur les contacts personnels de Vuk avec les Polonais se retrouvent dans le livre d'avant-guerre de Stanisław Rospond¹¹.

Nous nous proposons de présenter Vuk Karadžić dans l'orbite des slavophiles polonais, d'indiquer ses rencontres avec les Polonais à Vienne et puis à Cracovie et à Varsovie durant son voyage en Russie et de démontrer l'influence de ces contacts sur l'auteur du Dictionnaire serbe.

La véritable réforme de la langue serbe et de son orthographe fut terminée au moment de la publication (en décembre 1818) du Dictionnaire serbe complété par une nouvelle édition de la grammaire de cette langue contenue dans la préface de l'oeuvre.¹² Ecrivant sa première annonce par laquelle il ouvrait l'abonnement au Dictionnaire qui allait paraître, Vuk se sert encore trop souvent des mots appartenant à la langue dite „slavo-serbe” qui est un mélange hybride du parler populaire et du slave ecclésiastique de rédaction serbe qui devait „corriger” la langue des paysans et des bergers. C'était „Ein Bücher—Kauderwelsch ohne Beispiel im übrigen Europa” écrit, annonçant la parution du dictionnaire, J. Kopitar, d'abord professeur puis ami dévoué de ce Serbe arrivé de Tršić près de Loznica sur la Drina. Mais, comme en ce temps-là, peu de Serbes connaissaient bien la langue populaire et encore moins le vieux slave ecclésiastique, cette langue „slavoserbe” qui régnait dans le pays à la fin du XVIII^e s. et dans la première moitié du XIX^e s., chacun l'écrivait à sa façon, ce qui fait qu'il y avait autant de langues que d'individus qui les écrivaient. Le Dictionnaire¹³ annoncé allait remplir une sérieuse lacune dans la lexicographie serbe et faire voir une richesse insoupçonnée de la langue populaire. Voici ce que Vuk écrit dans son annonce: „Svi slavenski narodi krome Srbalja vostočnog vjeroispovijedanja imaju svoje rječnike. Već i naši mili imenjaci Srblji u Gornjoj i Donjoj Lužici (Lauzici) . . . diče se pečatanim rječnicima svojih dijalekata. A našeg rječnika za 2 do 3 miliona Srbalja jošte nema. Slavni Poljak g. Linde, sočinišči nedavno svoj poljski Slovník, sravnio je s poljskim jezikom sve proče (ostale) slavenske krome srpskoga, u kojem pečatana rječnika nije našao”.

C'était, trois ans avant leur rencontre personnelle à Varsovie, la première mention de Vuk sur le lexicographe polonais. Mais une lettre de Kopitar à Vuk, datant du 21 III 1815 témoigne qu'il y avait aussi un contact d'échange:

„Aber kaum habe ich 50 pjesnarice u. g a r k e i n e pismenica gefunden, so dass ich für L i n d e nach Warschau das Exemplar von Davidovics entliehen habe, auf die Gefahr das von Ihnen mir mit Ihrer Unterschrift gewidmete dafür vergeben müssen, wenn Sie mir kein anderes verschaffen¹⁴.”

Elaborant son *Rječnik* Vuk Stefanović étudiait attentivement les „šokačke, dictionnaires des Croates catholiques Mikalja, Jambrešić, Dolabella, Belostenec-

¹¹ STANISŁAW ROSPOND, Jugosławia. Miejsce Piastowe, 1935, p. 178 – 9, 328 et s.

¹² Srpski rječnik, istolkovan njemačkim i latinskim riječima. Viena, 1818.

¹³ KARADŽIĆ V. ST., Objavljenje o serbskome rječniku. Šišatovac, 1816; et aussi Novine Srpske. Viena, 1816 br. 96

¹⁴ Vukova prepiska. Državno izdanje. Beograd, 1907, p. 143.

Orlović, Stuli, que lui avait fournis Kopitar, mais il n'y choisissait que les mots qu'on trouvait dans le langage du peuple. Cependant la fin de sa préface au *Rječnik* rend évident que le Dictionnaire de Linde lui était aussi familier. Attaquant la langue slavo-serbe qui prétend „corriger” le langage du peuple il écrit: „... a ja ću da ga učim i da se trudim onako pisati kao što je najobičnije u narodu, da bi Dobrovski u Zlatnom Pragu i Linde u Varšavi, i drugi svaki, koji želi (makar bio u Londonu, ili i Americi), mogli upravo doznati iz mojih knjiga kako narod srpski govori u današnje vrijeme...” Et dans la partie consacrée à l'orthographe de la langue serbe il se fait partisan de la thèse avancée avant lui par Adelung¹⁵, Kumerdej¹⁶, et Kopitar¹⁷, adoptée aussi au XVII^e s., par les Croates Bartol Kasić¹⁸, Juraj Križanić¹⁹ et Pavle Riter – Vitezović²⁰, thèse mise en pratique par les commerçants de Bosnie et de Herzégovine et appliquée systématiquement dans leurs grammaires par Sava Mrkalj²¹ et Luka Milovan²² (et c'est de ces derniers que Vuk tenait ce principe phonétique), thèse selon laquelle à chaque phonème doit correspondre un signe graphique. Si un signe graphique n'a pas son correspondant sonore, il faut l'éliminer de l'alphabet. Et le principe est illustré par des exemples:

a) „ω mi drukčije ne možemo izgovoriti nego kao o, a Poljaci i Kranjci (c'est-à-dire Slovènes, note de l'auteur) imaju drukčiji glas zu ω i zato svaki zna bez ikakve nauke gdje ga treba pisati. Ni Rusi nemaju glasa za ω (kao ni mi), zato ga nijesu ni uzeli među svoja slova”.

Il s'agit de la voyelle fermée notée en polonais par *ó* et prononcée d'une façon particulière, intermédiaire, entre *o* et *u* dans beaucoup de dialectes populaires et même par des personnes cultivées en Silésie et en Poméranie. Depuis le XV^e s. cette voyelle est notée par *o* et après l'établissement au XVI^e s. des principes d'orthographe pour les imprimés cette notation conservée témoigne que la voyelle *ó* n'était pas l'égale de *u*²³. Chez les Slovènes on distingue aussi un *ó* moins fermé, long, approchant d'un *a*, (*otrók*), un *ô* plus ouvert (*vódi*), un *ò* accentué court mi-fermé (*potòp*) et enfin, plus près d'un *u*, le *o* non accentué, clair, moyen (*pòtok*).²⁴ Et voici un autre exemple rapporté par Vuk:

b) „Ѡ (jery) ovo treba Poljacima i Rusima kao i Nijemcima, Mađarima i

¹⁵ JOHANNCHRISTOPH ADELUNG, Umständliches Lehgebäude der deutschen Sprache zur Erläuterung der deutschen Sprachlehre für Schule. Leipzig, 1782.

¹⁶ BLAŽ KUMERDEJ, (en manuscrit) Versuch einer historich – kritischen krainisch, slavischen Grammatik (avec une tendance slavissante générale).

¹⁷ JERNEJ KOPITAR, Grammatik der slavischen Sprache... Laibach, 1808.

¹⁸ BARTOL KAČIĆ, Ritual Rimski. Rim, 1640, dans la *Préface*.

¹⁹ JURAJ KRIŽANIĆ, Gramatično iskazanje ob ruskom jeziku, publika Bodnjanski. Moscou, 1959.

²⁰ PAVLE RITER-VIZOVIĆ, Plorantis Croatiae saecula duo. Zagreb, 1703, dans la *Préface*.

²¹ SAVA MRKALJ, Salo debelog jera libo Azbukopretres. Beograd, 1810.

²² LUKA MILOVANOV, Opit nastavljenja k srbskoj sličnorednosti i slogomjerju i prosodiji i po novom pravopisanja načinu smatrajući na povod k novoj veoma nužnoj srbskoj pismenici ili jezikonauku, spisana 1810 (publia Vuk 1833).

²³ KAZIMIERZ NITSCH, Głosownia języka polskiego. Kraków, 1925, p. 7 – 8,

²⁴ A. BAJEC-R. KOLARIĆ – M. RUPEL, Slovenska slovnica. Ljubljana, 1956, p. 19 et 20.

Turcima a mi mjesto njega imano *i*, na pr. *sin, bik, riba, dobiti, miš, korito* itd., zato ni najučeniji naši ljudi ne znadu bez velike muke i bez truda, gdje ga treba pisati". Encore une fois Vuk a raison, car déjà dans les plus anciens monuments du vieux slave ecclésiastique de rédaction serbe on retrouve mélangés *ы* et *ы* (*Сѣлстѣ* et *Сѣстѣ*) pendant que dans le slave ecclésiastique il n'y a que *ы* car *ы* n'était plus prononcé (l'alphabet glagolitique ne connaît guère *ы*), mais la manière graphique est restée jusqu'à la réforme de Vuk. Ainsi donc ses considérations sur la prononciation de certaines lettres slaves, témoignent qu'il étudiait attentivement le Dictionnaire de Linde qui, surtout dans la seconde partie de la préface, est plein de détails sur la prononciation des lettres dans la tangué de différents peuples slaves. A part les dictionnaires que Vuk appelle „šokačke" Linde se servait aussi du dictionnaire de Mikalja, de celui de Vrančić (dalmate) en cinq langues, de celui de Loderecker en sept langues et du dictionnaire slavon de Reljković.

Comme il résulte des notes qui accompagnent la Préface de son Dictionnaire, lequel contient 26000 articles Vuk consultait souvent le Dictionnaire de Linde. Il avait aussi sous la main les grammaires de Kopczyński et de Bandtke et il s'y référait toujours en indiquant les particularités de la langue polonaise. En lui envoyant le Dictionnaire et la Grammaire polonais de Bandtke²⁵, Kopitar écrit, dans sa lettre du 19 III 1816:

„... so wird Ihr Lexicon gleich in der ersten Ausgabe wenigstens 2/3 so stark seyn, als das polnische von Bandtke, das ich beilegte, um Ihnen ein Muster zu geben, wie man kurz und doch *e r s c h ö p f l i c h* ein Lexicon schreiben kann. Die Grammatik von BANDTKE liegt bei. Die ist *r e i c h* aber schlecht geordnet²⁶. Reste à résoudre la question si ce contact continuel avec le Dictionnaire de Linde a exercé une influence sur le Rječnik de Karadžić, sur sa composition et son contenu. Il suffit d'une comparaison sommaire des deux dictionnaires pour répondre non, et leur lecture plus approfondie en donne la certitude. Celui de Linde est un dictionnaire historique et étymologique, bien différent des glossaires et des dictionnaires pratiques publiés antérieurement et composés sans méthode scientifique, comme le dictionnaire de Mączyński (1564), celui de Knapiesz (1632) celui de Szyrust (1629) ou celui de Trotz (1779). Par son plan et par sa composition Linde a devancé d'un demi-siècle au moins le point de vue ultérieurement admis en linguistique et même les Français et les Allemands n'ont produit de dictionnaires pareils que quelques dizaines d'années plus tard (Littré, Grimm). Par contre le Rječnik de Vuk est un dictionnaire encyclopédique qui explique aussi — dans des articles d'une ou d'une demi-colonne — le sens des cérémonies, des moeurs et des coutumes, des proverbes populaires, des noms géographiques etc., par exemple: *zadruga, zadužbina, zadušnice*, do-

²⁵ JERZY SAMUEL BANDTKE, a) Słownik dokładny języka polskiego i niemieckiego. Dwa tomy. Warszawa, 1806; b) Polnische Grammatik für Deutsche. Warszawa, 1808.

²⁶ Vukova prepiska. Državno izdanje. Beograd 1907, p. 158 (lettre 18).

dole, Božić, pestiš, Petraš, nadimak. Ce dictionnaire, composé exclusivement sur la base de la langue populaire, a donc fourni aux slavistes des matériaux authentiques d'une tradition séculaire de la langue et grâce aux matériaux ethnographiques qu'il contient a préservé de l'oubli bien des coutumes.

Il faut reconnaître cependant que la lecture du dictionnaire de Linde, du dictionnaire contenant un trésor de langue du peuple polonais dont aucun peuple en ce temps ne peut s'honorer, a sensiblement élargi les horizons de la pensée du „génial autodidacte”, lui a fait connaître la méthode scientifique en lexicographie, a aiguisé davantage sa faculté d'observation sur le terrain de sa langue maternelle, lui a permis de comparer les phénomènes linguistiques apparaissant dans la branche occidentale des Slaves avec ceux qu'il observait chez les Slaves du Sud.

Le Rječnik est une oeuvre commune de Vuk et de Kopitar. Ce dernier a traduit en allemand et en latin les matériaux lexicaux choisis par le premier. Finalement le dictionnaire paraît malgré l'avis défavorable du clergé orthodoxe avec le métropolite Stratimirović en tête, et malgré l'attitude des autorités sciemment indifférentes quand il s'agit des affaires culturelles du pays. Une longue lutte attendait encore celui qui, arrivant de Tršić et de Jadar, a osé s'introduire dans un domaine de vie du peuple serbe réservé au métropolite de Karlovci. Et c'était cet „ignorant” venu d'au delà de la Sava, cet orthodoxe qui a épousé une Allemande catholique et, habitant Vienne, nuit sans doute à la Serbie offrant ses services à l'Allemagne.

La première rencontre de Vuk avec les Polonais eut lieu à Vienne où il était venu en 1813, après la chute de la première insurrection serbe. C'est là qu'il rencontre le Slovène Jernej Kopitar, fait riche de conséquences pour la culture serbe. Kopitar, slaviste de formation, exerçait alors les fonctions de censeur des livres slaves et grecs. La rencontre a eu lieu à l'occasion d'un article (Mala knjižica o propasti Srbije) que Vuk faisait insérer, sous forme d'une lettre à Karađorđe Petrović, dans les *Novine Srbskie* rédigées par Dymitr Davidović et Dymitr Frašić. Kopitar s'intéressa à ce Serbe parlant et écrivant une langue différente du slavo-serbe qu'on rencontrait ordinairement. Il s'occupa de lui en ami et, comme il avait de nombreuses relations à Vienne, il l'introduisit dans la maison de Józef Maksymilian Ossoliński, directeur de la bibliothèque de la cour, connu comme auteur d'une histoire des littératures slaves. Ossoliński était un mécène dont la maison, ou plutôt la bibliothèque, était le point central de la vie spirituelle de nombreux Polonais vivant dans cette ville. C'est chez Ossoliński qu'avait travaillé pendant des années Bogumił Samuel Linde et c'est Ossoliński qui lui inspira l'idée d'écrire son Dictionnaire et qui l'aida ensuite à le publier. Vuk ne rencontra pas Linde à Vienne, car celui-ci était parti, en 1803, pour Varsovie où il prit la place de proviseur de lycée. Ils ne feront leur connaissance qu'en 1819, à Varsovie, dans des conditions politiques bien changées et après la publication du Dictionnaire de Vuk (1807 — 1814).

Le premier volume des poèmes populaires serbes *Mala prostonarodna pesnarica* et la grammaire *Pismenica serbskoga jezika*, parus la même année (1814) éveillèrent l'enthousiasme des slavophiles polonais groupés autour d'Ossoliński et rendirent Vuk célèbre parmi les écrivains et les savants. Au moment où il préparait la publication du II^e volume des chants populaires serbes, Vuk entra en contact — toujours grâce à Kopitar — avec Franciszek Mirecki, (1791 — 1862) secrétaire d'Ossoliński, qui faisait alors ses études musicales à Vienne et qui s'annonçait comme bon écrivain et bon musicien. Mirecki devait devenir ensuite directeur de l'école de musique à Cracovie où il avait la renommée d'un bon compositeur d'opéras et d'un excellent professeur de chant. Les rapports avec cet homme cultivé changèrent bientôt en collaboration étroite qui demandait une fréquentation suivie. Comme résultat de cette collaboration on vit, dans le II^e tome des chants de Vuk, la musique de plusieurs d'entre eux et le collectionneur explique dans la préface que la mélodie en fut „notée, d'après la manière de chanter authentique du peuple, et arrangée pour piano par M. Franciszek Mirecki, Polonais”. Il est possible que Vuk, qui n'avait pourtant guère d'oreille, chantonnât de temps en temps ces mélodies en présence de son ami qui les notait scrupuleusement. D'autre part le commerce de ces deux auteurs fit que Vuk se mit à faire du polonais ce qui devait l'aider ensuite à lire le Dictionnaire de Linde et les grammaires polonaises mentionnées ci-dessus. Grâce à cela il put, dans sa seconde grammaire (ajoutée à la I^{ère} édition du Rječnik), comparer, d'une manière efficace, les matériaux linguistiques serbes et polonais et en tirer des conclusions justes.

Ainsi donc ce premier contact de Vuk avec les Polonais eut pour résultat que six mélodies des chants populaires serbes, les seules d'ailleurs, nous furent transmises, par le collectionneur lui-même, sous leur forme authentique, c'est-à-dire telles qu'on les chantait en ce temps-là, et que d'autre part Vuk acquit en même temps une connaissance, précieuse pour lui, de la langue du peuple appartenant au groupe occidental des Slaves, ce qui était très utile pour lui surtout à l'époque où il réunissait des matériaux linguistiques pour le Rječnik.

Les conditions matérielles de Vuk étaient non seulement difficiles, mais décidément lamentables. Il avait épousé Anna Kraus, la fille de la propriétaire de l'appartement (rue Landstrasse) où il louait une chambre. Bientôt un fils malade, Milutyn, vint au monde. En même temps la police autrichienne le surveillait étroitement le soupçonnant de contacts et même d'intelligences secrètes avec les révolutionnaires serbes et avec des personnes restant au service de la Russie, hostile à l'Autriche. D'autre part il se trouva en difficultés pour couvrir le restant des frais d'impression du Rječnik et ne pouvait pas trouver d'éditeur pour le III^e volume des Chants populaires. Vuk nourrissait l'espoir qu'il trouverait chez les frères du Nord un peu plus de compréhension pour son travail qui, dans son pays n'était pas apprécié à sa juste valeur, et qu'il obtiendrait peut-être une aide financière du Tsar (comme Vasyli Žukowski qui reçut une

pension de 4000 roubles). Ces circonstances et cet espoir firent qu'il quitta Vienne au mois de décembre 1818 et, sans un florin dans la poche²⁷, se mit en route pour la Russie.

Il traversa les terres polonaises et nous retrouvons son itinéraire dans la lettre qu'il écrivit le 19 septembre 1819 à Mušicki, de Lwów où il se trouva à son voyage de retour 9 mois après avoir quitté Vienne:

„i znam da znate da sam otišao da postanem slavenski hadžija (peregrinus religionis ergo). Nabio sam obruč na preveliki i prevažni komad slavenskoga svijeta: vidio sam Krakovu (od Cracovia), Varšavu, Vilnu, Pskov, Petersburg, Kronštat, Novgorod, Tver, Moskvu, Tulu, Kijevo, Kišinov (u Besarabiji), Jaš (u Moldaviji), Černovic (u Bukovini) i evo Lvov... ”²⁸

Platon Kulakowski dans son travail „Vuk Karadžić – ego djeatelnost i značenje w serbskoj literaturje” (Moscou, 1882, p. 77) donne un autre itinéraire: Lwów, Cracovie, Varsovie, St.-Pétersbourg, Pskow, Novgorod, Twer, Moscou, Tula, Kiev, Vilno, Varsovie et Kichinev. En réalité c'est la relation de Vuk qui est exacte.

Ce voyage que Vuk entreprit pour assurer la victoire à ses oeuvres si révolutionnaires et pour réussir à publier, fût-ce à l'aide des étrangers, la suite de ses recueils des chants populaires, eut pour première étape Cracovie. En diligence il dura sept jours. Vuk était justement en train de mettre en serbe l'Écriture sainte et restait sous l'influence du chapitre de l'Évangile selon saint Matthieu qu'il venait de traduire et particulièrement des paroles par lesquelles le Christ invitait les apôtres à se sacrifier pour l'idée: „Ako ko hoće za mnom ici, neka se odreče sebe, i uzme krst svoj i ide za mnom!” Dans les lettres qu'il écrivit ensuite de Pologne il parle de lui-même comme d'un „slavenski hadži” la béquille sur laquelle il devait s'appuyer était pour lui un bâton de pèlerin et Moscou une nouvelle Kaaba. Mais cet état d'inspiration fut bientôt troublé. Il avait pour compagnons du voyage le métropolitain de Lwów Hofmeister, un moine qu'il appelle „barmherziger Bruder” et une jeune et belle fille de joie. La conversation de ces trois personnes était, durant tout le voyage, si obscène que l'arrivée à Cracovie fut pour Vuk un soulagement. „Sedmi dan putovanja došao sam u Krakov... Bandtke me dočekaao lijepo i častio svaki dan; znate li da se oženio? Ima malo maju ženu od moje pa je još malo nalik na Bojaždžiju, ale inače vrlo poštena i pametna i lijepo se živi.”²⁹

Cracovie, avec ses églises gothiques, Renaissance et baroques, avec sa bibliothèque qui remonte aux temps de la fondation de l'université en 1364, fit une puissante impression sur l'ancien gardeur des chèvres du monastère de Tronož. Et Bandtke, historien, linguiste, bibliophile et bibliographe, doyen et professeur de la Faculté des Sciences Libres à L'École Supérieure de Cracovie,

²⁷ MIODRAG POPOVIĆ, Vuk Stef, Karadžić. Beograd, 1964, p. 135.

²⁸ Vukova prepiska. Državno izdanje. Beograd 1907, p. 165 et s.

²⁹ Vukova prepiska Drz. izdanje. Beograd, 1907, p. 165 (lettre 23).

bibliothécaire de la Bibliothèque Universitaire, qui était en train d'écrire l'*Histoire des imprimeries de Cracovie*, fit à cet hôte du lointain pays méridional un accueil des plus chaleureux. N'était-il pas le deuxième étranger (le premier fut Dobrowsky) qui s'abonna au Rječnik de Vuk dès que celui-ci eut ouvert la souscription dans les Noviny Srbskie? Bandtke n'était d'ailleurs pas pour Vuk un inconnu. C'est bien son Dictionnaire polonais-allemand et sa Grammaire que Kopitar lui avait envoyés à Šišatovec. Le dictionnaire devait servir de modèle au dictionnaire serbe de Vuk. Les sujets de conversation ne manquèrent pas à ces deux enthousiastes des vieux imprimés et de leurs langues maternelles. Le nouveau recueil des chants populaires que Vuk amenait à St. Pétersbourg éveilla une vive admiration du futur auteur de l'Histoire de la Pologne.

Vuk fit sur Bandtke une très bonne impression. Aussi, lorsque, un an plus tard, Kopitar proposa à la Société Scientifique de Cracovie, présidée toujours par le recteur de l'université, d'élire le réformateur de la langue serbe parmi ses membres, celle-ci, dans la séance publique du 15 février 1821, inscrivit Vuk Stefanović, éditeur du Dictionnaire Serbe, sur la liste de ses membres correspondants étrangers. Le fait se trouve attesté par les adnotations faites dans les Annales de la Société Scientifique unie à l'Université de Cracovie³⁰. Comme le recteur était en même temps président de la Societas Litteraria antiquissimae Studiorum Universitatis Cracoviensis, certains chercheurs ont confondu la nomination de Vuk comme membre de la Société avec le titre du docteur honoris causa que l'Université lui aurait conféré. De fait, en ce temps-là, l'Université de Cracovie ne conférait de tel titre à personne.

Les relations avec Bandtke nouées à Cracovie durèrent des années, ce dont témoigne un continuel échange de livres, fait soit directement, soit par l'intermédiaire de Kopitar; on en trouve des traces dans la correspondance publiée plus tard³¹.

Le 27 décembre 1818 Vuk repart pour Varsovie où il arrive „u oči našega Tučina dne”, donc à l'avant-veille de Noël (v. st.) c'est-à-dire le 5 janvier 1819³². Il y resta jusqu'au 17 II (v. st.) c'est-à-dire jusqu'au 2 mars, en attendant son passeport. Le 5/18 février il écrit à Kopitar: „Vi mislite da sam ja već na éabi, a ja tek sjutra mislim odavde poći. Linde, g. N. i svi njegovi, primili su me vrlo lijepo; ali sam morao pasoš čekati do onomadne (a ovate sam došao u oči našega Tučina dne!)”³³.

A Varsovie Vuk fit la connaissance de Linde et de son cercle ainsi que celle de Walenty Skorochođ Majewski, sanscritiste et slavophile enthousiaste. Vuk discutait souvent avec eux les sujets qui les passionnaient tous. „Naučio sam malo čitati Poljski; ali ě ne mogu nikako da izgovorim, n.p. *będze, gęš, pęt'* čati se

³⁰ Kraków, 1822, p. 21; Archive de l'Université Jagellone. S. I. 507.

³¹ Vukova prepiska. Državno izdanje. Beograd, 1907. Lettres 132, 209, 211, 212, 218.

³² v. ci-dessus p. 167.

³³ v. ci-dessus p. 168.

(i govori) *bende, geš, penć* itd.” Linde, grammairien attaché à la lettre et non pas au phonème, comme le caractérise Stanislaw Rospond,³⁴ s’efforçait de convaincre Vuk que ces nasales se prononcent pures. Cependant Vuk, observateur perspicace du langage vivant, savait distinguer la lettre du son et s’opposait assez vivement à l’assertion de Linde qui se refusait de voir que le son correspondant à une lettre est modifié suivant sa position et son voisinage dans le mot. Vuk fit une expérience: rentré chez lui il demanda à la fille de la propriétaire de l’appartement d’écrire plusieurs mots contenant des nasales, p. ex. *pięc, będę* et semblables. Quand il eut raconté à Linde qu’elle avait écrit: *pięc, bende, gęmba*, celui-ci irrité lui dit „mais c’est une fille simple qui ne connaît ni l’orthographe ni l’étymologie”. A quoi Vuk répondit: „Il ne s’agit pas ici de savoir comment on doit écrire ces mots, mais comment ils se prononcent”.

Dans la lettre écrite à Kopitar de Varsovie le 5/18 II 1819 il parle entre autres de ses lectures et décrit son état d’esprit dans la période où il attendait son passeport: „Malo nijesam poduđeo od čame. Sve sam srpske pjesme još jednom prepisao i pročitao sam nekoliko ruskih romančića i dvoje časti Karamzinove *Istorije Gosudarstva Rossijskoga*... Odavle imam još 200 milja! I mislim da ću za 12 dana moći otići na pošti”. Il admire le style de vie de Linde et le compare au sien: „E, moj bratel! Linde je pan veliki; on nek se ne kaje što je učio i mućio; ali ima i posla sila. Ima dobru i lijepu ženicu i dvoje malo đećice”.

A Varsovie Vuk fit aussi la connaissance d’un autre slavophile, Walenty Skorochođ Majewski, philologue, un des premiers orientalistes polonais, auteur d’une *Dissertation sur le sanscrit* et d’une *Grammaire de la langue turque*. Ils devinrent bientôt amis et passèrent de longues heures en discussions sur la linguistique. Il en reste des relations dans la lettre de Vuk à Kopitar du 5/18 février et dans l’article de Majewski *Sur les oeuvres de M. Vuk Stefanović, Serbe*³⁵ (ce n’est qu’au retour de St.-Pétersbourg que Vuk rapporta le nom de Karadžić, qui fut retrouvé parmi ses ancêtres par Piotr Ivanovicz Kepen, historien de l’antiquité). Majewski écrit: „Pendant le séjour de M. Vuk à Varsovie j’ai eu l’occasion de le connaître personnellement, et l’échange des nos travaux et de nos vues sur cette branche des langues slaves nous a rapprochés et a permis de resserrer les liens qui nous unissaient. Quand je lui eus lu, en original, quelques passages du Sanscrit, il y a retrouvé, à notre grande surprise, beaucoup de mots déjà vieillis en polonais, et il a démontré que les structures du sanscrit et les participes qui y sont fréquents et que nous n’employons plus se retrouvent jusqu’à ce jour dans la langue serbe; p. ex. *bratova* (belle-soeur), *ientrew* en sanscrit iandra, en serbe ientrve, idąca (allante), icha en serbe *řeta* et autres. Cela m’a poussé à étudier le dialect serbe”.

Pour faciliter à Majewski l’étude de la langue serbe, avant son départ pour St.-Pétersbourg, Vuk lui recommanda un de ses compatriotes vivant à Varsovie.

³⁴ STANISLAW ROSPOND, Jugosławia. Miejsce Piastowe, 1935, p. 178.

³⁵ Pamiętnik Naukowy. Warszawa, 1819. I. p. 27 et s.

„Ayant trouvé le frère slave, écrit Majewski, et m'étant muni d'ouvrages nécessaires, il m'a suffi de vingt heures de travail pour prendre connaissance du dialecte des Serbes". W. A. Francew rapportant dans son ouvrage *Polskoje slawjanowiedzenie konca XVIII i perwoj četwerti XIX stoletja* qu'on voit paraître des informations sur les chants populaires serbes et sur leur éminent collectionneur Vuk Karadžić, dont les slavophiles polonais eurent l'occasion de faire la connaissance à Varsovie lors de son voyage à St.-Pétersbourg, met après cette information un point d'exclamation, et dans le 1^{er} vers de la *Hasanaginica* citée par Majewski en transcription orthographique polonaise: „Szto se beli u goryiěj zelenoj", après le mot *goryiěj* il met un „sic" et un point d'exclamation pour indiquer l'incorrection de la forme citée³⁶.

Quel fut ce frère slave qui, en vingt heures lui fit connaître les secrets du dialecte serbe? Tout semble indiquer que c'était Ivan Šimunić qui se trouva à Moscou avec l'armée de Napoléon et fut prisonnier pendant la retraite de la Grande Armée. Ensuite, après s'être fait orthodoxe, il se consacra à la carrière militaire dans l'armée russe et comme officier se trouva dans la garnison de Varsovie. Il séjournait dans cette ville de 1818 à 1826 et ayant fait la connaissance de Majewski par l'intermédiaire de Vuk, il lui aurait appris le serbe³⁷.

Il est vrai que ce qui avait éveillé l'intérêt des slavophiles varsoviens pour le chant populaire et pour le peuple serbes c'était le livre du prieur Albert Fortis dans lequel il décrit son voyage en Dalmatie et parle des coutumes des Morlacs. Ce livre était connu à Varsovie surtout dans la traduction de Goethe. C'est d'après Goethe que Brodziński traduit en polonais *La femme de Azan Aga*. Certains passages du livre de Fortis sont mis en polonais par Al. Sapięha et Majewski le présente pendant la séance de la Société des Amis des Sciences le 22 II 1816. Néanmoins la rencontre de Vuk avec les slavistes varsoviens contribua en large mesure à accroître cet intérêt. Les traductions se font dorénavant de l'original serbe. Les articles de Majewski: *Au Rédacteur de la Section Littéraire du Journal des Sciences*, ou bien *Sur les oeuvres de Vuk St. Serbe* soutiennent cet intérêt accru. Les sujets slaves reviennent souvent aux séances de la Société des Amis des Sciences et Brodziński, qui à l'aide de Majewski traduit les chants de Vuk de l'original serbe, remercie celui-ci publiquement pour son aide pendant une séance de la Société. Brodziński recontra-t-il Vuk lors du séjour de ce dernier à Varsovie, comme le croient Rospond et d'autres chercheurs? Il est difficile d'y répondre, car jusqu'à ce jour on n'en a trouvé aucune preuve et Vuk lui-même, qui pourtant échangeait volontiers des livres et des lettres avec les Polonais, ne cite pas une seule fois le nom de Brodziński.

Vuk ne s'arrêta que très peu de temps à Lwów, car il y reçut la nouvelle de la maladie de sa fille qui venait de naître. Sur ce séjour il faudrait faire des recherches sur les lieux.

³⁶ Praga Českaja. 1906, p. 374, note 2.

³⁷ Pamiętnik Naukowy. Warszawa, 1918, I. p. 385 – 92.

Ces relations de Vuk avec les slavistes polonais durèrent des années, soutenues par un échange de livres et de lettres.

Il importe de signaler encore deux Polonais avec qui Karadžić était en correspondance. L'un d'eux c'est l'ethnographe et historien polonais Żegota Pauli qui publia, entre autres, les *Chants du peuple polonais en Galicie* et à qui Vuk avait fourni des matériaux concernant le chant populaire serbe. Cette correspondance, qui se trouve à la Bibliothèque Jagellone, cite les titres des livres que Pauli reçut de Vuk.

L'autre c'était Romuald Hube, professeur de l'Université de Varsovie, puis de celle de St.-Pétersbourg, et plus tard membre du Conseil d'Etat du Royaume de Pologne. Il s'intéressait au droit des Slaves du Sud et Vuk lui fournit plusieurs livres dont il avait besoin pour ses deux ouvrages: *Coup d'oeil sur les récents travaux pour éclaircir l'histoire du droit* et *Sur le code monténégrin*.

L'arrivée de Vuk en Pologne fut précédée par un accueil enthousiaste de ses travaux à l'étranger. Cette renommée lui ouvrit les portes de toutes les Académies et de toutes les Sociétés scientifiques. Pourquoi? Parce que, révélant au monde la richesse de la culture spirituelle des Slaves du Sud, il sauva celle-ci de l'oubli, parce qu'il donna à son pays une langue littéraire compréhensible pour tous: la langue du peuple, parce que épris fanatiquement de la langue serbe, il lui consacra toute sa vie se privant souvent lui-même de l'indispensable.

Vuk Karadžić, le premier des Serbes devenu célèbre dans le monde entier, mérite encore aujourd'hui qu'on s'incline devant lui avec respect.

Vuk Karadžić und die ungarische Literatur*

I. CSAPLÁROS

Die 100. Jahreswende des Todes von Vuk Karadžić bietet Veranlassung auch dazu, einen Blick auf die kleineren Literaturen ausser der slawischen Welt zu werfen, in denen er einen Einfluss ausgeübt hat. Die Bedeutung seines Wirkens geht nämlich weit über den Kreis der slawischen Kultur. Die Anerkennung Jakob Grimms und Goethes ist allgemein bekannt. Das ist auch der Fall mit den Übersetzungen der von Karadžić gesammelten serbischen Märchen in die Weltsprachen, vor allem ins Deutsche.

In diesem kurzen Referat möchte ich die Bedeutung von Vuk Karadžić für die ungarische Literatur darstellen.

Das Interesse für die serbische Volkspoesie äussert sich zuerst, wenn auch spärlich, um die Zeit, als Karadžić geboren wurde. Schon 1789 übersetzte nämlich Ferenc Kazinczy, der spätere Leiter der ungarischen Spracherneuerung die serbische Volksballade *Hasanaginica* aus dem Deutschen – nach Goethe.¹

Das ist aber nur ein Kuriosum, das wahrhafte Interesse für die serbische Volkspoesie in Ungarn wird eigentlich durch das Auftreten von Vuk Karadžić erregt.

Als Bahnbrecher können wir den ungarischen Dichter Mihály Vitkovics (1778–1829) ansehen, der aus Eger stammte und serbische Muttersprache hatte. In seinem gastfreundlichen Hause in Pest wurden nicht nur ungarische, sondern manchmal auch serbische Schriftsteller als Gäste aufgenommen, und der berühmte Neu-Klassiker der Zeit, Lukijan Mušicki schrieb auch eine Ode an ihn (Mojem prijatelju Mihailu Vitkoviću, 1811) Vuk Karadžić, der sich 1808 in Novi Sad und Buda heilen liess, war auch ein Gast von Vitkovics und später erwähnte er oft den ungarisch-serbischen Dichter in seinen Briefen. Vitkovics schrieb auch Gedichte in serbischer Sprache, die in „Letopis“ und „Serbske Novine“ erschienen. Er war der erste, der die Schätze der serbischen Volkspoesie aus dem Original, und zwar nicht nur aus der Sammlung von Vuk Karadžić, sondern aus eigener Sammeltätigkeit ins Ungarische übertrug.²

*Referat bei der Gedenksitzung des Ausschusses für Slawistik der Polnischen Akademie der Wissenschaften am 30. Juni 1964.

¹ HORVÁTH JÁNOS, A „serbus manier“. Tanulmányok (Studien). Budapest, 1956, S. 268.

² CSUKA ZOLTÁN, A jugoszláv népek irodalmának története. (Geschichte der Literatur der jugoslawischen Völker). Budapest, 1963, S. 172.

Wie es sich aus seiner im Jahre 1819 mitgeteilten Abhandlung *A serbus vagy rác nyelvéről* (Über die serbische oder raizische Sprache) erhellt, kannte er die Wiener Ausgabe der Volksliedersammlung von Karadžić aus dem Jahre 1814, aus der er ein Lied im serbischen Original und in ungarischer Übersetzung mitteilte. Unter den Abonnenten der im Jahre 1826 herausgegebenen Auslese (Serbische Hochzeitslieder) in deutscher Sprache findet man mehrere Ungarn: Károly György Rummy, Ferenc Schedel (den späteren Ferenc Toldy, den „Vater“ der ungarischen Literaturgeschichte) und natürlich auch Vitkovics. Vitkovics teilte von dem Jahre 1826 an bis zu seinem Tode systematisch Übersetzungen serbischer Volkslieder in ungarischen Zeitschriften und Jahrbüchern mit. István Lőkös, Oberassistent der Pädagogischen Hochschule von Eger verglich die Übersetzungen von Vitkovics mit dem serbischen Originaltext und stellte fest, dass die Übersetzungen von Vitkovics vom Gesichtspunkt der Form aus nicht treu genug seien. Als Beispiel zitierte er das Volkslied *Momak i devojke (Három lány)*, in dem im Originaltext zehnsilbige, sog. „Deseterac“ – Zeilen vorkommen, die von Vitkovics im ungarischen Rhythmus in halbierenden Achterreihen und in Paarreimen, d. h. in einer traditionellen ungarischen Versform übersetzt wurden.

József Bajza (1804–1855), der ein viel bedeutender Dichter als Vitkovics war, teilte in den Jahren 1832–1835 acht Volksliederübertragungen nach den deutschen Übersetzungen von Talvj und Gerhard im Literaturalmanach *Aurora*, in dem leitenden literarischen Forum der Zeit mit.³ Bajza passt sich schon dem serbischen *Deseterac* an und verwendet die in dieser Zeile traditionelle Zäsur nach der 4. Silbe ständig. Das Verdienst von Vitkovics ist trotzdem gross: er war der erste, der aus der Originalsprache übersetzt hat. Er erwähnte zuerst die Volksliedersammlung von Karadžić in seiner Abhandlung *A serbus vagy rác nyelvéről* (Über die serbische oder raizische Sprache) in Ungarn, und er schrieb zuerst, schon im Jahre 1819 in einer ungarischen Fachzeitschrift über die Bedeutung der serbischen Grammatik von Karadžić.⁴

Die Übersetzungen serbischer Volkslieder geben die Veranlassung, eine neue Mode in die ungarische Literatur am Ende der 1820-er Jahre einzuführen, und das ist die Versschreibung in der Manier dieser Volkslieder, welche Mode von Ferenc Toldy mit der Bezeichnung „serbus manier“ genannt wurde. In dieser serbischen Manier schreiben auch mehrere bedeutende ungarische Dichter der Zeit, wie Mihály Vörösmarty, Ferenc Toldy, Ferenc Kölcsey, József Bajza und Ferenc Székács Gedichte. Nach der Kleinepik Vörösmartys über Hedwig (1829) schien die „serbus manier“ (Wiederholungen und Satzkonstruktion mit Parallelismen, der strophisch nicht gegliederte Aufbau reimloser Fünfer-–Trochäen,

³ BAJZA JÓZSEF: *Összegyűjtött munkái* (Gesammelte Werke). Budapest, 1901, S. 357.

⁴ LŐKÖS ISTVÁN: *Vitkovics Mihály szerb kapcsolatairól*. (Über die serbischen Verbindungen von Mihály Vitkovics). *Az Egeri Pedagógiai Főiskola Évkönyve*. VI. Eger, 1960, S. 287–300.

stimmungsvolle, suggestive Form) eine gewisse Wirkung oder Nachahmung von Vörösmarty in der ungarischen Literatur zu sein. Diese Mode lebte weiter, Petöfi⁵ schrieb ja auch Gedichte in „serbus manier“ (Sz. J. Kisasszony emlékkönyvébe, 1846), sogar wurde das Gedicht *Szibinyáni Jank* (1855) von János Arany⁶ in derselben „serbus manier“ verfasst, die eigentlich durch die Vermittlung von Székács gerade auf Vuk Karadžić zurückzuführen ist.

Nach den Übersetzungen von Vitkovics und Bajza tritt József Székács (1809–1876), der spätere evangelische Bischof mit seinen serbischen Volksliederübertragungen auf, der als erster einen ganzen Band serbischer Volkspoesie übersetzte. Von den 123 Übersetzungen, die er in seinem Buch *Szerb népdalok és hősrégék* (Serbische Volkslieder und Heldensagen) 1836 in Pest veröffentlichte, wurden 120 aus der Sammlung von Karadžić genommen. Székács unterrichtete im Hause der serbischen Nikolić-Familie in Rudna, hier lernte er serbisch, er übersetzte treu und die verpflichtende Zäsur des „Deseterac“ wurde von ihm strengstens eingehalten.

Die Volkstümlichkeit der serbischen Volkspoesie und der „serbus manier“ in Ungarn regte dann einen weiteren Aufschwung der Sammlung der ungarischen Volkspoesie an, die eigentlich von Franz Faludi angefangen wurde, und deren erste grössere Sammlung von János Erdélyi um die Mitte des XIX. Jahrhunderts veröffentlicht wurde.⁷

Damit war aber die Wirkung von Vuk Karadžić in Ungarn nicht beendet, sondern sie dauerte auch nach seinem Tode. Ede Margalits, der Professor der kroatischen Sprache und Literatur an der Universität von Pest seit 1899 war, teilte noch 1896 31 Volksballaden über Kraljević Marko mit, von denen 19 aus der Sammlung von Karadžić übernommen wurden. Seit dem Jahre 1836, als das Buch von Székács veröffentlicht wurde, ist das die wertvollste Sammlung serbischer Volkspoesie in der ungarischen Literatur. Im zweiten Jahrzehnt unseres Jahrhunderts nahm Rezső Szegedi (seit 1915 Professor der serbisch-kroatischen Sprache und Literatur), der die ungarischen Elemente der serbischen Volkspoesie erforschte, wieder die Sammlung von Vuk Karadžić hervor. Károly Szászy beginnt seine Anthologie *Szerb költőkől* (aus serbischen Dichtern) mit Branko Radičević (1824–1853), mit dem Schüler von Karadžić, der auf Grund der serbischen Volkspoesie – den ungarischen Dichtern Petöfi und Arany ähnlich – die neue serbische Kunstdichtung schuf.⁸

Die Bedeutung von Vuk Karadžić für die ungarische Literatur besteht darin, dass die Anfänge des Interesses für die serbische Literatur in Ungarn mit seinem Namen engstens verbunden sind.

⁵ HORVÁTH JÁNOS a.a.O. S. 269–97.

⁶ ARANY JÁNOS: Összes művei. (Sämtliche Werke). I. Budapest, 1951, S. 487.

⁷ ERDÉLYI JÁNOS, Magyar népköltési gyűjtemény. Népdalok és mondák. (Sammlung ungarischer Volkspoesie. Volkslieder und Sagen). 3 Bde. Pest, 1846.

⁸ BAJZA JÓZSEF: Szerb költők magyarul. (Serbische Dichter in ungarischer Sprache). Budapesti Szemle. 1929, DCXXII, S. 342–52.

Questions concerning the research into the oldest Croatian drama

J. FRÝDECKÝ

In the past a fair deal of attention was paid to the richness of Croatian medieval literature written in Glagol, Cyrillic, and also in Latin. Texts have been published, and the question of their origin was subjected to examination. Parallels were often sought in other literatures, and the influence of neighbouring literatures was questioned. However, less attention was given to the medium in which this literature had come into being, who had been its bearers, and in what social and cultural conditions it had been born.

We can see the same situation as far as the oldest Croatian spiritual drama is concerned; this is a very rich literary material, and it represents an important link in the development of European spiritual drama. Many Croatian literary scientists were concerned with the problem where this drama had originated and developed. The results of their research work can be summarized in two basical views.

According to the first and older opinion (Matija Valjavec¹, Ivan Milčetić², Rudolf Strohal³, Juraj Roić⁴, Branko Vodnik⁵, the places of its origin are the most northern regions of the Croatian Glagolitic church, i.e., in the Croatian seaside or in the Quarnero islands, particularly in Istria or the island Krk. This suggestion presupposes a certain influence of German spiritual drama, and only in the later stage of development is Italian influence assumed.

Franjo Fancev⁶, a scientist concerned with older Croatian literature who was paying a great deal of attention to the oldest Croatian spiritual drama, did not agree with this opinion. He set against it the assertion, though only theoretically founded, according to which the oldest Croatian spiritual drama had developed in the Zadar region of the Croatian Glagolitic church. The Zadar

¹ Crkvena prikazanja starohrvatska XVI i XVII vijeka. Stari pisci hrvatski XX. Zagreb, 1893, VI.

² Hrvatska glagoljska bibliografija. Starine XXXIII. Zagreb, 1911, 299.

³ Hrvatska glagolska knjiga. Zagreb, 1915, 158.

⁴ Starohrvatska crkvena prikazanja. Nastavni vjesnik XXIII. Zagreb, 1914 – 1915, 179 – 81.

⁵ Povijest hrvatske književnosti. Zagreb, 1913, 62 – 4.

⁶ Hrvatska crkvena prikazanja. Narodna Starina XI, sv. 29. Zagreb, 1932, 146. Novi prilozi za povijest hrvatske crkvene drame. Nastavni vjesnik XXXVI. Zagreb, 1927 – 1928, 1 – 21, 186 c.

center to which prior to the Turkish ingressions, i.e., until the end of the 15th century also other towns important from the viewpoint of Croatian political and cultural past such as Nin, Biograd, Šibenik, Skradin and Nin were belonging, was offering from the ecclesiastical point of view the best possibilities for the creation of spiritual literature. However, Fancev⁷ does not deny that the different dramas could have developed in different cultural centres; as an example he mentions Latin liturgical plays existing already early in the 12th century in Zagreb, without however exerting any influence on the subsequent development of Croatian literature. He further states that only in a later period – under the influence of the spiritual drama of the Zadar region – did this drama develop also on the northern seaside and in the islands of the Adriatic, spreading subsequently in southern direction through Trogir, Split, Brač and Hvar to Korčula, Dubrovnik and Budva.

This assumption – as admitted by Fancev himself – is not proved but only theoretically motivated, and thus it can be considered only as a probability. The explanations and conclusions of Fancev are fairly convincing; however, they remain to be proved.

Fancev⁸ states that the oldest spiritual drama has developed under the influence of the Latin-Italian spiritual drama. His arguments consist in the identity of some common features which in his view do not appear to be present in German spiritual drama. Such a feature is the apparition of the seven allegorized virtues of Jesus at his prayer in the Getsemane Gardens, the allegorical figures emphasizing the necessity of martyrizing Jesus for the sake of the salvation of mankind. The description of the symbolical garments and the symbols in the hands of the allegorical figures were found by Fancev only in Italian dramas of the 15th century. A second motif is Jesus' announcement made to Maria of his approaching martyrdom, his mothers adjuration, and eventually, though, her blessing. This image was found by Fancev, just the same, only in Italian spiritual dramas but not in one single German drama accessible to him.

These were the decisive reasons which have lead Fancev to the assertion that Italian patterns had served as examples under the influence of which the oldest Croatian spiritual drama was born. The second argument supporting this assertion of Fancev issues from the fact that in later years Croatian artistic literature of Dubrovnik-Dalmatia has had again the neighbouring Italian literature as example before its eyes. The direct form from which spiritual drama in Croatia had developed has not been found up to the present, but Fan-

⁷ Liturgijsko-obredne igre u Zagrebačkoj stolnoj crkvi. (Prilog istoriji kulture u Posavskoj Hrvatskoj XII stoljeća.) Narodna Starina IV, sv. 10. Zagreb, 1925, 1 – 16.

⁸ Novi prilozi za povijest hrvatske crkvene drame. Nastavni Vjesnik XXXIII. Zagreb 1924 – 1925, 109 – 24, 181 – 94. „Muka Spasitelja našega i Uskrsnuće Isukrstovo”, dva hrvatska prikazanja 15. vijeka. Gradja za povijest književnosti hrvatske XIV. Zagreb, 1939, 241 – 87.

cev alleges that his is the right way to find also the genuine Italian sources if existing at all.

However, the above mentioned arguments of Fancev do not hold their own since they can be easily contravened. True, the first motif with the allegorized virtues such as seen both in the Italian and in the Croatian spiritual dramas were not found in any of the available German texts. However, in the German dramas, too, the martyrdom of Jesus is mentioned at the beginning of the dramatization. Verses of this kind do appear for instance in the Passion-Play *Das Frankfurter Passionsspiel von 1493*⁹ in which Old-Testament Fathers are prophesying the torments to be suffered by Christ. In the Slovenian Passion procession of Škofje Loka from the year 1721¹⁰ belonging to the German cultural sphere, angels on the Mount of Olives announce to Jesus his forthcoming torture to be suffered by him for the sake of the salvation of mankind, that is not at the beginning of the play.

Furthermore, the second motif must have been found also in German spiritual drama since we find it in the Slovenian religious play *Igra o Kristusovom trpljenju* (Play on the Passion of Christ) by Andrej Šuster Drabosnjak from the year 1818¹¹ where the elaboration of the theme is very concentrated and put before the Last Supper. We did not find it anywhere in the available texts of German spiritual dramas, but the proof of its existence is the above mentioned Slovenian play, and also the words of Wilhelm Creizenach. „Edler und reiner sind die Wirkungen der Erbauungsliteratur, die in den Marienszenen hervortreten. Seit Bonaventura begegnet uns sehr häufig der Abschied Jesu von Maria, ehe er sich zum letztenmal nach Jerusalem begibt; Maria bittet den Sohn, sich nicht zu opfern, oder doch einen weniger schmerzvollen und schmachvollen Tod zu wählen; Jesus hält ihr ernst und ruhig die vorausbestimmte Notwendigkeit entgegen. Diese Szene ist auch in die Mysterien übergegangen.“¹² „Dass auch in Tirol der Spieltext immer wieder umgearbeitet und mit neuen Zutaten versehen wurde, zeigt sich besonders bei der grossen Passionsaufführung zu Hall i. J. 1511 . . . Ebenson hat der Verfasser sich die Wirksame Abschiedsszene zwischen Jesu und Maria, sowie die Szene zwischen Maria und Judas nicht entgehen lassen.“¹³

By our arguing as above we by no means want to refute and even cannot refute the views of Fancev on the oldest Croatian spiritual drama being depen-

⁹ FRONING R., *Das Drama des Mittelalters*. II. Passionsspiele. Stuttgart. 375–534.

¹⁰ ROMUALD O. *Slovenski pasijon*. Prolog, predigra, štirinajst slik in zaključni zbor. Po rokopisu škofjeloške pasijonske procesije iz leta Gospodovega 1721. Besedilo o. Romualda predelal in za današnji oder priredil NIKO KURET. Glasbeni del uredil msgr. *Stanko Premrl*. *Ljudske igre*, sv. 5. Založba ljudskih iger. Kranj, 1934.

¹¹ *Igra o Kristusovem trpljenju*. Napisal leta 1818 po nemškem izvirniku ANDREJ ŠUSTER DRABOSNJAK. Za sodobni ljudski oder priredil *Niko Kuret*. *Ljudske igre*, sv. 17. Založba ljudskih iger. Ljubljana, 1937.

¹² *Geschichte des neueren Dramas*. I. Halle, 1911, 190.

¹³ o.c. 230.

dent on the Italian one; nevertheless, it clearly appears that the problem of identity or near similarity of the different motifs, a problem connected also with the extending or shortening of the dramas, must be investigated in its deeper and wider aspects. This dependence on Italian inspiration may be only apparent. Thematical and formal correlation was a current phenomenon in the Middle Ages, and for that reason it must be looked at from the contemporary viewpoint on a literary opus. Common features of Middle Age creation were a natural issue of a common view at the world (Weltanschauung).

Another important fact to confirm the rightfulness of Fancev's view on the influence exerted by neighbouring Italy is the uniform development of the spiritual drama in Italy and in Croatia where not one single text was found with a mixture of the national language with Latin as was the case in Germany, and also in France. Similarly as in Italy, also in Croatia songs in dialogues were cultivated, and religious theatrical performances were arranged by the different religious brotherhoods (confraternitates).

Finally Fancev — basing on his research work — arrives at the conclusion that the oldest Croatian spiritual dramas, written in eight-syllabic verses and with a diction of religious songs, are genuine and anonymous. They were tradited from generation to generation, they were born in monasteries and in the confraternities, in the course of their development they were subjected to extension or to abbreviation, this being dependent first of all on the economic means which the pertinent center had at its disposal. Their originality is more formal than real since in each drama not only the framework is lent out but also the division of the scenes, sometimes with their details; the dialogue was constructed just for this frame in the pertinent language and versification; thence we can find an analogy for every Croatia spiritual drama in Latin, Italian, possibly also in German and French spiritual dramas.

Fancev's conclusions, though lacking any deeper explanation, and what is more, lacking any proof, are yet the most trustworthy ones. Of course, in order to confirm their veracity much could be contributed by the oldest Croatian spiritual songs and later dialogical songs which would be apt to play a significant role in explaining the origin of the Croatian spiritual drama. Spiritual songs — sung in the national language among Croatian people living on the Adriatic seaside — had a rich tradition.¹⁴ They were the basis of the dialogue songs which, in turn, were possibly the basis and forming element of the spiritual drama, thus representing the first degree in its development.

The research into this field of Croatian literature signifies — mainly due to the work of Fancev — an important step forward; however, the results of his studies cannot be considered as the last word said to this theme. The work of Fancev, just the same as the works of many other researchers, achieved a

¹⁴ JAGIĆ VATROSLAV, *Historijska svjedočanstva o pjevanju i pjesničtvu slovinskih naroda*. Rad Jugoslavenske Akademije znanosti i umjetnosti XXXVII. Zagreb, 1876, 47 — 48.

great amount of explanation, much was discovered, and many new elements were found in Croatian spiritual drama; yet all this work carried out up to the present requires further investigation and complementation by further study, particularly study of source-material. This field of Croatian literature needs to be investigated in wider correlations with political conditions, with the social and cultural situation of the given period, and simultaneously also in context with the cultural situation of the then time western Europe. In this connexion it will be necessary to ponder over some peculiarities of Croatian Middle Age literature as compared with other contemporary European literatures.

JÁNOS MELICH
1872—1963

Die in Vorbereitung sich befindliche Nummer VI. unserer *Slavica* sollte eine Johann Melich gewidmete Gedenkschrift sein, mit ausführlicher Würdigung seines Lebens und Schaffens, doch schon jetzt halten wir es für unsere Pflicht, des verstorbenen grossen Philologen zu gedenken. In erster Linie müssen wir ihn als Slawisten apostrophieren — von 1921 bis 1942 hatte er auch den slawistischen Lehrstuhl der Universität Budapest inne —, aber sein Name, seine gelehrte Tätigkeit bleibt untrennbar auch mit der Geschichte der ungarischen Sprachwissenschaft verbunden. Ja, wer die mehr als tausend gedruckten Arbeiten Melichs durchblättert, unter denen sich sowohl kleinere Mitteilungen und Rezensionen, als auch umfangreiche Monographien befinden, wird mit Überraschung konstatieren, welch profunde germanistische und romanistische Kenntnisse dieser grosse Wissenschaftler hatte.

Der 1872 in Szarvas, in der Grossen Ungarischen Tiefebene, in einer gemischtsprachlichen slowakisch-ungarischen Umwelt geborene Bauernjunge Melich konnte nach Vollendung des Gymnasiums an den Universitäten Klausenburg (Kolozsvár—Cluj) und Wien zuerst ungarische und deutsche, dann — beim grossen Vatroslav Jagić — auch slawische Philologie studieren. Einige Jahre lang wirkte er als Pädagoge am Wiener Theresianum und an einem Budapester Gymnasium: um aber sich einen günstigeren Rahmen für die wissenschaftliche Betätigung zu schaffen, wurde er 1897 Bibliothekar des Ungarischen Nationalmuseums und 1900 Privatdozent für ungarische Sprachwissenschaft an der Universität Budapest. Er unternahm in diesen Jahren auch ausgedehnte Forschungs- — und Studienreisen: von Prag und Leipzig bis Petersburg und Moskau, von Finnland bis Dalmatien. All diese Forschungsreisen ernteten dann reiche Ergebnisse.

1942 wurde er als Professor emeritiert und wirkte dann bis 1948 wiederum als Bibliothekar, diesmal an der Budapester Akademie. Zu seinem 70. Geburtstag wurde er mit einer schönen Festschrift geehrt: leider verhielten sich aber manche seiner Schüler in den komplizierten Verhältnissen der Jahre um 1950 Melich gegenüber sehr unloyal, sodass im Leben des greisen Gelehrten manche schwere Monate gab, die jedoch seine Arbeitskraft und Arbeitslust nicht lähmten. 1957 war es im vergönnt, die volle Rehabilitation zu erleben: das Präsidium

der Volksrepublik Ungarn verlieh ihm unter feierlichen Formen den Roten Fahnenorden der Arbeit. Hochgeehrt und hochgeschätzt, und fast bis zu seinem letzten Atemzug arbeitend, starb der greise Gelehrte im Herbst 1963, einige Monate nach seinem 91. Geburtstag.

Ein langes und reiches Gelehrtenleben also, dessen Schöpfungen und Leistungen wir auf knappem Raum nicht alle aufzählen können. 1893 erschien seine erste, im Todesjahr 1963 seine letzte gedruckte Arbeit. Wie gesagt, umfasste seine wissenschaftliche Tätigkeit mehr als 1100 gedruckte Positionen. Nennen wir wenigstens seine drei grossen Monographien, das zwischen 1903 und 1905 in zwei Teilen gedruckte Buch über die slawischen Lehnwörter der ungarischen Sprache (*Szláv jövevényszavaink*), das leider unvollendet blieb, obwohl Melich auch weitere Bände plante, die monumentale Monographie „Ungarn in der Zeit der Landnahme“ (*A honfoglalás kori Magyarország. 1925 – 1929*), sowie die am Lebensabend gedruckten beiden Bände seiner „Arbeiten“ (*Dolgozatok. 1957 – 1963*). Sowohl für die Slawistik, als auch für die Ungarnkunde, aber auch für die Indogermanistik und balkanische Philologie sind diese Bände eine unerschöpfliche Fundgrube. Irrtümer oder überholte Ansichten, die hin und wieder auftauchen, hat der gewissenhafte Melich während seines langen Lebens meist selbst, mit ausgeprägter Selbstkritik, korrigiert. Und nicht unerwähnt darf das mit dem ungarischen Linguisten Zoltán Gombocz zusammen geplante imposante Unternehmen, das „Ungarische Etymologische Wörterbuch“ bleiben (*Magyar etymologiai szótár*). 1914–15 erschienen die ersten Lieferungen, im Kriegsjahr 1944 die letzte, mit dem Wortartikel *geburnus* (eine Art Branntwein) am Abschluss. Der monumentale Plan blieb also ein Torso: Gombocz starb 1935 und der alternde Melich – obzwar er rastlos weiterarbeitete – hatte nicht mehr die Möglichkeit, das Werk abzuschliessen. Indessen bleibt aber auch dieser Torso eine gewaltige Leistung, ein *monumentum aere perennius*, ein Nachschlagewerk von höchster Bedeutung.

A. Angyal

ISTVÁN KNIEZSA

1898—1965

Le professeur István Kniezsa, lauréat du prix Kossuth, membre de l'Académie, est décédé à l'âge de 67 ans. La mort a interrompu son travail, laissant inachevé son oeuvre pour lequel il réunissait et organisait avec une persistance exemplaire les matériaux, et que tous les linguistes du pays, aussi bien que ceux des pays étrangers attendaient avec grand intérêt.

Il naquit le 1 décembre 1898 dans le village de Trstená, en Tchécoslovaquie, il fit ses études secondaires à Nyitra, et passa son baccalauréat au milieu de la première guerre mondiale. Quand il fut démobilisé, invalide, il quitta Pozsony (Bratislava) pour prendre ses inscriptions en 1924, à la Faculté des Lettres de Budapest. Il termina ses études universitaires d'histoire et de hongrois avec la mention très bien. Il avait suivi aussi les cours de János Melich, où il apprit le vieux slave et la grammaire historique slovaque et polonaise. Plus tard, il continua ses études slavistes chez Lehr-Splawinsky, à l'Université Jagello de Cracovie, et passa quelques années de recherches scientifiques près de Vasmer, à l'Université de Berlin, avec une bourse de l'État hongrois, pour terminer ses études slavistes.

Retourné en Hongrie, il travaille à la Bibliothèque Széchenyi du Musée National, comme employé scientifique. En même temps, il donna des conférences à la Faculté des Lettres de l'Université de Budapest, comme privatdocent. A partir de ce moment, sa carrière prend un rythme régulier et ascendant. A l'Université, il dirigea un proséminaire de linguistique hongroise et donna des conférences de vieux slave, de langues et populations slaves et de grammaire historique slave et polonaise, à côté de Melich qui fut non seulement slaviste, mais aussi un excellent linguiste hongrois. En 1939, Kniezsa fut élu membre correspondant de l'Académie. En 1940, il fut nommé professeur titulaire de la Chaire de Philologie Slave de l'Université de Kolozsvár. En 1941, quand János Melich avait pris la retraite, c'est lui qui fut invité comme professeur à la Chaire Melich de l'université de Budapest. A partir de 1939 il prit part à la formation des étudiants de russe, il leur donna des conférences de vieux slave et de linguistique historique slovaque à l'université de Budapest aussi bien qu'à celle de Debrecen (sa préférence allait à ces matières, durant toute sa carrière universitaire). Il resta professeur associé à l'Université de Debrecen, même après

1945. Il fut doyen, plus tard recteur de l'université de Budapest. En 1947 il fut élu membre ordinaire de l'Académie.

Son oeuvre scientifique est complexe et riche en résultats. Il contient essentiellement des études et articles de linguistique hongroise, mais il s'occupe aussi de questions de linguistique romane et germanique. Slaviste érudit, il sut dépouiller d'une façon exemplaire les relations slaves des données onomastiques, des sources de la linguistique hongroise et de l'histoire du peuplement. Il était un grand connaisseur des sources historiques slaves, de la littérature slaviste internationale, et de ses nouvelles méthodes de recherches qu'il sut utiliser avec beaucoup de résultats.

Ses recherches comprennent cinq grands domaines: histoire de l'orthographe et de la phonétique hongroises, études de noms propres (de personnes, de lieux et d'eaux), études d'histoire du peuplement; dépouillement des mots d'emprunt (slaves, allemands, roumains) dans le hongrois, et d'étymologie.

Kniezsa fut le chercheur le plus minutieux et le plus doué de l'histoire de l'orthographe hongroise. Il consacra toute une série d'études à la solution définitive des problèmes compliqués concernant son origine et sa formation.

Dans sa thèse de doctorat, intitulée *A magyar helyesírás a tatárjárásig* (L'orthographe hongroise jusqu'à l'invasion des Mongols) qui imparut, en 1928, sous forme de livre aussi, il présente la pratique et le système de l'orthographe à l'époque des plus anciens textes hongrois. Après l'éclaircissement de quelques questions de détail, comme *A magyar zs hang eredete* (L'origine du son hongrois zs. MNy. (= *Magyar Nyelv* — La langue Hongroise —) XXIX, 94—142, *Adalékok a magyar z hang jelöléséhez* (Documents pour la transcription du son hongrois z). MNy. XXXV, 93—102 etc., il a résumé dans deux livres: *A magyar helyesírás története* (L'histoire de l'orthographe hongroise). Budapest, 1952 et *Helyesírásunk története a könyvnyomtatás koráig* (L'histoire de notre orthographe typographique). Budapest, 1952 — les résultats de ses longues recherches sur ce domaine. Sa dernière oeuvre, indispensable pour tous ceux qui s'occupent des problèmes de l'orthographe et de transcriptions des premiers textes hongrois (littéraires et non-littéraires) lui valut le prix Kossuth. Il a bien connu également la formation des systèmes d'orthographe du slovaque, du tchèque, du slovène, du croate et du polonais. Il sut toujours mettre en relief les rapports slaves, les influences réciproques et les résultats de l'évolution indépendante. Il contribua dans une mesure importante à l'enrichissement de l'histoire de l'orthographe et de la phonétique des langues mentionnées. Ses oeuvres et ses articles suivants en témoignent: *Cirillbetűs szláv szövegek nemzetközi tudományos átírása* (Transcription scientifique internationale des textes slaves aux caractères cyrilliques). Budapest, 1933., *Notes sur l'histoire des consonnes palatales du slovaque*. Études Slaves et Roumaines. V. I. 2—6; *Zur Geschichte der Jugoslawismen im Mittelslowakischen*. Ibidem. 139—47; *Szláv jövevényeink tövégi magánhangzóinak történetéhez* (Contribution à l'histoire des voyelles thématiques des

noms d'emprunt slave). MNy. XXXIX, 1–12; *Középkori cseh oklevelek* (Des chartes tchèques du moyen âge). Budapest, 1952. etc.

Les problèmes de l'histoire du peuplement des slaves habitant et ayant habité sur le territoire de la Hongrie actuelle ont éveillé sa curiosité scientifique. Dans ses recherches sur ce domaine il travailla avec une méthode complexe, utilisant la matière des sources slaves avec une critique sévère. Ses écrits traitant de l'histoire du peuplement ont enrichi non seulement la linguistique hongroise, mais aussi l'histoire des peuples de l'Europe Centrale: *Pseudorumänen in Pannonien und in den Nordkarpathen*. Budapest, 1936; *Zur Frage der gepisch-rumänischen Symbiose in Siebenbürgen*. Budapest, 1937; *A nyugatmagyarországi besenyők kérdéséhez* (Les peuples de la Hongrie au XI^e siècle). Emlékkönyv Szent István király halálának 900. évfordulóján (Mélanges consacrés au 900^e anniversaire de la mort du roi Saint Étienne). Budapest, 1938, 368–472; *Adalékok a magyar szlovák nyelvhatár történetéhez* (Contribution à l'histoire de la frontière linguistique slovaco-hongroise). Budapest, 1944; *Ecsedi-láp környékének szláv eredetű helynevei* (Les toponymes d'origine slave des environs du marais d'Ecsed). MNépNy. (= *Magyar Népnyelv* – Langue Populaire Hongroise) IV. 196–232; *A páros helynévadás*. Egy fejezet a településtörténet módszertanából (La toponymie parallèle. Un chapitre de la méthodologie de l'histoire de peuplement). Budapest, 1944 etc.

Ses oeuvres et études plus anciens sur les résultats de ses recherches concernant les noms propres nous servent toujours d'exemple dans l'utilisation des documents onomastiques épars des chartes pour enrichir nos connaissances concernant le vocabulaire, la formation des mots et la phonétique de l'époque dont nous n'avons point ou guère de monuments à texte cohérent. Ses études sur ce domaine: *Westungarische Ortsnamen*. Ungarische Jahrbücher. XVII (1937), 275–91; *Az esztergomi káptalan 1155-i dézsmajegyzékének helységei* (Les communes du registre de dîmes de 1155 du chapitre d'Esztergom). Budapest, 1939; *Elvonás a magyar – tót helynevekből* (Dérivation rétrograde des toponymes slovaco-hongrois). Melich Emlékkönyv (Mélanges Melich), 1942. 196–204; *Erdély víznevei* (Les noms d'eaux de la Transylvanie). Kolozsvár, 1942; *A zobori apátság 1111. és 1113. évi oklevelei mint nyelvi (nyelvjárási) emlék* (Les chartes de l'an 1111 et 1113 de l'abbaye de Zobor, comme monuments linguistiques (dialectaux). MNy. VI, 3–50; *Keletmagyarország helynevei* (Les toponymes de la Hongrie de l'Est). 1944; *Charakteristik der Slawischen Ortsnamen in Ungarn*. Studia Slavica, I. 27–44; *Chronologie der slowakischen Ortsnamentypen*. Studia Slavica, V. 173–81. etc. — témoignent de la variété de ses intérêts et sont important pour les chercheurs de différentes spécialités.

La recherche des mots d'emprunt a une longue tradition en Hongrie, mais aucun ouvrage d'ensemble n'était paru sur ce sujet. Kniezsa s'occupa pendant des dizaines d'années du problème des emprunts slaves dans le hongrois. Il ramassa pour ce sujet un matériel important lors de ses recherches de toponymes et de

noms propres. Il publia la synthèse de ses recherches en 1959 dans son oeuvre *A magyar nyelv szláv jövevényszavai*. I. k. 1–2 rész (Emprunts slaves dans le hongrois I. t. 1–2 vol.). Cet ouvrage de grande envergure comble une lacune ancienne de la linguistique hongroise, chef-d'oeuvre de la littérature slaviste hongroise, il mérite aussi l'intérêt qu'on lui porte à l'étranger. Nous ne regretterons jamais assez qu'il n'ait pu terminer son deuxième volume. Dans les recherches étymologiques hongroise Gombocz, Melich et Pais ont élaboré un système très moderne reconnu partout à l'étranger et qui donna des résultats remarquables. Kniezsa fut le disciple digne de Mélich dans l'étymologie aussi. La linguistique lui doit l'explication étymologique de plusieurs mots hongrois et slaves. (Pour ses étymologies v. l'index du MNy. XXV—L, 21–2). Son étude intitulée *A magyar állami és jogi terminológia eredete* (L'origine des terminologies hongroises juridiques et administratives) (v. OK. VII, 37–43) est un excellent exemple du dépouillement et de la systématisation des emprunts d'une famille de concept. A l'examen étymologique d'un mot, il fait chaque fois l'analyse critique de l'histoire du mot, de son expansion, il détecte sa première apparition, esquisse la ligne de son évolution morphologique et sémantique, tenant compte des circonstances économiques et culturelles.¹

Son activité est beaucoup plus variée que celle esquissée ci-dessus. Il fut un organisateur infatigable. C'est grâce à son initiative qu'on commença en Hongrie la détection et l'édition des monuments linguistiques slovaques et tchèques et le rassemblement des matériaux de l'atlas linguistique slave. Il fut le rédacteur de *Studia Slavica*, premier périodique slaviste dont 11 volumes sont déjà parus.

Pendant toute sa carrière il fut un chercheur et un professeur infatigable. Il fut un critique sévère et un polémiste passionné. Il aima et respecta ses anciens professeurs, mais, cherchant la vérité scientifique, il n'hésita pas à contester leurs opinions. Il affirma ses vues avec franchise, et sans égard. Il se chargea volontier de conférences et d'enquêtes. Sa mort représente pour nous une perte douloureuse.

IK. — BS.

¹ Sur l'utilisation de cette méthode étymologique, v. Б е л а Ш у л а н : К псевдо-турскому этимологическому истолкованию некоторых слов чешского словаря. *Slavica* II. (1962), 109—10.

TADEUSZ LEHR-SPŁAWIŃSKI
1891—1965

Als der Verfasser dieses Beitrages Ende Feber 1965 zu einem Studienaufenthalt in Krakau eintraf, erfuhr er mit Erschütterung die Trauernachricht: am 17. Feber 1965 starb nach einer kurzen Krankheitsattacke Professor Lehr-Spławiński, der grosse polnische Gelehrte. Ganz gewiss wird die dankbare Nachwelt den Namen dieses genialen polnischen Wissenschaftlers in die Reihe der grössten Slawisten einfügen, auf einer Ebene mit Dobrovský, Miklosich oder Jagić, gewiss ist es auch, dass Lehr-Spławiński die bedeutendste Persönlichkeit in der nunmehr fast zweihundertjährigen Geschichte der polnischen Slawistik war und bleibt.

Schon zu seinen Lebzeiten wurde seine Grösse von den Zeitgenossen als etwas ganz Selbstverständliches anerkannt. Nicht nur die staatliche Leitung Volkspolens ehrte und zeichnete ihn wiederholt aus, ihn, den gläubigen Katholiken, der aber ein treuer Sohn seiner Heimat, ein Anhänger der grossen Sache des Sozialismus und der Völkerfreundschaft war: auch viele Universitäten und Akademien des Auslandes wählten ihn zum Mitglied oder zum *doctor honoris causa*. Sein Ruhm überschritt die Grenzen der slawisch-osteuropäischen Welt. 1963 wurden in Krakau — als Festgabe für den sein siebenzigstes Lebensjahr überschrittenen Gelehrten — die *Studia linguistica in honorem Thaddaei Lehr-Spławiński* veröffentlicht. Hier finden wir nicht nur die gesamte polnische Slawistik repräsentiert, sondern auch solch bedeutende Namen der internationalen Wissenschaft, wie V. Pisani aus Mailand, L. A. Bulachovskij aus Kiew, A. Dostál und K. Horálek aus Prag, A. Vaillant aus Paris, P. Ivić aus Jugoslawien, M. Altbauer aus Israel, R. Jakobson aus den Vereinigten Staaten, H. Schuster-Šewc aus der DDR, E. Nieminen aus Helsinki, E. Pauliny aus Pressburg, L. Kiss aus Budapest und noch viele andere Mitarbeiter, die alle zur Spitzenklasse der europäischen und amerikanischen Slawistik gehören. Schon dieses Namensverzeichnis genügt, um ein Bild von der geistigen Grösse und von der weit ausstrahlenden Bedeutung des verstorbenen Krakauer Gelehrten zu gewinnen.

Dass Professor Lehr-Spławiński ein grosser Forscher, daneben aber auch ein glänzender Erzieher und ein liebenswürdiger, gütiger Mensch war, darüber sind all jene, die ihn kannten, einig. Als wir diese Zeilen schreiben, stehen uns

einstweilen nur zwei Nekrologe zur Verfügung, von Zuzanna Topolińska (in: *Współczesność*, rok X, Nr 5) und von Mieczysław Kurzyna (in: *Kierunki*, rok X, Nr 9). Sowohl die Verfasserin des ersten, als auch der Verfasser des zweiten Nekrologes betonen die ideale Harmonie des Menschen, des Lehrers und des Wissenschaftlers, die sich in der Gestalt des Verstorbenen verkörperte.

Als ein seltener Glücksfall kann es angesehen werden, dass es dem Gelehrten vergönnt war, fast sein ganzes Leben lang in seiner Vaterstadt zu wirken und zu schaffen. In Krakau wurde er 1891 geboren, hier studierte er an der Jagiellonischen Universität, hier wurde er Privatdozent und später Ordinarius der Slawistik. Nur zwischen 1919 und 1929 wirkte er an anderen Hochschulen: erst an der neu gegründeten Adam-Mickiewicz-Universität in Posen (Poznań), dann an der Johann-Kasimir-Universität zu Lemberg (Lwów). Seit 1929 finden wir Professor Lehr-Splawiński wiederum in Krakau. 1938/39 und 1945/46 ist er Rektor der Jagiellonischen Universität: zwischen diesen beiden Episoden liegt aber eine andere, höchst tragische, die berüchtigte „Sonderaktion Krakau“, als die Schergen des Nazi-Faschismus fast alle Professoren der altehrwürdigen polnischen Hochschule in die Falle lockten und in das KZ Sachsenhausen verschleppten. Auch Rektor Lehr-Splawiński war unter den Opfern und nur – wie wir es heute wissen – das männliche Auftreten Max Vasmer's und anderer polenfreundlich gesinnter deutscher Slawisten konnte sein Leben retten.

Mit geschwächter Gesundheit, doch mit ungeminderter Schaffenslust setzte Lehr-Splawiński nach der Befreiung Polens seine Arbeit fort. Ein Buch folgte dem anderen; auch Forschungs- und Vortragsreisen ins Ausland waren nicht selten. Noch einige Wochen vor seinem Tode machte der polnische Gelehrte eine grössere Reise nach Jugoslawien und nach Österreich. Der Tod riss ihm förmlich die Feder aus der Hand, alle seine Pläne konnte er nicht mehr verwirklichen, aber auch so hinterliess er ein imposantes Lebenswerk, das bleiben wird und daraus noch Generationen polnischer und nicht-polnischer Slawisten lernen werden.

Nicht nur die Linguisten können aus Lehr-Splawińskis Büchern und Aufsätzen lernen. Sein eigentlicher Ausgangspunkt ist zwar die Sprachwissenschaft, sein erstes Buch die *Studia nad akcentem pomorskim* (1913) und immer wieder kehrt er zu linguistischen Themen zurück, doch nie und nimmer im Sinne einer „fachbarbarischen“ Einstellung. Der grosse polnische Gelehrte war kein amüsischer Pädant, er wusste, dass die Philologie eine Einheit bildet, mit dem Ziel einer kulturwissenschaftlichen Synthese. Sehr bezeichnend in dieser Hinsicht sind seine *Rozprawy i szkice z dziejów kultury Słowian* (Wydawnictwo Pax, Warszawa, 1954). Schon der Titel verrät uns, in welche Richtung Lehr-Splawiński seine Forschungen lenkt, noch mehr aber die einzelnen Studien, die überall Verbindungen zwischen Sprache, Geschichte, Kultur und Literatur zu stiften versuchen. Mit besonderer Vorliebe behandelt der Gelehrte hier – aber auch in anderen Schriften – die Vor- und Frühgeschichte des Slawentums

und des polnischen Volkes, sowie die ganze Problematik der Slawenapostel Cyrill und Method und der altkirchenslawischen Sprache und Bildung. Wichtige Beiträge enthält dieses Buch auch über die Geschichte der polnischen und der internationalen Slawistik, u.a. glänzende Charakterbilder Josef Dobrovskýs, Lubor Niederles, Alexander Brückners, Matija Murkos und Jooseppi Mikkolas.

Das Buch „Aus fünfzehn Jahrhunderten“ (*Od piętnastu wieków*. Wydawnictwo Pax, Warszawa, 1961), die letzte grössere Veröffentlichung des Gelehrten zeugt ebenfalls von solch universal-slawistischer Zielsetzung. Sechzehn Aufsätze über slawische und polnische Urgeschichte, über das slawische Christentum, über polnische Ortsnamenforschung und über die Geschichte der polnischen Literatursprache enthält das Buch. Hier soll erwähnt werden, dass Lehr-Splawiński 1959 auch eine mit Einleitung, Kommentar und textkritischen Bemerkungen versehene polnische Übersetzung der Legenden des hl. Cyrill und Method veröffentlichte. Linguisten, Historiker, Literaturforscher, Archäologen: sie alle sind dem Lebenswerk des grossen Krakauer Gelehrten dankbar verpflichtet.

A. Angyal

ADOLF STENDER-PETERSEN
1893—1963

Am 16. April 1963, einige Wochen vor Vollendung seines siebenzigsten Lebensjahrs starb in Aarhus der führende dänische, ja skandinavische Slawist, Professor Stender-Petersen. Seine Lebensbahn begann im alten Petersburg, wo er am 21. Juli 1893 als Sohn eines dänischen Vaters und einer deutschen Mutter zur Welt kam. Seine Jugend verbrachte er in einer zweisprachigen, russisch-deutschen Umwelt: er besuchte eine deutsche Mittelschule, und studierte nachher Slawistik und Geschichte an der Universität Petersburg. Während des ersten Weltkrieges liess er sich in Dänemark, in der Heimat seiner Väter nieder: hier vollendete er auch seine Universitätsstudien.

Als der junge Gelehrte 1919 seinen Doktor machte, war die skandinavische Slawistik — abgesehen von Namen wie Jensen oder Broch — noch eine ziemlich unentwickelte Wissenschaft. Es ist vielleicht das Hauptverdienst des Verstorbenen, dass er diesem Zustand ein Ende setzte, dass unter seiner tatkräftigen Leitung die Slawisten der nordischen Länder die Formen enger Zusammenarbeit fanden, einer Zusammenarbeit, die 1954 in der Gründung der Zeitschrift *Scando-Slavica* gipfelte.

Stender-Petersen begann seine akademische Laufbahn in Schweden, als Dozent der Universität Göteborg. 1927 bis 1931 wirkte er als Professor der estnischen Universität Tartu, um dann einen Ruf der dänischen Universität Aarhus anzunehmen, wo er bis zu seinem Ableben wirkte. Seit 1943 war er Mitglied der Dänischen Akademie der Wissenschaften, von 1945 bis 1947 Rektor von Aarhus. An dänischen, skandinavischen oder internationalen Tagungen war er ein gern gesehener Gast und ein gefeierter Sprecher, so 1955 am historischen Kongress zu Rom oder 1958 am Slawistenkongress in Moskau. Im Spätsommer 1961 weilte er als Gast der Polnischen Akademie in Warschau: hier durften wir den grossen Gelehrten persönlich kennen lernen. Als Mensch war Stender-Petersen eine äusserst sympathische Erscheinung, ein „Weltmann“ im besten Sinne des Wortes, der polnisch, russisch, deutsch mit der gleichen Flüssigkeit sprach, der aber sein korrektes gesellschaftliches Auftreten mit einer wahrhaft tiefen Gelehrsamkeit verbinden konnte. Meist trafen wir uns in der schönen Bibliothek des Institutes für Literaturforschung (IBL), im Palais der Polnischen Akademie, einer idealen Arbeitsstätte für jeden Slawisten. Professor Stender-

Petersen vergrub sich hier in Bücher und Manuskripte, mit der Absicht, das Hauptwerk seines Lebens, eine Geschichte der polnischen Literatur zu schreiben. Leider genügte die anderthalb Jahre, die ihm noch vom Leben vergönnt waren, nicht, um dieses Opus zu vollenden. Vielleicht lässt sich dies oder jenes noch aus dem Nachlass publizieren.

Was aber Professor Stender-Petersen gedruckt zurückliess, ist dennoch imposant. Die 146 Positionen seiner – von Knud Jordal zusammengestellten – Lebensbibliographie (vg. *Scando-Slavica*, t.X., 240–51) umfassen Bücher und Studien zur slawischen Linguistik, zur slawischen, vor allem polnischen und russischen Literaturgeschichte, aber auch zur slawischen Historiographie. Seine 1952 zuerst dänisch veröffentlichte *Geschichte der russischen Literatur* erschien 1957 auch in München, in einer zweibändigen deutschen Ausgabe. Zu nennen wäre seine 1927 gedruckte grosse philologische Arbeit, die *Slavisch-germanische Lehnwortkunde*, sowie eine Reihe grösserer und kleinerer Arbeiten zum sog. „Waräger-Problem“, das der dänische Gelehrte in einer wirklich sachlichen, von den Extremen des „Normannismus“ und des „Antinormannismus“ gleich weit entfernten Weise zu lösen versuchte.

Grössere und kleinere Arbeiten widmete Stender-Petersen auch den russischen Dichtern des XIX. und XX. Jahrhunderts, von Gogol' bis Pasternak, von Tolstoj bis Šolochov: ganz besonders nahe stand ihm aber das polnische Drama in den Zeitläuften des Barocks und der Aufklärung. Studien, Aufsätze, Textpublikationen aus diesem Bereich bildeten einen wichtigen Zweig seiner gelehrten Tätigkeit. Immer und überall wusste er Philologie, Historie und Ästhetik miteinander zu verbinden und in Einklang zu bringen und so konnte es geschehen, dass er sowohl als Sprachforscher, als auch als Literarhistoriker Bleibendes leistete. „Une place lui sera réservée comme à l'un des plus grands slavistes de notre siècle“ – konnte Carl Stief in seinem Nachruf (RÉS, XLIII, 1964, 312) mit Recht behaupten. Das Vermächtnis und das Beispiel Stender-Petersens – uns, Debrecener Slawisten, auch durch persönliche Verbindungen lieb und teuer – wird auch weiterhin eine wichtige Rolle im Leben der modernen Slawistik spielen. Ehre seinem Andenken!

A. Angyal

ANDREJ MRÁZ
1904—1964

Am 28. November 1964 hätte Andrej Mráz, Ordinarius der slowakischen Literaturgeschichte an der Komenský-Universität Pressburg (Bratislava) seinen sechzigsten Geburtstag gefeiert: indessen war es ihm nicht vergönnt, dieses Fest zu erleben und die Glückwünsche seiner Schüler, Freunde und Verehrer zu empfangen. Schon seit Jahren quälte den sonst sehr frischen und munteren Gelehrten ein schweres Herzleiden. Umsonst mahnten ihn die Ärzte zur Vorsicht: „Professor Mráz war nicht gewillt, seinen dynamischen Lebensstil zu ändern, seine weitverzweigte Arbeit zu mässigen: so starb er also als ein Krieger in der Schlacht, auf dem Felde der Wissenschaft, der slowakischen Philologie, die ihm so viel zu verdanken hat. Noch den Vormittag des 29. Mai 1964 verbrachte er an der Universität, im Kreise seiner Hörer und Kollegen, dann ging er nachhause, zu seiner Familie, wo ihn am frühen Nachmittag die tödliche Attacke erreichte.“

Im neuen Friedhof der slowakischen Hauptstadt, im Nachtigallental hielten slowakische Kollegen, slowakische und tschechische Kritiker und Wissenschaftler die Grabreden. (Sie sind in der Zeitschrift *Slovenské pohľady*. Jg. 1964, H. 7., S. 4–7 zu lesen). Die ersten Augenblicke der Trauer und der Erschütterung sind freilich nicht am geeignetsten, ein Lebensbild der Verschiedenen zu entwerfen, doch finden wir in den Reden des Professors Milan Pišút – Mráz's Kollege an der Komenský-Universität – und des Kritikers Ivan Kusý zwei Gedanken, die es verdienen, besonders hervorgehoben zu werden. Pišút sagte unter anderem: „Do posledných chvíľ svojho života komentoval a hodnotil súčasnú literárnu tvorbu a všetky nové inscenácie nášho divadla... Andrej Mráz bol náš doteraz najplodnejší literárny vedec a kritik.“ Und in der Grabrede Kusý's steht der Satz: „Andrej Mráz niesol si svoje dolnozemstvo celým životom“.

Ja, das sind zwei Leitmotive im Leben und Schaffen des Menschen und Gelehrten Mráz! Einerseits das enge Verbundensein mit der Gesamtheit der slowakischen Literatur, mit ihrer Vergangenheit und Gegenwart, andererseits eine Haltung, die nicht die eines amüsischen Pädanten oder eines stubenhokerischen Kabinettsgelehrten ist, sondern die eines Menschen, der Leben und Wissenschaft, Tradition und Fortschritt in schönster Verbundenheit sieht. Mráz kannte und liebte das Leben. In seinen Memoiren – auf die wir noch zu

sprechen kommen – erwähnt er z. B. die kleine, doch sehr bezeichnende Tatsache, dass er als Knabe und junger Mann sehr gern Fussball spielte. Bis ihn die tödliche Krankheit niederwarf, blieb er ein gut trainierter, äusserst widerstandsfähiger Mann, der sich ein enormes Arbeitstempo und ein fast allseitiges Interesse leisten konnte. Mit Recht können wir den verstorbenen Mráz als einen „Vater der slowakischen Literaturgeschichte“ bezeichnen. Einerseits, weil er die bahnbrechenden Anregungen eines Jaroslav Vlček oder Jozef Škultéty zusammenfasste, weiterleitete und zur modernen synthetischen Schau ausbaute, andererseits, weil er im menschlichen Verkehr – mit Schülern oder jüngeren Kollegen – wirklich etwas Gütig-Väterliches hatte. Ja, Mráz war ein temperamentvoller, oft harter Kritiker und Polemiker, aber daneben ein guter, edler, sympathischer Mensch! Der Verfasser dieses Nekrologes verlor in ihm einen väterlichen Freund, und muss mit stiller Wehmut an die Begegnungen in Ungarn oder in der Slowakei, in den Räumen der Budapester Akademie oder der Pressburger Universität denken, an Begegnungen, die so viel geistige Anregung boten.

Und das zweite Motiv: sein *dolnozemsťvo*, seine Verbundenheit mit der Landschaft und den Menschen der Grossen Tiefebene zwischen Donau und Theiss. Im Vojvodina-Dorf Petrovci, bis 1918 zu Ungarn, nachher zu Jugoslawien gehörend, wurde der kleine slowakische Bauernjunge Andrej Mráz im Spätherbst 1904 geboren. Zwischen Slowaken und Ungarn, Serben und Kroaten wuchs er auf: er beherrschte neben seiner slowakischen Muttersprache fliessend auch das Ungarische und das Serbokroatische. Die Eltern liessen den begabten Knaben studieren: zuerst am ungarischen Gymnasium zu Békéscsaba, später am serbischen Gymnasium zu Neusatz (Novi Sad). Und diese Verwurzeltheit in einer ungarisch-slowakisch-serbischen Landschaft begleitete ihn zeitlebens, auch dann, als er seine Studien an der Komenský-Universität absolvierte und tschechoslowakischer Staatsbürger wurde.

In einem den Jugoslawien-Slowaken gewidmeten Buch (*Rozhovory o juhoslovanských Slovákoch*. Bratislava, 1948) gibt Mráz gute und verlässliche Informationen über jene slowakische Volksgruppe, die im XVIII. Jahrhundert eine neue Heimat in der Grossen Ungarischen Tiefebene und in der serbischen Vojvodina fand. Doch immer wieder erklingen auch subjektive Töne, Beschwörungen kindlicher Erinnerungen aus der Landschaft zwischen Békéscsaba und Novi Sad. Dieser lyrische Unterton ist bei Mráz nicht selten, und gibt diesem Büchlein eine besondere Anmut, etwa in den Sätzen, wo der Abend in der Tiefebene heraufbeschworen wird: „Tichý júlový večer rozprestral sa nad dedinou. Široká rovina odpočíva. Do jej ticha zabodne sa zavše zvuk psieho brechotu a hrkotanie oneskoreného sedliackeho voza. L'udské zvuky utíchly. Práca odpočíva. Sviatočné ovzdušie letnej noci podmalúvam si i zážitkami a rozpomienkami z detstva i mladosti a ani v týchto poznámkach skoro sa mi nechce potláčať ich vyznievanie“ (S. 14).

Ja, das ist wirklich ein poetisches Bekenntnis zur Landschaft der Kindheit, zu den slawisch-ungarischen Dörfern der Grossen Tiefebene, jener Landschaft, die Mráz auch später zu besuchen das Glück und die Gelegenheit hatte. Als slowakischer Patriot – der manchmal auch gewisse nationalistische Stimmungen über sich ergehen liess – hatte er manchen Disput mit ungarischen Kollegen, und musste sich in seinen literarhistorischen Werken manchmal mit Recht, manchmal mit Unrecht über einige Erscheinungen der ungarischen Vergangenheit beklagen. Trotzdem war es für ihm eine aufrichtige Freude, wenn er Ungarn besuchen konnte, wo er immer liebevoll empfangen wurde. 1955 nahm Mráz an der Jahresversammlung der Ungarischen Akademie der Wissenschaften teil, wo er in seiner Ansprache betonte, er fühle sich hier wie zuhause, wie im Kreise seiner Hörer und Schüler. (Vgl. *A Magyar Tudományos Akadémia Nyelvés Irodalomtudományi Osztályának Közleményei*. Bd. VII., S. 221). Anlässlich dieses Besuches hielt Professor Mráz in den Räumen der Budapester Universität in korrektestem Ungarisch einen mit viel Begeisterung aufgenommenen Vortrag über die Probleme des slowakischen Realismus. (*A kritikai realizmus a szlovák irodalom fejlődésében*. Ebenda, Bd. VII., S. 405 – 13). Und 1962 konnten wir den slowakischen Gelehrten an der Budapester Konferenz für vergleichende Literaturwissenschaft begrüßen. Obwohl schon von der Krankheit gezeichnet, nahm Mráz an den Diskussionen, Exkursionen und anderen Veranstaltungen der Konferenz lebhaft Anteil.

In literarischer und wissenschaftlicher Hinsicht war der junge Mráz fast ein Wunderkind zu nennen. Noch als zweiundzwanzigjähriger Student der Pressburger Komenský-Universität veröffentlichte er sein erstes Buch: *Svetozár Hurbán Vajanský* (Bratislava, 1926). Zu der ängstlichen, oft widerspruchsvollen, doch hochinteressanten Figur des Dichters, Erzählers, Kritikers und Publizisten Vajanský kehrte dann Mráz immer wieder zurück. Nur der Tod verhinderte ihn daran, nach der noch etwas unreifen Jugendarbeit und nach einer 1947 gehaltenen Gedenkrede (*Na sté výročie narodenia Svetozára Hurbána Vajanského*. T. Sv. Martin, 1947) nun auch die abschliessende, grosse Vajanský-Monographie zu schreiben.

Indessen war es ihm gegönnt, in seinem nicht allzu bewegten, doch mit umso regerer Arbeit erfülltem Leben fast dreissig Bücher zu schreiben, und viele grosse Gestalten der slowakischen Literatur – vor allem des XIX. Jahrhunderts – monographisch zu erhellen. Mit seiner Monographie *Ján Kalinčiak* (T. Sv. Martin, 1936) habilitierte er sich zum Privatdozenten der Komenský-Universität. Bald wurde er Extraordinarius, dann Ordinarius der slowakischen Literaturgeschichte. Schon diese Kalinčiak-Monographie zeigt die Vorzüge des reifen Mráz: eine gründliche Analyse des Lebenslaufes, eine überzeugende ästhetisch-kritische Wertung der Schöpfungen und eine natürliche, völlig unschematische Darlegung des historischen und sozialen Hintergrundes. Mit ähnlichen Methoden behandelte er später die Dichterinnen Terézia Vansová und Božena

Slančíková-Timrava, den realistischen Prosaiker Ján Čajak – der übrigens ein Landsmann von Mráz war! – oder den vielseitigen Erzähler Martin Kukučín. Diese Monographien bzw. Studien erschienen dann 1956 in bloss leicht umgearbeiteter Form im Band *O slovenských realistických prozaikoch* (Bratislava, 1956).

Bevor Mráz Universitätsprofessor wurde, wirkte er 1932–1939 in der Stadt Martin, als Redaktor der führenden slowakischen Literaturzeitschrift *Slovenské pohľady*. Heuer feiert dieses Organ ihren 80. Jahrgang: aus diesem Anlass veröffentlicht sie – leider teils schon aus dem Nachlass – die Memoiren Mráz: *So Slovenskými pohľadmi a ich spolupracovníkmi* (SP. Jg. 1964, bisher 11 Abschnitte in den Heften 1–8). Ein äusserst interessantes Dokument: ein subjektives Lebensbekenntnis mit oft lyrischen Untertönen, dabei eine objektive Schilderung der slowakischen literarischen und kulturellen Zustände in der ersten Hälfte unseres Jahrhunderts. An einer Stelle (H. 6, S. 19) spricht Mráz auch über sein Arbeitsprogramm in diesen Martinen Jahren. In der Früh stand er zwischen sechs und sieben auf, frühstückte und besprach mit seiner Frau das Tagesprogramm. Um acht betrat er – nach einem kurzen Morgenspaziergang – seinen Amtstraum im Gebäude der *Matica slovenská*. Hier erledigte er seine Geschäfte, las die um zehn Uhr einlaufende Post durch und ging dann in den Lesesaal der Matica-Bibliothek, um die Tagespresse zu studieren oder um literarisch zu arbeiten. Die Zeit zwischen zwölf und zwei waren die Stunden des Mittagessens und eines wiederholten kurzen Spazierganges. Zwischen zwei und fünf sass Mráz wiederum in seinem Büro, jetzt sich in Hauptsache der Forschung widmend. Allerdings musste er zu dieser Zeit auch mit Besuchern rechnen. Um fünf ging er mit seiner Frau entweder auf Besuch oder machte einen kleinen Ausflug in die grossartige Umgebung der malerisch gelegenen Kleinstadt Martin. Die Abendstunden verbrachte er dann in seinem Heim entweder mit literarischer Arbeit oder mit dem Empfang eines Besuches. – Wir glauben auf Grund unserer persönlichen Bekanntschaft mit dem verstorbenen Gelehrten nicht fehlzugehen, wenn wir behaupten, dass Mráz diese präzise, geregelte, dabei ziemlich anstrengende Lebensführung auch als Pressburger Universitätsprofessor beibehielt. Jedenfalls gab es über seine Arbeitsfähigkeit Legenden. Eine solche erzählt Mráz mit leichter Selbstironie auch in seinen Memoiren, Ein aus der Provinz gekommene junge Student fragte ihn einmal: „Ist es wahr, Herr Professor, was mir mein Gymnasiallehrer sagte: Sie hätten die gesamte slowakische Literatur gelesen?“ Eine scheinbar drollig-naive Frage, doch der Wahrheit sehr nahe.

Martin, dieses interessante und sympathische slowakische Städtchen war seit 1863 – seitdem hier die *Matica slovenská* (Abkürzung: MS) gegründet, und sieben Jahre später die Schriftleitung der slowakischen Nationalzeitung *Národné noviny* hierher verlegt wurde – ein Mittelpunkt der slowakischen Kultur, des slowakischen Nationalbewusstseins. Die viel apostrophierte „Martiner Tradition“ hatte allerdings auch ihre negativen – um nicht zu sagen: reaktio-

nären – Seiten, indessen leistete das Bürgertum und die Intelligenz des Städtchens dennoch sehr viel für die positiven Werte der slowakischen Kultur, Kunst und Literatur. Diesen positiven Werten – das Negative keineswegs übersehend – zollte auch Mráz seinen Tribut, indem er die ersten zwölf Jahre der MS (vor der 1863 erfolgten Gründung bis zur 1875 erfolgten Schliessung durch den chauvinistischen ungarischen Nationalismus, verkörpert in der Person eines halbgebildeten, arroganten calvinistischen Gentry aus der Theiss-Gegend, des Ministerpräsidenten Koloman Tisza) in einer kleinen, doch weit ausgreifenden Monographie behandelte (*Matica slovenská v rokoch 1863 – 1875*. T. Sv. Martin, 1935). Und mit jenem Mann, der die Fackel slowakischer Kultur auch in den Jahren der brutalen Magyarisierungsbestrebungen hochhielt, dem Philologen, Historiker und Kritiker Jozef Škultéty (1853 – 1948); der dann 1919 Vorsitzende der neu eröffneten MS wurde, verband ihn eine langjährige Freundschaft und Zusammenarbeit. 1933 feierte er den damals schon Achtzigjährigen mit einer Monographie, die nicht nur das Leben und Schaffen Škultéty's darstellt, sondern auch ein sozial- und kulturgeschichtliches Gesamtbild einer bewegten Epoche darbietet (*Jozef Škultéty*. T. Sv. Martin, 1933). – Nach dieser Ehrung lebte der Altmeister Škultéty noch anderthalb Jahrzehnte und starb schon in der volksdemokratischen Tschechoslowakei. Über diese letzten Jahre des grossen Gelehrten lesen wir manch Interessantes in Mráz's Memoiren.

Mráz selbst unternahm es wiederholt, eine zusammenfassende Geschichte der slowakischen Literatur zu schreiben. Das eine Buch wurde sogar deutsch veröffentlicht: *Die Literatur der Slowaken* (Berlin – Prag – Wien, 1942). Obzwar das Werk als Informationsquelle und Materialsammlung sehr lehrreich ist, musste der Verfasser leider dem „Zeitgeist“ – vor allem den Leitern des faschistischen Verlages „Volk und Reich“ – einige Konzessionen machen, die er später selbst am meisten bereute. Durchaus positiv ist dagegen sein nach dem Krieg erschienenenes Werk *Dejiny slovenskej literatúry* (Bratislava, 1948) zu bewerten. Dem Verfasser dieses Buches glauben wir wirklich, dass er „die ganze slowakische Literatur gelesen hat“, denn er weiss nicht nur die grossen Strömungen Humanismus, Barock, Aufklärung, Romantik, Realismus, Moderne samt ihren Vertretern zu charakterisieren, sondern er erfasst mit sicherer Hand und sicherem Urteil auch scheinbar kleinere, doch für die Gesamtentwicklung bedeutende Figuren. Schon vor 1945 sah Mráz die Literatur immer im sozialen und historischen Kontext: diese gesellschaftswissenschaftlich fundierte Schau vertieft sich hier und in den späteren Werken des Gelehrten. Und was heute besonders günstig auffällt: Mráz würdigt 1948 jene Gestalten der slowakischen „sozialistischen Avantgarde“ – an ihrer Spitze den grossen Dichter Ladislav Novomeský – sehr positiv, die nachher, in der unheilvollen Ära des „Personenkultes“ verschwiegen und verleumdet wurden, die aber heute wieder zum stolzesten Kulturgut der Tschechoslowakei gehören.

Aus den letzten zwanzig Lebensjahren Mráz's stammen seine Forschungen

über Martin Kukučín, diesen interessanten, etwas unruhigen und problematischen slowakischen Erzähler, der – obwohl glühender Patriot – den grössten Teil seines Lebens in Südamerika und in Jugoslawien verbrachte. (*Poprevratové literárne dielo Martina Kukučina*. Bratislava, 1953). Im Erscheinungsjahr dieses Buches sammelte der Gelehrte auch seine zwischen 1931 und 1953 geschriebenen kleineren Aufsätze über einige slowakische Dichter des XIX. Jahrhunderts, über die Anfänge des slowakischen Theaters, über slowakisch-tschechisch-russische Literaturbeziehungen. (*Zo slovenskej literárnej minulosti*. Bratislava, 1953). Zwei Jahre später widmete er einen sehr lesenswerten Sammelband der russischen Literatur und ihrem slowakischen Echo, von Puškin bis zur Sowjet-Dichtung. (*Z ruskej literatúry a jej ohlasov u Slovákov*. Bratislava, 1955). Nicht wegzudenken sind aus seinem Lebenswerk die Studien und Forschungen zur slowakisch-südslawischen literarischen Wechselseitigkeit, sowie jenes Buch, das leider sein Schwanengesang wurde, die Monographie über Jaroslav Vlček (1860–1930), diesen bahnbrechenden Erforscher sowohl der slowakischen, als auch der tschechischen Literatur (*Medzi našimi literatúrami*. Bratislava, 1960).

Diese inhaltsreihe Monographie über Vlček zeigt, dass Mráz die Grenzen einer bloss slowakistischen Auffassung überschritt und die Wege einer vergleichenden slawischen, ja osteuropäischen Literaturforschung suchte. Sein Auftreten auf der Budapester Konferenz 1962 zeugt ebenso von diesem Bestreben. Das macht seine Persönlichkeit zu einer bedeutenden Gestalt der gesamten modernen Slawistik. Mit Trauer und Erschütterung müssen wir daran denken, dass er nicht mehr unter uns weilt, dass er seine Pläne nicht alle ausführen konnte. Wir wissen jedoch, dass unter den Manuskripten des verstorbenen Gelehrten und unter seinen hier und dort zerstreuten Zeitschriften- und Zeitungsaufsätzen noch viele Schätze liegen. Wir schliessen also diesen Nachruf mit dem Wunsch: mögen die verantwortlichen literarischen und kulturpolitischen Stellen der Tschechoslowakischen Sozialistischen Republik dafür sorgen, dass Mrázs Nachlass je rascher und je umfangreicher veröffentlicht werde und dass man auch eine Auswahl aus seinen besten kritischen Essays zu lesen bekomme!

A. Angyal

Акад. А. И. Белецкий
1884—1961

Недавно научная общественность Советской Украины, Москвы и Ленинграда отмечала восьмидесятилетие со дня рождения выдающегося ученого-филолога академика Академий наук СССР и УССР, заслуженного деятеля науки Украинской ССР, профессора Александра Ивановича Белецкого, умершего в 1961 году.

С именем А. И. Белецкого связано зарождение и развитие советской литературоведческой науки на Украине. Ученый с исключительно широким кругом научных интересов и глубокой эрудицией, он на протяжении многих лет был одним из ведущих и авторитетных литературоведов страны и воспитателем нескольких поколений научных кадров филологов.

А. И. Белецкий родился в 1884 году в Казани. В 1907 году закончил историко-филологический факультет Харьковского университета, где сразу же начал научно-педагогическую деятельность и защитил магистерскую диссертацию, посвященную проблемам раннего романтизма в русской литературе.

Во всю ширь развернулись научные и организаторские способности А. И. Белецкого после Великой Октябрьской революции. Он заведывал репертуарным и историко-театральным отделами Наркомпроса Украины, преподавал в Харьковском театральном институте, Институте красной профессуры и Харьковском университете. С 1938 года и до последних своих дней он жил и работал в Киеве, заведывая кафедрой истории русской литературы в Киевском университете, а затем возглавляя Институт литературы имени Т. Г. Шевченко Академии наук УССР. В годы Великой Отечественной войны он был профессором Томского и Московского университетов. Как академик Академии наук СССР, А. И. Белецкий на протяжении многих лет принимал деятельное участие в работе Института мировой литературы имени М. Горького и Института русской литературы (Пушкинского Дома).

Список опубликованных научных трудов А. И. Белецкого включает свыше 600 названий — он был неутомимым тружеником и даже умер за письменным столом, оставив недописанной статью об историческом романе современного украинского писателя С. Скляренко „Владимир”.

В литературоведческих работах А. И. Белецкого привлекает внимание

прежде всего их универсализм, лишенных малейшего налета диллетантизма, добросовестность и глубина анализа отдельных литературных явлений, соединенная с широкими теоретическими обобщениями.

К этому необходимо добавить и блистательную форму, яркий индивидуальный стиль ученого. Недаром его называли „ученым-артистом”, понимая под артистизмом благородство и впечатлительность души, проникновенное восприятие красоты.

Жадно любопытный ко всему, что связано с судьбами мировой литературы, он обладал редким умением схватывать наиболее важное и актуальное, раскрывать и в далеких от наших времен и в современных явлениях художественного творчества неувыдаемое живое, прогрессивное, общечеловеческое, непреходящее.

Блестящий знаток фольклора, украинской и русской древних, классических и советских литератур, он обладал также незаурядными познаниями в области истории литератур многих народов Советского Союза, литератур античного мира, Византии, многих западноевропейских стран и стран Востока, а также истории отечественного и мирового театра.

Он писал, в одинаковой мере чувствуя себя „хозяйном материала”, о „Слове о полку Игореве” и „Рамаяне”, Аристофане и Эсхиле, Ювенале и Овидии, Данте и Вольтере, о Пушкине и Лермонтове, Шевченко и Франко, о Шекспире и Гете, Достоевском и Тургеневе, Гюго и Диккенсе, Гоголе и Рабле, Байроне и Мицкевиче, Руставели и Бальзаке, Роллане и Барбюсе, Лесе Украинке и Маяковском, Тычине и Рыльском.

Его внимание привлекали также вопросы методологии литературоведческих исследований и теорий литературы, чему он посвятил, в частности, работы „К. Маркс, Ф. Энгельс и история литературы”, „В мастерской художника слова”, „Литературные стили XVII—XVIII веков” и множество других.

А. И. Белецкому принадлежит ряд учебников по истории украинской, русской и зарубежных литератур и театров. Он был редактором и автором ряда глав первой академической „Истории украинской литературы”.

Ученый огромного творческого темперамента, он никогда не был замкнутым кабинетным работником — охотно выступал в газетах и журналах, в студенческих аудиториях и публичных чтениях.

Поистине огромны заслуги А. И. Белецкого в деле подготовки научной смены — под его руководством или при его оппонировании защищено несколько сот (!) докторских и кандидатских диссертаций. Редко кто из ученых обладал такой благородной готовностью и умением щедро „раздаривать себя” — свои мысли, наблюдения, собственные поиски, не опубликованные им самим в печати. Именно поэтому ко всему сделанному этим выдающимся ученым¹ надо добавить и сотни „чужих” трудов, рожденных при непосредственном его участии.

Все это снискало А. И. Белецкому непререкаемый авторитет в кругу ученых, глубокое уважение и любовь со стороны его многочисленных учеников.

П. М. Федченко

Sześćdziesięciolecie Zdzisława Stiebera

Jeden z najwybitniejszych slawistów polskich, językoznawca Zdzisław Stieber, obchodził niedawno sześćdziesięciolecie swoich urodzin. Zdzisław Stieber urodził się dnia 7 czerwca 1903 roku w Szczakowej koło Chrzanowa. Na Uniwersytecie Jagiellońskim w Krakowie studiował początkowo chemię, następnie filologię polską i słowiańską. W roku 1928 uzyskuje magisterium z zakresu filologii polskiej a już w następnym roku otrzymuje doktorat na podstawie pracy pt. *Ze studiów nad gwarami słowackimi południowego Spisza*. Od roku 1931 jest członkiem ówczesnego Instytutu Zachodnio-Słowiańskiego w Poznaniu i współpracuje z Komisją Językową Polskiej Akademii Umiejętności. W r. 1934 habilituje się na Uniwersytecie Jagiellońskim na podstawie pracy *Stosunki pokrewieństwa języków łużyckich a po trzech latach otrzymuje nominację na profesora nadzwyczajnego filologii słowiańskiej na Uniwersytecie Jana Kazimierza we Lwowie*. W 1938 r. zostaje członkiem przybranym Towarzystwa Naukowego we Lwowie. W latach 1939–41 i 1944–45 działa jako profesor języka polskiego na Uniwersytecie im. Iwana Franki we Lwowie a w latach 1941–44, w czasie okupacji hitlerowskiej, prowadzi tajne nauczanie z zakresu filologii słowiańskiej.

Po wojnie, w r. 1945 zostaje powołany do Łodzi, gdzie obejmuje Katedrę Języka Polskiego. Po roku obrano Go członkiem czynnym Łódzkiego Towarzystwa Naukowego, a w r. 1948 otrzymuje nominację na profesora zwyczajnego. W r. 1953 zostaje powołany na Uniwersytet Warszawski, gdzie obejmuje kierownictwo Katedry Filologii Słowiańskiej, która dzięki Jego działalności rozszerza swój skromny dotychczasowy zakres.

Od 1945 r. Zdzisław Stieber jest członkiem Polskiej Akademii Umiejętności, w r. 1954 zostaje członkiem-korespondentem Polskiej Akademii Nauk a w r. 1961 członkiem rzeczywistym.

¹ Исследования в области истории украинской литературы и русско-украинских литературных связей недавно частично изданы в трехтомнике его трудов: *О. І. Білецький, Від давнини до сучасності. Т. I і II. Державне видавництво художньої літератури. Київ, 1960* (здесь помещена библиография трудов ученого); *Письменник і епоха, ДВХЛ, К., 1963*. Сейчас готовится академическое издание трудов А. И. Белецкого и книга воспоминаний о нем.

Będąc kilkakrotnie od r. 1949 członkiem zarządu Polskiego Towarzystwa Językoznawczego, od r. 1964 jego prezesem, obejmuje w r. 1955 kierownictwo II Pracowni Dialektologicznej w Zakładzie Językoznawstwa PAN a z chwilą powstania Zakładu Słowianoznawstwa PAN zostaje zastępcą kierownika, kładąc duże zasługi przy organizacji i rozwoju tej placówki. Od r. 1961 jest kierownikiem Zakładu.

Zdzisław Stieber był w latach 1954 – 1955 naczelnym redaktorem Rozpraw Komisji Językowej Wydziału I Łódzkiego Towarzystwa Naukowego, jest również członkiem komitetów redakcyjnych takich czasopism jak *Poradnik Językowy*, *Onomastica*, *Studia z Filologii Polskiej i Słowiańskiej*, *Slavia Orientalis* i in.

Wachlarz zainteresowań Zdzisława Stiebera, którego spis ogłoszonych prac z lat 1929 – 1963 obejmuje 211 pozycji, jest bardzo szeroki. Wielokrotnie powracał do zagadnień, poruszonych po raz pierwszy w pracy doktorskiej - do zagadnień związanych z gwarami słowackimi, szczególnie środkowo- i wschodniosłowackimi, a podkreślić warto, że autor nie należy do typu „badaczy gabinetowych”, lecz nie szczędząc trudów, opiera się w dużej mierze na materiałach, zbieranych przez siebie w terenie. Poważnym osiągnięciem jest wnikliwe przedstawienie w tych pracach genezy dialektów słowackich, ich powiązań z językami południowosłowiańskimi, ukazanie do nich stosunku języka czeskiego oraz roli języka polskiego i ukraińskiego przy formowaniu się tych właśnie dialektów.

Podstawową pracą z dziedziny sorabistyki jest praca habilitacyjna Stiebera, w której na podstawie niezwykle bogatego materiału ukazuje stosunek górno-do dolnołużyckiego języka, zwracając szczególną uwagę na powiązania z grupą lechicką. Do tego zagadnienia Stieber powraca nieraz i w latach późniejszych.

W połowie lat trzydziestych zainteresowania wybitnego językoznawcy polskiego kierują się w stronę Łemkowszczyzny. Szczególnie interesują Go wpływy wywarte przez różne gwary polskie i słowackie na gwary Łemków. W r. 1935 wydaje w Sprawozdaniach PAU „Wschodnią granicę Łemków”, w roku następnym w tychże Sprawozdaniach „Wpływ polski i słowacki na gwary Łemków”. Ukoronowaniem prac nad zagadnieniami Łemkowszczyzny jest wydany w latach 1956 – 64 w siedmiu zeszytach Atlas językowy dawnej Łemkowszczyzny. Wyniki badań nad mechanizmem tworzenia się gwar przejściowych zawarte są w pracy pt. *Sposoby powstawania słowiańskich gwar przejściowych*, wydanej w r. 1938.

Od samego początku twórczości naukowej Zdzisława Stiebera zauważyć można żywe zainteresowanie się dialektami polskimi. Tak powstały wydane już w r. 1933 *Izoglosy gwarowe na obszarze dawnych województw sieradzkiego i łęczyckiego* i liczne inne wnikliwe studia i artykuły. Szczególnie bliska staje Mu się Kaszubszczyzna a ukoronowaniem kierowanych przez Niego wieloletnich prac na ten temat jest wydawany obecnie Atlas językowy Kaszubszczyz-

ny i dialektów sąsiednich, który to Atlas śmiało można uznać za najlepszy z polskich atlasów regionalnych.

Nie sposób omówić w krótkim szkicu całego tak bogatego dorobku jubilata. Wspomnieć należy chociażby jeszcze o Jego pracach z zakresu fonologii, z których najważniejszą jest bodaj *Rozwój fonologiczny języka polskiego*, wydana w r. 1952, o pracach poświęconych zagadnieniom onomastyki, dialektologii historycznej, słowiańskiej komparatystyki fonetycznej jak i rozwojowi polskiego języka literackiego.

Jubileusz zasłużonego naukowca i wybitnego pedagoga, który wychował szereg obiecujących młodych pracowników naukowych, obchodzono uroczystie na Uniwersytecie Warszawskim w dniu 21 października 1964. Uroczystość zagał w ciepłych słowach rektor uczelni, Stanisław Turski a przewodniczył kierownik Zakładu Językoznawstwa PAN, Witold Doroszewski. Sylwetkę jubilata nakreślił Karol Dejna. Z ramienia Uniwersytetu Jagiellońskiego przemawiał Zenon Klemensiewicz, zaś slawistyki krakowskiej Stanisław Urbańczyk. W imieniu Uniwersytetu Poznańskiego Władysław Kuraszkievicz, łódzkiego jego rektor Stefan Hrabec, wrocławskiego Marian Jakóbiec, lubelskiego (KUL) Stanisław Papierkowski. W imieniu Polskiego Towarzystwa Językoznawczego przemawiał jego ówczesny prezes, Witold Taszycki, Zakładu Słowianoznawstwa PAN — Franciszek Sławski, Katedry Filologii Słowiańskiej-Andrzej Sieczkowski, w imieniu byłych uczniów — Hanna Popowska-Taborska. Wśród mówców znalazł się również Marian Pelczar, kolega jubilata z czasów uniwersyteckich.

We wszystkich przemówieniach podkreślano osiągnięcia naukowe i pedagogiczne jubilata, Jego niezwykle serdeczny stosunek do kolegów, współpracowników i studentów.

J. Śliziński

Zum sechzigsten Geburtstag Bratko Krefts

Am 19. Februar 1965 feierte der slowenische Slawist, Schriftsteller und Bühnenfachmann Bratko Kreft seinen sechzigsten Geburtstag. Professor Kreft, der Mitglied sowohl der Slowenischen als auch der Jugoslawischen Akademie der Wissenschaften und Künste ist, gehört zu den bedeutendsten und vielseitigsten Persönlichkeiten der modernen jugoslawischen Wissenschaft und Literatur. Als Sohn eines Postbeamten wurde er 1905 in Maribor (Marburg an der Drau) geboren, verbrachte aber seine Jugendjahre im Dorf, in der nordostslowenischen Landschaft Prlekija. In seinem späteren literarischen Schaffen kehren die Erlebnisse dieser dörflichen Jugendzeit immer wieder zurück: jüngst berichtete Kreft selber in einer interessanten kleinen autobiographischen Skizze (in der Zeit-

schrift *Popotnik*, Jg. 1965, Heft 4) über jenes Milieu, in welchem er aufgewachsen ist.

Die Familie Kreft wanderte im XVII. Jahrhundert aus der westfälisch-niederrheinischen Landschaft, also aus der Landschaft Beethovens und Rembrandts, nach Slowenien aus, ging aber bald im slowenischen Bauerntum und Kleinbürgertum auf und stellte schon im XIX. Jahrhundert manchen entschlossenen Kämpfer für die Sache der slowenischen Nation. Der junge Bratko, dem seine Eltern eine gute Erziehung angedeihen liessen, konnte seine Studien am klassischen Gymnasium zu Maribor schon im Königreich Jugoslawien – oder wie es damals hiess, im Königreich der Serben, Kroaten und Slowenen – beenden, musste es aber schon als Knabe sehen, dass der Kampf um nationale Freiheit und gesellschaftlichen Fortschritt weiterging. Statt den Herrschern Österreichs setzten jetzt die Könige Jugoslawiens – die im Grunde die Ideen eines grossserbischen Chauvinismus vertraten – die Unterdrückung und Ausbeutung des slowenischen Volkes fort. Diese Erkenntnis und das Erlebnis der russischen Revolution führten den jungen Mariborer Schüler in das Lager der Kommunisten: diesem Lager blieb er dann zeitlebens treu, trotz vieler Verfolgungen und Anfeindungen.

Schon früh lernte er russisch und begeisterte sich für die russische Literatur. 1924 ging er nach Wien, um dort Slawistik zu studieren, sowie mit der Absicht, seine Studien später in der Sowjetunion fortzusetzen. Diesen Plan konnte er allerdings nur 1958 verwirklichen, doch war das Wiener Studium beim Slawisten Trubetzkoy, die Verbindung mit kommunistischen Organisationen, mit dem regen österreichischen Theaterleben und die in Wien geschlossene Bekanntschaft mit dem genialen kroatischen Dichter Miroslav Krleža von grosser Bedeutung für Kreft (vgl. seinen Aufsatz „Susret u Beču 1924“, in: *Republika*, Jg. 1963, S.297–301). Seine slawistischen Studien setzte er dann an der Universität Ljubljana fort, wo er auch sein Doktordiplom mit einer Arbeit über Puškin und Shakespeare erhielt.

Vielseitig war und blieb seine Tätigkeit bis heute. Schon als junger Mann wurde er führender Regisseur des Slowenischen Nationaltheaters in Ljubljana und behielt dieses Amt bis zum Jahre 1962. Eine lange Reihe glänzender Inszenierungen von Werken der slowenischen, der serbischen, kroatischen und russischen, sowie der Weltliteratur ist mit seiner Tätigkeit verbunden, ausserdem ist er selbst dramatischer Dichter und Verfasser vieler erfolgreicher Stücke. Nennen wir sein 1932 gedrucktes Drama *Celjski grofje* (Die Grafen von Cilli), eine Tragödie aus der düsteren Welt des Feudalismus, dann das 1937 gedruckte Drama des slowenisch-kroatischen spätmittelalterlichen Bauernaufstandes *Velika puntarija* (Der grosse Aufruhr), oder das in den Kriegsjahren entstandene Lustspiel *Krajnski komedijanti* (Die Krainer Komödianten: gedruckt erst 1946), ein auch sprachlich glänzend gestaltetes Lebensbild aus der Welt der slowenischen Aufklärung.

Als 1941 im zweiten Weltkrieg Ljubljana von den Italienern besetzt wurde, fand es Kreft auf Rat seiner Freunde und Genossen für sicherer, unter falschem Namen nach Rom zu gehen. 1942 wurde er aber von der faschistischen Polizei verhaftet und zunächst in Rom eingekerkert, dann in ein Ljubljanaer Spital interniert. Mit angegriffener Gesundheit, aber mit unerschütterlicher Arbeitskraft erlebte er dann 1945 die Befreiung Sloweniens und ganz Jugoslawiens von der faschistischen Herrschaft.

Seine intensive Beschäftigung mit dem Theater und mit der Literatur ruhte auch weiterhin nicht. 1962 erschien unter dem Titel *Kalvarija za vasjo* (Der Kalvarienberg hinter dem Dorf) eine Sammlung seiner z.T. schon früher geschriebenen und veröffentlichten Erzählungen: ein wirkliches Meisterwerk realistischer, doch mit den sprachlichen Mitteln moderner Wortkunst arbeitender Prosa. Erwähnen wir noch das 1960 erschienene Drama *Balada o poročniku in Marjutki* (Ballade vom Leutnant und von Marjutka), wo Kreft die bekannte Erzählung „Der Einundvierzigste“ des sowjetrussischen Dichters Lavrenjov in ein äusserst Bühnenwirksames dramatisches Werk umgestaltet. Im Herbst 1964 hatten wir selbst Gelegenheit, dieses Stück in einer sehr guten tschechischen Aufführung in Brno (Brünn) zu sehen, in Anwesenheit des Verfassers. Krefts Dramen wurden ja nicht nur in Slowenien, bzw. Jugoslawien, sondern auch in Italien, in der Tschechoslowakei und in Polen mit viel Erfolg aufgeführt. Ohne Zweifel gehört er heute zu den bekanntesten und bedeutendsten Dramatikern ganz Jugoslawiens.

In den Nachkriegsjahren trat dann bei Bratko Kreft immer stärker die slawistische, vor allem russistische Arbeit in den Vordergrund. Mehrere Jahre hindurch wirkte er als Professor der russischen Literatur an der Universität Ljubljana. In seinem 1956 veröffentlichten Band *Portreti* (Porträts) nimmt die russische Literatur des 19. und 20. Jahrhunderts einen zentralen Platz ein. Krefts tiefeschürfenden und geistvollen Studien über Puškin, Gončarov, Turgenjev, Ostrovskij, Dostojevskij, Čechov, Gor'kij, Aleksej Tolstoj und Šolochov erschienen jüngst auch in einer serbokroatischen Fassung (*Portreti ruskih pisaca*. 1964). Sehr interessant für den Slawisten ist auch das 1963 veröffentlichte Buch *Gledališče in revolucija* (Theater und Revolution), wo Kreft — nach einem der Französischen Revolution gewidmeten Kapitel — eine eingehende, liebevolle und kenntnisreiche Würdigung des russischen Revolutionstheaters und seiner grössten Meister Mayerhold, Tairov und Majakovskij darbietet.

Seine Majakovskij-Forschungen, sowie der IV. Internationale Slawistenkongress führten ihn 1958 nach Moskau. 1963 sprach er auf dem V. Slawistenkongress in Sofia über Dostojevskij, der zu seinen Lieblingsgestalten gehört. Er reist auch sonst viel und gern: 1951 war er z.B. in England, 1956 sogar in China, und besonders oft in den verschiedenen slawischen Staaten. Der Verfasser dieses Berichtes lernte Professor Kreft 1963 in Ljubljana kennen und begegnete ihm wiederum — wie schon erwähnt — 1964 in der Tschechoslowakei.

Sowohl die persönliche Bekanntschaft, als auch das Studium seiner Arbeiten machen den Eindruck eines Mannes, der trotz seiner sechzig Jahre innerlich und äusserlich jung geblieben ist, und der mit viel Temperament und mit einer unermüdlichen Vielfältigkeit für die grossen Ideen des Fortschrittes, der Wissenschaft und der Kultur arbeitet. Wir wünschen ihm noch lange, erfolgreiche Jahre der Aktivität!

A. Angyal

Sześćdziesięciolecie Karola Krejčego

Szczery i wypróbowany przyjaciel Polski i Polaków, jeden z najwybitniejszych znawców piśmiennictwa polskiego — Karol Krejčí — obchodził w dniu 20 sierpnia 1964 roku sześćdziesięciolecie swoich urodzin. Znakomity ten uczyony cieszy się w międzynarodowych kręgach slawistycznych dużym autorytetem i uznaniem, w Polsce zaś, której literaturze poświęcił większość swoich prac, od dawna zdobył ponadto szczerą sympatię i trwale miejsce w naszej kulturze narodowej.

Po maturze, uzyskanej w gimnazjum malostranskim w Pradze, wstąpił Krejčí w r. 1922 na Wydział Filozoficzny Uniwersytetu Praskiego, gdzie był uczniem takich wybitnych historyków literatury jak J.Vlčka, J.Jakubca M.Hýska, oraz powołanego w 1923 r. na kierownika działu polonistycznego Seminarium Filologii Słowiańskiej praskiej Alma Mater, Mariana Szyjkowskiego. Pod wpływem autora pionierskiej pracy pt. *Polská účast v českém národním obrození*, który rozwijał prócz swojej pracy ściśle naukowej ożywioną działalność na polu zbliżenia polsko-czeskiego, młody student poświęcił się przede wszystkim studiom nad literaturą polską i pracą pt. *Polské hnutí revoluční v letech 1830—1846 a české národní obrození* uzyskał w r. 1928 doktorat.

Od roku następnego widzimy Krejčego jako asystenta Seminarium Slawistycznego Uniwersytetu Praskiego a po dłuższym pobycie studyjnym w Polsce habilituje się w r. 1935 drukiem po raz pierwszy wydaną w r. 1934 pracą pt. *Polská literatura ve věrech revoluce*, w której śledzi rozwój myśli rewolucyjnej od pozytywizmu poprzez modernistów, dalej Żeromskiego i Brzozowskiego aż do literatury polskiej lat dwudziestych. Drugie, rozszerzone wydanie tej pracy ukazało się w r. 1949.

Po trzech latach, w r. 1937, ukazał się jego wnikliwy *Přehled nové polské literatury*.

Po wyzwoleniu Pragi, kiedy to ponownie otwarto zamknięty przez naziistów uniwersytet im. Karola IV, Krejčí powołany zostaje na profesora nadzwyczajnego a w r. 1948 zwyczajnego literatury polskiej. Niezwykle intensywne jest jego praca naukowa w tym okresie. W roku 1946 wydaje obszerną mono-

grafię, poświęconą pisarzowi polskiemu Bartoszowi Paprockiemu, który po bitwie pod Byczyną przeniósł się do Czech, gdzie w r. 1598 otrzymał indygenat i pozostając w służbie cesarza Rudolfa, pisał po czesku i tłumaczył na język czeski czołowych poetów polskich okresu renesansu. Praca ta przygotowana do druku była już w 1941 r. W roku 1949 wydaje Krejčí obszerną pracę pt. Julius Słowacki, polský básník revlucionář, zaś liczne jego artykuły i rozprawy znajdujemy w czeskich pismach naukowych i popularno-naukowych jak Slavia, której jest współredaktorem, Slovanský přehled, Nové Polsko, Časopis pro moderní filologii, Listy filologické, Česká literatura, Věda a život, oraz literackich jak Lumír, Čin, Listy pro umění a kritiku, Host do domu, Nový život. Ponadto publikuje liczne prace w pismach zagranicznych, szczególnie polskich.

W roku 1953 ukazują się jego Dějiny polské literatury, pierwsza praca tego typu w ujęciu marksistowskim, która stanowi duże osiągnięcie polonistyki czeskiej i świadczy o ogromnej erudycji badacza i niezwykle gruntownej znajomości olbrzymiego materiału. Książka ta spotkała się ze szczególnie przychylnym przyjęciem nie tylko w Czechosłowacji i w Polsce, a tłumaczona na język niemiecki przyczynia się do szerzenia wiadomości o piśmiennictwie polskim również poza terenem Słowiańszczyzny.

W roku 1955 Krejčí staje się członkiem-korespondentem Czechosłowackiej Akademii Nauk i w latach 1958–1963 jest pracownikiem naukowym Instytutu Sławistycznego ČSAV.

Krejčí, autor licznych również prac z dziedziny bohemistycznej, jest częstym gościem w Polsce, gdzie wygłasza na uniwersytetach i w instytucjach naukowych referaty, zaś w różnych miejscowościach polskich ciekawe odczyty przeznaczone dla szerszych kręgów. Nieraz występuje jako recenzent polskich prac doktorskich z dziedziny bohemistyki, złożonych na Uniwersytecie Warszawskim.

Doceniając w pełni wkład Krejčego w polonistykę czeską, której jest bezsprzecznie najwybitniejszym przedstawicielem, oraz olbrzymi jego wkład w zacieśnienie stosunków kulturalnych czesko-polskich, urządzono na Uniwersytecie Warszawskim w dniu 4 grudnia 1964 uroczystą akademię, ku czci naukowca, który dobrze zasłużył się nauce czeskiej i polskiej.

J. Śliziński

Профессору доктору Евгению Паулины 50 лет

Евгению Паулины, профессору историко-филологического факультета Братиславского университета имени Коменского, доктору филологических наук исполнилось 50 лет 13-го декабря 1962 года.

Разносторонняя научная деятельность скромного ученого и нас обязывает вспоминать о нем. Мы не хотим перечислять и оценивать хоть и частично его самостоятельные труды, научные работы и статьи. Это уже делали до нас словацкие лингвисты. (См. Š. ONDRUŠ: Univ. prof. dr. Eugen Pauliny 50 ročný. Jazykovedný časopis. XIII, 1962. 173—174.1; L. DVONĚ: Súpis prác Eugena Paulinyho 1935—1961; ib. 175—181). Мы коснемся только его главных работ, значение которых выходит за пределы его родины.

Как последователь профессора Важны в первом периоде своей научной работы он принимает участие в организации диалектологии и в разработке ее общих принципов. Во второй половине 30-ых годов он обогащает словацкую диалектологическую литературу многими ценными научными статьями. Он обращает внимание особенно на изучение среднесловацкого диалекта (область Зволен и Банска Быстрица), а внутри этого детвианского диалекта и на разработку его отдельных явлений (см. там же 175). Интерес к диалектологии проходит через все его научное творчество. Он принимает активное участие в создании каждой программы по диалектологии. Он был членом комиссии, которая составила вопросник к исследованию словацких диалектов, и обсудила, а потом окончательно разработала основные принципы структурального построения подготовляемого к изданию словацкого языкового атласа. Его обоснованная научная концепция и многодесятилетний практический опыт в большей мере способствовали развитию словацкой диалектологии, гордящейся прекрасными результатами.

В начале 40-ых годов больше всего интересуют его практические и теоретические вопросы стилистики. Те научные статьи, которые он посвятил стилистическому и формальному анализу литературных произведений Кукучина, Тымрава, Фыгулы, Ондреёва и других словацких писателей, и в настоящее время существенно не утратили своей ценности. В начале 60-ых годов он не раз излагал в сочинениях и лекциях проблемы функции и классификации стилистики. Его работы, написанные о стилистических слоях литературного языка заслуживают большого внимания, они свидетельствуют о своеобразном исследователе и мыслителе. (См. П а у л и н ы: Стилистические слои литературного языка. Венгерский язык, LIX. 1963, 178—84). Исходя из общественной функции языка, он разделяет стили литературного языка так: стили частного общения и публичного общения, и художественные стили. Но он подчеркивает, что эти стили не возникают дифференцированно все время и в каждом обществе, отдельные стили нельзя мерить абсолютными правилами и удостоверить их. Он не одобряет того соображения, которое характеризует один и тот же стиль одинаковыми чертами в различных обществах и в разные времена (см. там же 184).

Профессор Евгений Паулины несомненно большие заслуги имеет перед разработкой систематической описательной грамматики словацкого

языка. Вышедшая в свет в 1956-ом году Е. PAULINY — J. RUŽIČKA — J. ŠTOLC, *Slovenska grammatika*. (Словацкая грамматика) является до сих пор единственной подробнейшей и полнейшей описательной грамматикой словацкого языка. Это произведение в течение многих лет очень хорошо служило распространению правильных грамматических норм.

Менее чем за десять лет это издание было четыре раза переработано и дополнено. Вышедшее в прошлом году четвертое издание в большей мере было дополнено, именно главами, посвященными характеристике истории словацкого языка и словацких диалектов. Книга является прекрасным справочником для студентов вузов и в некоторой степени необходима для каждого слависта.

В работе „*Fonológia spisovnej slovenčiny*” (Фонология словацкого литературного языка), вышедшей в 1961-ом году, изданной как пособие для вузов, он показывает фонологическую структуру словацкого языка, и сообщает в нем не только результаты фонологического анализа словацкого языка, но и подытоживает, оценивает общие фонологические исследования и развивает дальше не один тезис фонологии. В противоположность прежней практике он излагает и способы присоединения морфем, значит морфологические явления. Профессор Паулины посвящает не мало статей вопросам языковой системы, внутренних закономерностей развития языка. Систематически занимается проблематикой формирования словацкого литературного языка. Синтез его научных статей о вышеуказанных вопросах находится в работе „*Fonologický vývin slovenčiny*” (Фонологическое развитие словацкого языка), изданном в 1962-ом году.

В своей научной деятельности во многих местах касается он и проблем венгерской лингвистики, особенно в словацких грамматиках, для венгерских школ в Чехословакии, соавтором которых он является (См. напр. *Systematická gramatika slovenská pre 9—11. ročník všeobecnovzdelávacích škôl s maďarským vyučovacím jazykom*. IV. preprac. vyd. 1959. (Систематическая грамматика словацкого языка для 9—11 классов школ, дающих общее образование). Он был одним из оппонентов докторской диссертации доктора Бела Шулана, в которой автор разработал венгерские элементы запаса слов чешского языка. Венгерским языковедам очень понравились его лекции, прочитанные в конце 1962 г. в дебреценском, будапештском и сегедском университетах (См. *Slavica* III, 1962, 160).

Для развития словацкого и славянского языковедения профессор Паулины много работает в качестве лектора, педагога-воспитателя, редактора и замечательного организатора. От всей души желаем ему много успехов в работе и здоровья.

И. Ковач

Иван Мажуранич и хорватское возрождение

Говорить о Иване Мажураниче — значит говорить об одном из самых тяжелых и самых противоречивых периодах хорватской истории, о периоде революционного подъема и обманутых надежд, значит говорить о трагической судьбе нации, едва осознавшей свои национальные достоинства и уже грубо использованной силами реакции для постижения ее темных планов. Вся жизнь И. Мажуранича неразрывно связана с духом и стремлениями своей эпохи, как жизнь всякого истинно великого сына своего народа. „ В полной и здоровой натуре тяжело лежат на сердце судьбы родины. . . живой человек носит в своем духе, в своем сердце, в своей крови жизнь общества: он болеет его недугами, мучится его страданиями, цветет его счастьем. . . ” — говорит Белинский¹ и высказывание это полностью может быть отнесено и к жизни И. Мажуранича.

Первые десятилетия XIX-го века, годы непосредственно предшествовавшие революционным событиям 1848-го года и явившиеся их подготовителями, запечатлели на страницах мировой литературы целую плеяду великих имен. Период этот, прошедший в литературе под знаменем революционной романтики, является по словам венгерского литературоведа А. Серба— „решительным переломом в жизни маленьких народов Европы²”. Это годы подъема национального самосознания заложившие основы литератур почти всех славянских народов, живших в то время в своем большинстве в рамках Австро-Венгерской Монархии. Революционная романтика является тем литературным направлением, которое приводит эти народы на путь исканий своих собственных национальных сокровищ, „она учит их быть тем чем они являются в самом деле и тем самым поднимает их на уровень других европейских литератур”. Именно это литературное направление оставляет за собой такие имена, как Лермонтов, Мицкевич, Прешерн, Мажуранич и другие.

Хорватский народ живет в начале XIX-го века в полной территориальной и политической раздробленности. В 1808 году Наполеон отвоевывает от Австрии южные пределы Хорватии. Главным образом побережье Адриатического моря и дает им название — Иллирия от имени ее древнейших обывателей иллиров, упоминание о которых встречается впервые в 5-ом веке до н. э. у Геродота. Власть Наполеона в этих краях сохраняется недолго, но зато не проходит бесследно. Избранное им название Иллирия

¹ Белинский: Стихотворения М. Лермонтова. Статьи и рецензии. Том I, стр. 639.

² SZERV ANTAL, A kisebb romantikus irodalmak. Világirodalom története. Budapest, 1957, 118.

заполняется новым содержанием и становится символом национального возрождения славянского юга. Иллиризм объединяет вокруг себя главным образом передовые слои мелкого дворянства и разночинческую интеллигенцию, но к концу 40-ых годов принимает уже всенародный характер. Хорватия стонет в это время под двойным австрийско-венгерским гнетом. Описывая положение в Хорватии в 40-ые годы Е. Арато приводит следующую цитату из хорватских газет того времени — „Многие, вероятно, и не поверят, что во всей Европе нет такой строгой цензуры, как у нас в Загребе. . .” В 1844-ом году при Загребской Академии работает всего два профессора хорватской национальности. Появляются попытки введения венгерского языка в качестве официального государственного языка и на территории Хорватии, что приводит к всенародному негодованию. Неудивительно, что в такой общественно-политической обстановке в Хорватии быстро распространяются и пользуются всё большей популярностью всеславянские идеи Шафарика, Колора, Караджича.

В 1842-ом году в Загребе была основана „Матица Хрвотска” — объединившая вокруг себя самые прогрессивные слои общества. Идейную программу движения сторонников „Иллиризма” прекрасно сформулировал в своем стихотворении „Тополь” И. Мажуранич. Стихотворение является горячим призывом к объединению в борьбе за национальные права и родной язык.

Постепенно принимает движение „Иллиризма” всё более резко общественно-политический характер и это влечет за собой запрет и самого имени в 1843-ом году. Именно в этой тяжелой атмосфере ожесточенной борьбы за существование нации и свободу языка выступает на арену литературной и политической деятельности Иван Мажуранич, один из самых выдающихся хорватских писателей XIX-го века.

И. Мажуранич родился в 1814-ом году в крестьянской семье в г. Нови на берегу Адриатического моря. Среднее образование он получил в Фиуме (Река) и Сомбатхее, где был учеником венгерского поэта и писателя Ференца Часара, обратившего сразу внимание на его исключительное дарование. Здесь он наравне с латинским, французским и английским языками прекрасно овладел венгерским языком и написал на нем ряд удачных стихов о судьбе которых в настоящее время, к сожалению, мало известно.

По своему возвращению в Загреб Мажуранич выходит в первые ряды сторонников „Иллиризма” и становится вскоре одной из его центральных личностей. В 1842-ом году издает он хорватско-немецкий словарь, а в 1844-ом году свое первое значительное поэтическое произведение — дополнение поэмы Гундулича „Осман”. Сторонники „Иллиризма” ставят перед собой задачу показать исконную ценность хорватской средневековой литературы. Издание „Османа”, самого значительного произведения хорватской литературы XVI-го века является в данных условиях

центральной задачей, но прекрасный эпос Гундулича незакончен, недостает XIV-ой и XV-ой глав, в которых решается судьба главных действующих лиц. И Мажуранич берется за осуществление трудной задачи, разрешая ее так виртуозно, что после него уже никто не делал попыток дополнения „Османа”.

Мажуранич уже и ранее пытался приблизиться к стилю Гундулича, как это напр., сильно заметно в его стихотворении „Славомир Стояну” (1837 г.), но здесь сила его таланта раскрылась в новом свете. Если бы это дополнение являлось даже единственным произведением Мажуранича всё же, он заслуживал бы особого почета со стороны потомства. Но вскоре за дополнением „Османа” последовало капитальное произведение Мажуранича — поэма „Смерт Измаила-аги Ченгича”. Основным идейным смыслом поэмы является — борьба против тиранства и угнетения, олицетворением которых является сам Измаил-ага. Мотивом для создания этой поэмы послужил исторический факт восстания черногорцев против турецкого ига и убийство Измаилаги.

„В 1840-ом году. В этом произведении нашла себе отражение четырех-вековая борьба хорват и югославян против турок.” — пишет А. Барад. Поэма вышла из печати в 1864-ом году и является до ныне одним из самых популярных произведений хорватской литературы. Поэма была переведена на многие языки в том числе и на венгерский, впервые в 1896-ом году. Первым ее переводчиком был Эде Маргалич.

Бурные события 1848-ого года прервали литературную деятельность Мажуранича. Выступая как общественно-политический деятель, он добился блестящей карьеры, будучи в 1873-ем году избранным за первого хорватского бана-разночинца.

Мажуранич умер в 1890-ом году в Загребе.

1964-ый год был во всех краях Югославии торжественно отмечен как юбилейный год И. Мажуранича, великого хорватского поэта и общественного деятеля.

И. Шпилевая—Тёрёк

Vuk Stefanović Karadžić

(1787—1864)

Jedan od važnih predstavnika srpskog preporoda, osnivač savremenog srpskog književnog jezika, folklorista i etnograf. Eto kratke rečenice, kojom bi se na stranicama leksikona mogla obilježiti djelatnost i historijska važnost Vukova. Ali, kako se mnogo krije iza te kratke rečenice, može da shvati samo onaj, tko pokuša, da čita i između redaka. Ako dublje uđemo u smisao kaza-

nog osjetićemo, da se ovdje radi o ličnosti vanredne duhovne snage i značaja, koja se pojavila na horizontu jedne nacije, u teške dane njene borbe za svoju samostalnost, da obrati pažnju Europe na njezinu životnu snagu i borbu za ostvarenje svojih snova.

Vukov značaj nije samo u tome, što se on u prvoj polovici XIX stoljeća borio za narodni jezik u književnosti i što je sakupljao narodne pjesme i umotvorine. Kad bi to bilo sve, moglo bi se reći, da to nije usamljena pojava. U velikim europskim literaturama prevladava, najme, u to doba smjer napredne nacionalne romantike i predstavnici tog smjera u svim tim zemljama oslanjaju se na tradicije narodne poezije. Ne, glavni Vukov značaj nije u tome, što je učinio nešto dotad nepoznato, nego u tome, što je on to učinio u onim historijskim prilikama u kojim je u to vrijeme njegov narod živio. „Dok je širom zapadne Evrope u XVIII vijeku već uveliko počela da gospodari barokna epoha, a evropske su države napuštale političke oblike srednjevjekovnog feudalnog sistema pretvarajući se u apsolutističke monarhije, na Balkanu, u dubokoj turskoj pozadini životarili su u to vrijeme balkanski hrišćani s jedne strane duhovno vezani za davno iščezla vremena svoje državne samostalnosti, a s druge prinudjeni da se i sami prilagode jednoj novonastaloj vizantijsko-turskoj civilizaciji . . .”¹

Tako je izgledala stvarnost u kojoj je iskrvavljen i, poslije velike seobe pod vodstvom Arsenija Crnojevića godine 1690, rascjepljen srpski narod živio neposredno prije Vukovog rođenja. A zatim su slijedile, obilježene krvlju i junaštvom godine prvog i drugog ustanka, očevicem i učesnikom kojih je bio i sam Vuk, te je tako mogao kasnije da se istakne i kao hroničar tog važnog razdoblja srpske historije.²

Rođen u tako teškim prilikama, u jednostavnoj seljačkoj sredini, Vuk je samo snagom svoga talenta postigao ono općesvjetsko priznanje koje je našlo svoj izraz u počasnom članstvu jenskog univerziteta, u članstvu berlinske i petrogradske akademije nauka i mnogih drugih naučnih ustanova.

Vuk je vrlo rano naučio čitati i pisati, a prva škola koju je pohađao bila je otvorena u Loznici (godine 1795). Ali Vuk nije mogao da završi ovdje svoje školovanje pošto je škola zbog kuge ponovo zatvorena. Zatim ga otac daje u manastir u Tronoši, ali i tu školu Vuk uskoro napušta. O prilikama toga manastirskog školovanja pisao je kasnije u svojoj knjizi „Život i običaji naroda srpskoga” slijedeće — „Kod svakog manastira bilo je po nekoliko djaka, pa koji su manji oni su ljeti čuvali koze, ovce, jariće, svinje, sadili i pljeli luk,

¹ DEJAN MEDAKOVIĆ: Sudbina srpske knjige u XVIII vijeku”. In „Književnost”, februar 1964.

² Poznato je, da je Vuk davao podatke njemačkom historičaru Leopoldu Ranke za njegovo djelo „Die serbische Revolution”, 1829, zatim francuskom književniku Ami Bue za njegovu knjigu „La Turquie de l’Europe”, a i sam je obradio to slavno doba srpske historije. („Prva godina srpskog vojevanja na Dahije”. 1834. „Druga godina srpskog vojevanja na Dahije”. 1835. itd.)

išli uz plug, kupili sijeno, šljive itd., a veći su išli s kaludjerima po pisaniji, a zimi pošto bi svi ujutru donijeli drva, a potom veći napojili kaludjerske konje, a manji počistili sobe, skupili bi se u kakvu sobu te bi im kakav kaludjer ili djakon pokazivao da uče čitati . . . Mnogi ljeti zaborave što zimi nauče, a tako su gdjekoji učili po četiri, po pet godina, pa još nijesu znali čitati . . .”³

Poslije prvog srpskog ustanka u kojem je Vuk učestvovao kao pisar polazi na daljnje školovanje u Sremske Karlovce, a zatim, kada je u Beogradu 1808 godine otvorena takozvana Velika škola, produžuje svoje školovanje u njoj. Zatim slijede godine činovničke djelatnosti, u raznim dijelovima zemlje, dok najposlije godine 1810 ne postaje učitelj na beogradskoj školi. Ove su godine Vukova života ogorčene nekim teškim oboljenjem (vjеровatno upala zglobova) od kojeg se liječi u budimskim banjama, ali uprkos tome ostao je hrom. Napokon, godine 1813 odlazi Vuk preko Pešte u Beč, kuda se ustvari uputio samo da nauči njemački jezik. Ovdje, u Beču, postaje Vuk pod utjecajem Kopitara⁴ za godinu dana jedan od budućih svjetionika srpske narodne kulture.

Početak Vukove književne djelatnosti može se smatrati izdanje njegove „Male prostonarodne slavenosrpske pesnarice” (1814). Ova prva Vukova Pjesmarica sadrži 108 srpskih narodnih pjesama i to onih, koje je on znao napamet, ili koje mu je kazivala njegova rodjakinja Savka Živković. Već u ovoj prvoj Pjesmarici izvršena je podjela narodnih pjesama na ženske i junačke, tj. ona podjela, koja se sačuvala i do danas. (U većini su pjesme ove zbirke – ženske.)

Tako je ova mala Pjesmarica označavala prvi korak prema velikom radu, koji je Vuk izvršio na području sakupljanja narodnih pjesama, koje su doživjele svoje prvo puno izdanje u 6 knjiga od godine 1841 do 1866. Taj Vukov folkloristički rad obratio je na sebe pažnju tako velikih ličnosti kao što su bili Goethe, Humboldt, Jakob Grimm i drugi. Evo nekoliko riječi iz recenzije koju je Jakob Grimm napisao povodom izdanja prve Vukove zbirke narodnih pjesama. „Dieser Lieder wegen, glauben wir, wird man jetzt slavisch lernen”. Nakon tako pozitivnog odziva svjetske javnosti nije već nitko mogao potejenjivati značaj Vukove književne djelatnosti. I kod drugih slavenskih naroda je Vukov rad naišao na veliki odziv, tako je naprimjer kod Slovenaca izazvao djelatnost Stanka Vraza, a kod Čeha Šafarika.

Još iste godine, kad je bila izdana Pjesmarica, Pristupa Vuk – oslanjaјуći se na izdanu u Budimu godine 1800 Mrazovićevu „Slovensku gramatiku” – svome radu na stvaranju prve srpske gramatike. Zadatak, koji je time kao

³ V. S. KARADŽIĆ, „Život i običaji naroda srpskoga”. Beograd, 1957, str. 282.

⁴ KOPITAR – veliki slovenski filolog, cenzor slavenskih knjiga u dvorskoj biblioteci u Beču. U svojim člancima, i naročito u pismima Dobrovskom, Kopitar se često bavio pitanjem književnog jezika, azbuke i ortografije svih Slavena. Do prvog poznanstva između Vuka i Kopitara dolazi u Beču u decembru 1813. godine, a već slijedeće godine izdaje Vuk pod utjecajem Kopitara prvu svoju Pjesnaricu, a zatim još iste godine i Pismenicu. Tako je to poznanstvo s Kopitarom bilo od osobite važnosti za sav daljnji književni razvoj Vukove ličnosti.

samouk, koji nikad nije učio nikakve gramatike, uzao na sebe jako je nadmašio realne mogućnosti uspjeha, i on je to i sam dobro znao. Prihvatio se toga posla samo zato da svojim primjerom pobudi druge na ostvarenje te neodložne zadaće. Ali usprkost svim tim teškoćama još godine 1814 bila je izdana i Vukova gramatika pod naslovom „Pismenica serpskoga jezika po govoru prostoga naroda”.⁵

Premda Vukova Pismenica nije djelo besprekorne naučne vrijednosti, kao što su to u svoje vrijeme isticali neki od znatnijih slavista naprimjer Dobrovski, ipak je ona sa gledišta razvoja srpske narodne kulture od velike važnosti i u ono doba je ne bi bolje mogao napisati ni jedan drugi autor. U svakom slučaju s pravom se može kazati da se u Vukovim oblicima i danas malo što može ispraviti, a od osobite je važnosti, sa gledišta današnje kritike njegova rada, motiv koji je Vuka pobudio da piše svoju Pismenicu. Vuk je bio svjestan, da bi srpski pisci, kojih je u to vrijeme bilo sve više, morali „. . . da pišu svojim maternjim jezikom, kao i ostali narodi evropski; no nedostatak napisani pravila serbskoga jezika želji njivoj prepjatstvuje.”⁶

Vukova je Pismenica, kako se to i moglo očekivati, naišla prvo na veliki otpor i to u prvom redu, naravno, zbog svoga pravopisa. To udaljenje od pravopisnih norma crkvenih knjiga bilo je, u očima većine tadašnjih srpskih pisaca, koji su pisali u duhu klasicizmi na slavenosrpskom jeziku, primljeno kao nešto neostvarivo, jeretično.

Za nas, za današnje posmatrače dalekovidnost Vukovih reforma uopšte ne može biti pitanje. Kao najbolji dokaz njihove racionalnosti može nam poslužiti, da su slične reforme pisma provedene i u poslijerevolucionom ruskom pravopisu. (Naprimjer ukidanje nepotrebnog ѣ, ѧ, і). Osim tih promjena uveo je Vuk u srpsku azbuku još neke znakove za označavanje onih zvukova srpskog jezika za koje u dotadašnjoj ćirilici nije bilo posebnog znaka.

Vuk je izabrao za zajednički književni jezik Srba i Hrvata štokavsko narječje (dakle, ono narječje, koje su za književni jezik izabrali i Ilirci), a za princip svoje ortografije pravilo – „Piši kako govoriš”. Podržavan u svojim pogledima samo od strane svoga učitelja i inspiratora Kopitara, Vuk je stajao u svojoj ogorčenoj borbi protiv svih moćnih osamljen. Srbija, ne samo što je njegov pravopis stavila van zakona, nego je zabranila uvoz njegovih knjiga uopće. U carskoj Rusiji su popreko gledali na Vukovo prijateljstvo s Kopitarom, a u Austriji je on bio opasan kao jedan od predstavnika ideja nacionalnog budjenja srpskog naroda. I premda u početku možda i nije bio svjestan značaja svoga rada, on je ipak ustrajao i baš u toj uvjerenosti u pravilnost svoga djela, u toj vjeri u budućnost krije se prava njegova veličina.

Velikim događajem u borbi za pobjedu Vukovih ideja u književnom jeziku

⁵ Svoje drugo izdanje ova je gramatika doživjela godine 1818. u Predgovoru Vukovu *Rječniku*. Ovo je bilo već potpunije izdanje.

⁶ V. S. KARADŽIĆ, Poziv na pretplatu Pismenice.

može se smatrati godina 1847, kada izlazi prva knjiga pjesama Branka Radičevića, pisana na narodnom jeziku i Vukovim pravopisom. Vukova borba za uvođenje narodnog jezika u književnost može se smatrati historijski neizbježnim razvitkom i ostvarenjem onih težnja, predstavnikom kojih je u srpskoj književnosti XVIII vijeka bio Dositej Obradović. Potpune pobjede svojih ideja Vuk nije doživio, tek četiri godine poslije njegove smrti, godine 1868 je u Srbiji i službeno bio uveden njegov pravopis.

Od daljih Vukovih radova posebnu pažnju zaslužuje „Rječnik srpskoga jezika”⁷ i njegov prijevod „Novoga zavjeta” na srpski jezik. Evo što se o ovom Vukovom prijevodu „Novoga zavjeta” piše u ruskom žurnalu:

„Северная пчела” № 243 — „. . . в Вене появился в первый раз Новый завет на сербском языке, переведенный известным сербским писателем Вуком Стефановичем Караджичем. . . Этот перевод, отличающийся чистотою языка и силою выражения есть истинное сокровище для того, кто хочет изучать язык сербов.”

Krajem dvadesetih godina vraća se Vuk u domovinu, ali se ne može snaći u novim društvenim prilikama i ponovo napušta Srbiju. Umjesto patrijarhalne Srbije, kakva je ona još bila za vrijeme borbe protiv turskog iga, našao je sada već klasnu državu o kojoj je kasnije pisao: „Miloš je neograničeni gospodar u Srbiji . . .”⁸ U svom Pismu Milošu Obrenoviću od 12. aprila 1832. godine dao je Vuk izraz svom ogorčenju, koje je u njemu izazvao despotizam kneza Miloša. To znamenito Vukovo pismo pravi je historijski spomenik njegovih političkih pogleda, njegovog rodoljublja i zapanjuje i današnjeg čitaoca veličinom svega onoga što je u njemu iskazano. Evo nekoliko citata iz Vukovog Pisma: „S današnjim vladanjem Vaše Svjetlosti, gotovo bi se u skupu moglo reći, da niko tamo nije zadovoljan . . .” I dalje: „Najprije ću da kažem, kao za pravilo . . . da je za svakog vladaoца prava polza ono, što je polezno i za njegov narod . . . Kad svaki čovjek u narodu bude siguran sa svojim životom, s imanjem i čašću, onda ćete samo i Vi biti sigurni s Vašim životom, s Vašim imanjem i s Vašom čašću . . . ja mislim, teško onom vladaoцу, koji zato drži momke i soldate i gardu, da ga čuvaju od njegovoga naroda! . . .”⁹

Historijski značaj iskazanih ovdje misli ne umanjuje nipošto ni to, da je Vuk kasnije pod utjecajem raznih okolnosti bio prinudjen da donekle revidira svoj predjašnji stav. Opće poznato je da je Vuk opterećen mnogobrojnom porodicom živio uvijek usred velikih materijalnih teškoća — „. . . s obadviije premilostivo odredjeni mi penzije (od ruskog cara i od kneza Miloša) jedva

⁷ Vukov *Rječnik* sadržao je 26.000 riječi narodnog jezika i bio izdan 1818, dakle, tada kad ni jedan drugi slavenski narod još nije imao takvog rječnika.

⁸ V. S. KARADŽIĆ, život i običaji naroda srpskoga (Knjiga II). Poglavlje vladanje i sudovi. Beograd, 1957.

⁹ Vukova prepiska. Beograd, 1908, knjiga II, str. 627.

могу s familijom živjeti . . .” — пише Vuk u svom pismu knezu Milošu od 29. novembra 1838. godine.

Vuk je umro u Beču 26. januara 1864. godine, odakle je njegov prah bio prenesen u domovinu tek 1897. godine. „Iz Beča se danas iznosi jedan mrtvački sanduk, koji je preko 30 godina ležao na groblju sv. Marka. U sanduku počiva Vuk Karadžić, koji je bio srpski Franc Kazinci” — пишу tim povodom budimpeštanske novine *Magyarország* (broj 283).

Teško je u okviru kratkog članka govoriti o tako mnogostrano plodnoj ličnosti, kao što je bio Vuk Stefanović Karadžić, ali iz svega kazanog nije teško zaključiti da Vuku i danas, sto godina poslije njegove smrti pripada osobito mjesto u istoriji srpske književnosti i kulture.

И. Шпилевая-Терёк

LITERATURA: 1. LJUBOMIR STOJANOVIĆ, *Život i rad Vuka Stef. Karadžića*. Beograd — Zemun, 1924. 2. *Spomenica o prenosu praha V. S. Karadžića*. Beograd, 1898. 3. Платон Кулаковский, *Вук Караджич, его деятельность и значение в сербской литературе*. Москва, 1882. 4. VATROSLAV JAGIĆ, *Zasluge Vuka Stefanovića Karadžića za naš narodni jezik*. Zagreb, 1964. 5. МИОДРАГ ПОРОВИЋ, *Romantizam kod srba*. Beograd, 1962.

Выдающаяся годовщина истории восточнославянской культуры

1964 год явился выдающейся годовщиной всей восточнославянской культуры: по всему Советскому Союзу и за рубежом отмечалось 400-летие со времени появления книгопечатания в России и на Украине.

1. Во время царствования Ивана IV в Москве была создана первая типография „Печатный двор”, где и вышла в свет первая датированная русская книга „Апостол”, напечатанная первым русским типографом Иваном Фёдоровым (?—1583) и его помощником Петром Мстиславцем. Вслед за „Апостолом” было издано в 1565 году два варианта „Часовика”. Неоценимо прогрессивная деятельность Фёдорова вызвала протест со стороны реакционных церковников, обвинивших его в ереси, в результате чего Фёдоров вынужден был уехать из Москвы. Первый русский типограф и его соратник П. Мстиславец были приняты в Литве гетманом Г. Ходкевичем, у которого в имении Заблудово они устроили типографию. Здесь были напечатаны в 1569 году „Евангелие учительное”, а в 1570 — „Псалтирь”. Из Заблудова Фёдоров переехал в г. Львов, где им была основана новая типография и в ней в 1574 году были напечатаны „Апостол” и первая „Азбука” с грамматикой. По предложению князя В. Острожского Фёдоров переехал из Львова в Острог и там тоже приступил к созданию типографии. В Остроге он издал в 1580 году „Новый завет” и „Псалтирь”, а в 1581 — „Хронологию” Андрея Рымши и „Острожскую библию”. После острожского периода Фёдоров вернулся во Львов, где и умер в 1583 году. За два-

дцать лет плодотворной деятельности Фёдоровым были созданы два очага книгопечатания: один в Москве, другой — во Львове. Таким образом, вслед за западноевропейскими странами уже 400 лет тому назад среди восточных славян получило распространение мощное оружие человеческой мысли — книга и книгопечатание.

2. Книгопечатание не является оригинальным изобретением русских первопечатников. На несколько столетий раньше оно было известно в Китае и в Корее, а потом распространилось и среди других восточных народов: у японцев и в восточном Туркестане. Потребность в создании книгопечатания была вызвана экономическим и культурным развитием этих народов, а возможность его возникновения основывалась на появлении такого важного средства печатания, как бумага. Производство бумаги было известно уже в древнем Китае. Первое книгопечатание представляло собой оттиски с выгравированных на деревянных досках печатных форм (IX. в.). Позднее (XI. в.) книгопечатание усовершенствовалось: печатаемый текст разбивался на подвижные наборные элементы (на литеры, изготовленные из глины при помощи обжигания). Уже в XIII веке набор глиняных литер заменялся литерами, отлитыми из бронзы.

В Западной Европе книгопечатание возникло в период Возрождения. Отцом европейского книгопечатания с подвижных литер считается Иоганн Гутенберг (1400—1468). В период Возрождения вместе с развитием ремёсел и их переходом в мануфактуры значительно расширилась и мировая торговля. По всей вероятности, это расширение мировой торговли и давало возможность перенять у восточных народов технику книгопечатания, технику механического размножения книг, нужда в котором была вызвана возросшими потребностями бурно развивающейся экономической и культурной жизни общества. На тогдашнем уровне общественного развития старое рукописное размножение книг уже не могло удовлетворить общественные потребности.

В России книгопечатание возникло в XVI веке, на сто лет позднее, чем в Западной Европе. Предполагается, что появление книгопечатания в Западной Европе дало толчок к созданию книгопечатания и в России. Уровень общественного развития в России того времени требовал такого рода нововведения. После освобождения Руси от монголо-татарского ига начался период общего подъёма восточнославянской культуры и объединения всех русских земель в единое централизованное государство под властью московского царя. Особо подчёркивалось значение книгопечатания потребностью усилить расширение идеологии государственности и централизованной царской власти.

Известно, что во время изобретения книгопечатания в Европе техника печатания книг с подвижным набором букв хранилась под строгим секретом. Однако засекреченный характер этого революционного для разви-

тия культуры изобретения не исключает его влияния на возникновение книгопечатания в других странах. По сей день нет достоверных данных о том, какими путями книгопечатание было перенесено из Китая в Европу. Предполагается, что техника книгопечатания была перенесена в Европу голландскими торговцами-мореплавателями.

Итальянский историк Павел Иовий Новокомский, служивший послом в Москве после освобождения России от татаро-монгольского ига, в своей книге *Historia sui temporis*, опубликованной в 1550 году, утверждает, что книгопечатание попало в Европу через монгольское посредничество. Сообщение Иовия основывается на том, что между ниже-новгородскими купцами и немецкими ганзейскими городами имелись живейшие торговые связи даже во время монгольско-татарского ига. Если книгопечатание попало в Европу через Россию, то можно предположить, что книги печатались на Руси и до Ивана Фёдорова. Однако до сих пор не найдены факты, подтверждающие такое предположение.

Каким бы путём ни попало книгопечатание в Европу, европейское книгопечатание в принципе точно такое же, каким было оно в Китае. Европейское книгопечатание как и китайское началось с так называемого блочного печатания, то-есть с печатания с выгравированных досок, и только позднее стали печатать книги с матриц, набранных из отдельных знаков. Это сходство европейского книгопечатания с китайским и толкает нас на вывод: появление и одинаковое осуществление одной и той же мысли в двух или больше местах не может не иметь связи между собой.

В настоящее время наиболее вероятным кажется, что принцип книгопечатания (а, быть может, и техника печатания) был перенесён на Русь из Западной Европы. Со времени Гутенберга книгопечатание быстро распространилось по Европе: типографии возникают во многих городах Германии, а также и в других европейских странах. Книгопечатание кириллицей началось с конца XV века, но не в России: типография Феоля в Кракове, типография иеромонаха Макария в Цетинье и типографии Скорины в Праге и Вильно. По всей вероятности, этим путём и дошла печатная техника до России. При этом русским первопечатникам, повидимому, пришлось самостоятельно разработать свою технику печатания и изготовления букв, так как при засекреченном характере тогдашней технологии печатания до них могли прийти только основные принципы печатного дела.

3. Открытие и внедрение в жизнь книгопечатания сыграло исключительно важную роль в истории человеческой культуры. Роль книгопечатания можно сравнить только с ролью первых азбук. Составление азбук открыло возможность увековечить на письме достижения человеческой мысли. Исключительно важную роль первой славянской азбуки и его составителя Константина-Кирилла нисколько не уменьшает тот факт, что она была составлена на основе азбук, имевшихся раньше у других наро-

дов и известных составителю этой азбуки. Кирилловская славянская азбука послужила основой для распространения национальной культуры славян на родном языке тогда, когда во многих странах Западной Европы письменность велась на латинском языке. Создание книгопечатания на славянском языке и кириллице ещё больше содействовало расширению культуры. Особо важное значение имело книгопечатание, основанное на кириллице, в России, где и по сей день пользуются этим письмом, так как созданный 400 лет тому назад механический способ размножения книг смог увековечить для потомства много важных письменных документов славянской культуры, существовавших раньше в одном экземпляре. Шрифт восточнославянской печати на протяжении истории неоднократно подвергался изменению, но в основном он остался таким же, каким пользовались и первопечатники. Таким образом, так называемый кирилловский шрифт восточнославянской печати является важным средством, связывающим нашу современность с предшествующими поколениями.

Надо подчеркнуть особо одновременное создание книгопечатания в России и на Украине. Книгопечатание на Украине играло важную роль в те годы, когда в XVII. веке Московская держава была сильно расшатана постоянными крестьянскими восстаниями, польской и шведской интервенцией. Позднее, в период подготовки пролетарской революции, много нелегальных ленинских изданий, подготовленных к печати на Западе, было перепечатано на Украине и было потом распространено в России.

В настоящее время книга является важнейшим средством культурного воспитания масс. Благодарное потомство не забывает о пионерах печатного дела. Вот почему 1964 год явился праздником книги, славной годовщиной создания восточнославянского книгопечатания. Слависты всего мира, в том числе и венгерские слависты, вместе с русскими и украинцами праздновали выдающуюся годовщину восточнославянского книгопечатания, замечательную годовщину истории восточнославянской культуры.

Ш. Яношка

Slawische Siedlungen in Ostungarn. I.

(Geländebegehungen und Ergebnisse einer Versuchsausgrabung)

1962 hatten das Institut für Slawische Philologie der Kossuth Lajos Universität in Debrecen und die Forschungsgruppe für Archäologie der Ungarischen Akademie der Wissenschaften die Erforschung der bis jetzt vernachlässigten slawischen Siedlungen der awarischen Zeit vorgesehen.¹

¹ Die Unkosten wurden von dem Institut für Slawische Philologie der Kossuth Lajos Universität und von der Archäologischen Forschungsgruppe der Ungarischen Akademie der Wissenschaften getragen.

Da wir uns auf archäologisches Material nur in geringem Masse stützen konnten, versuchten wir aus jenen Ortsnamen auszugehen, die von den Sprachforschern für slawisch gefunden werden.² Wir verfügen über eine Anzahl solcher Ortsnamen. Diese können in zwei Gruppen geteilt werden. 1. Namen von solchen Siedlungen, die zur Zeit des Tatareneinfalls vernichtet wurden; 2. Namen auch jetzt bestehender Siedlungen.

Vorläufig beschränkten wir unsere Forschungen auf die zweite Gruppe, da der genauen Lokalisierung der zur ersten Gruppe gehörenden Orte Schwierigkeiten im Wege stehen.

István Kniezsa hatte auf dem Gebiete der Komitate Bihar und Hajdu und zum Teil auch in dem naheliegenden Komitat Heves grössere Flecken beschrieben, die im XI. Jhd. von Slawen (genauer: von einer gemischten Bevölkerung) bewohnt waren und welche höchst wahrscheinlich noch früher besiedelt wurden.³ Auf Grund dieser Angaben konnten wir die Geländebegehungen anfangen.

Wir suchten die Umgebung von Esztár, Bucsa (Komitat Békés) und von Hajduszoboszló und Hajduszovát (Komitat Hajdu-Bihar) auf. Was Hajduszovát betrifft, hat es sich herausgestellt, dass die heutige Siedlung nicht auf der Stelle des alten Gemeindezentrums entstand: die frühmittelalterliche Siedlung erstreckte sich auf der Stelle des sogenannten Kotszegi-Gartens. Die landwirtschaftliche Bodenbearbeitung hat die Spuren der alten Siedlung gänzlich vernichtet.

Die Stadt Hajduszoboszló ist in ihrem ganzen Ausmass auf der Stelle der alten Siedlung erbaut worden.

Auf der handschriftlichen Landkarte von Paul Beck aus dem Jahre 1783⁴ ist die auch heute noch existierende Földvár-Gasse beachtenswert. Die Benennung (földvár = Erdburg) weist auf eine alte Erdburg hin, aber heute ist die Gasse ganz bebaut, die Spuren der Erdburg sind verschwunden.

Das Dorf Esztár wurde auch auf der Stelle der alten Siedlung gebaut. Wir haben weder auf dem Gebiet des Dorfes, noch in seiner Umgebung Funde aus dem VI–IX. Jhd. ermitteln können.

Die Anwendung der toponymischen Methode führte also in dieser Gegend zu keinen Ergebnissen, da die heutigen Gemeinden im Laufe der Zeit genau an Ort und Stelle der alten Siedlungen entstanden.

Wenn wir die bekannten, aus dem X–XI. Jhd. stammenden und teils für slawisch gehaltenen Grabfelder mit Haarringen mit S-förmigem Ende zum

² KNEZSA ISTVÁN: Magyarország népei a XI. században (Die Bevölkerung Ungarns im XI. Jhd.) Szent István Emlékkönyv. Budapest, 1938. und: Kelet-Magyarország helynevei. L. Magyarok és románok I. (Die Ortsnamen Ostungarns. S. Ungarn und Rumänen I). Budapest, 1943, 111–3. S.

³ S. das oben zitierte erste Werk.

⁴ Archiv der Stadt Hajduszoboszló

Ausgangspunkt wählen, so ergibt sich folgendes Bild⁵: auf dem Gebiete der beiden erforschten Komitate sind im ganzen 15 Grabfelder dieser Art.

In Szoboszló wurden Haarringe mit S-förmigem Ende gefunden, dagegen stammen die Funde aus Hajduszovát entschieden von den landnehmenden Magyaren.

Da die Ethnikum-bezeichnende Rolle der Haarringe mit S-förmigem Ende sehr unsicher ist, können wir auch auf diesem Grunde nicht mit voller Zuversicht arbeiten.

János Makkay machte schon in den fünfziger Jahren Geländebegehungen im Komitat Bihar. Seine Funde sind im Déri Museum in Debrecen aufbewahrt.

Er fand auf mehreren Punkten des Komitats, unter anderem in der Umgebung von Derecske und Hajdubagos, auf der Oberfläche aus der spätawarischen Zeit stammende charakteristische Keramik-Funde mit Wellenbandornament.

Unsere Geländebegehungen in diesen Gemeinden ermittelten kein weiteres Material.

Aus dieser Tatsache ist die Folgerung zu ziehen, dass diese Siedlungen weder von grosser Ausdehnung sein konnten, noch lange Zeit bestanden. (Sie wird übrigens von dem unten zu behandelnden Ausgrabungsergebnis unterstützt.)

1963 haben wir in der Umgebung der Gemeinde Tépe in dem sogenannten Bikazug eine Versuchsausgrabung durchgeführt.⁶ Das Tiefpflügen auf den Feldern der LPG „Aranykalász“ brachte Keramikscherben aus dem VIII. Jhd. zum Vorschein. Unweit des Ó-Kálló Flusses, in der Nähe der Ruinen des ehemaligen Csetreki-Gehöftes gelang es uns die Spuren einer Hütte zu entdecken.

Die Ausgrabung brachte scheibengedrehte Keramik-Scherben mit Wellenbandornament, sowie rohe, handgemachte Keramik-Scherben und zwei Knochenahlen zum Vorschein. (1—3. Abb.) Ausserdem haben wir Eisenrohstoff und Tierknochen gefunden.

Der Boden der Hütte mag ca 25 cm unter dem heutigen Niveau gewesen sein und so ging er natürlich zugrunde. Wir konnten den Grund einer nicht tiefen Aschengrube feststellen, aber den Grundriss der Hütte zu skizzieren war es unmöglich. Auch diese Siedlung war klein und von vorübergehendem Charakter. Wahrscheinlich standen nur einige Hütten neben einander.

Nach J. Stanislav soll der Name *Tépe* slawischen Ursprungs sein und sei auf die Form „Tepava“ zurückzuführen⁷, aber Stanislav erklärt und dokumentiert seine Hypothese nicht.

⁵ FEHÉR GÉZA — ÉRY KINGA — KRALOVÁNSZKY ALÁN: A Közép-Duna medence magyar honfoglalás- és kora Árpádkori sírleletei. Régészeti Tanulmányok II. Budapest, 1962 (Grabfunde des mittleren Donaubeckens aus der Zeit der ungarischen Landnahme und aus der frühen Arpadenzeit).

⁶ An den Ausgrabungen nahmen die Studenten Kornél Bakay, Tamás Gesztelyi und Péter Tomka teil.

⁷ Slovenský juh v stredoveku. Bratislava, 1943.

Unserer Meinung nach müssen die Geländebegehungen auf Grunde der slawischen Ortsnamen fortgesetzt werden. Auch die Gegend des ehemaligen Esztár-Sumpfes bei Ibrány ist aufzusuchen. Weiterhin sollen die noch nicht durchforschten, mit einzelnen archäologischen Funden bezeichneten Fundorte erforscht werden. Dies ist der Fall besonders in den Komitaten Borsod und Heves.⁸

Unsere Geländebegehungen weiter nach Osten, im Komitat Szabolcs-Szatmár, in der Nähe der Gemeinden Gergelyiugornya, Tákos und Kisvarsány, also in der unmittelbaren Nähe des Oberflusses der Theiss ermittelten Siedlungsspuren aus dem VIII – IX. Jhd. (Auf Grund der Privatsammlung von András Csiszár in Vásárosnamény).

An Hand der Bearbeitung der Sammlung des Jósa András Museums in Nyíregyháza haben wir Funde einer frühawarischen Siedlung auf dem heutigen Stadtgebiet ermittelt, aber diese Funde scheinen eher die Spuren einer Nomaden-Winterherberge zu sein. (Standort-Nr. 63.986.1. und 63.933.1)

Die genaue Durchforschung anderer Fundorte, wie z. B. die der LPG „Zöldmező“ in Tiszavasvári, führte zum Resultat, dass dieses Gelände, welches bisher für awarisch gehalten war, sarmatisch sei. (Auf Grund der Ausgrabung im Jahre 1961).

Von dem Fundort Zsáka-Akavára (Komitat Hajdu-Bihar) brachte László Tordi 1929 einen bereiften Holzeimer aus der Awarzeit in das Déri Museum in Debrecen. (Der Fund ist nicht publiziert worden). Unsere Geländebegehung auf diesem Gebiet konnte kein neueres Material ermitteln. Der genaue Fundort des Gegenstandes ist unbekannt. Er wurde beim Dammbau auf einem urzeitlichen Tell aufgefunden.

Die weitere Forschung würde durch Namenanalyse jener Feldraine im Komitat Hajdu-Bihar in hohem Masse gefördert werden, deren Ursprung noch ungeklärt ist. So z. B. Kozmapuszta bei Berettyóújfalu, Tirigyó bei Esztár Dábó földje (Dábós Feld) bei Derecske.

Dies wäre der Grund, auf welchen sich die weiteren archäologischen Forschungen mit Sicherheit stützen könnten.

Die oben zusammengefassten negativen Ergebnisse, welche auf Grund der Ortsnamen erreicht wurden, bedeuten einen Schritt weiter in der Erkenntnis der Siedlungsgeschichte des ostungarischen Gebietes.

I. Erdélyi—E. Ojtozi

⁸ GNANDT PÁLMA: Szórványos szláv leletek Karcsáról. A Miskolci Herman Ottó Múzeum Közleményei. 1955. dec. 24 – 27. — 1948. évi leletek. (Vereinzelte slawische Funde von Karcsa. Mitteilungen des Herman Otto Museums. Miskolc, am 24 – 27. Dez. 1955. Funde aus dem Jahre 1948.)

Fünzig Jahre „Osteuropa-Studien“

(50-летие изучения Восточной Европы). Zur Geschichte der Deutschen Gesellschaft zum Studium Osteuropas und der Deutschen Gesellschaft für Osteuropakunde. — Herausgegeben von der Deutschen Gesellschaft für Osteuropakunde. Mit Beiträgen von Hans Jonas, Otto Schiller, Klaus Mehnert, Werner Markert, Ernst von Eicke. — Stuttgart, 1963, 48 S.

16 октября 1913 года в Берлине по инициативе проф. М. Зеринга, при активном участии профессоров О. Хётша и О. Аухагена образовалось „Немецкое Общество изучения России“ („Deutsche Gesellschaft zum Studium Rußlands“), предшественник (с 1918 г.) „Немецкого Общества изучения Восточной Европы“ („Deutsche Gesellschaft zum Studium Osteuropas“) и нынешнего (с 1949 г.) „Немецкого Общества восточноевропейского изучения“ („Deutsche Gesellschaft für Osteuropakunde“).

В 1963 году, по случаю 50-летия „Общества“ издали данную работу, которая занимается полувековой историей „Общества“. Издание знакомит нас с значительными датами в деятельности „Общества“, дает нам точные сведения о прочитанных под эгидой „Общества“ лекциях, о международных конференциях и т. п.

Из многосторонних интересов, задач „Общества“ нам хотелось бы обратить внимание на одно: на образование преподавателей русского языка в Федеративной Республике Германии. Начиная с 50-х годов, „Общество“ представляло в Министерство Культур целый ряд предложений, связанных с активизацией преподавания русского языка в ФРГ. В последние годы „Общество“ организовало четыре специальных конференции, на которых были прочитаны доклады теоретического и практического порядка. Семинары по русскому языку делают большой упор на усвоении участниками правильного произношения русского языка, ввиду того, что большинство преподавателей русского языка не имеет возможности расширить свои практические знания по русскому языку, улучшить свое произношение в Советском Союзе.

Последние страницы брошюры посвящены тематике ежегодных съездов „Общества“ с 1951 года, его журналам („Osteuropa“, „Osteuropa-Recht“, „Osteuropa-Wirtschaft“, „Osteuropa-Naturwissenschaft“), серийным изданиям, („Osteuropäische Forschungen“) Neue Folge“, „Schriftenreihe Osteuropa“) и отдельным публикациям.

Брошюра „50-летие изучения Восточной Европы“ подчеркивает, что „Общество“ в роли организатора для обеих сторон плодотворного сотруд-

ничества и в будущем будет стремиться к сближению Германии с ее восточными соседями-славянами.

П. Мишлеу

The Activity of the Institute of Polish Language and Culture for Foreigners at Warsaw University

The „Institute of Polish Language and Culture” (Polonicum) at Warsaw University has been engaged in lively activity for ten years. The range of that activity, with its gradual widening over the past years, enables us to recognize the importance of the Institute for Slavic studies. In this light, we have to point out a few underlying features that determine the function of the Polonicum in Slavonic studies.

First of all, attention must be paid to the monthly courses for Slavists from abroad, organized each year in the summer session (August — September). They are classified as foreign students: instructors or teachers of Polish language and literature, as well as students from Slavic centres abroad; the participants of the course also include translators of Polish literature and those interested and expert in matters of Polish culture. The lectures on the various courses are given by the professors of Warsaw University and other Polish universities, and guest-professors from abroad; the main goal of the classes thus arranged is to make it possible for the participants to increase their knowledge of Polish language, literature and culture; to acquaint them with today's Poland and give them an insight into the problems of Polish cultural life, the results of Polish scholarly thought in the field of linguistics as well as literary theory — with special respect to the broadest Slavistic implications of the presented problems.

In an atmosphere of joint work and discussion, the courses enlist students of several countries and continents, and serve — with the help of scientific means — the formation and exchange of Slavistic thought, thus giving an impetus to the international collaboration among all the scholars in the field.

This kind of collaboration is carried out by the Polonicum throughout the entire year and it has various forms.

Especially important is the role played by the Polonicum through its help to lecturers of Polish. By way of preliminary correspondence, the Institute provides the necessary textbooks (literary and other materials) indispensable in the teaching of the language.

The Polonicum is also in association with the Polish Ministry of Higher Education in establishing language departments in those centers which, on the basis of cultural agreements, receive lecturers from Poland. In such instances the Polonicum helps to find a competent candidate and assists him in improving his qualifications before his departure.

Polish publications are being sent to any interested departments, institutes and other educational forums abroad, as well as to individual scholars that are engaged in Polish studies within the sphere of their own field. The Polonicum forwards to them Polish journals, books, contemporary or older publications; it also provides bibliographical, library and archives materials for foreign Slavists in case they need such materials in their scholarly teaching activities.

This help is based on the principle of reciprocity, but not infrequently it is offered free of charge. At the moment this form of collaboration connects the Polonicum with more than one hundred scientific institutions and individual scholars in Europe, America and Asia.

Similarly, the Polonicum receives foreign publications (mainly Slavistic ones) from abroad. Part of these are distributed among the respective departments and faculties of universities, and another part remains in the library of the Polonicum, which has a specialized quality. The library houses the most significant foreign contributions to Polish studies: printed books and individual scientific publications from the sphere of Polish philology, and also the translations of Polish literature in foreign languages.

Owing to its contact with the rest of the world, the Polonicum obtains valuable information about foreign Slavic Departments engaged in Polish studies. The Polonicum receives data about their organizational build-up, their study-programs and publications.

The workers and co-workers of the Polonicum prepare publications destined for foreign Polonists and teachers of the Polish language. They also publish the list of the most important bibliographical and scientific sources for the use of the candidates who want to teach Polish abroad. Twice a year a bulletin is issued with a critical bibliographical review of recent publications on Polish belles lettres, literary theory and philology. In addition, the Institute also publishes materials and studies on the Polish language. So far the following publications have appeared: „Materials for the Institute of the Polish Language” (Part I, II, III); „Small Phraseological Dictionary” (Part I), „Selected Texts for the Use of the Institutes of the Polish Language for Foreigners” (Part I). Other publications are being prepared.

The Polonicum is also engaged in other activities. During the academic year it offers Polish classes, lectures on linguistics, literary, history, culture and today's Poland for foreigners who study at Warsaw University and other educational institutions in Warsaw, as well as for persons who arrive there on shorter scholarships for a few months. Any of these students can make use of

the Polonicum's Library which is furnished with the essential reference books, magazines and informative personell. Tapes with the lectures of Polish professors are also available.

This wide range of activities goes well beyond the boundaries of Slavistics. The Institute deals with the problems of the teaching of foreign languages. These problems are given thorough consideration all over the world nowadays, and they involve the over-all discussion of methodological questions and scientific research. The best members of the Polonicum's staff busy themselves with these problems.

The forms in which the Polonicum has expounded its activities and international collaboration are far from being rigid; on the contrary, we seek to enrich and widen them.

In conclusion, one more sentence concerning the organizational nature of the Polonicum: it belongs to the Rector's office of Warsaw University, receives scientific advice from the respective departments and is under the direct supervision of that institution.

J. Magnuszewski

Nouvelles de la vie de l'Institut

I. Voyages d'études

1963

M. ENDRE ANGYAL, attaché de recherches, s'est rendu en Italie et en Yougoslavie du 17 septembre au 4 octobre. Invité par le Comité d'Organisation, a participé au Colloque Pico della Mirandola, tenu à Ferrara et à Mirandola et a présenté une communication sur *La tradition néo-platonicienne et l'humanisme hongrois*. Après la clôture du Colloque, M. Angyal s'est rendu à Rome, sur l'invitation du Centro Internazionale di Studi Umanistici. De retour, il a séjourné à Ljubljana, puis à Zadar, invité d'une part par l'Académie de Slovénie, d'autre part, par la Faculté des Lettres de Zadar. Conférence dans chacune de ces villes sur *Le baroque littéraire* dont la revue *Zadarska revija* a reproduit le texte en 1964.

M. JÓZSEF DOMBROVSZKY, professeur-adjoint, a participé du 16 au 23 septembre au V^e Congrès International des Études Slavistes et présenté une communication sur *Les problèmes de la transposition morphologique*. — Deux semaines au mois de décembre en Pologne: une conférence à l'Université de Lublin sur *L'acception fondamentale du radical verbal -es en indo-européen*; séjour à Varsovie, Poznan et Cracovie en vue de poursuivre des recherches bibliographiques et d'établir des contacts avec les spécialistes.

M. FERENC HADAS, professeur-adjoint, s'est rendu en octobre en Autriche sur l'invitation de l'Institut de Philologie Slave de l'Université de Vienne où il a donné une conférence sur *La situation de la linguistique mathématique et appliquée en Hongrie*.

M. LÁSZLÓ KARANCZY, professeur-adjoint, a passé le mois d'avril en Union Soviétique pour étudier à l'Université de Leningrad l'enseignement de la littérature russo-soviétique. — Du 8 au 23 décembre, séjour dans la République Démocratique Allemande, avec une conférence à Rostock sur *Le roman russe dans la première moitié du XIX^e siècle et les problèmes de son évolution*.

M^{lle} JUDIT KLAUSZER, assistante, a participé du 16 au 23 septembre au V^e Congrès International des Études Slavistes.

M. FERENC PAPP, chargé de cours, s'est rendu au V^e Congrès International des Études Slavistes où il a présenté une communication sur *L'élaboration d'un modèle structural des groupes de mots dans le russe contemporain*.

M. BÉLA SULÁN, directeur de l'Institut, s'est rendu début février à Innsbruck, sur l'invitation de l'Assemblée des professeurs de l'Université, et a donné une conférence sur *Le rapport entre la forme du mot et son contenu sémantique*. Une autre conférence a été donnée à l'Institut de Linguistique Comparée, sur *La question des contacts linguistiques hungaro-slovaques*. Enfin à Graz, à l'Institut de Philologie Slave, un exposé *Des problèmes du bilinguisme*. (Cf. *Slavica* III. 1963) — En septembre, participation au Congrès de Sophia où M. Béla Sulán a présenté une communication sur *Les lois qui président aux emprunts à des langues non-apparentées*. (Cf. *Studia Slavica Academiae Hung.* X, 1964, pp. 169—71) — Fin novembre, avant d'aller en Pologne, M. Béla Sulán a passé deux jours à Bratislava comme hôte de la Faculté des Lettres de l'Université Komensky. En Pologne, séjour à Lublin, à l'Université Marie-Curie Skłodowska; conférence en langue slovaque sur *Les lois qui président aux emprunts à des langues non-apparentées*, une autre en russe sur *L'histoire et la problématique actuelle de études slavistes en Hongrie*. À l'Université Catholique il a traité des *Problèmes du bilinguisme hongrois-slovaque*. Des conférences ont été prononcées dans d'autres universités, ainsi le 16 décembre à Cracovie, sur l'invitation de M. le Doyen de la Faculté, à l'Institut de Linguistique, sous le titre de *Problèmes du bilinguisme*; à l'Université de Wroclaw, sur l'invitation de M. le Doyen de la Faculté des Lettres (*Les problèmes du bilinguisme hongrois-slovaque*, en russe). A Poznan, invité par le Directeur de l'Institut de Études Slaves et Polonaises, M. Sulán a donné trois conférences: *Les lois qui président aux emprunts à des langues non-apparentées* (en slovaque), *L'histoire et la problématique actuelle des études slavistes en Hongrie* (en russe), enfin *Problèmes du bilinguis-*

me hongrois-slovaque (en allemand). A Varsovie, une conférence a été prononcée sur *Les lois qui président aux emprunts à des langues non-apparentées*, grâce aux soins de la Société de Linguistique de Pologne.

M. JÓZSEF VERESS, assistant, a participé à Moscou au stage des professeurs de langues des pays socialistes, organisé en juin.

1964

M. ENDRE ANGYAL, attaché de recherches, s'est rendu en Tchécoslovaquie trois fois consécutives de mai à septembre, chaque fois pour une dizaine de jours, pour y effectuer des recherches dans les Archives de Matica slovenská à Martin et à Diviaky et dans les bibliothèques de Bratislava et de Prague, cela en vue de la préparation d'une étude sur les rapports culturels hungaro-slovaques. — A partir du 4 octobre, séjour de deux semaines à Bratislava, sur l'invitation de Spoločnosť pre modernú filológiu. Conférence sous l'égide de la Société sur Jozef Svetozár Vajanský.

M. FERENC HADAS, professeur-adjoint, s'est rendu, du 1^{er} juillet au 31 août à Francfort, invité par le Séminaire d'Études Slavistes de l'Université Johann Wolfgang Goethe. M. Hadas a tenu des conférences et dirigé des travaux sur les thèmes suivants: *Die sprachgeschichtliche Entwicklung des russischen Verbs, Einige Probleme eines grammatisches Wörterbuches*.

M. SÁNDOR JÁNOSKA, professeur-adjoint, M^{LE} JUDIT KLAUSZER, assistante, ont participé du 29 juillet au 29 août aux Cours d'Été de Prague.

M. FERENC PAPP, chargé de cours, a passé quatre semaines en Yougoslavie où il a participé aux Cours d'été de Zagreb. Le 6 septembre, participation au Colloque de Magdeburg sur les *Signes et système de la langue*. — Dans la seconde quinzaine du même mois, séjour à Prague, au Colloque sur les problèmes relatifs à l'algorithme, la linguistique et la traduction automatique, communication sur *La profondeur des phrases hongroises*.

IRINA SPILEVAJA, M^{ME} TÖRÖK, assistante, a effectué un voyage d'études en Yougoslavie (mars-août).

M. BÉLA SULÁN, directeur de l'Institut, s'est rendu en octobre en Tchécoslovaquie, invité par les Universités de Bratislava et de Brno. A la Faculté de Lettres de Brno, des échanges de vues ont eu lieu avec les professeurs et les spécialistes sur les contacts populaires hungaro-moraves au Moyen Age et leurs conséquences linguistiques et lexicographiques, ainsi que sur les problèmes du

dictionnaire étymologique des langues slaves. — Dans la première quinzaine de novembre, délégué par le Ministère de l'Éducation Nationale, M. Béla Sulán a effectué un séjour en Union Soviétique dans le but d'étudier les conditions de travail dans les universités soviétiques et à la Section Sciences Humaines de L'Académie des Sciences. A l'Institut de Philologie Slave de l'Université Chevtchenko de Kiev, il a donné deux conférences, d'une part, sur *La situation actuelle et l'avenir des études slavistes en Hongrie*, d'autre part, sur *Les travaux scientifiques et les publications slavistes de l'Institut de Philologie Slave à l'Université Lajos Kossuth*. En décembre, séjour en Pologne, sur l'invitation de l'Université de Lublin, conférences dans diverses universités: à l'Université MCS de Lublin sur *Les éléments hongrois du vocabulaire du vieux polonais* (des échanges de vues ont eu lieu en même temps concernant les possibilités de collaboration avec l'Institut de Philologie Slave de Debrecen dans le domaine de la philologie); à Poznan, conférence sur *Les mots d'emprunt d'origine hongroise du vocabulaire vieux polonais et les mots itinérants venant des régions orientales de l'Europe Centrale*, à l'Institut d'Histoire de la langue polonaise et des langues slaves; à l'Université Jagellon de Cracovie, conférence sur *Les rapports hongrois du premier glossaire en vieux polonais*.

1965

M. FERENC ERDEI, professeur adjoint, du 5 juin au 5 juillet, a participé au VIII^e Séminaire International pour les professeurs de russe des Universités et des Ecoles Supérieures des pays socialistes" (VIII. Международный семинар для преподавателей . . .)

M. FERENC PAPP, professeur chargé de cours, invité par l'Association Internationale de Linguistique Appliquée, a participé, du 24 juillet au 7 août, au Séminaire de linguistique générale et appliquée à Besançon.

II. Les hôtes des l'Institut

1963

M. JOHANN KNOBLOCH, directeur de l'Institut de Linguistique à l'Université de Bonn, a donné deux conférences au début du mois d'octobre: *Slawische Kulturbeziehungen zum Merowingerreich (aufgezeigt am Lehnwort im Wortschatz — Wörter und Sachen et Die Benennung des Ruders „veslo"*. M. Knobloch a visité la ville de Sárospatak, d'où il s'est rendu à Budapest pour prononcer une conférence à une séance de la Société de Linguistique Hongroise.

LE PR. B. O. UNBEGAUN (Oxford, Brasenose) a visité notre Institut au début d'avril, il s'est renseigné sur les travaux en cours. Au Collège réformé, il s'est intéressé aux ouvrages de slavistique de la Bibliothèque.

M. JOSEPH MATL, directeur de l'Institut für Slavistik und des Dolmetscher-Institutes à l'Université de Graz, a été l'hôte de l'Institut et de l'Université du 14 au 16 mai et a prononcé deux conférences: *Die Wiener Slavenpresse et Goethe und Schiller bei den Slaven*.

M. HERBERT WEIMANN, assistant à l'Institut de Slavistique de l'Université de Saarbrücken, est venu pour consulter le pr. Béla Sulán sur les contacts linguistiques entre Hongrois et Slaves méridionaux au XVIII^e siècle.

1964

MME ÁGNES SOÓS, archéologue, directrice de recherches au Musée National visitée début octobre par l'Institut, a donné une conférence accompagnée de projection sur *Les origines du domaine Pribina et sa culture d'après les fouilles à Zalavár* (dont la direction lui est confiée).

M. PAWEŁ NOWOTNY, directeur de l'Institut d'Études sorabes à l'Académie des Sciences d'Allemagne (Bautzen), a été l'hôte de l'Institut pendant une semaine (fin septembre). Accompagné du Pr. Sulán, il s'est renseigné sur place, sur la nature, les méthodes et les résultats des fouilles de Zalavár avant d'aller faire une excursion de deux jours dans la Grande Plaine hongroise. À l'Université de Debrecen, M. Nowotny a donné une conférence sur *L'histoire des Sorabes et les travaux de l'Institut des Études sorabes de l'Académie des Sciences d'Allemagne*. C'est une excursion à Hortobágy, dans la *puszta*, qui a marqué la fin de son séjour en Hongrie.

MME JITKA ŠTINDLOVA, directrice d'une section de l'Institut de Langue Tchèque à l'Académie des Sciences de Tchécoslovaquie (Prague), rédactrice du dictionnaire inverse tchèque en cours de préparation invitée en octobre par l'Institut, a donné une conférence sur *L'utilisation des cartes perforées dans les travaux lexicographiques*.

M. VLADIMIR SKALIČKA, professeur à l'Université Charles de Prague, a passé une dizaine de jours en Hongrie, invité par l'Institut. Lors de son passage à Debrecen, il a parlé devant les professeurs et les étudiants de la Faculté des Lettres des résultats tout récents des recherches typologiques, qu'il poursuit. Il s'est renseigné également sur les travaux scientifiques en cours à l'Institut.

M. P. M. FEDTCHENKO, professeur et doyen de la Faculté des Lettres de l'Université Chevtchenko à Kiev, est arrivé en Hongrie au début du mois de décembre, invité par notre Institut. Le 9 et le 10, il a participé à la session scientifique organisée à l'occasion du 150^e anniversaire de la naissance de Chevtchenko et de Lermontov, et a donné une conférence sur *Chevtchenko, chantre de l'amitié des peuples*.

Mme ÁGNES Soós, archéologue, directrice de recherches au Musée National, le 17 octobre, a fait une conférence accompagnée d'une projection pour les professeurs et les étudiants de l'Institut sur le sujet des fouilles dans la Transdanubie du Sud et des trouvailles archéologiques avars et slavo-pannoniennes.

M. P. Z. VYCHODCEV, directeur de la Chaire de littérature soviétique de l'Université Ždanov à Leningrad, le 2 décembre, a fait une conférence pour les étudiants de russe sur *La poésie de Jessenine*.

M. JAN VÁRADI-STERNBERG, professeur chargé de cours à l'Université d'Ungvár (Užgorod), candidat de sciences historiques, le 8 et 9 décembre, au cours de son voyage d'études en Hongrie, a fait une visite à notre Université pour échanger ses idées avec les spécialistes des Chaires de Philologie Russe et de Philologie Slave, aussi bien qu'avec ceux de la Faculté des Lettres, sur le sujet des rapports historiques russo-hongrois.

IK. — BS.

Critica et Bibliographia

EUMÉN SZABÓ, Egyházi-szláv nyelvtan (Грамматика церковнославянского языка), Ungvár, 1894, 113 стр.

Семьдесят лет назад вышла в свет рецензируемая Грамматика церковнославянского языка на венгерском языке. Автором ее был преподаватель Ужгородской гимназии Евмений Сабов. Для установления места сабовской Грамматики в венгерской славистике необходимо бросить взгляд на историческую обстановку появления учебника Сабова, и в то же время — представить автора как человека и ученого.

Сын униатского священника-венгра Евмений Сабов родился 1 октября 1859 года и умер 3 ноября 1934 года. Окончив в 1877 году среднюю школу, он поступил на теологическое отделение Ужгородского университета. В это время он уже отлично владеет четырьмя языками: венгерским, немецким, украинским и русским (при сдаче экзаменов на аттестат зрелости в числе предметов был русский язык и литература). После окончания университета в 1881 году, Сабов в течение нескольких лет был болен и был произведен в священники лишь в 1886 году. С осени этого же года по 1898 год он работает преподавателем Ужгородской гимназии. Кроме рецензируемой работы, в те годы им написано еще две работы: 1. *Orosz nyelvtan és olvasókönyv*. Ungvár, 1890 (Русская грамматика и читанка); 2. Христоматия церковно-славянскихъ и угро-русскихъ литературныхъ памятниковъ. Унгваръ, 1893. С 1898 года он стал священником в Великом Севлюше (~ Nagyszöllös), где и умер в 1934 году в чине архидьякона. После плодотворной лингвистической деятельности в Ужгороде, Сабов не занимается больше языком. Позднее став председателем культурно-просветительского товарищества им. А. Духновича, он пишет статьи на историко-литературные темы. Малая энциклопедия Реваи характеризует Сабова именно с точки зрения его историко-литературной деятельности: „... украинский историк литературы, униатский архидьякон, проработавший литературу украинских литературных памятников”. (Основные вехи жизненного пути и деятельности Е. Сабова взяты из следующих источников об авторе: 1. *VALESZKI EMIL, Szabó Eumén orosz nyelvtanának hangtana*. Budapest, 1943, стр. 5—7, 42; 2. Е. Б а л е ц к и й: Языкъ грамматики Е. Сабова зъ 1890-го року. Зоря — *Hajnal*. Часопись Подкарпатского Общества Наук. 1942, ч. 3—4., стр. 336—50; 3. *SZINNYEI JÓZSEF, Magyar írók élete és munkái*. Budapest. 1909. T. XIII. стр. 185; 3. *Révai nagy lexikona*. Budapest, 1936, стр. 920).

Создание учебников русского и церковнославянского языков Сабовым во время его преподавательской деятельности было вызвано двумя причинами: отсутствием хороших учебников, с одной стороны, и желанием дать в руки будущим семинаристам-венграм учебные пособия на родном языке, с другой. Создание таких учебников в то же время находилось в тесной связи с политикой закарпатских правящих венгерских кругов, а именно — сохранить и сконцентрировать в своих руках не только государственную, но и церковную власть. Несмотря на то, что создание Грамматики церковнославянского языка на венгерском языке было вызвано стремлением дать в руки будущим семинаристам-венграм учебник языка богослужения на их родном языке, работа Сабова заслуживает внимания и в настоящее время.

Учебник Сабова Грамматика церковнославянского языка делится на три части: 1. введение (стр. 3—6); 2. грамматика церковнославянского языка (стр. 7—98); 3. старославянская фонетика (стр. 99—113). Грамматику церковнославянского языка сам автор делит на две части. В первой части дается азбука, цифровое значение букв и фонетика. Вторая часть церковнославянской грамматикки содержит морфологию и синтаксис, но синтаксис не является самостоятельной частью или подчастью грамматикки, а включается в морфологию в виде указаний на синтаксическое употребление отдельных частей речи.

Основная часть сабовского учебника, т. е. Грамматика церковнославянского

языка — это грамматика языка церковного богослужения, т. е. грамматика церковнославянского языка нового периода. В ней и правописание, и некоторые грамматические формы не соответствуют нормам языка кирилло-мефодиевских переводов. В целом это основная часть сабовской грамматики скорее подходит для изучения истории русского языка. Все же учебник Сабова (поскольку старославянский язык остался довольно архаичным, а Сабов при объяснении новообразований, например, имперфекта, в примечаниях дает и старые формы) годен и для изучения старославянского языка. С этой точки зрения особого внимания заслуживают введение (стр. 3—6) и приложение (стр. 99—113).

Во введении к Грамматике автором дается определение старославянского (сeркoвнo-слaвeнскiй ъзукъ ~ ъзукъ старославeнскiй ~ ъзукъ словeньскъ) и церковнославянского (ѡзукъ сeркoвнo-слaвeнскiй нoвoгo пeрiодa) языков. Старославянский язык он называет *старословенским*, сохраняя при этом название *церковнославянский язык* для обозначения языка церковно-богослужения. Давая такое название языку кирилло-мефодиевских переводов, он упоминает и другие названия, данные Л е с к и ном, А ш б о том, М и к л о ш и чем и Я г и чем.

В приложении, озаглавленном *старословенской фонетикой*, он дает малоизмененный перевод Старославянской грамматики М. К о л о с о в а („Старославянская фонетика с небольшими изменениями переведена мною с работы: М. К о л о с о в: Старославянская грамматика. Варшава, 1888.” Подстрочное примечание на стр. 99. Грамматики). Таким образом, старославянская грамматика Сабова не явилась самостоятельным осмыслением материала, все же при ее посредстве достижения славянского языкознания того времени стали доступными и для венгерского читателя. Поскольку Сабов написал свою Грамматику с указанным переводческим приложением с чисто педагогической целью, не претендуя на научную переработку материала, было бы несправедливо обвинить автора в тех явных ошибках, которые имеются в фонетике старославянского языка. Например, у Сабова диссимилиция взрывных имеет место не только перед *t*, но и перед *l*: *čyt-ǫ → čis-lo* (см. А. П р е о б р а ж е н с к и й: Этимологический словарь русского языка. т. II. Москва. 1959., где это явление объясняется как ассимиляция: *čyt + суфф. - slo → čes-slo → čislo*). Если принять положение Сабова, то нельзя объяснить, почему в западнославянских языках, например, в чешском языке, мы имеем в одном случае *cislo*, а в другом — *cela* и не **cesla*. В данном случае и в самом старославянском языке нужно было бы ожидать формы **česlъ* вместо *čelъ*. Старославянская фонетика Сабова не достаточно ясно разграничивает качественные и количественные чередования гласных в корнях слов. Несмотря, однако, на свои недостатки, старославянская фонетика вместе с грамматикой церковнославянского языка могла иметь в свое время большой успех среди семинаристов-венгров.

Отмечая семидесятилетие со времени выхода в свет Грамматики церковнославянского языка Е. Сабова, мы еще больше ощущаем нужду в грамматике старославянского языка на венгерском языке: если семьдесят лет назад в условиях националистической Австро-Венгрии церковь считала необходимым издать такой учебник для семинаристов, то имеющая свои хорошие традиции и развивающаяся в наши дни славистика в Венгерской Народной Республике обязана создать для студентов-славистов и руссистов учебник первого письменного славянского языка на родном языке.

III. Яношка

JACQUES VEYRENC, *Les formes concurrentes du gérondif passé en russe*. Gap. Ophrys, 1962. In-8°, 298 pages.

La thèse de M. VEYRENC est un travail plus intéressant que le titre, tout d'abord, ne le laisse prévoir. Ceux qui lisent et connaissent bien le russe littéraire contemporain n'ignorent pas que les formes de gérondif passé en -vši y sont assez rares, tandis que les formes en -v' y rencontrent fréquemment. On peut donc légitimement douter, au premier abord, qu'il y ait entre les deux formes de gérondif passé, soit dans un contexte de même style, une différence de valeur. Mais c'est justement cela que M. VEYRENC s'est proposé de nous démontrer.

L'auteur part d'une observation de L. Tolstoï, selon laquelle „quand un gérondif court suit un gérondif long dans un même système apposé à un verbe principal, le gérondif long se rapporte à un passé éloigné, tandis que le gérondif court concerne un simple passé: Купивши (давнoпрошедшее) ружье рассмотрев (прошедшее), бросил.” L'auteur, après examen de la question, en tire une conclusion: „La forme longue décrit un état durable dans le présent, plutôt qu'une action localisée dans un passé ancien.”

Suivant sa méthode de recherche, en partant des faits de la langue moderne l'auteur remonte, en général, jusqu'aux faits de la langue russe du XVII^e siècle, ou bien vice versa;

le nombre des oeuvres consultées augmente au fur et à mesure qu'on s'approche de l'époque moderne. Mais ce qui est très bien, disons-le tout de suite, c'est que M. VEJRENC cherche à dégager la marque distinctive de la forme en *-vši* en la combinant avec les structures possibles en russe, littéraire ou dialectale, ayant le formatif *-vš-*, et, en même temps, en l'opposant à ces dernières. Ainsi, il voit une interdépendance formelle et fonctionnelle entre le gérondif passé en *-vši* et le participe passé actif en *-všij*; la forme pronominale, stabilisée en russe moderne en *-všis'*; la structure en apposition immédiate: он стоит покрасневши, d'où la construction dialectale ou populaire: он покрасневши, он выпивши etc.; la forme de gérondif passé d'aspect imperfectif, relativement plus fréquente en *-vši* qu'en *-v*: я уже устала искавши; et, en dernière analyse, entre la forme de gérondif passé en *-vši* et la forme de nominatif pluriel masculin de l'ancien participe passé actif court en *-vše*, regardé ici comme un résidu désaccordé de l'ancienne construction de datif absolu. — Par contre, la forme de gérondif passé en *-v* est contaminée, en forme (par sa prononciation) et en fonction, par le participe passé actif en *-l* ayant la fonction de prétérit en russe moderne.

Pour la fonction, selon la terminologie de G. Guillaume, l'auteur nomme le type court *выпив* „passé dirimant” qui „... présente le sujet comme libéré, dégagé de son acte”: *выпив стакан чаю, ... надел полушубочек*; par contre, le type long *выпивши* est nommé „passé intégrant” qui „représente le sujet comme engagé, compris dans la situation que l'action exprimée au gérondif a déterminée et continue de déterminer”: *выпивши он был неспокоен* — Cette conception de l'aspect verbal, partant du dégagement ou de l'engagement du sujet concernant son acte, est sans doute un progrès.

Sans doute, M. VEJRENC a raison d'écrire qu'il s'agit ici, dans ces formes ayant le suffixe *-vš-*, essentiellement, d'une tendance générale de la langue à exprimer l'état qualifié du sujet, résultant de son action ultérieure, dans le présent, qui peut être, ajoutons, transposé au passé et à l'avenir. Toutefois, il nous semble que *выпивши*, comme gérondif, ne s'opposait qu'au gérondif *выпив*, et cela seulement dans la langue littéraire où ils amorçaient à se différencier; par contre, dans la langue populaire *я выпивши* 'je suis dans l'état d'avoir bu' s'opposerait à la fonction de parfait de la forme en *-l* *я выпил* ayant le sens actuel 'je viens de boire', sans désigner, d'une manière explicite, l'état du sujet; dépouillée de son caractère actuel (qui est d'ailleurs sa fonction primaire) la forme *я выпил* est un prétérit (perfectif) qui constate tout simplement une action passée 'j'ai bu' et à laquelle s'opposerait la forme populaire transposée *был выпивши* désignant l'état qualifié du sujet au passé. En bref, tous les problèmes d'aspect et de temps gravitent autour du présent actuel, autour de la base hic-ego-nunc qui est la base première et principale de tout système aspecto-temporel.*

Ainsi, la tendance générale à créer un système de voix passive dans les langues indo-européennes peut s'expliquer aussi par un besoin constant de la langue d'exprimer l'état actuel résultant d'une action antérieure; c'est pour rendre plus durable, plus saisissable, plus accessible à la mémoire l'image fuyante de l'action passée qui a été et qui n'est plus. On ne doit donc pas s'étonner de ces constructions dépronominalisées, comme *что ты задумавши* (*задумавшись*), *он вернувши* (*вернувшись*), *проснувши* (*проснувшись*), etc., et de leur valeur passive qui est bien évidente dans *я еще не умывши, болото все заливши водой, да вот все пленки порвавши*; non plus que de la construction du type *у него уехано* qui correspond du point de vue fonctionnel au type *он уехавши*) *у него уехатчи в лес*, etc. etc.; dans toutes ces constructions populaires l'image de l'état qualifié du sujet, résultant de l'action antérieure et demeurant dans le présent, domine tout.

Pour conclure soulignons que — exceptés quelque points de vue de l'auteur où il nous paraît moins précis, comme, par exemple, le rapport entre le résidu du datif absolu, construction exclusivement littéraire, et les formes ultérieures en *-vši*, en particulier, la tournure populaire *я выпивши* qui reste, au fond, inexplicitée; le manque d'une délimitation plus nette entre les différents styles en particulier, entre le russe ecclésiastique et la langue littéraire, qui se fait sentir dans une monographie de ce genre — la thèse de M. VEJRENC est un travail consciencieux. De plusieurs points de vue ce travail est un modèle d'analyse linguistique: par son étendue, par son intelligence et sa dialectique subtile (les faits isolés n'ont de valeur qu'en rapport avec le système), par ses sobres et réalistes principes méthodologiques (il va du bien connu au moins connu; „c'est le besoin qui a suscité la création”; „la statistique brute est trompeuse”, etc.). — Notons encore que le livre de M. VEJRENC, à la fin de se 249 pages, contient des annexes: état de dépouillements, index des formes, table des matières détaillée, etc. qui en facilitent beaucoup la lecture.

J. Dombrowszky

* Cf. DOMBROWSZKY: Les notions d'espace et de temps dans la formation du système aspecto-temporel de l'indo-européen. *Studia Slavica*, IX, 1-4. Budapest, 1963.

BÉLA KÁLMÁN, *Die russischen Lehnwörter im Wogulischen*. Verlag der Ungarischen Akademie der Wissenschaften Budapest, 1961. S. 327.

Die Lehnwortforschung ist eines der wichtigsten und gleichzeitig interessantesten und dankbarsten Gebiete der finnisch-ugrischen Sprachwissenschaft, weil sie auf die – sich aus den historischen Quellen, den Denkmälern der gegenständlichen Ethnographie und Archäologie überhaupt oder nur äusserst dunkel abprägenden – Verbindungen Licht wirft, die zwischen verwandten und nichtverwandten Völkern und Sprachen in vorgeschichtlichen Zeiten bestanden.

Nach dem Beispiel ausgezeichneter Vorgänger – und vielleicht auch auf den anregenden Einfluss hin – [ich erwähne hier nur die wichtigsten: GOMBOCZ: *A vogul nyelv idegen elemei* (Die fremden Elemente der wogulischen Sprache). NyK. XXVIII, 413–31; KANNISTO: *Die tatarischen Lehnwörter im Wogulischen*. FUF. XVII, 1–264; J. KALIMA: *Die russischen Lehnwörter im Syrjänischen*. MSFOU. XXIX; STEINITZ: *Samojedische Lehnwörter im Obugrischen*. UAJb. XXXI, 426–53; D. FOKOS: *Jövevényzókatások* (Lehnwortforschungen). NyK. LV, 1–59; TOIVONEN: *Über die syrjänischen Lehnwörter im Ostjakischen*. FUF. XXXII, 1–169] wandte sich auch BÉLA KÁLMÁN, ein vorzüglicher Forscher der obugrischen Sprachen, Professor des Debrecener Finnisch-Ugrischen Instituts, diesem Themenkreis zu.

Die grosse und ausführliche Monographie über die russischen Lehnwörter im Wogulischen entstand als Ergebnis einer langen, fast ein Jahrzehnt in Anspruch nehmenden Arbeit. Das Werk bedeutet nicht nur eine Krönung seiner früheren diesbezüglichen Forschungen (ALH. I, 249–72; NyK. LIII, 153–71; Stud. Slav. I, 418), sondern es wertet ein für alle Mal die bisher auf diesem Gebiet geleisteten Forschungen (vgl. dazu den Abschnitt „Frühere Arbeiten“. S. 11–5) auch kritisch aus und ergänzt diese. Ja man kann sogar sagen, dass es vom Standpunkt der Quantität und Qualität des untersuchten Materials, in der methodischen und systematischen Aufarbeitung, sowie in den erreichten Ergebnissen seine Vorgänger übertrifft. Es ist bedauerlich, dass es dem Verfasser des Werkes während seiner finnischen Studienreise im Jahre 1955 – in der ihm zur Verfügung stehenden kurzen Zeit – nicht gelang, das hinterlassene Manuskript von Kannisto in solchem Masse auszubeuten, wie es ein Werk beanspruchen würde, das nach vollständiger Aufarbeitung der Frage strebt. [Aber ist eine solche Vollkommenheit überhaupt zu erreichen und werden ausser den von LIIMOLA (FUF. XXIV, 235–6) erwähnten Angaben im Laufe der Zeit nicht neue Quellen mit neuen Lehnwörtern auftreten?]

So bereichert der Verfasser, wenn wir auch nicht von Vollkommenheit sprechen können, mit der formellen und semantischen Untersuchung von 703 russischen (oder für russisch gehaltenen) Lehnwörtern nicht nur die bisherigen Ergebnisse der finnisch-ugrischen und slawischen Sprachwissenschaft, sondern er stellt auch die bisher weniger bekannten wogulisch-russischen wirtschaftlichen, politischen und kulturellen Beziehungen, deren Tiefe und Beständigkeit, ihre Orts- und Zeitgrenzen in eine neue Beleuchtung. Gleichzeitig sucht er auch sprachliche Kriterien zur Feststellung der vermittelnden Sprache (Dialekt), der älteren oder jüngeren Zeit der Übernahmen. Mit Fachkenntnis ist er bemüht auf diejenigen historischen, politischen, wirtschaftlichen, kulturellen Veränderungen hinzuweisen, auf die der beweglichste, den Veränderungen am meisten ausgesetzte Teil der wogulischen Sprache, der Wortschatz, während der mehrere Jahrhunderte bestehenden russischen Verbindung – auf in den Lehnwörtern zu ersinnende Weise – reagierte.

Das Werk besteht aus 16 Kapiteln. Im ersten Kapitel fasst der Verfasser die in diesem Fragenkomplex durchgeführten Arbeiten – wie wir schon erwähnten – kurz zusammen (11–15). Im II. Kapitel (16–24) legt er den historischen Hintergrund der wogulisch-russischen Beziehungen dar und gelangt zu der Feststellung, dass diese Verbindungen schon seit dem Beginn des XII. Jahrhunderts bestehen, von einer sprachlichen Einwirkung aber erst seit dem XVII. Jahrhundert gesprochen werden kann, als nämlich das Ansiedlungsgebiet der Ugrier in den Besitz der Stroganows geriet und die hier aufgebauten russischen Städte (Tobolsk, Pelym, Turinsk) samt ihren russischen Siedlern lebhaftere Handelsbeziehungen mit den Ugriern führten. Mit Beginn dieser Zeiten wurden die Verbindungen immer intensiver und dauern auch bis heute an, die wogulische Volks- und Literatursprache mit vielen Lehnwörtern – und heute noch mit Fremdwörtern – bereichernd. Die grosse gesellschaftliche, wirtschaftliche und kulturelle Rolle der sowjetischen Regierungszeit kann am besten an der Grösse der neusten Lehnwortschicht abgemessen werden, obwohl auch die wogulische Sprache wie jede Sprache mit eigener innerer sprachgestaltender Bereitwilligkeit (hauptsächlich mit Spiegelübersetzungen) auf die neuen Zeiten, neuen Begriffe reagiert (23–4). Im III. Kapitel (Eigentümlichkeiten der russischen Dialekte von Westsibirien; 25–8) werden die in den russischen Lehnwörtern auftretenden und die die westsibirischen dialektalen Züge widerspiegelnden lautlichen Eigentümlichkeiten behandelt, die sog. *оканье* [KU. *pon'ma'r*

'Kirchendiener' < пономарь (284); die Veränderung *tal* > *tel* [Т. *tälä* 'Onkel' < *дѣдѣ* (552)]; die Vereinfachung der auslautenden Lautverbindung *cm, cmь* zu *c* bzw. *сь* (VN. *βолоś* 'Bezirk' < *волость* (555). Wir müssen aber erwähnen, dass, weil die genannten Erscheinungen auch für die nördlichen grossrussischen Dialekte charakteristisch sind, sie nicht sprachliche Belege für die *nur* am Oblauf befindlichen wogulisch-west-sibirischen russischen (grossrussischen?) Verbindungen sind.

Ein sehr schwieriges Problem wirft der Verfasser in dem IV. Kapitel (Kriterien zur Abgrenzung von syrjänischen und tatarischen Lehnwörtern; 29–36) auf. Hier versucht er, die lautlichen und geographischen Kriterien der Abgrenzung der russischen Lehnwörter von den syrjänischen und tatarischen Lehnwörtern und die Richtung der Entlehnung zu bestimmen. Bezüglich der tatarischen Lehnwörter findet der Verfasser nach einer Durcharbeitung und einer Ergänzung der Belege von Kannisto einen sicheren Anhaltspunkt. Tatarische Vermittlung muss in dem Fall angenommen werden, wenn dem russischen anlautenden *r*- im Wogulischen ein Vokal entspricht (russ. *рожь* > tat. *arys, arys* > wog. ТҢ. *ärš* 'Roggen'), dem russ. *k*- im Wogulischen *k* und *č*. Auf russische Entlehnung weisen die Wörter hin, in denen wir palatalisierte Konsonanten (*ń, ł, l, ś, ś*) finden (34–35). Die Laute treten nämlich im Tatarischen mit Lautersatz *n, t, l, s* auf. Auf äusserst wenig und unsichere Kriterien können wir uns stützen, wenn wir die direkten Übernahmen aus dem Russischen von denen die durch syrjänische Vermittlung übernommen wurden, abgrenzen wollen. Deshalb sagt auch der Verfasser sehr richtig: „Wir müssen sagen, dass wir in den meisten Fällen keinen Anhaltspunkt haben, aus welchem Wort, dem gleichlautenden russischen oder aber dem syrjänischen, das wogulische Wort stammt. Wir können die Frage nur dann entscheiden, wenn ein Unterschied in der Aussprache der russischen und syrjänischen Wörter besteht.“ (31) Die von ihm gebrachten Beispiele – zum Beweis der Entlehnungsrichtung – sind aber nicht immer völlig überzeugend. So kann das Wort АНЛУҢ. *küś*, Munk. LM. *küś, küs*, LU. *kōś* ковшик' (665) ebenso Entlehnung des russ. *ковш* [sprich: *kōš*; s. Anm. 31], wie des syrjänischen Wortes *keš* 'Schöpfmeissel' sein (über die lautliche Entsprechung s. Verf. S. 67 ff. und Tafel S. 77). Das nordwogulische *lāwās* 'Bank' (192) aber kam meiner Meinung nach durch Vermittlung des İzma-syrjänischen Wortes *lavits* in das Wogulische und ist keine direkte Übernahme des russ. *лавица*. Das vorige entspricht nämlich nicht nur lautlich, sondern auch in seiner Bedeutung eher dem Wogulischen [s. Фокус, U. *lavits* 'Bank an der Wand' (unbeweglich dort befestigt)], als das russ. *лавица* mit seiner Bedeutung „dickes Brett“. Der Entlehnung steht auch geographisch nichts im Wege, denn die Syrjänen aus dem Vym- und Uдора-Gebiet ziehen im XVI. Jahrhundert (zwischen 1575–85) vor den Steuerforderungen des Moskauer Fürstentums und den Übergriffen der Kosaken in das Gebiet des Flusses İzma -- zusammen mit den russischen Siedlern vom Ustj-Cilma -- in die Nachbarschaft der am oberen Lauf der Petschora lebenden Wogulen. (Vgl. hierzu: Л. П. Лашук: Очерк этнической истории печорского края. 1958. 2. Kap. S. 38 u. Происхождение народа коми 39). Für die Frage der syrjänischen Vermittlung würde vielleicht eine eingehendere Analyse auf Grund der neueren sowjetischen historischen und archäologischen Belege bezüglich der Chronologie der russischen Lehnwörter zu sehr wichtigen und eventuell die bisherigen Feststellungen in gewissem Masse modifizierenden Ergebnissen führen.

In dem V. Kapitel (Die wogulischen Entsprechungen der russischen Laute; 37–90) bietet der Verfasser für die wogulischen Entsprechungen des russischen Vokal- und Konsonantensystems eine sehr gründliche und in dieser Frage eine sehr grosse Kundigkeit verratende, tiefgehende Analyse.

Da der wogulische Konsonantenbestand viel ärmer ist als der der Vermittlersprache, so behandelt der Verfasser sehr richtig diejenigen Konsonanten zusammen, die im Wogulischen gleiche Entsprechungen haben, bzw. sie mit gleichen – den fraglichen Phonemen nahe stehenden – Lauten ersetzen (*n, нь, б, бь* > wog. *p*; russ. *ш, ж* > wog. *š*; 38, 50). Allerdings zeigen die angeführten Ausnahmen, dass in vielen Fällen der russische Einfluss auch die Entstehung neuer Phoneme, ev. Varianten brachte (s. die Entsprechungen der westlichen Dialekte *b, d*; 39–40). Die auf Seite 58 zu findende Tafel gibt über die regelmässigen und besonderen Entsprechungen ein äusserst klares Bild. Die Zusammenstellung der erstsilbigen – also betonten – und unbetontsilbigen Vokalentsprechungen stellte den Verfasser vor eine grosse und schwere Aufgabe, die jedoch – wie wir auf Grund der ausführlichen Analyse und ausgezeichneten Tabelle (zusammenfassende Tabelle s. S. 77) sehen -- jedem Anspruch ausreichend entspricht.

Das VI. Kapitel (Die Auflösung der Konsonantengruppe im Anlaut; 91–9) ergänzt die diesbezüglichen früheren Forschungen (Anm. 91 u. 93) mit neuen Angaben, die einzelnen Auflösungsarten (Vokaleinschub, Vorsatzlaut, Metathese, Konsonantenausfall) vom

Standpunkt der phonetischen Umgebung sowie ihrer Häufigkeit untersuchend. Bei solchen Wörtern, wo sich das fragliche Lehnwort auch in Form von Anhäufung und Vorsatzlaut zeigt [z. B. VN. *išlap* 'Hut', KU. *štāpə*, LU. *štāpā* 'Hut' < *штāna* (29); So. *ištākan* 'Trinkglas'; TJ. *š,tā-kān* id. < *смакан* (32)] hätte der Verfasser ausser den erwähnten Kriterien (dialektalen Unterschied, zweisprachiger Vermittlungsmann usw.) auch die unmittelbare oder mittelbare Entlehnungsmöglichkeit aufnehmen können.

Das VII. Kapitel (Nominalstämme; 100–5) behandelt die Frage des Schwundes des auslautenden Stammvokals, indem es die Länge des Wortkörpers und die Rolle des entlehnenden Dialektes betont.

Im folgenden VIII. Kapitel (Die verbalen Entlehnungen; 106–11) werden die in ziemlich geringer Masse (8%) vorkommenden Verbalentlehnungen behandelt. Nach der Feststellung des Verfassers wurden die Verben im allgemeinen – ähnlich den syrjischen und ostjakischen – in der 3. Person Singular entlehnt. Obgleich – wie Verfasser auch selbst darauf hinweist – die Infinitivform auch als Grundlage der Übernahme dienen konnte (Vgl. dazu auch KALIMA: RLWS. 33–4; FOKOS: NyK. LV, 43, Anm. 42; KÖVRESI: Slavica II, 39). Die Erklärung dafür, dass die auf *-amь* auslautenden Verben: *obedamь* 'Mittag essen' (16); *mešamь* 'mischen' (230) usw. im Wogulischen in der Form *-it*: *opēiti*, *mēšit* auftreten, ist nicht nur in der russischen dialektalen Eigentümlichkeit oder in dem Muster der vorhandenen auf *-amь* ~ *-umь* endenden Formpaare zu suchen – worauf der Verfasser hinweist –, sondern ist vielleicht einfach auf die Analogie, die vereinheitlichende Wirkung der in den wogulischen Lehnwörtern am stärksten vertretenen auf *-emь* und *-umь* auslautenden Verben [*sutiti* 'schiedsrichtern, aufbegehren' < *судить*; P. *šlušit* 'dienen' < *служить*; *šāltiti* 'bedauert' < *жалеть*] zurückzuführen.

Im IX. Kapitel (Die Verbreitung der Lehnwörter und die Zeit der Entlehnung; 112–8) erläutert der Verfasser sehr wichtige Probleme. Mit prozentueller Genauigkeit stellt er die dialektale Aufteilung der in die wogulische Volkssprache entlehnten russischen Lehnwörter fest, sowie die aus der dialektalen Verbreitung zu ziehenden Lehren – bezüglich der engeren oder lockeren Verbindung der einzelnen Dialekte. Eine ausgezeichnete Tafel (114) gibt über die wogulischen Dialekte und Mundarten eine genaue Übersicht. Die Feststellungen bezüglich der Zeit der Übernahme der Lehnwörter (vgl. 2. Punkt des Kap.) – glaube ich – wird sich im Laufe der Zeit modifizieren, durch eine eingehendere Untersuchung der russisch-syrjänisch-wogulischen Beziehungen und der Frage der syrjänischen Vermittlung auf Grund der neusten sowjetischen historischen und archäologischen Forschungen.

Die ugrisch-permischen Beziehungen gehen bekanntlich ganz bis in das Zeitalter von Ananjino zurück (VII.–VIII. Jh. v.u.Zt.) und bestanden solange, bis die geographische Nachbarschaft – zunächst mit der Abtrennung der Vorfahren der Ungarn, dann viel später mit der Übersiedlung (ca. nach dem XVII. Jh.) der Obugrier auf die östliche Seite des Urals – nicht beendet wurde. Diese Beziehungen waren nach der Lehre der in den ugrischen Sprachen – besonders im Obugrischen – gefundenen Lehnwörter, Lehnbildungen und der auf dem Siedlungsgebiet zu findenden geographischen Namen und archäologischen Funde (vgl. ZSIRAI, Fgr. Rok. 167; FOKOS: NyK. LV, 34 ff; STEINITZ: Congr. Int. 197–9 usw.) – besonders im Anfang – sehr friedlich und für die kulturelle Entwicklung der Obugrier sehr fruchtbar.

Für die Beziehungen beider Völker zu den Russen haben wir auch historische Angaben; angefangen von dem Namensverzeichnis der russischen Urchronik des XI.–XII. Jahrhunderts (Повесть временных лет) über die Steuerregister und Chroniken sowie die Biographie des weisen Eпifanij (E. Premudrij) „Жития стефано пермского“ bis zu den russischen Quellen des XVI.–XVII. Jahrhunderts. Und auch diese Beziehungen waren – wie darauf auch der Verfasser hinweist (17) – im Anfang friedlich. Denn die Russen suchten dieses Gebiet aus Handelsinteressen auf, bzw. zwecks Kennenlernen und Aufdeckung des nördlichen Uralgebietes. Auch die neueren sowjetischen historischen und archäologischen Forschungen widerlegen die ältere Auffassung, die von einer gewaltsamen Ausbeutung der zu Steuerzahlern Nowgorods gewordenen Syrjänen und Ugrier spricht. Das friedliche Zeitalter hat wahrscheinlich bis zum XII.–XV. Jahrhundert gedauert, bis zur Machtübernahme Moskaus. Noch im XIV. Jahrhundert führten zwei Wege der Nowgoroder Handelsleute durch das Siedlungsgebiet der Ugrier. (Von der Petschora bis zum Ob). Auf dieses Jahrhundert kann auch die Ausbreitung des Christentums auf das benachbarte Gebiet der Komi angesetzt werden. Dessen grosser kultureller Einfluss wirkte sich auch auf die umliegenden Gebiete aus, und ebenso wie bei den Komis, konnte sich dies auch in sprachlichen Spuren zeigen. Der Verbreiter des Christentums war ein Russe, Stephan Permi (Stepan Hrab). Mit seinem Tode, mit den gewaltsamen Bekehrungsaktionen und den Expansionsbestrebungen Moskaus beginnt das Zeitalter, in dem die Wogulen zum Angriff übergehen und zum Schutze ihres

Heidenglaubens die die Glaubensbekehrung leitenden permischen Bischöfe und Moskauer Feudalherren mit Waffen angreifen. Ihr Widerstand dauerte bis zum XVII. Jahrhundert. Auf diesen Zeitpunkt ist das Zeitalter anzusetzen, das den russischen kulturellen und sprachlichen Einfluss – ob er mittelbar oder durch syrjänische Vermittlung zu ihnen gelangte – nicht begünstigte. Nach dem XVII. Jahrhundert festigten sich die Beziehungen abermals und sie dauern bis in die heutige Zeit an. Es gab also einen solchen früheren Zeitabschnitt (das XII. – XV. Jahrhundert), in dem die Wogulen – meiner Meinung nach – Wörter bezüglich des Handels, der Handelsartikel sowie einzelne Elemente der christlichen Terminologie entlehnen konnten, – direkt oder mit syrjänischer Vermittlung. Das können die Wörter gewesen sein, von denen der Verfasser schreibt: „Einzelne Lehnwörter früheren Ursprungs konnten auch vorkommen, aber für ihre Auswahl haben wir nicht genug Anhaltspunkte“ (116).

In diese Schicht gehört meines Erachtens die aus dem Jahre 1396 datierte Form *зырянин* 'Syrjäne' (19), die nicht aus dem Obugrischen in das Russische kam – wie es der Verfasser auf Grund von *ЛЕНТИСАЛО* darstellt –, sondern wahrscheinlich von den – in den russischen Chroniken als „*заволцкая чюдъ*“ bezeichneten – Wepsen, Kareliern und Woten den von ihren Gebieten entfernt lebenden syrjänischen Siedlern gegeben wurden. (< ? *syrjä* 'Seite, der Rand von etwas; abliegender Ort'). Eine ähnliche Benennung ist m. E. *perm*, *perem* (alte Bezeichnung der Syrjänen; < *perä maa* 'Hinterland, Peripherie'). Beide Namen kamen später mit dem russischen Volksnamensuffix – *janin* (-*jan*, -*jak*) erweitert, mit russischer Vermittlung auch in die Sprache der Nachbarn, so auch der Ugrier. So vermittelte das Russische auch die Bezeichnung *csud* (tschud), die eine Entlehnung des lappischen Wortes *čudde* 'Keil, Zwickel, Einfügung' ist. Mit diesem Wort bezeichneten die Lappen die Woten, die sie mit Steuern belästigten (vgl. hierzu *ИТКОНЕН*, *Lappalaisten esihistoria kielitieteen valossa*; *Suomalais-ugrilaisen kielen- ja historian tutkimuksen alalta*, 125–8).

Von den Obugriern konnte diese Benennung nämlich nicht stammen, da sie die Syrjänen nicht „Meeresuferbewohner“ nannten (über diese Auslegung s. *BÉLA KÁLMÁN*: *Нук. LIII*, 157 und obige Arbeit 19, mit Literatur), weil die Syrjänen im XIV. Jahrhundert noch nicht am Meeresufer wohnten, sondern im Gebiet des Flusses Vitschegda.

In diese Urschicht würde ich diejenigen in die Terminologie des Handels und des Christentums gehörenden Wörter reihen, die in Hinsicht auf ihre Lautgestalt und Bedeutung auch im Syrjänischen genaue Entsprechungen haben – auch die Möglichkeit syrjänischer Vermittlung in Betracht gezogen.

Handel: *pariš* 'Gewinn' ~ syrj. *V.S.LU.U. bariš* 'Vorteil, Gewinn' < russ. *барыш* 'Gewinn' (317); *távar* 'Ware' ~ syrj. *tevar*, *P. tavar* id. < russ. *товар* 'Ware, Last' (542); *saxlet* 'Pfand, Wette', *N.sáklat* id. ~ syrj. *zaklad* id. < russ. *заклад* (394); *vina* 'Branntwein' ~ syrj. *V.VU.S. vina* < russ. *вино* 'Wein, Branntwein' (556) usw.

Christliche Terminologie: *P. valtar* 'oltár' (Altar)', *T. ultár* id. ~ syrj. *V. vehtar* 'Altar' < russ. *Диал. олтарь* (8). [Zur Lautentsprechung s. oben das zu dem syrjänischen Wort *keš* ~ wog. *kuš* gesagtel], *S. arxirei* 'püspök' ~ syrj. *arkirei* 'Erzbischof, Bischof' < *архирей* (20); *krech*, *krek* 'bün (Sünde)'; *MUNK. K. kərəx* id. ~ syrj. *grek* 'Sünde' (es kommt auch in den altpermischen Sprachdenkmälern vor; *Drevny. 128*) < russ. *грех* (112).

Ich habe nur flüchtig einige Beispiele herausgegriffen, aber wenn wir die unter Punkt 25 im X. Kapitel (Die begriffliche Gliederung des Wortmaterials; 119–36) angeführten Wörter untersuchen, so sehen wir, dass fast jedes auch eine syrjänische Entsprechung hat. So können wir auch an Parallelentlehnungen denken, aber auch an russisch > syrjänisch > wogulische Entlehnungsrichtung.

Es ist sicher, wenn wir die in einzelne Begriffsgruppen gegliederten Lehnwörter – die der Verfasser im XIII. Kapitel (Verzeichnis der Gattungsnamen; 140–226) mit literarischen Hinweisen zusammen behandelt – vom historischen, kulturgeschichtlichen und ethnographischen Standpunkt aus eingehender untersuchen würden, so würden wir in der Frage der übergebenden und vermittelnden Sprachen sowie der Chronologie auf zahlreiche neue Ergebnisse stossen. Für solche Untersuchungen gibt nämlich das grosse und ausgezeichnet geordnete Material des Verfassers sehr starke Anregung.

Sehr interessante kulturgeschichtliche Folgerungen zeichnen sich aus dem XI. Kapitel (Semantische und stilistische Fragen; 137–40) bei der Analyse der Bedeutungsänderung der Lehnwörter ab. Zum Beispiel wurde das russische Wort *аренда* 'Pacht' > wog. *arent* 'Schuld' (22) [mit Pacht blieben die Wogulen wahrscheinlich schuldig]; russ. *казна* 'Staatskasse, Staatsschatz' > wog. *kasna* 'Steuer' (146) [die Staatskasse war auf der Steuer begründet] usw. Es ist auch interessant, warum die Lehnwörter in der Volksdichtung (139) so selten sind. Sicher kannten die Sänger mehr, worauf auch die Wortsammlungen *MUNKÁCSIS* und *KANNIS-*

ros hinweisen, jedoch ist anzunehmen, dass ihr Gebrauch nicht der Stimmung der Lieder entsprach. So ist es auch in der Volksdichtung verwandter Völker (Ungarn, Syrjänen, Finnen).

Nach dem XIII. (Eigennamen; 260—84) und XIV. Kapitel (Die russischen Wörter in den Bibelübersetzungen; 284—9), das sich mit den durch Bibelübersetzungen überkommenen, noch als fremd gefühlten Buchwörtern beschäftigt, sowie dem sich mit der neusten Lehnwortschicht beschäftigenden XV. Kapitel (Die neuste Lehnwortschicht; 289—95) folgt das letzte, sehr wichtige Kapitel (Irrtümlich aus dem Russischen hergeleitete Wörter; 295—311). Hier wählt der Verfasser mit richtigem kritischen Gefühl diejenigen wogulischen Wörter aus, die fälschlich als aus dem Russischen stammend angenommen wurden, obgleich es, wie ich erwähnte, im Falle der speziell aus dem Russischen auch ins Syrjänische gelangten Lehnwörter schwer ist auf die übergebende Sprache zu schliessen.

Nach der Literatur und dem Abkürzungsverzeichnis schliesst ein russisches Wortregister das Werk ab (311—27).

Die Übersetzung der bis zum Schluss in äusserst klarem Stil und übersichtlich geschriebenen ausgezeichneten Arbeit, in der kaum eine Verschreibung oder ein Druckfehler zu finden ist, zeigt auch die ausgezeichnete Übersetzungsfertigkeit von H. ТОКОДУ-КРÜГЕР.

Das Werk BÉLA KÁLMÁNS ist für die finnisch-ugrische Sprachwissenschaft und für alle verwandten Wissenschaften ein sehr grosser Gewinn. Nicht nur deshalb, weil es eine gründliche und vielseitige Analyse der russischen Lehnwörter in der wogulischen Sprache gibt, sondern auch, weil die im Material auftauchenden Probleme die Forscher zu weiteren Kraftanstrengungen anspornen werden, zur erfolgreichen Lösung der noch ungeklärten urgeschichtlichen Fragen.

A. Magda Kövesi

Четыре русских перевода драмы Имре Мадача „Трагедия человека”

Только что вышедшее в свет новое издание драмы Имре Мадача „Трагедия человека” — не первый русский перевод этого произведения. Интерес к творчеству замечательного венгерского драматурга возник в русском обществе в конце прошлого столетия: с начала 90-х годов до революционного 1905 года в „толстых журналах” появляются более или менее обстоятельные статьи или заметки о творчестве Мадача¹, а в 1904—1905 годах в свет вышли одно за другим три различных перевода „Трагедии человека”. Первая публикация — в журнале „Всемирный вестник” появился перевод в стихах Мазуркевича; почти одновременно на прилавках книжных магазинов стал продаваться стихотворный перевод (с немецкого) Н. А. Холодковского, а год спустя в издании „Знание” вышла „Трагедия человека”, переведенная З. Крашенинниковой.²

Знаменателен тот факт, что в русском обществе проявляется такой настойчивый интерес к драме Мадача в годы повышения роста рабочего движения и в годы подготовки первой русской революции. Если мы обратим внимание только на издательства, публиковавшие статьи о Мадаче и его трагедию, то сразу обнаружим большую амплитуду колебания, большую разницу в политических симпатиях разных издательств — от „святошеского” по словам Чехова, монархического журнала „Русское обозрение”, журнала, который пользовался поддержкой и покровительством Победоносцева — до товарищества „Знание”, которым гордилась и гордится русская интеллигенция, т. к. этим изданием руководил М. Горький, сосредоточивший под своим руководством революционно-демократические литературные силы.

Даже биографии самих переводчиков весьма различны. Так В. А. Мазуркевич был присяжным поверенным и одновременно — сотрудником многих журналов, где вы-

¹ а. К. Т р - н к и й (И. М. Болдаков): Эмерик Мадач и его Трагедия человека. *Русское богатство*. 1893, № 6; б. Игнаций Матушевский: Дьявол в поэзии. *Русской мысль*. 1901, № 9—11; в. Рецензия критика С. на перевод Холодковского. *Мир божий* 1905, № 1.

² а. И м р е М а д а ч, Трагедия человека. Перевод с венгерского В. Мазуркевича. *Всемирный вестник*. 1904, № 1—8; б. Э м е ч и х М а д а ч, Трагедия человечества. Перевод с немецкого Н. А. Холодковского. Изд. Суворина. Спб, 1904; в. И м р е М а д а ч, Человеческая трагедия. Перевод с венгерского и предисловие З. Крашенинниковой. *Знание*. Спб. 1905.

ступал как публицист, прозаик, поэт, драматург, переводчик (переводил с немецкого, венгерского, английского, испанского). Н. А. Холодковский — крупнейший русский зоолог, автор многочисленных в этой области работ, неустаревших и до сегодняшнего дня. Однако Холодковский известен в России и как крупнейший и тонкий переводчик, ему принадлежит один из лучших русских переводов „Фауста” Гете. З. Г. Крашенинникова — переводчица, хорошо владевшая венгерским языком.

Само собой разумеется, что разные издательства, разное время выхода в свет переводов (при революционной ситуации шесть месяцев, разделяющие перевод Крашенинниковой от двух предыдущих, имели большое значение) наложило свой отпечаток на смысловую точность передачи основных идей трагедии Мадача. Так в переводе Холодковского цензурой вычеркнуты слова, фразы, реплики героев и целые строфы, касающиеся бога, религии, капиталистических порядков и тяжелого положения рабочих при капитализме. Таким образом, перевод Холодковского, наиболее удачный в литературном отношении, идейный смысл произведения Мадача передавал русскому читателю в искаженном и искаленном виде.

Перевод же З. Крашенинниковой, хотя и был „дозволен цензурой”, уже никаких сокращений не претерпел. Наоборот, Крашенинникова разрешила себе иногда отходить от текста, так, например, интересна маленькая деталь: в 7-ой сцене во время брани монаха и старого еретика, монах кричит: „А вы *двузлавыи змей* (подчеркнуто мною, Г. Г.), антихрист, о котором говорил святой Иоан, плуты, предатели, преспешники дьявола”. У Мадача же: „дракон семиголовый”. По всей вероятности, „двузлавыи зверь” не описка и не опечатка, несмотря на близость венгерских числительных *két* и *hét*. Слова эти, очевидно, были рассчитаны на обостренное восприятие русского читателя, у которого образ двузлавого зверя ассоциировался с гербом Российской империи. И вообще текст перевода Крашенинниковой, может быть в силу предельной экономии слова, а, может быть в силу того, что вышел он в канун революции, в ряде сцен — именно тех, которые у Холодковского были искажены цензурой, — звучит вызывающе по отношению к самодержавному и капиталистическому строю. Однако, наряду с приближением текста трагедии Мадача к современным проблемам русского общества того времени, вставал вопрос и о качестве перевода. Заботясь об этом, Горький писал Крашенинниковой еще весной 1903 года: „Не торопитесь, прошу, но сделайте, как можете, хорошо! Примите во внимание следующее: круг читателей в России расширяется за счет так называемого „народа”, т. е. крестьянина, рабочего. Этот новый читатель требует простоты и ясности. Поэтому: по возможности избегайте *мудреных слов*”.³ Но перевод Крашенинниковой полный и точный в идейном отношении весьма страдал в плане художественном — он сделан прозой, отчего венгерский текст, который восхищал соотечественников Мадача, терял для русского читателя все свои поэтические достоинства, в переводе Крашенинниковой пропадала поэзия.

В последующие годы внимание писателей и литературоведов к творчеству Имре Мадача ослабло. Однако упоминание о его трагедии мы встречаем на страницах романа М. Горького „Жизнь Климса Самгина”. В 1958 году журнал „Новый мир” в шестом номере печатает публикацию А. Храбровицкого „Горький и Имре Мадач”, несколько лет спустя издательство „Искусство” выкладывает в свой перспективный план новое издание драмы Мадача „Трагедия человека”.

И вот, в 1964 году вышло в свет новое — советское — издание „Трагедии человека”, четвертый по счету перевод этого произведения на русский язык. Книгу выпустило издательство „Искусство”, переводчик — известный советский поэт Леонид Мартынов. Издание снабжено сопроводительной статьей А. Аникста, примечаниями к тексту и интересными, своеобразно передающими мироощущение героев, иллюстрациями художника В. Носкова.⁴

Впервые советский читатель получил полный, свободный от всяческих цензурных искажений, художественно совершенный текст произведения великого венгерского драматурга.

Леонид Мартынов — тонкий, верно чувствующий фактуру стиха поэт, талантливый и внимательный переводчик. Совершенно явно стремление Мартынова проникнуть в строй мыслей и чувств венгерского драматурга, стремление увидеть мир его глазами, охватить основную линию мысли Мадача, не упустив малейших ее нюансов. Л. Мартынов переводчик-соперник, создающий гибкий и ёмкий стих, легко переходящий от рифмованного к белому. Мартынов сохраняет ритмику и интонационную мно-

³ А. Храбровицкий: Горький и Имре Мадач. *Новый мир*. 1958, № 6. стр 275.

⁴ Имре Мадач, Трагедия человека. *Искусство*. М., 1964.

гоплановость драмы Мадача. Так, например, Господь, торжественно обращающийся к человеку в конце поэмы „Азм рек: „О человек, борись и уповай!“, первой сцене трагедии, доволный оконченным трудом, шутит, если не как мастеровой, то по крайней мере как человек, удовлетворенный своей работой, а это сразу же отражается и на строе и на лексике стиха. Перевод Мартынова не уступает по точности переводу Крашенинниковой, но как отличается в поэтическом плане! Вспомним приводимую выше цитату спора монахов в переводе Крашенинниковой, как неуклюже звучит текст: „А вы двухглавый зверь, антихрист, о котором говорит святой Иоан, плуты, предатели, преспешники дьявола.“ И вот как то же самое звучит у Мартынова:

А вы и есть дракон тот семиглавый,
Антихристы по слову Иоана!
Вы дьяволопоклонники и плуты,
Изменники!

Л. Мартынов сохраняет и многоголосье поэмы — от медленной, торжественной, гнусавой напевности псалмов до рубленной строчки из звонкой песни-скороговорки блудницы.

Перевод Леонида Мартынова — большой и серьезный труд поэта, где главное достижение — поэтическая передача духовного смысла поэмы, мадачевского мировосприятия и миропонимания.

Сто лет, которые отделяют наше издание от первого венгерского издания „Трагедии человека“ были богаты революционной борьбой, ее спадами, войнами, созданием новых общественно-политических формаций. Общеизвестно, что за это бурное столетие произведение Мадача читалось и толковалось по-разному, — соответственно духу и интересам каждого данного исторического отрезка времени. В новом советском издании „Трагедии человека“ мы наблюдаем стремление по-современному прочесть и осмыслить текст поэмы.

Эта тенденция ясно выражается в статье А. Аникста, в которой автор, не закрывая глаз на общее трагическое звучание поэмы, акцентирует внимание советского читателя на величии Адама, не отказывающегося от познания, и, хотя стоящего на перепутьи, но не впадающего в нигилизм и не желающего возврата к прошлому. „Зло не должно путать человека, — пишет Аникст. — Нельзя жить без цели и идеалов, но не следует бояться и жизненных трудностей. Даже Люцифер не бесполезен в системе мироздания“⁵ Автор статьи утверждает, что сам жанр трагического не предполагает бессмысленной гибели, да и сама трагическая гибель не означает морального поражения. Аникст доказывает современное понимание поэмы: „Жизнь и состоит в борении добра и зла. Красоту и благообразие невозможно уничтожить. После любого ущерба, нанесенного им, они будут возрождаться с новой, неодолимой силой.“⁶

Поэтому жизнеутверждающе звучат слова бога, обращенные к Адаму:

„Рука твоя сильна, а сердце благородно,
И нет конца пространству, что зовет
Тебя к труду...“

Г. А. Голотина

Slovník slovenského jazyka. (I. d. a – k, II. d. l – o, III. d. p – r, IV. d. s – u). Bratislava, 1959 – 1964. SAV.

1. Slovenská lexikografia nemá takú bohatú tradíciu, ako napríklad česká. Príčinou toho sú spoločenské, politické a kultúrne pomery na území Slovenska jednak do vzniku samostatnej československej republiky, jednak za jej obdobie. Tým viac bola nielen potrebnejšia, ale aj vítanejšia každá vydaná slovenská lexikografická práca. V uplynulých rokoch nebolo o nej núdze. Vyšlo viac dvojazyčných slovníkov malého i stredného formátu, ktoré sú nevyhnutné, či pre učiteľov vyučujúcich cudzie jazyky, či pre prekladateľov. Akadémia vydala celú sériu jednojazyčných terminologických slovníkov (p. SSJ. str. VI) pre ustálenie odborných výrazov a pracovalo sa aj na väčšom, modernom jednojazyčnom slovenskom slovníku, ktorý však ostal nedokončený (p. ibidem). K slovníkom takéhoto druhu možno počítať do určitej miery aj slovníkovú časť *Pravidiel slovenského pravopisu* (p. Pravidlá slovenského pravopisu s pravopisným a gramatickým slovníkom. Bratislava, 1940; 1954. SAV, II. vyd.

⁵ Там же стр. 235

⁶ Там же стр. 235

1960, III. vyd. 1962, IV. vyd. 1964), ktorá obsahuje cc. 43 700 slov, ale sledovala predovšetkým praktický cieľ. (Prehľad vydaných slovenských slovníkov do r. 1959 p. *Slovenské slovníkárstvo*. Slovenský jazyk. Pomocná kniha pre 9. – 11. ročník všeobecnovzdelávacích škôl. SPN. Bratislava, 1959. 147 – 51).

Napriek tomu, že po vzniku ľudovodemokratického zriadenia takmer každý rok znamená prínos jedného alebo i viac menších dvojjazyčných slovníkov v slovenskej lexicografii, cítila sa potreba vydať samostatný viacväzbový slovenský slovník. Po veľkých zberateľských prácach a dôkladných pripravách sa k jeho redigovaniu a vydávaniu konečne pristúpilo. Plodom tohto dávno očakávaného podniknutia sú dosiaľ vytlačené štyri zväzky Slovenského jazyka (SSJ). Celá práca je rozplánovaná na päť zväzkov a bude obsahovať vyše 100 000 slov a okolo 75 000 hesiel.

Slovník je kolektívnou prácou pracovníkov Ústavu slovenského jazyka Slovenskej akadémie vied, odborníkov a profesorov vedeckých inštitúcií, vedených riaditeľom Ústavu slovenského jazyka Štefanom Peciarom.

2. Hlavným cieľom Slovníka je podať obraz o slovnej zásobe dnešnej spisovnej slovenčiny, zachytiť jej stylistické rozvrstvenie, osvetliť a doložiť významy pojatých slov, informovať o ich správnych gramatických tvaroch a poukázať na ich bežné spojenia. Slovník má aj vedecký cieľ: umožňuje komparáciu lexiky, do určitej miery i morfológie slovanských jazykov, na základe jeho bohatého materiálu možno nahliadnúť do základných vzťahov vo vnútri slovnej zásoby, možno z neho spoznať aj slovtvorné vzťahy, z čoho prosperuje nielen teoretik, ale aj praktik v širšom slova zmysle. Dovoľuje sledovať zmeny významov, študovať život prebratých slov, usmerňuje ďalší vývoj slovenského jazyka ohľadom na jeho tradíciu a na spoločenské potreby. Skratka: veľký materiál nového slovníka dáva možnosť ku všestrannému študovaniu slovenského jazyka. Slovník má aj veľkú kultúrnu misiu. Tým, že charakterizuje slová, do ktorej vrstvy slovnej zásoby patrí jedno alebo druhé slovo, aký má presný význam, v akých spojeniach sa vyskytuje v bežnej reči, ďalej, že informuje o normatívnych gramatických tvaroch, označuje správnu výslovnosť cudzích slov, je výborným poradcom aj pre náročnejších slovakistov a používateľov slovníka, pomáha v rozšírení a upevňovaní spisovného jazyka, stáva sa nepostrádateľným prostriedkom šírenia slovenskej kultúry. Stylistickým hodnotením slov pomáha v ich správnom výbere. Je ohľadom na potreby a požiadavky kultúrnych pracovníkov jazykovej praxe. Najdeme v ňom kultúrne dedičstvo minulosti ako i výdobytky jazykového vývoja v posledných desaťročiach dejín slovenského jazyka.

Význam slov sa osvetľuje s dostatočným množstvom materiálu. Exemplifikácia je bohatá, presne ilustrujúca, či je prevzatá z diel krásnej literatúry alebo z odborných kníh. Výklad významu sa robí opisom, miestami synonymami a antonymami, zriedkavejšie odkazmi. Ako výkladový slovník plne spĺňa svoju funkciu.

3. Slovník bol zostavený na základe excerptov lexikálneho archívu SAV, vybudovaného postupne za posledných desaťročí. Excerpty sa robili z diel klasikov (Samo Chalupka, Pavol Dobšinský, Ján Botta, Pavol Orságh Hviezdoslav, Andrej Sládkovič, Martin Kukučín, Terézia Vansová, Jozef Gregor Tajovský atď.), z literárnej tvorby moderných spisovateľov (Janko Jesenský, Peter Jilemnický, Vojtech Mihálik, Rudolf Moric, Ján Smrek, Ondrej Plávka, Katarína Lazarová, Zuzka Zguriška, Ctibor Štítnický, Peter Karvaš atď.), z vedeckých prác a z dosiaľ vydaných slovníkov. Slovná zásoba vedeckých disciplín, vedných odborov je dôstojne zastúpená, veď sú zachytené termíny z okolo 115 odborov.

Slovník je postavený na zásadách modernej lexicografie, jeho štruktúra je premyslená a originálna, nepreberá hotové vzory podobných slovníkov v českej alebo zahraničnej lexicografii, lež vychádza zo špeciálnych domácich podmienok. Tipografickou úpravou sa diferencujú rôzne významové, gramatické a stylistické vlastnosti slova.

4. Po nahliadnutí do veľkého množstva materiálu, do jeho spôsobu spracovania a publikovania ukazujú sa nám tieto tendencie vo vývoji dnešnej spisovnej slovenčiny: Niektoré dosiaľ menej zat'azené dlhé sonanty ako *é, ó* sa viac uplatňujú, napr.: *béžový, belvedér, haše, majonéza, betón, bombón, citrón, kordón, Kórejčan* atď. Prejavuje sa snaha udržať pôvodnú výslovnosť niektorých cudzích slov aj za cenu pomalého udomácnenia labiálnej samohlásky *ü*, chýbajúcej z pôvodného slovenského samohláskového inventáru, napr.: *ridikül, revue* (revü), *menu* (menü), *parvenu* (parvenü), *milieu* (miljö) atď. Nasvedčuje tomu spôsob písania alebo označená správna výslovnosť týchto slov. – Cudzie slová zakončené na samohlásku v slovenčine neobvyklú –, po ktorých je obyčajne poznámka *nesklonné*, v niektorých pádoch začínajú príberať pádovú koncovku. Na ilustráciu uvediem tieto príklady: *CYANKÁLÍ* . . . len 7.p. *cyankálím* (aj v Pravidlách); *PARVENU* nesklonné i *-nua*, mn.č. *-nuovia* (v Pravidlách len *nesklonné*); *revue* . . . v sg. obyčajne nesklonné; 3. a 6.p. i *-ui*; mn. č. *-ue, -ui, -uám, -uách*,

-uami (v Pravidlách takisto). – Význam niektorých cudzích slov rovnakého základu na -os, -us sa diferencuje v skloňovaní tak, že v jednom význame sa základ s -os, -us zachováva pred všetkými koncovkami, ale v druhom význame pádové koncovky sa pripájajú k základu skrátene o -os, -us, napr.: KOKOS, -u 'plod kokosovníka', KOKOS, *koka* 'druh baktérie'; NÓNIUS, -ia 'pomocné posunovacie meradlo', NÓNIUS, -sa 'druh koňa'. Je isté, že na rozlišovanie významov takejto vývojovej alebo odporúčanej riešenie je lepšie, než keď sa to robí so základným tvarom slova, napr.: HABIT, -u 'rúcho', HABITUS, -tu 'výzor, vzhľad'. – Známejšie dvojtvary sa nielen ponechávajú, ale aj ich výskyt je presne zaznamenávaný vo všetkých prípadoch, napr.: DECHT, -u/-a, DUPAŤ, -e/-á, CICIAK, mn. č. -ci/-ky, HRADISKO i HRADIŠTE, CVAKAŤ i CVÁKAŤ, BLKAŤ i BLĀKAŤ, ČERNISTÝ i ČIERNISTÝ, KYSLASTÝ i KYSLAVÝ, KIKIRIKI i KIKIRIKÍ (cit.), BELOŠŤ i BIELOŠŤ, BELOTA i BIELOTA, BÁN i BĀŇ 'mladé rúbanisko s porastom', BALTSKÝ i BALTICKÝ, DVOJDENNÝ i DVOJDŇOVÝ, BEZIDEOVO/-E, atď. Varianty takejto druhu sa široko uplatňujú v básnickej tvorbe a u majstrov vycibreného slohu. – Synonymá ako PRHLAVA a ŽIHlava, CERUZA a TUŽKA sú uznané za rovnocenné.

Fonetický princíp v pravopise, hoci aj pomaly, viac sa dostáva do popredia aj u slov cudzieho pôvodu, napr.: KANCONETA, KANCÓNA, BIFTEK. – Podľa našej mienky autori Slovníka mali tu byť ešte smelší a iniciatívnejší. – Kolektív pracovníkov sa nedal ovplyvňovať s nezdravými úsiliami v usmerňovaní vývoja slovenského jazyka. Ochudobňujúci a separatisticky pôsobiaci purizmus sa nedostáva k slovu. Bohemizovanie alebo čechoslovakizovanie sa nikde neprepája. Smerodajné usmerňujúce sily sú: tradícia, odbornosť, objektivnosť a frekvencia. Nebadať nijakú zaujatost ani vo výbere a v posudzovaní dubletov, či morfológických, či lexikálnych. Ak žijú vedľa seba dva gramatické tvary, dve formy toho istého slova pomerne na rovnako veľkom území, sú zachytené ako rovnoprávne. O osude dvojtvarov rozhodne časom vývoj, zjednocujúci proces. Mimoriadne starostlivo sú zachytené expresívne výrazy a citoslovca. Slovník je i v tomto ohľade jedinečným prameňom na študovanie spomenutých skupín slovných zásoby.

5. Oproti poslednému vydaniu Pravidiel Slovník prináša niekoľko zmien. Nespomeniem také zmeny, ktoré vyplývajú z hlavnej funkcie Slovníka, že uvádza presné významy slov a potrebné pravopisné a gramatické vedomosti, napríklad v Pravidlách máme len: LEŇOCH, mn. č. -si, v Slovníku však najdeme toto slovo v týchto významoch s príslušným gramatickým aparátom: 1. LEŇOCH, mn. č. -si 'lenivec, darebák', 2. LEŇOCH, mn. č. -y 'druh cicavca', 3. LEŇOCH, mn. č. -y (zastar.) 'operadlo', 4. LEŇOCH, mn. č. -y (zastar.) 'linkovaná podložka na písanie'. Na rozdiel od Pravidiel Slovník uvádza omnoho viac dvojtvarov, omnoho viac presnejších gramatických informácií, ktoré pre odborníkov slovenčiny ani najmenej nie sú ľahostajné alebo zanedbávateľné. Spomeniem niekoľko typov, na základe ktorých môžeme usudzovať na dôležitejšie úpravy a doplnenia.

Pravidlá: **blši** (p. blcha)
d'as, -a, mn. č. -y
diablik, -a, mn. č. -ci
fagan, -a, m.
pomyje, -i
obyčej, -e, ž.

koktail
partieka
bičkovec . . . mn. č. -vce
ribezle . . . ž. pomn.

SSJ: **blši** i **blšaci**
das . . . mn. č. -i/-y
diablik, mn. č. -ci/-ky
fagan, -a, mn. č. -i/-y
pomyje, *pomyji*/*pomyj*
obyčej, -e ž. [zriedka i **obyčej**, -a m.]
koktail i **koktejl**
partieka i **partieka**
bičkovec, -ov mn. č.
ribezle . . . ž. mn. č.

6. Podľa nás Slovník by bol získal na hodnote, keby sa slová súzvučné boli diferencovali podľa toho, či sú to homonymá pravé alebo nepravé. Myslím na takéto príklady: 1. MÁJ 'piaty mesiac', 2. MÁJ 'strom'; 1. LÍCE 'časť tváre', 2. LÍCE 'vrchná časť predmetov'; 1. ČELO 'predná časť hlavy' (a ďalšie podvýznamy), 2. ČELO 'hudobný nástroj'; 1. KEL 'druh zeleniny, kapusty', 2. KEL 'silný zub niektorých zvierat'; 1. ČAP 'sameckozy', 2. ČAP, ČÁP cit. atď.

Cudzie slová obsahuje Slovník vo väčšej miere, než je to úlohou výkladového slovníka, a predsa nenajdeme v ňom napríklad tieto slová: *kozmonaut*, *camping*, *dosié*, *á la*, *ad infinitum*, *ad libidum*, *ad verbum audiendum*, *in natura*, *in memoriam*.

Je diskutabilné, či je správne vymenovať zemepisné názvy, v ktorých je substantívum *hora* (Ostrá hora, Staré Hory, Čierna Hora), keď sa to nerobí s takými geografickými názvami, v ktorých máme voľaktore z týchto obecných mien: *potok*, *kameň*, *lúka*, *bystrica* atď.

Považujeme za nedôslednosť, že za názvami chemických prvkov a pred ich medzinárodnými značkami raz je skratka *zn.* (p. JÓD, KYSLÍK, MEĎ, MAGNEZIT atď.), raz takisto v

hranatých zátvorkách rozvedene značka (p. ARZÉN, HÉLIUM, CHLÓR, ALUMINIUM, CHRÓM atď.), inokedy zase štruktúra tohto bližšieho určenia je od týchto odlišná (p. DRASLÍK, BRÓM, DUSÍK atď.). Podobne je to v štruktúre hesiel názvov jednotkových mier. Pred medzinárodnými skratkami jednotiek: METER, KILOMETER, HEKTOMETER, LITER, MILILITER stojí označenie *zn.*, pred skrátenými názvami: DECIMETER, HEKTOLITER, DECILITER, HEKTÁR, ÁR, AMPÉR je značka.

Pravdepodobne sa to stalo dôsledkom nedopatrnosti, že vedľa tvaru *postumus* je i forma *posthumus*, ale pri adjektive *posthumný* sa uvádza len tvar *s h.* — Nie je správne, že azda menej známe slovo citátu na voľaktoré heslo človek nenajde v Slovníku. Tak je to so slovom *belčov* pri hesle *kelčik*. V ľudových piesňach, v uspávkách, aby som nespomenul viac prameňov, nie je to práve zriedkavé slovo. — Je pochybné, či je to správny postup, že heslo sa uvádza v tvare infinitívu, ale sa ilustruje so substantívom. Tak je tomu v prípade slova maďarského pôvodu *éljenovat'* volat na slávu', v doklade ktorého exemplifikujúcim tvarom je derivát: *S éljenovanim...* Slovesné podstatné meno sa síce nikdy neuvádza ako samostatné heslo, ale takéto riešenie môže viesť k mylnému usudzovaniu. Podstatné meno *éljenovanie* sa rovnako môže považovať za čiastočný, pomocou prípony *-nie* poslovenčený tvar maďarského tvaru *éljenzés*, ako za derivát z infinitívu *éljenovat'*. Ak prijímame prvú možnosť, vylúčime existenciu infinitívneho tvaru v slovenčine a potom nemá byť v Slovníku. Skúmateľovi nie je indiferentné, či voľaktoré prebraté, aj keď už zastarané slovo žije v preberajúcom jazyku v tom alebo onom tvare.

Pre používateľa Slovníka by bolo výhodnejšie, keby na také varianty, ktoré v abecednom poriadku nenasledujú bezprostredne za sebou, boli aj odkazové heslá. Myslím na také tvary ako *CUMLIK*, *CUMEĽ*. Nie je isté, že používateľ slovníka slovo *cumel'* bude hľadať pod heslom *cumlik*. Iná je situácia, keď varianty stoja za sebou ako napríklad ČERNUĽA, ČERNUŠA, ČERNOBOG, ČERNOBOH, PLNOKVETNÝ, PLNOKVETÝ atď. — Druhý pád sg. názvov miest tvorených pomocou prípony *-šte* sa neuvádza rovnakým spôsobom. Vo väčšine prípadov sa udáva pádová koncovka *-t'a* (p. BOJIŠTE, BYDLIŠTE, KOLBIŠTE, LETIŠTE, LOVIŠTE, KÚPALIŠTE atď.), ale u hesla *riečište* je *-št'a*. V Pravidlách táto nedopatrnosť bije ešte viac do očí, lebo je častejšia. — Podobná nejednosť v tej istej situácii sa ukazuje pri slovách gréckeho pôvodu na *-nymum*. Slovník nám ich predstavuje takto: ANTONYNUM, *-ma*, *-ným*, HOMONYMUM, *-nyma*, *-ným*, PATRONYNUM, *-nyma*, *-ným*. V Pravidlách zase: HOMONYMUM, *-nyma*, SYNONYMUM, *-yma*. Slovník spisovného jazyka českého je v tomto ohľade dôsledný. — Skrátený tvar slova *rímskokatolícky* Pravidlá odporúčajú písať *rim. -kat.*, naproti tomu Slovník ho udáva bez spojítka, teda *rim. kat.* Podľa nás prvý spôsob písania je správnejší, lebo odkazuje na kompozitum.

Škoda, že sa nekoordinovali gramatické údaje po substantívach používaných len v množnom čísle, po pomnožných menách. Pozerajúc sa trošku cudzím okom na takéto slová, ťažko je pochopiť, prečo je za niektorými takými menami v jednej rukoväti označenie čísla *pomnožné*, v druhej zase *množné číslo* alebo sa číslo vôbec neudáva. Mám teraz na pamäti tieto slová:

Pravidlá: **paberky**, *-ov*, m. pomn.
pačesy, *-ov*, m.
pačiesky, *-ov*, m. pomn.
párky, *-ov*, m.
dožinky, *-niek,ž.* pomn.

otruby, *otrúb,ž.*

SSJ: **paberky**, *-ov* m. mn.č.
pačesy, *-ov* m. mn.č.
pačiesky, *-ov* m.
párky, *-ov* m. pomn.
dožinky, *-ov* m. i **dožinky**,
-niek ž.

otruby, *otrúb ž.* pomn. (Porov.

ešte: PAULINY — ŠTOLC — RUŽIČKA, *Slovenská gramatika*. II. prepr. vyd. Osveta. Martin, 1955, str. 140). Pre údaje podobného rázu ne jeden žiak sa môže dostať do neprijemnej situácie. Ak má za úlohu zozbierať plurálie tantum a uvedie napríklad aj slovo *háby*, učiteľ ho alebo prijme za správny príklad alebo nie, lebo podľa Slovníka tvar *háby* je len v ženskom rode pomnožný. — Len čo vyjdú všetky diela Slovníka, bude treba previesť jeho údaje i do učebníc i do Pravidiel, aby sa vyšlo nejasnostiam.

Je sporné, či je potrebná, prospešná a uspokojúca tak starostlivo prevedená diferenciacia slov podľa odborov a vedných disciplín, ako sa to robí v Slovníku. Veď ako sa podľa neho rozoznávajú termíny v súdnictve a v práve, v cukrárstve a cukrovarníctve, v pôdohospodárstve a poľnohospodárstve, v lyžiarstve, atletike a v športe, v metrike, v poetike, v štylistike a literárnej vede, vo fonetike, v lingvistike a gramatike, v náboženstve, liturgii a teológii atď., mohli by sa termíny zadeliť do ďalších menších terminologických oblastí skoro ad infinitum.

Naše kritické poznámky k Slovníku sa týkajú len drobností. Hodnotiť ho v celom rozsahu a do detailov bolo by možné len v osobitnej štúdií a len neskoršie, keď budeme mať

k dispozícii všetky jeho zväzky. Niet ani najmenej pochybnosti, že Slovník je priekopníckym dielom v slovenskej lexicografii, že slovenski jazykovedci splácajú ním veľkú dlžobu zdedenú z minulosti. Jeho materiál priam pobáda k mnohostrannému skúmaniu slovenského jazyka. Je bohatým prameňom pre slovanských jazykovedcov-komparatistov, ba aj pre hungaristov, veď najdú v ňom slušné množstvo slov maďarského pôvodu, náležite charakterizované a doložené, napr.: *kišasoňa*, *kišasonka* 'slečna, slečinka', *kišasonstvo*, *honvéd* 'vojak maďarskej domobrany', *harc* 'boj, bitka, zápas' (*harcovník*, *harcovať*, *poharcovať*, *harcovište*), *fokoš* 'hrubá palica, druh valašky', *kočíš*, *koč* (ďalej: *kočový*, *kočiar*, *kočík*, *kočíkovať*, *kočírovať*, *kočíšský*, *kočíšovať*), *kelčik* 'trovy, výdavky', *bočkoroš* 'krpčiar — zeman', *bojtár* 'honelník', *boritáš* 'ozdoba na kroji, na šatách', *borňov* 'vojenská torba', *belčov* 'drevená kolíska', *bet'ár* 'lapaj, huncut; maďarský pastier na puste' (ďalej: *betársky*, *betárstvo*, *betárčiť*), *eljenovať* 'volať na slávu' atď.

Jeho prijatie doma a v zahraničí dokumentuje zásluhnú prácu slovenských lexicografov. Dúfame, že veľké dielo bude skutočne východiskom, základom mnohých iných lingvistických prác. Plánovaný dodatok k Slovníku, ktorý bude obsahovať vlastné osobné a geografické mená, ďalej názvy obyvateľov s odvodenými prídavnými menami, bude k nemu dôstojným doplnkom.

I. Kovács

Über die slawischen ethnographischen Forschungen in Ungarn

Eine Zusammenfassung der slawischen ethnographischen Forschungen in Ungarn wurde von B. GUNDA im Jahrgang 1955 der *Studia Slavica* geboten, in der Verfasser auf die Geschichte der Forschung der Slawen in Ungarn zurückblickte und die Ergebnisse der Forschung in einem Zeitabschnitt von zehn Jahren 1945 — 1955 umfasste.¹ Die bibliographischen Angaben der Studie spiegeln das Interesse der ungarischen Ethnographie für die Ethnographie der Slawen deutlich wider. Dieses Interesse hat sich nach dem Beweis der Arbeiten, die über die slawischen Beziehungen berichten und in der seitdem vergangenen Zeit veröffentlicht wurden, noch gesteigert. Im Folgenden versuchen wir die Bücher, Artikel, Aufsätze zu überblicken, die sich mit der Forschung der Slawen in und ausser Ungarn beschäftigen. Wir werden auch die wichtigsten ungarischen Werke anführen, deren Ergebnisse mit den einzelnen Zweigen der Forschung der Slawen dem Wesen nach im Zusammenhang stehen. Wir hielten für notwendig, auch die Studien in unsere Zusammenfassung aufzunehmen, die von slawischen Ethnographen in ungarischer Sprache veröffentlicht wurden.

Die ungarischen Ethnographen befassten sich teilweise mit der Erforschung des Ethnikums der ungarländischen Slawen, teilweise mit der Untersuchung der Kultur der slawischen Völker in den Nachbarländern. Beiden Richtungen liegt eine natürliche Bestrebung zugrunde, die wesentlich die Untersuchung der Beziehungen der ungarischen Volkskultur und der Strömung einzelner Kulturerscheinungen bezweckt, wobei man die slawische Volkskultur unbedingt in Betracht ziehen muss.

Ein bedeutender Forscher der slawischen Ethnographie in Ungarn ist B. GUNDA, der einen Teil seines bei der Feldarbeit gesammelten Materials schon bearbeitet und publiziert hat. Das Material seiner Forschungsreise in Bulgarien wird zur Zeit bearbeitet. In zwei Kapiteln seines Buches „Auf ethnographischem Sammelwege“ behandelt er einige beachtenswerte Relikte der mährisch-vlachischen Volkskultur, so z.B. die Volksarchitektur und Volkstracht des Dorfes Čičmaň in der Tschechoslowakei, die ethnographischen Beziehungen der slowakischen wandernden Kaufleute, die charakteristischen Feiertagsbräuche der Vlachcn usw. (S. 116 — 25, 149 — 59). Aber auch in anderen Kapiteln sind Angaben über die Slawen in Hülle und Fülle vorhanden² (z.B. S. 126 — 34.). Einige altertümliche Relikte der sachlichen Kultur der Mähren-Vlachcn (primitives Feuerzeug, Mahlstein, Pflug) wird in seiner Studie in englischer Sprache dargestellt.³ In der Zeitschrift *Slovenský národopis*⁴ werden ein Dreschflügel aus dem slowakischen Dorfe in der Zips, Žakarovce und ein Getreidekasten aus Holz-

¹ B. GUNDA: Slawische ethnographische Forschungen in Ungarn zwischen 1945 — 1955. *Studia Slavica*. I. 1955, 467 — 70.

² B. GUNDA: *Néprajzi gyűjtőúton* (Auf ethnographischem Sammelwege). Debrecen, 1956.

³ B. GUNDA: *Ethnological researches among the Moravian Valachs*. Man, LXII. 1957. 129 — 31.

schindeln, der in der slowakischen Ansiedlung Háromhuta gebräuchlich ist, beschrieben. Eine auch für die slawische ethnographische Forschung wichtige Studie wurde von B. GUNDA über die prähistorischen Mahlsteine aus dem Gebiete der Karpathen mitgeteilt. In Verbindung mit dem Material seiner Sammeltätigkeit in Slowakischen, mährisch-vlachischen und rumänischen Landschaften werden auch die europäischen Zusammenhänge ausführlich analysiert.⁵

Einige Fragen der sachlichen Kultur der Slowaken, die im Nordosten Ungarns wohnhaft sind, werden von Z. UJVÁRY behandelt, der die Sammlung und Anwendung der Pflanzen zur Nahrung, sowie die Verfertigung der Holzschindel und Spindel beschreibt.⁶ Die Erzeugnisse der einst hier im Betrieb gewesenen Glasfabrik werden von B. TAKÁCS behandelt.⁷ Wegen seiner polnischen, tschesischen und slowakischen Beziehungen müssen wir hier auch den Aufsatz von N. LIPPÓCZY erwähnen, in dem die volklichen Glasmalereien dieses Gebietes (Zempléner Gebirgsgegend) dargestellt werden.⁸ I. VÁSÁRHELYI schrieb eine Arbeit über die althergebrachte Fischerei über die Fischergeräte von Hámor, Ómassa neben Miskolc, in der einige Typen bezeichnender Harpunen, die in den Gebirgsbächen besonders beim Fischfang in der Nacht beim Lampenlicht benutzt wurden.⁹ Die ehemaligen Handelsbeziehungen der Weingegend von Tokaj mit Russland werden von L. TARDY behandelt. Nach den bisherigen Forschungen wurde der Wein im XVII. Jahrhundert hauptsächlich nach Polen geliefert. L. TARDY hat nachgewiesen, dass der Tokajer Wein zu dieser Zeit, und besonders vom 18. Jahrhundert an in grosser Menge nach Russland u. zw. an den Hof der Zaren exportiert wurde.¹⁰ Die Studie von J. BAKOS weist auf die polnischen Beziehungen der Weinbaukultur, bzw. des Weinhandels in und um Tokaj hin.¹¹

Die Untersuchung der slowakischen Ansiedlungen in Südungarn wurde von ungarischen und slowakischen Forschern mit Unterstützung der ungarischen Regierung durchgeführt. Die monographische Bearbeitung der Volkskultur eines slowakischen Dorfes Tótkomlós (Komitat Békés) wurde vorgenommen. Über die einzelnen Themen, das Programm der Forschung, die Organisierung der Arbeit wird von J. MANGA berichtet.¹² Gy. TÁBORI publizierte einige Kapitel aus dem Material, das er im genannten Dorfe gesammelt hatte. Die slowakischen Frauen von Tótkomlós trugen eine Matallnadel im Haarknoten (slowakisch *ihlička*) bis zur letzten Zeit, deren Form, Stoff, Verfertigung, Ornamentik, Tragen und Brauch von Gy. TÁBORI beschrieben wird.¹³ Derselbe Verfasser untersucht eine charakteristische Verzierung der slowakischen Wohnhäuser in Tótkomlós, bzw. im Komitat Békés, die darin

⁴ B. GUNDA: Poznámky k štúdiu cepov a obilných truhel u Slovákov. Slovenský národopis. IV, 1956, 157 – 61.

⁵ B. GUNDA: Prehiztorikus jellegű őrlőkövek a Kárpátokban. Ethnographia, LXIX. 1958, 333 – 51. – B. GUNDA, Altertümliche Mahlsteine in den Karpaten. Acta Ethnographica. X, 1961, 41 – 65.

⁶ Z. UJVÁRY: Niektoré údaje k etnografickému štúdiu juhozemplínskej slovenskej obce Háromhuta (Madarsko). Slovenský národopis. VII, 1959, 241 – 74.

⁷ B. TAKÁCS: Üvegutak a Zempléni hegységben (Glashütten im Zempléner Gebirge). Borsodi Szemle. V. (Miskolc), 1961. Nr. 1, 29 – 35.

⁸ N. LIPPÓCZY: Népi üvegfestmények Tokaj-Hegyalján (Volkliche Glasmalereien in der Gebirgsgegend Tokaj-Hegyalja). Borsodi Szemle. VI. (Miskolc), 1962. Nr. 2, 96 – 102.

⁹ I. VÁSÁRHELYI: A Szinva és a Garadna-völgy népies halászata és annak eszközei (Volkstümliche Fischerei und ihre Geräte im Tale der Szinva und Garadna). Borsodi Szemle, III. (Miskolc), 1959. Nr. 6. 56 – 62.

¹⁰ L. TARDY: Hegyaljai orosz borkivitel a XVIII. században (Weinexport von Hegyalja im 18. Jahrhundert). Borsodi Szemle, VI. (Miskolc), 1962. Nr. 1. 24 – 31.

¹¹ J. BAKOS: A tokajhegyaljai régi szőlőművelés szókinccse (Wortschatz des alten Weinbaus in Tokajhegyalja). Az egri Pedagógiai Főiskola Évkönyve. V. (Eger), 1959, 5 – 54. – J. BAKOS: Újabb adatok a tokajhegyaljai régi szőlőművelés szókinccséhez és történetéhez (Neuere Angaben zum Wortschatz des alten Weinbaus in Tokajhegyalja und zu seiner Geschichte). Az egri Pedagógiai Főiskola Évkönyve. VI. (Eger), 1960. 515 – 41

¹² J. MANGA: Magyar és szlovák etnográfusok közös munkája (Zusammenarbeit der ungarischen und slowakischen Ethnographen). Ethnographia. LXVII, 1956, 167 – 9. – Über die Forschungen slowakischer Ethnographen in Ungarn berichtet J. PODOLÁK: Výskum Slovákov v Maďarsku r. 1958. Slovenský národopis. VII, 1959, 322 – 3. – J. PODOLÁK: Zpráva o výskume slovenského etnika v Maďarsku. Slovenský národopis. V, 1957. 214 – 21

¹³ Gy. TÁBORI: A tótkomlói szlovák asszonyok *ihlička*-ja (Die *ihlička* der slowakischen Frauen von Tótkomlós). In: Körös népe, I. (Red.: P. MADAY – Gy. TÁBORI.) Békéscsaba, 1956, 152 – 61. – Gy. TÁBORI: Ihličky slovenských žien v Tótkomlói. Slovenský národopis, V. 1957, 609 – 20.

bestand, dass der untere Teil der Wand an der Seite nach der Strasse mit einer von der Grundfarbe abweichenden Farbe bemalt und mit Blumenmotiven dekoriert wurde. Die Technik und der Brauch der Dekoration und die einzelnen Motive der Ornamentik werden vom Verfasser dargestellt.¹⁴ Gy. TÁBORI teilt Angaben über das Handwerk der Slowakischen Spinnradmacher aus dem Komitat Békés in einer anderen Studie mit, wobei auch die slowakische Terminologie der einzelnen Teile des Spinnrads erfasst wird.¹⁵

Es gibt zwei wichtigere Aufsätze über die sachliche Kultur der Slowaken in Transdanubien. E. FÜZES beschreibt die Verfertigung des beliebtesten und verbreitetsten Musikinstruments der Südslawen in Baranya, des Dudelsacks (*gájda*), wie er vom letzten Meister in Mohács hergestellt wird.¹⁶ J. KODOLÁNYI teilt Aufzeichnungen über das Leben eines mährischen Verschneiders mit, der in Mähren geboren wurde und in Transdanubien angesiedelt hat. Nach seiner Erzählung befanden sich mehrere Leute in seinem Heimatdorfe, die sich mit Kastration der Tiere beschäftigten. Die Einwohner wanderten mit dieser Beschäftigung auch nach Polen, Italien und Frankreich aus.¹⁷

Auf dem Gebiete der ethnographischen Erforschung der ungarländischen Slawen gilt ein Werk als monographische Sammlung und Publikation über die Geschichte und Ethnographie der Ortschaft Rákoskeresztur, die in der letzten Zeit Budapest angeschlossen wurde. Die Slowaken siedelten hier seit dem Anfang des XVIII. Jahrhunderts an. Die Ansiedlung der Deutschen, die hier im Laufe der Zeit slowakisiert worden sind, fand in Rákoskeresztur in kleinerem Masse statt. Die slowakischen Einwohner des Dorfes haben ihre Kultur und Sprache bis zu den letzten Jahren aufbewahrt. In den ethnographischen Kapiteln des Buches handelt es sich um den Bau und die Einrichtung der Wohnhäuser, die Ernährung des Volkes, die Volkstracht, Volksmedizin, über verschiedene Volksbräuche und Spiele. In einem Kapitel werden slowakische Volkslieder und Volksballaden von der Verfasserin mitgeteilt.¹⁸

Es seien noch einige Werke erwähnt, die slawische Beziehungen enthalten, und aus diesem Grunde unsere besondere Aufmerksamkeit verdienen. Ein sehr wichtiges Werk wurde von I. BALASSA über die Verbreitung des Mais in Ungarn und über alle Einzelheiten seines Anbaus geschrieben. Der Verfasser bearbeitet auch das bezügliche Material der Nachbarvölker, vor allem der Slawen. Er stellt fest, dass der Mais teils durch die Vermittlung der Rumänen, teils der Slawen nach Ungarn eingeführt wurde. Der Verfasser baut das Material seiner ethnographischen Monographie in einen balkanischen und mitteleuropäischen Rahmen ein.¹⁹ Gleichweise liegt eine monographische Bearbeitung im Werke von S. BÁLINT über den Paprika-Anbau von Szeged vor. Nach der ausführlichen Behandlung des Anbaus von Paprika untersucht er die Beziehungen der Szegediner Paprika-Kultur zu den Paprika-Kulturen in der Tschechoslowakei, in Jugoslawien und Bulgarien, wobei die Gesichtspunkte der Vergleichung, der Verbindungen und Wirkungen mit in Betracht gezogen werden.²⁰ B. ANDRÁSFALVY teilt eine beachtenswerte Studie über die Beziehungen des ungarischen Weinbaus zu dem Weinbau auf dem Balkan mit.²¹ Hierher gehört das Werk von M. BOROSS über den Anbau der Tomate, in dem nachgewiesen wird, dass die Verbreitung dieser Pflanze meistens der Tätigkeit der in Ungarn angesiedelten Serben zu danken ist. In der Terminologie der Tomatenkultur in der Umgebung von Budapest sind noch auch Überreste davon vorhanden.²²

¹⁴ Gy. TÁBORI: A tótkomlósi szlovák asszonyok kézzel kicifrázott falelhúzásai (Mit der Hand ausgeführte Wandverzierungen der slowakischen Frauen von Tótkomlós). A Szántó Kovács Múzeum Évkönyve. Orosháza, 1959, 193–6. — Gy. TÁBORI: Slovenské maliarky v Békésskej župe. Slovenský národopis. X, 1962. 517–58.

¹⁵ Gy. TÁBORI: Rokkások Békés megyében (Spinnradmacher im Komitat Békés). Munkácsy Mihály Múzeum Közleményei. 1. sz. Békécsaba, 1959.

¹⁶ E. FÜZES: A duda (*gájda*) készítése Mohácson (Die Verfertigung des Dudelsacks in Mohács). A Janus Pannonius Múzeum Évkönyve. Pécs, 1959, 179–86.

¹⁷ J. KODOLÁNYI: Morva miskároló az Ormánságban (Mährischer Verschneider in Ormánság). Néprajzi Közlemények. IV, 1959. Nr. 1–2, 125–9.

¹⁸ J. KALINA: Rákoskeresztur. Budapest, 1958.

¹⁹ I. BALASSA: A magyar kukorica (Der ungarische Mais). Budapest, 1960.

²⁰ S. BÁLINT: A szegedi paprika (Der Paprika von Szeged). Budapest, 1962.

²¹ B. ANDRÁSFALVY: A vörösbör Magyarországon. Szőlőművelésünk balkáni kapcsolatai. (Der Rotwein in Ungarn. Die balkanischen Beziehungen unseres Weinbaus). Néprajzi Értesítő. XXXIX, 1957, 49–67.

²² M. BOROSS: A nagybudapesti és pestkörnyéki paradicsomkultúra gazdasági és néprajzi vizsgálata (Wirtschaftliche und ethnographische Untersuchung der Tomatenkultur von Gross-Budapest und seiner Umgebung). Néprajzi Értesítő. XXXVIII, 1956, 129–61.

Die Ergebnisse der slawischen Folkloreforschung sind aus den zahlreichen Veröffentlichungen leicht festzustellen, von denen die Arbeit von J. MANGA über die in slowakischen Dörfern gesammelten Volkslieder und Balladen, die einen Gegenstand von türkischer Herkunft behandeln, sowohl in geschichtlicher, als auch in ethnographischer Hinsicht merkwürdig ist. Auch die Entstehung und Verbreitung der Lieder werden vom Verfasser untersucht, wobei er auf die interethnischen Verbindungen zwischen den Slowaken und Ungarn hinweist.²³ Eine Ähnlichkeit mit diesem Thema weist das Buch von S. CSANDA auf, in dem die slowakischen und ungarischen Lieder über den Freiheitskampf von Ferenc Rákóczi II. gesammelt sind. Der Verfasser vergleicht die ungarischen und slowakischen Volkslieder und analysiert ihre Verbindungen und Zusammenhänge. Im zweiten Teil des Buches beschäftigt er sich mit einer epischen Überlieferung der Türkenkämpfe, u.zw. mit der Ballade, in der es sich um die türkische Gefangenschaft und Befreiung von zwei ungarischen Helden Mihály Szilágyi und László Hagymási handelt. Die einzelnen Motive der Ballade werden mit den slowakischen, slowenischen, kroatischen, serbischen und polnischen Varianten, bzw. mit ähnlichen Motiven anderer Sagen aus der Geschichte verglichen.²⁴ Diesen Fragen schliesst sich die Studie von L. SZIKLAY über das Problem der slowakischen gereimten Chroniken an.²⁵ Die tschechische und slowakische Sagenforschung von Gy. ORTUTAY in Verbindung mit dem König Mátyás und mit Lajos Kossuth steht auch im Dienste der Erfassung der epischen Andenken der Geschichte.²⁶ Ein Vergleich der Melodie einiger ungarischer Balladen mit ähnlichen slowakischen, bzw. mährischen Melodien wird von L. VARGYAS vollzogen, wobei auch die Probleme der Übergabe und Übernahme erörtert werden.²⁷ Die letzteren Probleme, sowie das Problem der interethnischen Verbindungen rücken in der Studie von L. DÉGHOVÁ und J. JECH in den Vordergrund, in der die Verfasser eine Analyse von Sagen bieten, die ihnen von ungarländischen Slowaken in slowakischer und ungarischer Sprache erzählt wurden.²⁸ J. MANGA studiert die Hochzeitsbräuche der Paloczen im Zusammenhang mit den slowakischen Analogien.²⁹ Von demselben Verfasser werden die Probleme der slawischen Winteraustagung untersucht und mit den ungarischen Varianten verglichen.³⁰ Von J. PODOLÁK werden Kinderspiele aus der slowakischen Siedlung Nagyhuta,³¹ und Krippenspiele aus den slowakischen Dörfern Kishuta, Nagyhuta und Vágáshuta³² mitgeteilt. R. ŽATKO publiziert eine Anzahl von Rätseln der ungarländischen Slowaken.³³ Gy. TÁBORI beschreibt einen abergläubischen Brauch der Slowaken im Komitat Békés, der an den Kern der *Staphylea pinnata* (slowakisch *klokoč*) geknüpft ist. Dem Volksglauben nach besitzt der Same der *Staphylea pinnata* eine Zauberkraft, und daher wird ein Stück davon mit verschiedenen Zielsetzungen mitgenommen.³⁴ Mehrere Studien und Mitteilungen wurden über die Faschingsbräuche der Südslawen in Transdanubien in der ungarischen ethnographischen Literatur veröffentlicht.

²³ J. MANGA: A török háborúk emlékei a magyarországi szlovák népdalokban (Das Andenken der Türkenkriege in den Volksliedern der ungarländischen Slowaken). Ethnographia. LXVII. 1956. 241–61.

²⁴ S. CSANDA: A törökellenes és kuruc harcok költészetének magyar–szlovák kapcsolatai (Die ungarisch-slowakischen Beziehungen in der Dichtung der Türkenkriege und Kuruzenkämpfe). Budapest, 1961.

²⁵ L. SZIKLAY: A szlovák históriás énekek problémájához (Zum Problem der slowakischen gereimten Chroniken). Filológiai Közlöny. II, 1956, 113–24.

²⁶ Gy. ORTUTAY: Írók, népek, századok (Dichter, Völker, Jahrhunderte). Budapest, 1950, 329–34.

²⁷ L. VARGYAS: Dallamegyezések magyar, szlovák és morva balladákban (Melodieübereinstimmungen in ungarischen, slowakischen und mährischen Balladen). Néprajzi Közlemények. IV, 1959, Nr. 4, 3–7.

²⁸ L. DÉGHOVÁ–J. JECH: Příspěvek k študiu interetnických vlivů v lidovém vypravování. Slovenský národopis. V. 1957. 567–605.

²⁹ J. MANGA: Die Hochzeitsbräuche der Paloczen und ihre slowakischen Analogien. Acta Ethnographica. VI. 1957, 149–215.

³⁰ J. MANGA: Morena a jej maďarské obmeny. Slovenský národopis. IV, 1956, 421–52.

³¹ J. PODOLÁK: Ludcové hry a zábavy slovenských detí v Nagyhute (Maďarsko). Slovenský národopis. VI. 1958, 279–91.

³² J. PODOLÁK: Tri textové varianty betlehenských hier z Abovskej stolice v Maďarsku. Slovenský národopis. VII, 1959, 114–28.

³³ R. ŽATKO: Hádanky Slovákov v Maďarsku. Slovenský národopis. VII, 1959, 129–31.

³⁴ Gy. TÁBORI: Egy babonás szokás a Békés megyei szlovákoknál (Ein abergläubischer Brauch bei den Slowaken im Komitat Békés). A Szántó Kovács Múzeum Évkönyve, Oroszáza, 1960. 441–5. — Gy. TÁBORI: Z povier o klokočových plodoch u Slovákov v stolici Békésskej. Slovenský národopis. X, 1962, 476.

Die Zahl der Publikationen wurde in den letzten Jahren mit zwei bedeutenden Werken vermehrt. L. FÖLDES gab die Darstellung südslawischer Faschingsmasken im Budapester Ethnographischen Museum.³⁵ L. MÁNDOKI beschrieb die Larven des Museums Janus Pannonius in Pécs, des Museums Dorottya Kanizsai in Mohács und einer Privatsammlung. Insgesamt werden 30 Masken ausführlich beschrieben, wobei der Verfasser den Versuch macht, das Material zu typisieren. Bevor die Schlüsse aus den Erörterungen gezogen werden, benutzt der Verfasser etwa 350 Aufnahmen, die in der Photosammlung der Museen von Pécs und Mohács vorhanden waren, und auch die schon publizierten Masken.³⁶ I. DANKÓ teilt Angaben über den Brauch der Südslawen (Bunjewazen) von Baja am Kindleintag (den 28. Dezember) und über den Schlag mit der aus Weidenruten geflochtenen Peitschen.³⁷ J. CSABA schreibt über den Gebrauch eines kreuzförmigen Zeichens, das an Häusern, Ställen, Tieren, Gebrauchsgegenständen (wie z. B. am Milchtopf) bei den Wenden vorzufinden ist. Die Angaben wurden vom Verfasser in den Jahren 1943–1945 aus wendischen Dörfern gesammelt, die zur Zeit Jugoslawien angehören.³⁸

In der Reihe der selbständigen Werke ist noch eine Sammlung von Kinderspielen aus Baranya zu nennen, in der auch die Kinderspiele der Kroaten in Baranya von der Verfasserin mitgeteilt werden.³⁹ Eine kleinere Sammlung von Volksliedern fremder Volksgruppen wurde veröffentlicht, die auch südslawische Volkslieder in fremder und ungarischer Sprache enthält.⁴⁰ Zahlreiche slawische Beziehungen sind im Werke von V. DIÓSZEGI über den Schamanismus vorhanden.⁴¹

Dass ein reges Interesse von der Seite der ungarischen Ethnographie für die slawische Ethnographie besteht, wird durch die Studien bewiesen, die von slawischen Forschern über die Kultur der verschiedenen slawischen Völker in ungarischen Zeitschriften und Büchern veröffentlicht wurden. Auf der ersten Stelle muss man die Bände des Jahrbuches „Műveltség és Hagyomány“ (Kultur und Tradition) des Ethnographischen Instituts der Universität Lajos Kossuth von Debrecen unter den bezüglichen Publikationen nennen, in denen die einzelnen Fragen der slawischen Volkskultur einen bedeutenden Platz einnehmen.⁴² Ein grundlegendes Thema der mittelosteuropäischen Volkskultur bildet den Gegenstand des Buches „Vieh- und Hirtenleben in Ostmitteleuropa“, das in enger Zusammenarbeit slawischer, deutscher, ungarischer Forscher zustandekam.⁴³ In den verschiedenen ungarischen Zeitschriften werden oft Studien von slawischen Verfassern über die einzelnen Probleme der slawischen Volkskultur veröffentlicht.⁴⁴

³⁵ L. FÖLDES: A Néprajzi Múzeum busómaszkjai (Die Buschomasken des Ethnographischen Museums in Budapest). Néprajzi Értesítő. XL, 1958, 209–28.

³⁶ L. MÁNDOKI: Busómaszkok (Buschomasken). A Janus Pannonius Múzeum Évkönyve. 1961. Pécs, 1962, 159–80.

³⁷ I. DANKÓ: A bajai suprikálás (Aufkindeln am Tage der unschuldigen Kindlein in Baja). Ethnographia. LXIX, 1958, 464–65.

³⁸ J. CSABA: Kereszt alakú varázsjelek alkalmazása a vendeknél (Die Anwendung kreuzförmiger Zauberzeichen bei den Wenden). Néprajzi Közlemények. I. 1956, 102–9.

³⁹ P. NAGY KOMLÓSI SÁNDORNÉ: Magyar–délszláv–német népi gyermekjátékok Baranyában (Kinderspiele ungarischer-südslawischer-deutscher Volksgruppen in Baranya). Pécs, 1958.

⁴⁰ J. BOBJÁK – M. BERNULA – L. KRAMARIK: 100 magyarországi nemzetiségi népdal (100 Volkslieder fremder Volksgruppen in Ungarn). Budapest, 1955.

⁴¹ V. DIÓSZEGI: A sámánhit emlékei a magyar népi műveltségben (Das Andenken des Schamanenglaubens in der ungarischen Volkskultur). Budapest, 1958.

⁴² Műveltség és Hagyomány (Kultur und Tradition). Szerk. (Red.): B. GUNDA. I–II. 1960., III. 1961. IV. 1962. – Z. B. V. NOVÁK.: Hegyi pásztorkodás Szlovéniában (Hirtenwesen in den Hochgebirgen Sloweniens), I–II. 1960. 97–110. – H. VAKARELSKI: Néhány bulgáriai szőlőművelő eszköz és azok történeti fejlődése (Einige bulgarische Weinbaugeräte und ihre geschichtliche Entwicklung), I–II. 1960. 147–64. – I. FERENCZI: Huszita emlékek és a néphagyomány (Die Hussiten und die Volksüberlieferung). V. 1963, 107–30. Deutsch: Slavica. III, 1963, 115–30.

⁴³ B. GUNDA – M. BELÉNYESI – L. FÖLDES. (Red.): Viehzucht und Hirtenleben in Ostmitteleuropa. Budapest, 1961.

⁴⁴ Z. B. CHR. WAKARELSKI: Die bulgarischen wandernden Hirtenhütten. Acta Ethnographica. V, 1956. 1–78., VI. 1957, 1–38. – O. SZKALNYIKOVA: A munkásosztály életmódjának és kultúrájának tanulmányozása a Csehszlovák Köztársaságban (Das Studium der Lebensweise und Kultur der Arbeiterklasse in der Tschechoslowakischen Republik). Ethnographie. LXVII, 1956, 1–11.

Durch den obigen Überblick der bibliographischen Angaben konnte vielleicht ein Bild vom Interesse geboten werden, das von der Seite der ungarischen ethnographischen Forscher für die slawische Volkskultur geäußert wird.⁴⁵ Zur Lösung der wichtigsten Fragen der ungarischen Ethnographie ist die Kenntnis der Kultur der umgebenden slawischen Völker unbedingt nötig. Die ungarische und slawische Volkskultur steht in engster Verbindung miteinander, die sich in der ungarischen ethnographischen Literatur gut widerspiegelt.

Z. Ujváry

⁴⁵ Unsere Handschrift war schon im Jahre 1962 fertig. Auf die seit dem (bis zum Jahre 1964) meistens in Fachzeitschriften veröffentlichten Aufsätze, die vom Gesichtspunkt der lawischen ethnographischen Forschung wichtig sind, werden nur durch Angabe der Titel hingewiesen: I. BALOGH: Das Einbringen des Getreides ins Karpatenbecken im 16–19. Jahrhundert. *Acta Ethnographica*. XIII, 1964, 369–401. — J. BARABÁS: Megosztott település a Visztula mellett (Geteilte Siedlung an der Weichsel). *Ethnographica*. LXXV, 1964, 218–32. — J. DOBROSSY: Egy cseh népkönyv sorsa a magyar folklórban é: a magyar irodalomban (Das Schicksal eines tschechischen Volksbuches in der ungarischen Folklore und in der ungarischen Literatur). *A Magyar Tudományos Akadémia Nyelv- és Irodalomtudományi Osztályának Közleményei*. XXII, 1965, 267–79. — M. GAVAZZI: Zur Entstehung des ost- und südosteuropäischen Haspels. *Acta Ethnographica*. XII, 1963, 427–32. — B. GUNDA: *Ethnographica Carpathica*. Budapest, 1966. — M. KISS: Adatok a pomázi szerbek karácsonyi ünnepköréhez (Angaben zum Weihnachtsfestkreis der Serben von Pomáz). *Ethnographia*. LXXV, 1964, 95–118. — I. MÉSZÁROS: Népi gyermekjátékaink „Lengyel” László királya (Der König „Polnischer” Ladislaus unserer Kinderspiele). *Ethnographia*. XLXIV, 1963, 272–8. — E. MOÓR: Slawischer Einfluss auf das Fischerei- und Jagdwesen der Ungarn im Mittelalter im Lichte des sprachlichen Materials. *Acta Ethnographica*. XII, 1963, 1–56. — B. N. PUTYILOV: A magyar „fia-rabolta anya” mondája a szláv adatok világánál (Die ungarische Sage „die Mutter von ihrem Sohn entführt” im Lichte der slawischen Angaben). *Ethnographia*. LXXV, 1964, 47–56. — Z. ROMANSKA: Die bulgarischen Volkssagen und Legenden. *Acta Ethnographica*. XIII, 1964, 85–92. — I. SONKOLY: Mazurka-ritmus a magyar népzeneben (Mazurkarhythmus in der ungarischen Volksmusik). *Ethnographia*. LXXIV, 1963, 268–72. — I. SZABADFALVI: Adatok a Zempléni hegyvidék népi világitásához (Beleuchtung bei den Bauern des Zempléner Gebirglandes). *Ethnographia*. LXXIV, 1963, 261–3. — Z. ÚJVÁRY: K otázke maďarských a slovanských hier na mosty. *Slavica*. I, 1961, 211–9. — Z. ÚJVÁRY: Ungarische Angaben über Jánošík, den Volkshelden der Slowaken. *Slavica*. II, 1962, 257–68. — Z. ÚJVÁRY: Une coutume des Slaves du Sud: la „dodola”. *Slavica*. III, 1963, 131–40.

**Употребление глаголов несовершенного и совершенного вида
в инфинитиве**

(Методическая статья)

И. ДРАХОЩ

Известно, что одной из наиболее трудных тем при практическом изучении русского языка нерусскими студентами являются виды глагола. Основная трудность заключается в том, что учащиеся очень часто не могут понять, а преподаватели не всегда могут объяснить, почему в том или ином случае надо представлять себе действие именно как процесс, без мысли о его пределе, или наоборот, — действие в его результате, законченности.

Поэтому на изучение видов глагола следует обращать особое внимание, чтобы студенты хорошо усвоили правильное употребление этого важного грамматического явления. В нашей статье мы занимаемся употреблением инфинитива несовершенного и совершенного вида без отрицания и с отрицанием.

I.

Употребление инфинитива несовершенного и совершенного вида без отрицания

В большинстве случаев вид глагола в инфинитиве зависит от тех слов, с которыми он употреблен. Инфинитивы глаголов *без отрицания* могут употребляться в предложениях как в несовершенном так и совершенном виде.

1. После следующих глаголов, обозначающих *начало, продолжение или конец действия*, всегда употребляется *инфинитив несовершенного вида*: *начать: начинать; кончить: кончать; остаться: оставаться; прекратить прекращать; перестать: переставать* (в значении „кончить”); *приняться: приниматься; взяться: стать* (в значении *начать*); *бросить* (в значении „кончить”); *пойти* (в значении „начать”, „просторечн.); *пуститься* (в значении „начать, приняться”, разг.); *продолжать* и нек. др.

Для этих глаголов характерна очень часто тесная, часто обязательная связь с инфинитивом. Такие глаголы, как *начать, продолжать, кончать,*

сочетаются преимущественно с инфинитивом; они могут сочетаться также с некоторыми именами существительными в вин. п. напр.: *начать осмотр, кончить сев, продолжать работу* и т. д. Глаголы *стать, перестать* в этом значении неупотребительны вне сочетания с инфинитивом: *стал учиться, перестал плакать*.

Примеры: Когда же, наконец, вы *начнете учить* уроки. (Чехов, Репетитор). И *начал* он сердито лапой *рыть* песок. (Лермонтов, Мцыри). *Начинаю я рвать* васильки, а они у меня промеж пальцев тают да тают. (Тургенев, Живые мощи). Уже совсем темнело и *начало холодеть*. (Тургенев, Ермолай и мельнич).

Вчера мы *кончили заниматься* в 6 часов вечера. (И. Пульк., стр. 194). Обычно мы *кончаем заниматься* в 5 часов вечера. (Там же).

. . . а Муму, по обыкновению, *осталась его дожидаться*. (Тургенев, Муму). . . . А всё я тут же в телячьей избе *оставался жить*, при тетушке Дросиде в младших. (Лесков, Тупейный художник).

Он вдруг *прекращал заниматься*, поддразнивая учителя назло. (Помял. Оч. бурсы). Вот уже второй год он после первого семестра *прекращает посещать* лекции, потому что он серьезно болен. (Сб. упражнений по морф. Изд. Моск. ун-та, 1963, стр. 74). Он *прекратил* курить. (Ушаков, стр. 738). Больной *перестал стонать*. (И. Пульк., стр. 194). Она *перестала глядеть* на улицу и шила около двух часов. (Пушкин, Пиковая дама).

Он взял в руку нож и . . . *принялся резать* хлеб. (Гоголь, Нос). Ольга уселась за стол и *принялась писать* акт. (Чайковский, У нас уже утро). Даша села перед вазой с увядшими цветами и *принялась их оципывать*. (А. Н. Толстой, Сестры). . . и правда ли, что он сам *взялся помогать* и *участвовать* в этом деле. (Гоголь, Мертвые души). Если уж вы *взялись* мне *помогать*, то доводите дело до конца. (Сборник, стр. 74). Облака *стали содираться* в большие серые тучи. (Сборник, стр. 74). Брат *стал* хорошо *писать* по-русски. (И. Пульк., стр. 191). С тех пор, как ты *бросил курить*, ты *перестал кашлять*. (Сборник, стр. 74). Она объявила Татьяне, что *бросила табак курить*; та ее похвалила. (Тургенев, Новь). На башне заревел дикий голос и . . . *пошел реветь*, видимо, на всю ночь. (А. Н. Толстой, Сестры). *Пошла писать* губерния. (Поговорка). Так *рассуждать* они *пустились* вдвоем о всякой всячине. . . (Крылов, Собачья дружба). Он *пустился бежать* во весь дух. (Гоголь, Вий). Наша геологическая экспедиция *продолжает работать* в районе Южного Урала. (Сборник, стр. 74). Разговор этим кончился, и мы *продолжали* дальше *идти* друг подле друга. (Лермонтов, Бэла). После глагола *продолжить* не употребляется инфинитивное сочетание а только сочетание с существительными, напр.: Мы *продолжили обсуждение* вопроса. (И. Пульк., стр. 194).

Употребление глагола *стать* в значении *начать* не следует смешивать с теми случаями, когда этот глагол входит в сложную форму будущего времени глаголов несовершенного вида; напр.: Так он плохих собак *держать* не *станет*. (Крылов, Волк и волчонок). Не *стану есть*, не буду слушать, умру среди моих садов! (Пушкин, Руслан и Людмила).

2. Кроме этих глаголов можно назвать и ряд других глаголов, имеющих более широкое значение начала, продолжения или завершения действия, после которых инфинитив употребляется тоже в несовершенном виде. Это следующие глаголы: *надоесть* : *надоедать* ; *отвыкнуть* : *отвыкать* ; *привыкнуть* : *привыкать* ; *разучиться* : *разучиваться* ; *устать* : *уставать* ; *научиться* : *учиться* ; *запретить* : *запрещать* ; *избегать*, *полюбить*, *разлюбить*. Примеры: Мне *надоело ехать* в поезде. (И. Пульк., стр. 194). Мне всегда *надоедало долго ехать* в поезде. (Там же). Я *отвык вставать* рано. (Там же). Я постепенно *отвыкал вставать* рано. (Там же). Я *привык вставать* летом в 6 часов утра. (Там же). Я постепенно *привыкал вставать* рано утром. (Там же). Я *разучился говорить* по-немецки. (Там же). Я постепенно *разучивался говорить* по-немецки. (Там же). Большой *устал сидеть*. (Там же). Большой обычно очень скоро *уставал сидеть*. (Там же). Я *избегаю встречаться* с ним. (Там же). Я *избегал встречи* с ним. (Там же, стр. 195).

Глагол *избежать* не употребляется в инфинитивном сочетании только в существительном сочетании, например: Я *избежал встречи* с ним. (Там же).

Не надо смешивать глаголы совершенного вида *полюбить* и *разлюбить* с глаголом несовершенного вида *любить*. После глагола *любить* возможен как совершенный, так и несовершенный вид, после же глаголов *полюбить* *разлюбить* — только несовершенный вид. Глаголы *полюбить* и *разлюбить* представляют собой, собственно говоря, фазисные глаголы. Приставка *по* указывает на начало любви, а *раз* на ее конец, т. е. начал или кончил любить. Примеры: Я знаю, старые кавказцы *любят поговорить*. (Русск. яз. для студ. иностр., стр. 96). Он очень *любит говорить* со мной. (Там же). Он *полюбил* говорить со мной. (Там же). Возможен только несовершенный вид инфинитива. Я *полюбил гулять* вечером вдоль реки. (И. Пульк., стр. 194). Я *разлюбил читать* стихи. (Там же). Возможен только несов. вид.

3. Глаголы *ожидать*, *суметь* *удастся*, *умудриться*, *успеть*, *забыть* и нек. др. требуют после себя только инфинитивы совершенного вида.

Примеры: Вопреки тому, что *ожидал услышать* Метелица, они говорили о своих обыкновенных и неинтересных вещах. . . (Фадеев, Разгром). Ты не *ожидал* меня *найти* таким, — с трудом выговорил он. (Л. Толстой, Анна Каренина). Я *спрошу*, у премудрого пескаря, каким он манером *умудрился* с лишком сто лет *прожить*. . . (Салтыков-Щедрин, Премудрый пескарь). Он кое-как *умудрился*-таки *достать* билеты.

(Пушкин, Капитанская дочка). Как я благодарен моему питомцу, что он сумел расположить в мою пользу такую прелестную особу. (Короленко, Слепой музыкант). Он сумел его убедить. (Там же). Богослов уже успел подтибрить с воза целого карася. (Гоголь, Вий). Музыкант успел совершенно забыть не только жестокую красавицу, но даже потерял из виду собственное существование. (Короленко, Слепой музыкант). Мне удалось купить билет в театр. (А. Спаяг., стр. 374). На лестнице (я) вспомнила с досадой, что забыла запереть дверь. (Каверин, Два капитана).

После глагола, *забыть* в устарелом значении „перестать, отучиться, отвыкнуть” употребляется и инфинитив *несовершенного вида*, например: Ветер в лесах шуметь забыл. (Ломоносов, Ода на взятие Хотина). Жёну обсчитывать не буду. И воровать уже забуду казенные дрова. (Пушкин, На выздоровление Аукуллы).

После глагола *забыть* сегодня уже не употребляют глаголы *несовершенного вида*, выражающие навыки: *говорить, читать, писать, плавать* и т. д. вместо *забыть* употребляется глагол *разучиться* или вместо инфинитивов употребляются существительные с глаголом *забыть*, например: Я разучился петь. Я забыл пение. Мы разучились плавать. Мы забыли плавание.

Однако в повелительном наклонении после глагола *забыть* может употребляться инфинитив *несовершенного вида* в значении „не смей, не смейте” например: И думать об этом забудь.

4. Кроме упомянутых до сих пор глаголов есть и модальные глаголы или слова, которые также влияют на вид инфинитива. Модальные глаголы могут встречаться как в словосочетаниях с субъектным инфинитивом, так и в словосочетаниях с объектным инфинитивом.

В субъектных инфинитивах выступают такие модальные глаголы как: *желать, договориться, любить, мечтать, надеяться, опасаться, отказаться, поклясться, пытаться, пробовать* (в значении „пытаться”), *решить (ся), сметь, собираться* (в значении „намереваться”), *согласиться, стараться, страшиться, стремиться, уметь, условиться, хотеть* и т. п. Эти модальные глаголы могут выражать возможность, невозможность, долженствование, предрасположенность, способность или неспособность к совершению действия, начало, продолжение и конец действия.

К объектным инфинитивам относятся модальные глаголы типа: *велеть, дать* (в значении „позволить, предоставить возможность”), *запретить, заставить, мешать, научить, обязать, побудить, повелеть, позволить, помогать, поручить, предложить, приказать, просить, разрешить, распорядиться, советовать, убедить, уговорить, умолить, упросить* и др. Они обозначают воздействие, волеизъявление, направленное к лицу, которое должно совершить действие, названное инфинитивом.

Мы должны еще перечислить следующие модальные глаголы и слова, от которых тоже зависит вид инфинитива: *стоит, следует, требуется, должен, можно, надо, необходимо* и нек. др.

Если перед этими модальными глаголами, словами и перед инфинитивом *нет отрицания*, то употребление вида инфинитива прежде всего зависит от общих значений видов, от того, как протекает действие во времени: учитывается *повторяемость* или *длительность* действия, или, наоборот, его *однократность* или *завершенность*. Если инфинитив выражает повторяемость или длительность действия, то при нем употребляется *несовершенный вид*, если инфинитив выражает однократность, законченность, то употребляется инфинитив в *совершенном виде*. Например сравним такие предложения:

Прошу вас приносить этот учебник на каждое занятие. *Прошу вас принести* этот учебник на сегодняшний семинар. — Каждую неделю я *хочу покупать* книги. Сегодня я *хочу купить* одну книгу. — Я *могу выполнять* такую работу (вообще). Я *могу выполнить* сегодняшнюю работу. — Студенты весь учебный год *старались понимать* сущность лекций. Студенты и теперь *старались понять* сущность этой лекции. — *Следует* всегда хорошо *работать*. В воскресенье после обеда *следует* немножко *отдохнуть*. — *Стоит покупать* такие вещи. *Стоит купить* эту вещь. — *Требуется* каждый день хорошо *выполнять* обязательные упражнения. *Требуется* и сегодня хорошо *выполнить* свободное упражнение. — Студенты *должны сдавать* экзамены два раза в год. Вы *должны сдать* экзамен не позже конца этого месяца. — *Можно* вас каждый день *спрашивать* об этом деле? *Можно* вас сегодня *спросить* об этом деле? — Книги *надо сдавать* в библиотеку всегда вовремя. Эту книгу *надо сдать* вовремя. — *Необходимо* постоянно *увеличивать* производительность труда. *Необходимо увеличить* производство предметов широкого потребления. — *Надо* *помогать* друг другу в выполнении общего дела. На собрании было решено, *надо помочь* колхозу в уборке урожая. — *Нужно* всегда *поручать* ему работу. *Нужно поручить* ему работу.

Однако надо отметить, что значение *повторяемости, длительности* может относиться не только к инфинитиву, но и к *модальным глаголам* или *словам*. Если слова *всегда, иногда, обычно, постоянно, часто* и т. д. относятся к модальным глаголам, словам, то они *могут влиять* на вид модальных глаголов, но не могут влиять на вид инфинитива. На основе этого мы можем сделать такой вывод, если слова *всегда, иногда, обычно, постоянно, часто* и т. д. относятся к модальным глаголам или словам, то инфинитивы употребляются в *совершенном виде*, но если слова *всегда, иногда, часто* и т. д. относятся к инфинитивам, то инфинитивы употребляются в *несовершенном виде*. Сравним такие предложения: Я могу *часто повторять* про себя любимые стихи. Я *всегда* могу *повторить* свои слова,

если вы не очень хорошо меня поняли. — Я могу *иногда* себе *представлять*, его лицо. Я *иногда* могу себе *представить* его лицо. — Надо *чаще* *заглядывать* в словарь. *Часто* (чтобы вспомнить значение слова), надо *заглянуть* в словарь. — Я рад вас *видеть* *всегда*. Я *всегда* рад вас *увидеть*.

Нередко встречаются случаи в русском языке, когда употребление несовершенного и совершенного вида инфинитивов зависит от *модального* оттенка значения всего предложения. Для выражения одних оттенков используется *несовершенный вид инфинитива*, выражающий действие как *процесс, намерение, отношение к действию*, а для выражения других оттенков употребляется *совершенный вид инфинитива*, обозначающий категорическое *предложение, распоряжение, приказ*.

Возьмем примеры: Уже 7 часов утра, *надо вставать*. Что ты сидишь? *Надо встать*, ведь ты разговариваешь со старшим. Вы *должны учить* слова. Вы *должны выучить* эти слова.

II.

Употребление вида инфинитива с отрицанием

1. Отрицание стоит не перед инфинитивом

В прежнем разделе статьи мы занимались употреблением вида инфинитива без отрицания после разных глаголов и слов, в этом разделе мы рассмотрим, в каком виде употребляется инфинитив, если отрицание стоит не перед инфинитивом, а перед модальными глаголами или словами.

а) Когда отрицание *не* стоит перед модальным глаголом, от которого зависит субъектный или объектный инфинитив, то влияние отрицания в этих случаях больше сказывается *на виде глагола*, перед которым стоит отрицание, чем *на виде инфинитива*. Например: Он *не просил* *принести* тетрадь (но можно: Он *не просил* *принести* тетрадь). (Русск. яз. для студ. иностр., стр. 109).

Я *не требовал* всего мне *рассказывать* (но можно: *не требовал* *рассказать*). (Там же).

Значение обоих этих предложений одинаково. Когда *не* стоит не непосредственно перед инфинитивом, а перед спрягаемым глаголом, инфинитив может быть *несовершенного вида* даже тогда, когда речь идет об однократном результативном и недлительном действии, поэтому в большинстве случаев употребляется *несовершенный вид*.

При глаголе *мочь*, когда отрицание стоит перед этим модальным глаголом, инфинитивы несовершенного и совершенного вида имеют разные значения: инфинитивы несовершенного вида обозначают *запрещение что-нибудь делать*, а инфинитивы совершенного вида обозначают, что деятель *не может добиться нужного результата*.

Не могу тебе рассказывать это: мне не велели. (А. С п а г., стр. 376). *Не могу рассказать* всего: это было очень давно, и я многое забыл. (Там же).

С глаголами *хотеть* и *желать* при отрицании, а также со словом *жалко* в значении не „хочется“ чаще всего употребляется *несовершенный вид*:

Я не хочу советоваться ни с кем. (А. С п а г., стр. 376). *Я не желаю его видеть*. (Там же). Мне *жалко расставаться*. (Там же). *Я не хочу уезжать* отсюда. (Русск. яз. для студ. иностр., стр. 109). *Не хочет* Таня замуж *выходить*. (Там же).

А с глаголами *мечтать* и *надеяться* при отрицании чаще употребляется *совершенный вид*, чем *несовершенный вид*: *Я не мечтаю получить* от него письмо. (А. С п а г., сем. 376.) *Я не надеюсь попасть* в театр. (Там же).

Отрицание может быть и перед модальными глаголами: *велеть*, *советовать*, *рекомендовать* и т. п.: *Я не велел заходить* к нему. (А. С п а г., стр. 377). Ты *не советовал читать* этой книги. (Там же). Он *не рекомендовал смотреть* этот фильм. (Там же).

Как видно в этих предложениях употребляются инфинитивы *несовершенного вида*.

Нерусские учащиеся обычно больше склонны употреблять *совершенный вид инфинитива*, если перед модальными глаголами стоит отрицание. Надо их приучать к тому, что чаще в этих случаях употребляется *несовершенный вид инфинитива*.

б) Мы уже говорили о том, что в сочетаниях инфинитива с *должен*, *надо*, *нужно*, *следует*, *стоит*, *требуется* и т. п. возможно употребление как *несовершенного*, так и *совершенного вида*, но с отрицанием в тех же сочетаниях употребляется только *несовершенный вид*. Сравним следующие формы:

Об этом *надо писать*.

Об этом *не надо писать*.

Об этом *надо написать*.

Так *надо делать*.

Так *не надо делать*.

Так *надо сделать*.

Над этим *стоит думать*. Над этим *не стоит думать*.

Над этим *стоит подумать*.

Так, в приведенных выше параллельных сочетаниях с *несовершенным* и *совершенным видом инфинитива*, отрицательная конструкция возможна только с *несовершенным видом инфинитива*.

Рассмотрим теперь те модальные слова и глаголы, после которых инфинитив употребляется только *в несовершенном виде*. Это следующие слова: *не должен*, *не надо*, *не нужно*, *не следует*, *не стоит*, *хватит*, *не имеет смысла*, *не требуется*, *нет необходимости* (в значении „не надо“), и отрица-

тельные местоимения: *не к чему, незачем, не за что, нечего* (в значении „не надо”), потом *стоит ли, зачем* (в значении „не надо”).

В этих конструкциях несовершенный вид инфинитива означает *иросьбу, требование, совет* не делать чего-либо или *запрещение* производить действия. Приведем примеры:

Я *не должен* был бы даже *отвечать* на твое письмо. (Салтыков-Щедрин, Господа Головлёвы). Человек *не должен прощать* обиду. (Горький, Мать). — *Не надо уходить!* — подумала она. — Не надо! (Горький, Мать). Отменяя ничего *не надо скрывать*. (Н. Островский, Как закалялась сталь.) — *Не нужно откладывать* этого дела (А. Спаг., стр. 375). *Не нужно звонить* товарищу. (Там же). — Всё-таки, я говорю, *не следует* им *позволять* (стреляться). (Чехов, Три сестры). *Не следует задерживать* книгу; она всем нужна. (И. Пульк., стр. 195). — *Не стоит цитировать* этой книги. (А. Спаг., стр. 376). *Не стоит смотреть* этот фильм: он неинтересный. (И. Пульк., стр. 195). *Хватит разговаривать*: будем работать. (Там же). *Хватит израть*: надо работать. (Там же). — *Не имеет смысла* ехать сегодня. (А. Спаг., стр. 376). *Нет смысла говорить* ему. (Там же). — *Не требуется доказывать* всё так ясно. (Там же). *Нет необходимости оставаться* здесь. (Там же). — *Не к чему* (не надо) с ним спорить. (И. Пульк., стр. 195). *Не к чему* (не надо) *говорить* об этом. (А. Спаг., стр. 376). — *Не за что* (не надо) меня благодарить. (Русск. яз. для студ. иностр., стр. 99). — *Незачем* (не надо) *говорить* ему об этом. (А. Спаг., стр. 376). *Незачем* (не надо) тебе *уезжать*. (И. Пульк., стр. 195). — *Нечего* меня *уговаривать*: я не пойду в театр. (Там же.) *Нечего* (не надо) надо мной *смеяться*. (Русск. яз. для студ. иностр. стр. 99). — *Зачем* его *ждать*? Сам придет. (И. Пульк., стр. 195). *Зачем* (не надо) ему обо всём *рассказывать*? Он очень расстроится. (Там же). — *Стоит ли рассказывать* ему? Ведь он всё равно не поймет тебя. (А. Спаг., стр. 376).

Сочетания *не надо написать, сделать, подумать* совершенно недопустимы.

Очень важно заметить, что употребление несовершенного вида зависит не просто от формального *наличия отрицания перед* словом *надо* и от *наличия* в предложении отрицательных наречий *незачем, не к чему* и др., а зависит прежде всего от *модального значения* предложения в целом.

Если в вопросительных предложениях со словами *не надо, не стоит, не следует, хватит, незачем* и т. п. выражается предложение, побуждение, желание, *совершить действие*, то употребляется *инфинитив совершенного вида*. В этих случаях употребляется и частица *ли*. Примеры. *Не надо ли нам навестить* больного? (И. Пульк., стр. 195). *Не надо ли* вам туда *пойти*? (Русск. яз. студ. иностр., стр. 100). *Не следует ли* *послать* поздравление? (И. Пульк., стр. 195).

В этих приведенных примерах употребляется инфинитив совершен-

ного вида так же, как в следующих утвердительных предложениях с инфинитивом совершенного вида. *Нам надо навестить* больного. Вам *надо* туда *пойти*. *Следует послать* поздравление.

Если отрицательные местоимения *не к чему, незачем, не за что, нечего* употребляются не в значении *не надо*, а в значении *отрацательного местоимения*, то с ними могут быть употреблены глаголы *восершенного вида* в инфинитиве, например: Мне *не к чему прислониться*. (Русск. яз. для студ. иностр., стр. 99). Мне *ничего сказать* ему. (Там же.) Мне *незачем пойти*. (Там же).

в) С наречиями типа *довольно, достаточно, вредно, бесполезно, напрасно, безрассудно, обосновательно, нецелесообразно, опасно, плохо, глухо, смешно, неприлично, неприятно, неинтересно* и некоторыми другими употребляется инфинитив глагола несовершенного вида, когда дается *совет не производить какого-либо действия*. Примеры:

Достаточно говорить на эту тему: всё ясно. (И. П у л ь к. стр. 195). Тебе *вредно курить*. (Там же). *Бесполезно учить* его пению: у него очень плохой слух. (Там же). Тебе *вредно пить* это лекарство. (Русск. яз. для студ. иностр., стр. 101). Уходи отсюда, тебе *опасно оставаться*. (Там же). Но возможно: Тебе *опасно здесь остаться*. Зачем ты это сказал? *Смешно так говорить*. (Там же). *Стыдно так делать!* (Там же). *Плохо так поступать!* (Там же).

г) Рассмотрим теперь, как влияет слово *нельзя* на употребление вида инфинитива. Если в предложении со словом *нельзя* выражается *запрещение, приказ, требование* не делать что-либо, т. е. слово *нельзя* имеет значение близкое к *не надо*, то после него употребляется *несовершенный вид* инфинитива. Если слово *нельзя* выражает невозможность что-либо сделать, то с ним употребляется *инфинитив в совершенном виде*. Примеры: *Нельзя* (запрещается, запрещено, не разрешается не надо) *переходить* улицу во время движения машин. (И. П у л ь к., стр. 196). Улицу после дождя *нельзя* (невозможно) было *перейти*: посреди была огромная лужа. (Там же). В комнату *нельзя* *входить* в пальто и в галошах. (Там же). В комнату *нельзя* *войти*; дверь заперта. (Там же.) *Нельзя* *дотрагиваться* до электрических проводов. (Там же). До утюга *нельзя* *дотронуться*: такой он горячий. (Там же).

Однако встречаются случаи в сочетании с глаголами типа *писать, работать, читать* и т. д., когда значение невозможности совершить действие со словом *нельзя* передается и несовершенным видом инфинитива: Здесь *нельзя* *читать* ни строчки. (Здесь невозможность выражается). Здесь *нельзя* *прочитать* ни строчки. (Здесь невозможно прочитать ни строчки). Здесь *нельзя* *читать!* (Здесь запрещается читать).

Если словосочетание *нельзя* не употребляется в значении *надо*, то после него чаще используется *совершенный вид инфинитива*, например:

Ему *нельзя не вспомнить* (надо вспомнить). Нам *нельзя не ответить* на этот вопрос. Им *нельзя не понять* этот материал, но: Вам *нельзя не участвовать* в этой работе (надо участвовать).

В вопросительных предложениях после слова *нельзя* с частицей *ли* употребляется инфинитив *совершенного вида*, если сочетание *нельзя ли* имеет значение *можно ли?*, например: *Нельзя ли здесь перейти улицу?* (И. П у л к., стр. 196). *Можно ли здесь перейти улицу?* (Там же). *Нельзя ли передать* через вас письмо? (Там же).

Если в предложениях, где слово *нельзя* имеет значение *невозможно*, есть такие наречия как *часто, иногда, всегда* и т. п., указывающие на повторяемость действия, то инфинитив глагола всё равно берется в *совершенном виде*. Примеры: *Часто туда и войти нельзя* (невозможно). (Русск. яз. для студ. инотср., стр. 102). *Иногда тут и сказать нельзя*. (Там же). Его часто *нельзя* (невозможно) *застать* дома. (Там же).

2. Употребление вида инфинитива, еслн отрицание стоит перед инфинитивом

В прежнем разделе статьи мы рассматривали употребление вида инфинитива, когда отрицание стоит перед модальными глаголами и словами, а теперь рассмотрим употребление вида инфинитива, когда отрицание стоит *перед инфинитивом*.

а) Во-первых, рассмотрим принадлежащие к объектным инфинитивам вышперечисленные модальные глаголы, после которых стоит инфинитив с отрицанием. После этих модальных глаголов употребляется инфинитив с отрицанием в *несовершенном виде*, если модальные глаголы выражают какое-то *побуждение, волеизъявление, воздействие, направление* к другому лицу, т. е. выражают: *совет, просьбу или требование не делать что-либо*. Эти модальные глаголы могут употребляться не только с инфинитивом с отрицанием, но и с придаточными предложениями. Лучше будет, если мы покажем и утвердительные предложения с этими модальными глаголами. Примеры:

Отец *велел* ему *принести* сено. (Русск. яз. для студ. иностр., стр. 104). Отец *велел* ему *не приносить* сено. Отец *велел* ему, чтобы он *не приносил* сено. — Врач *посоветовал* больному *принять* снотворное. (И. П у л ь к., стр. 197). Врач *посоветовал* больному *не принимать* снотворное. Врач *посоветовал* больному, чтобы он *не принимал* снотворного. — Он *уговорил* меня *остаться* здесь. (Там же). Он *уговорил* меня *не оставаться* здесь. Он *уговорил* меня, чтобы я *не оставался* здесь. — Мать *разрешила* ей *провести* эту ночь около больного. (Там же). Мать *разрешила* ей *не проводить* эту ночь около больного. Мать *разрешила* ей, чтобы она *не проводила* эту ночь около

больного. — Товарищ *убедил* меня *купить* телевизор. (Там же). Товарищ *убедил* меня *не покупать* телевизор. Товарищ *убедил* меня, чтобы я не покупал телевизор. — Сестра *приказала* ему при всех *ответить* на заданный вопрос. (Русск. яз. для студ. иностр., стр. 104). Сестра *приказала* ему *не отвечать* на заданный вопрос. Сестра *приказала* ему, чтобы он *не отвечал* на заданный вопрос. — Мы *предложили* сразу *отправить* письмо по обратному адресу. (Там же). Мы *предложили* ему *не отправлять* письмо по обратному адресу. Мы *предложили* ему, чтобы он *не отправлял* письмо по обратному адресу.

Однако глаголы типа *просить*, *советовать*, *пожелать* и инфинитив с отрицанием могут иметь не только основное значение совета, просьбы не делать что-либо, но и оттенок значения предостережения от какого-либо действия. В предложениях с подобным модальным оттенком значения употребляется инфинитив *совершенного вида*. Возьмем примеры:

Я *просил* его случайно кому-либо *не сказать* об этом. (Русск. яз. для студ. иностр., стр. 105), Я *просил* его, чтобы он случайно *не сказал* об этом. — Я *пожелал* ему *не заболеть*, *не простудиться*. (Там же). (Сравни: *смотри*, *не заболей*, *не простудись*). Я *написал* ему, чтобы он случайно не сказал об этом. (Предостережение).

б) Как объектные, так и субъектные инфинитивы с отрицанием влияют на модальное значение предложения. В тех случаях, где выражается *желание не делать чего-либо* и *отрицание*, „не” стоит перед инфинитивом, инфинитив употребляется в *несовершенном виде*. Как объектные инфинитивы, после отрицания, так и субъектные инфинитивы употребляются в *совершенном виде*, если в предложениях выражается опасение, что нежелательное действие совершится. Возьмем примеры утвердительной и отрицательной формы: Я сегодня *хотел лечь* спать. (Русск. яз. для студ. иностр., стр. 106). Я сегодня *хотел не ложиться* спать. (Там же). — Я *решил уехать*. (Там же). Он *решил не уезжать*. — Он *старался потерять* настоящее направление. (Там же). Он *старался только не потерять* настоящего направления. (опасение). — Он *всячески стремился показаться* невеждой в этом вопросе. (Там же). Он *всячески стремился не показаться* невеждой в этом вопросе (опасение).

Глаголы *дать слово*, *договориться*, *обязаться*, *покаяться*, *решить*, *условиться* выражают ненарушимое обещание, твердое намерение и требуют после себя инфинитивы с отрицанием, *как правило*, в *несовершенном виде*. Примеры: Я *даю слово написать* ей о здоровье матери. (Там же). Я *даю слово не писать* ей о здоровье матери. — Они *договорились спросить* обо всем товарища. (Там же). Они *договорились не спрашивать* обо всем товарища. — Страны *обязуются увеличить* свои вооруженные силы. (Там же). Страны *обязуются не увеличивать* свои вооруженные силы. — Дед *покаялся* *взять* меня с собой на охоту. (Там же). Дед *покаялся не брать* меня с собой

на охоту. — Он решил *зайти* в дом. (Там же). Он решил *не заходить* в дом. — Мы *условились встретиться* завтра. (Там же). Мы *условились не встречаться* завтра.

Глаголы типа *намереваться, обещать, пробовать, пытаться, собираться, стараться, стремиться, хотеть* выражают намерение менее твердое, чем прежде упомянутые глаголы. Поэтому в предложениях с этими глаголами может выражаться и опасение за случайное совершение нежелаемого действия и инфинитив с отрицанием употребляется в *совершенном виде*. Примеры: Я *старался не забыть* номер его телефона. (Там же). Я *старался не уронить* стакан. (Там же). *Стараюсь* (как-нибудь случайно) *не сделать* ошибок. (И. П у л ь к., стр. 198). *Пытаюсь не сделать* ошибок. (Там же). Я *постараюсь не сказать* ему резкости. (Русск. яз. для студ. иностр., стр. 106).

в) Запрещение производить действия и невозможность совершить действия может выражаться *отрицательными инфинитивными предложениями*. В этих предложениях для выражения запрещения употребляется *несовершенный вид* инфинитива, а для выражения невозможности инфинитив *совершенного вида*. Возьмем примеры: Туда *не подойти*, так много народу. (Туда невозможно подойти. . .), (И. П у л ь к., стр. 196). Туда *не подходить!* Опасно! (Туда запрещается подходить.) (Там же). — *Не взять* мне сегодня билета: опоздал. (Там же). *Не брать* ничего со стола — *Не сесть* в этом ряду! Все места заняты. (Там же). *Не садиться* в этом ряду.

В таких предложениях, в которых встречаются дательный падеж субъекта и инфинитив глагола с отрицанием, несовершенный вид инфинитива означает, что субъекту нет *необходимости*, не придется выполнять данного действия, а инфинитив совершенного вида выражает *невозможность* совершения действия. Приведем примеры: *Ему экзамена не сдать*. (Он не может сдать экзамен). *Ему экзамена не сдавать*. (Ему не надо, не придется сдавать его). Это не по нашей части, *нам крестьян не покупать*. (О с т р о в с к и й, Как закалялась сталь). *Не рассказать* мне про эти дни. (Там же). — . . . да как хотят; *мне за них не отвечать*. (Там же). — *Профессору Дюма нас не понять*. . . (Э р е н б у р г, Буря)

Если в предложениях встречается инфинитив несовершенного вида с отрицанием и частицей *бы*, то это сочетание выражает не производить действия, то есть при выражении желания не совершать действия, употребляется *обычно несовершенный вид* инфинитива в условном наклонении. Примеры: *Не ехать бы* завтра в город. (Русск. яз. для студ. иностр., стр. 108). — *Не вставать бы* завтра рано. (Там же). — *Не ехать бы* никуда. (Там же).

Если в предложениях находится сочетание *не* и инфинитив совершенного вида + *бы*, то оно обозначает нежелание что-либо сделать с оттенком опасения, что это нежелаемое может произойти. Возьмем примеры: *Не проговориться бы*. (Русск. яз. для студ. иностр., стр. 108). — *Не просту-*

даться бы. (Там же). — *Не пропасть бы.* (Там же). — *Не уронить бы вазу.* (И. Пульк., стр. 210). — *Не забыть бы его телефона.* (Там же).

Значение опасения часто выражается в инфинитивных предложениях сочетанием *как бы не* инфинитив совершенного вида, например: *Как бы не забыть его телефона.* (Не забыть бы его телефона). (Русск. яз. для студ. иностр., стр. 108). *Как бы не упасть.* (Там же). (Не упасть бы).

III.

ВЫВОДЫ

Мы можем сделать следующие выводы об употреблении вида инфинитива без отрицания и с отрицанием:

1. В русском языке имеются такие глаголы, после которых постоянно ставятся инфинитивы *несовершенного вида*. Такие глаголы, как *начать* : *начинать*; *кончить* : *кончать*; *остаться* : *оставаться*; *прекратить* : *прекращать*; *перестать* : *переставать*; *приняться* : *приниматься*; *надоесть* : *надоедать*; *отвыкнуть* : *отвыкать*; *привыкнуть* : *привыкать*; *разучиться* : *разучиваться*; *устать* : *уставать*; *паучиться* : *учиться*; *запретить* : *запрещать* (см. стр. 259-60).

После словосочетаний *не должен, не надо, не нужно, не следует, не стоит, не требуется, хватит, не имеет смысла, нет смысла, нет необходимости, не к чему, чему, незачем, нечего* всегда употребляются инфинитивы *несовершенного вида* (см. стр. 265-6).

2. Есть такие глаголы, после которых ставятся постоянно инфинитивы *совершенного вида*. Такие глаголы: *ожидать, суметь, удасться, умудриться, успеть, забыть* и т. д. (см. стр. 261-2).

3. Допускаются инфинитивы с обоими видами в зависимости от их семантического различия и без этого.

а) Различие имеется в значении: Если в предложении со словом *нельзя* выражается запрещение, приказ, требование не делать что-либо, и слово *нельзя* имеет значение, близкое к *не надо* (запрещается, запрещено, не разрешается) то употребляется с ним инфинитив *несовершенного вида*. Если слово *нельзя* выражает *невозможность* что-либо сделать, то с ним употребляется инфинитив в *совершенном виде* (см. стр. 267-8.).

После перечисленных модальных глаголов употребляется инфинитив с отрицанием в *несовершенном виде*, если эти модальные глаголы выражают совет, просьбу, желание или требование не делать что-либо. Если в предложениях выражается предостережение, опасение, что нежелательное действие совершится, то инфинитивы употребляются в *совершенном виде* (см. стр. 268-9)

б) Различия нет в значении:

Когда *не* стоит непосредственно перед инфинитивом, а перед спрягаемым глаголом, то инфинитив может быть несовершенного вида даже тогда, когда речь идет об однократном, результативном, недлительном действии, поэтому в большинстве случаев употребляется несовершенный вид, но может употребляться и совершенный вид. Значение обоих видов инфинитива одинаковое (см. стр. 264).*

* Использованная литература: А. А. Спагис, Образование и употребление видов глагола в русском языке. Москва, 1961. — Сб.: Русский язык для студентов-иностранцев. МГУ 1961. — И. М. Пулькина, Краткий справочник по русской грамматике. Москва, 1961.

Из опыта программирования лабораторных занятий по иностранному языку в неязыковом вузе

Е. В. ОПЕЛЬБАУМ

В условиях все возрастающего объема знаний, которые необходимо усвоить в ограниченные для учения сроки, технические средства обучения представляют собой один из важнейших путей интенсификации учебного процесса, в том числе и по иностранным языкам. Широкое применение технических средств обучения предусмотрено известным постановлением Совета Министров СССР от 27 мая 1961 г. „Об улучшении изучения иностранных языков”, в котором поставлена задача привития студентам практических знаний одного из иностранных языков. За последние годы в связи с этим на многих кафедрах иностранных языков неязыковых вузов нашей страны заметно обогатилась материально-техническая база и ведется большая методическая работа по разработке эффективной системы упражнений с применением технических средств обучения.

Звукотехническая лаборатория при кафедре иностранных языков нашего института состоит из: а) 2 фоновалов полукабинной системы, хорошо оснащенных современной проекционной и электронно-акустической аппаратурой и удобными пультами управления, позволяющими установить различные виды связи с 40 рабочими местами; б) фонокабинета для аспирантов; в) киноаудитории; г) фотокабинета; д) студии записи и е) ремонтной мастерской.

Лаборатория располагает более чем 50 магнитофонами, 12 электропроигрывателями, 2 киноустановками, 4 диапроекторами и другой необходимой аппаратурой.

В фоновалах лаборатории проводятся в учебное время лабораторные занятия, во внеаудиторное время — лабораторные работы, консультации и другие виды самостоятельной и внеаудиторной работы студентов над изучением иностранного языка с помощью технических средств.

Обобщению опыта программирования одной из этих форм — лабораторных занятий — и посвящена данная статья.

Лабораторные занятия представляют собой обязательные групповые занятия, проводимые в учебное время в лаборатории зву-

котехники под руководством преподавателя согласно специальному графику, укладываемому в рамках общего расписания учебных занятий.

Лабораторные занятия составляют вместе с аудиторными практическими занятиями установленный учебными планами минимум обязательных часов.

Количество лабораторных занятий и их соотношение к аудиторным практическим занятиям устанавливается кафедрой, исходя из пропускной способности фоновалов лаборатории, действующего расписания занятий, количества часов, отводимых на изучение языка, этапов и целей обучения.

Эффективность лабораторных занятий обуславливается:

- а) уровнем технической оснащенности лаборатории;
- б) наличием четко разработанной системы лабораторных упражнений, учитывающей специфические особенности подачи информации с помощью электронно-акустической аппаратуры;
- в) регулярностью и частотностью их проведения.

В нашем институте лабораторные занятия на I–II курсах составляют около 1/4 количества часов, предусмотренных учебными планами (50 из 210 ч.).

Так, на I курсе, где на изучение иностранного языка отводится 4 часа в неделю, лабораторное занятие продолжительностью в один академический час проводится еженедельно, т. е. в семестр в среднем 16 раз, на II курсе, где на изучение иностранного языка предусматривается 2 часа в неделю, — соответственно один раз в две недели, т. е. в семестр в среднем 8 раз.

Лабораторные занятия ставят своей целью — привить студентам правильные произносительные навыки, развить и совершенствовать их навыки понимания и довести до автоматизации недостаточно окрепшие на практических занятиях навыки воспроизведения и говорения в пределах изучаемых речевых образцов. В зависимости от их функции и нами различаются лабораторные занятия обычные, т. е. тренировочные, контрольные и зачетно-итоговые (в конце семестра).

По своему содержанию лабораторные занятия тесно связаны с прорабатываемым на аудиторных практических занятиях учебным материалом (фонетикой, лексикой, грамматикой), обеспечивающим формирование навыков устной речи. Они являются составной частью календарных рабочих планов, в частности тем по развитию умений и навыков устной речи.

Хорошо себя оправдывает на практике следующая структура обычного одночасового лабораторного занятия:

- а) указание цели занятия;
- б) тренировочные фонетические упражнения на отработку звуков и (или) интонации;
- в) связный лексический материал для развития навыков понимания и чтения;

- г) комплекс речевых упражнений овладения речевым образцом и (или) языковых упражнений для овладения грамматической структурой;
- д) повторение и закрепление того или другого вида упражнений;
- е) самоконтроль и контроль;
- ж) подведение итогов занятия (оценка работы студентов).

Длительность звучания собственно лабораторного занятия с учетом репитерных пауз (п. п. б), в), г, не должна, как правило, превышать половины академического часа. Разумеется, в зависимости от целей и этапов обучения один из элементов предлагаемой структуры, т. е. п. п. б), в), г), может быть вовсе исключен или усилен. Так, например, на втором этапе обучения фонетические упражнения могут быть сокращены или полностью исключены, в то же время увеличиваются материал для чтения и доля языковых и продуктивных (творческих) речевых упражнений.

Вторая часть занятия отводится на все остальные виды работы (п. п. а), д), е), ж)). Так как лабораторное занятие составляется исходя из среднего уровня подготовки студентов, то в лучше подготовленных языковых подгруппах нет иногда необходимости повторно выполнять отдельные упражнения. В связи с этим желательно для таких подгрупп предусмотреть в конце каждого лабораторного занятия одно-два дополнительных упражнения творческого характера. Преподаватель, имея возможность осуществлять через пульт управления в течение всего лабораторного занятия **а к т и в н ы й к о н т р о л ь** за работой студентов, оценивает ответы студентов на отдельные виды упражнений и затем вносит общую оценку в журнал учета лабораторных занятий.

Принимая во внимание психологические особенности усвоения иностранного языка взрослыми, мы рекомендуем сочетать слуховое восприятие со зрительным восприятием — с помощью текстов или кадров диафильма. В сопроводительном тексте лабораторного занятия полностью приводятся фонетические упражнения и материал для чтения, а из речевых упражнений — только их образцы. Кадры диафильма целесообразнее всего использовать при выполнении ситуативных упражнений, а также при подаче текста с целью развития и последующего контроля навыка понимания.

В целом желательно придерживаться на протяжении одного семестра или, по крайней мере, части семестра одной и той же последовательности элементов лабораторного занятия. Также указания диктора к упражнениям должны быть краткими и стереотипными. Темп записи наращивается постепенно и доводится до нормального, т. е. наиболее часто встречаемого в речи изучаемого иностранного языка,¹ а продолжительность репитерных

¹ О различных темпах речи, в частности, английского языка и приемах обучения см. Л. Д. Ц е с а р с к и й: Обучение пониманию речи на слух. „Иностранные языки в школе”. 1964, № 2, стр. 32—8.

пауз диктор заранее рассчитывает опытным путем. Все это, несомненно, способствует интенсификации учебного процесса. Студенты приучаются к быстрому реагированию на указания диктора и ускоренному темпу выполнения упражнений. Они, как правило, очень активно работают на этих занятиях.

Структура контрольных и зачетно-итоговых лабораторных занятий определяется их целевым назначением. Они состоят из серии продуктивных упражнений, ставящих своей целью проверить степень овладения студентами проработанным на предыдущих лабораторных занятиях учебным материалом.

Как показал опыт работы степень, интенсификации лабораторного занятия любого вида зависит от следующих факторов:

- а) увязки лабораторного занятия с предшествующими или последующими аудиторными практическими и лабораторными занятиями;
- б) технической слаженности лаборатории;
- в) качества записи, включая также ее темп, расчет репитерных пауз и др.;
- г) правильного распределения по времени всех элементов лабораторного занятия, включая точный расчет длительности звучания каждого из упражнений;
- д) четкой организации контроля и самоконтроля.

Так как лабораторные занятия представляют собой органическую часть единого комплекса обучения, состоящего, кроме того, из обязательных аудиторных практических занятий, лабораторных работ во внеаудиторное время и других видов самостоятельной и внеаудиторной работы студентов, то дальнейшее повышение эффективности лабораторных занятий связано с решением некоторых других методических вопросов.

Einige Probleme des programmierten Unterrichts

P. MISLEY

Am 9 – 14. Juni 1964 fand die Konferenz über die Probleme des programmierten Unterrichts für die ausländischen Studenten in Kiew an der Vorstudienfakultät der Staatlichen mit dem Leninorden ausgezeichneten T. H. Schewtschenko-Universität statt. In Kiew, an der Vorstudienfakultät lernen einige Hunderte ausländische Bürger. Die Vorstudienfakultäten sind zum Unterricht im Russisch berufen, damit die ausländischen Studenten in einer Frist von 8–10 Monaten Sprachkenntnisse in notwendigem Umfang bekommen, um die Vorlesungen zusammen mit sowjetischen Studenten zu hören. Die Vorstudienfakultäten haben auch zur Aufgabe, die Lücken in der Vorbereitung in anderen Fächern der ausländischen Studenten – im Vergleich zum Programm für die Mittelschule in der UdSSR – auszufüllen.

Auf der Konferenz waren verschiedene theoretische und praktische Probleme des programmierten Unterrichts behandelt. Weiter werden wir uns mit einigen auf der Konferenz aufgestellten Thesen beschäftigen.

Was ist eigentlich der programmierte Unterricht (*программированное обучение*)? Es ist ein Unterricht von so einem Charakter, wo das sorgfältig ausgelesene Lehrmaterial in streng logischer Folge und in bestimmten Dosen unter Berücksichtigung der individuellen Fähigkeiten der Studenten nach dem Prinzip der Rückverbindung vorgetragen wird. Es ist eine der Weisen der Vervollkommnung des Lehrprozesses, denn es stellt eine wirkungsvolle Erlernung des Russischen von ausländischen Studenten sicher. Der programmierte Unterricht ist eine neue Erscheinung in der Pädagogik, er ruft aber ein grosses Interesse der Fachleute auf verschiedenen Gebieten der Wissenschaft hervor. Die Mathematiker sehen zum Beispiel die Anwendung der Theorie des Algorithmus zur Analyse des Lehrprozesses vor. Der programmierte Unterricht ist eine Überarbeitung des Lehrmaterials für die Zusammenstellung der Algorithmen, auf dessen Grund man Programme zusammenstellt. Diese Programme können einer Maschine aufgegeben oder vom Lehrer unmittelbar im Auditorium erteilt werden. Algorithmus nennt man ein konstruktiv aufgegebenes Entsprechen unter den Wörtern in abstrakten Alphabeten. Jedes Objekt wird mit einem Buchstaben irgendeines Alphabetes genannt; jede Schlussgesamtheit solcher Buchstaben wird abstraktes Alphabet genannt. Der Algorithmus ist die Grundlage des programmierten Unterrichts.

Die alphabetische Abspiegelung (алфавитное отображение) ist irgendein Entsprechen des Wortes in einem gegebenen oder in irgendeinem anderen fixierten Alphabet den Wörtern in diesem und jenem Alphabet. Das erste nennt man das Eingangsalphabet, das zweite das Ausgangsalphabet der gegebenen Abspiegelung.

Der Lehrprozess ist ein strukturalgorithmisches Prozess, in welchem man die Analoga der alphabetischen Abspiegelung, des Eingangs- und Ausgangsalphabetes zeigen kann. Man kann nicht nur den Algorithmus im Unterricht anwenden, sondern die algorithmische Struktur des programmierten Unterrichtsprozesses fordert so eine Anwendung. Das Problem besteht nur darin, dass man ein rationelles und zulässiges Gebiet ihrer Anwendung findet. Die Algorithmustheorie gibt aber die Möglichkeit, den präzisen mathematischen Apparat in der Praxis weitgehend zu verwenden.

Die Einführung der Methoden des programmierten Unterrichts in den Lehrprozess enthält drei Hauptbedingungen:

1. die Zusammenstellung der Optimalprogramme für den Kursus;
2. die Programmierung der Prozesse;
3. die Programmierung der Lehrtätigkeit des Lektors selbst.

Bei dem programmierten Unterricht teilt man das Lehrmaterial nicht in Stunden, sondern es wird in kleinen Portionen dargelegt. Es ist üblich, diese Portionen zu Schritte nennen. Der Algorithmus dieses Prozesses ist noch ungenügend untersucht. Die erste Erfahrung seiner Anwendung ist am Lehrstuhl für russische Sprache der Vorstudienfakultät der Kiewer Universität geschaffenes programmiertes Lehrbuch der russischen Sprache. Die Prinzipien der Verfassung des Sprachbuches sind:

1. Die Sicherstellung der beständigen Rückverbindung mit den Studenten durch die Kontrolle. Die Formen der Kontrolle sind *a)* die konkrete Konsultation; *b)* die verallgemeinerte Konsultation; *c)* die andeutenden Fragen; *d)* die Schlüssel.

2. Die Individualisierung des Lehrprozesses umfasst: *a)* verschiedene Niveaus der Darlegung; *b)* die Möglichkeit in einem für jeden Studenten eigenen Tempo zu arbeiten; *c)* das Intermittieren des Programms; *d)* das individuelle System der Wiederholung.

3. Die Besonderheiten der Wiedergabe des Materials sind: *a)* die Schritt-anordnung (шаговое расположение); *b)* die gleiche Aufmerksamkeit wird dem grammatischen und lexikalischen Stoff geschenkt; *c)* die breite Anwendung der Anschaulichkeit.

4. Die Übungen für die Ausarbeitung der Fertigkeiten.

Die Grundaufgabe des Russischunterrichts für ausländische Studenten ist die Fertigkeit des Verkehrs auszuarbeiten, russisch denken zu lehren. Das

Lehrbuch für die Ausarbeitung der Fertigkeit des Verkehrs hat zum Ziel die Studenten in einer kurzen Frist das notwendige Minimum der Konversationsmodelle beherrschen zu lehren, den Automatismus in ihrem Gebrauch auszuarbeiten. Sehr wichtig ist die Auswahl des Materials. Man muss 25 – 30 Konversationsthemen mit Minimalwortschatz nach den Sprachführern für ausländische Studenten aussuchen. Die Modelle der Ausgangsprache muss man nach dem Frequenzprinzip aussuchen. Man muss die Aufmerksamkeit auf die Reihenfolge der Zubringung der Modelle richten. Wir müssen eine besondere Aufmerksamkeit den mit der Muttersprache des Students nicht zusammenfallenden Konstruktionen schenken.

Auf der Konferenz ist die erste Erfahrung der Verfassung einer Serie von Programmvarianten für einfachste Unterrichtsmaschinen beleuchtet. Das sind die solche Maschinen: „OM-3“, bei welcher die konstruierte Antwort möglich ist; „Ogonjok-1“ – die ermöglicht eine Wahlantwort, eine Konsultation, ein Vorsagen; bei der Maschine vom Typ „KISI-E2“ wählt man eine Antwort aus 4 möglichen, die Arbeit erfolgt in zwei Regimen – Examinator und Repetitor; bei „Alpha-2“ wird eine Antwort aus 5 gewählt, die Arbeit ist auch in zwei Regimen möglich.

Zu diesen Maschinen kann man das sogenannte Schritttongerät (шаровой магнитофон) zugeben. Es besteht aus dem Tongerät „MAG-59“ und einem Mechanismus für die Magnetophonsteuerung. Dieser Mechanismus stellt die Schrittbewegung des Magnetophonbandes mit notwendiger Unterbrechung und automatischem Halt an bestimmten Stellen in der Wiedergabe, Aufnahme und in der beschleunigten Umwicklung sicher, so dass das Tongerät für verschiedene Regime der Studienarbeit ausgenutzt werden kann. Das Schritttongerät in Verbindung mit dem Lehrbuch ist ein wirkungsvolles Lehrmittel, das den Studenten die Möglichkeit für selbständige Arbeit verschiedener Art für Übungen in der Phonetik, im Wortschatz, in der Grammatik, in der Übersetzung gibt.

Programmierter Komplexunterricht sieht Programmierung aller Arten der Arbeit, darunter der ausserunterrichtlichen Arbeit, vor. Eine der wichtigsten Arten der ausserunterrichtlichen Arbeit ist die Hauslektüre. Die hauptsächliche Forderung an den Text (der für die Hauslektüre vorbereitet ist) ist Folgendes: der Text muss seinen Ideen nach bedeutend, in der Erkenntnisbeziehung interessant, seinem Inhalt nach spannend sein; er muss eine Fabel- und Sinnvollendung haben; dynamisch, nicht umfangreich, lakonisch, einfach sein. Der Text muss einen konkreten Inhalt haben, über Ereignisse erzählen, klar ausgedrückte Kompositionselemente besitzen. Der Text muss auf der Umganglexik, dem sozial-politischen Wortschatz aufgebaut sein, fünf neue Wörter und nicht mehr als 1–3 Idiome enthalten. Man muss die grammatisch und lexikalisch durchgenommene gebräuchlichste Modelle klar und einprägsam ausdrücken.

In den Konferenzreferaten wurde einstimmig die Notwendigkeit betont,

den Prozess, wie die ausländischen Studenten die russische Sprache erlernen, tief, wissenschaftlich zu untersuchen, um die optimalste Weise des Unterrichts zu bestimmen. Die Entwicklung der Wissenschaft und der Technik stellt grosse Aufgaben vor Hochschule in der Vorbereitung junger Fachleute. Die Reserven für die Steigerung der Effektivität des Unterrichtsprozesses liegt im programmierten Unterricht, der immer grössere Bedeutung gewinnt.

INDEX

P. P. Pluchtche: T. G. Chevtchenko — créateur de la langue littéraire ukrainienne actuelle	3- 12
П. М. Федченко: Тарас Шевченко — великий пеевц дружбы народов	13- 22
И. Я. Заславский: О поэтическом мастерстве Дермонта	23- 37
E. Niederhauser: Ševčenko et le mouvement ukrainien de renaissance nationale	39- 48
A. Angyal: Romantik und Biedermeier in der Dichtung Ševčenkos	49- 59
E. Tóth: Taras Ševčenko als Maler und Grafiker	61- 66
В. К. Богомолец: М. Ю. Лермонтов в венгерском литературоведении	67- 82
L. Karancsy: Lermontov und der Realismus	83- 97
Й. Вереш: Экранизация произведений Лермонтова	99-102
L. Kiss: Die etymologischen Wörterbücher der ostslawischen Sprachen	103-123
В. Чагишева: Об одном из значений предлога от в русском языке	125-131
J. Veyrenc: Un problème de formes concurrentes dans l'économie de l'aspect verbal en russe: imperfectifs premiers et imperfectifs seconds	133-153
E. Iglói: Auf der Spur der Ursachen „Der Zeit der Wirren“	155-163
V. Francić: Vuk Stefanović Karadžić dans l'orbite des slavophiles polonais	165-176
I. Csapláros: Vuk Karadžić und die ungarische Literatur	177-179
J. Frýdecký: Questions concerning the research into the oldest Croatian drama ..	181-185

Chronica

János Melich 1872—1963 (<i>A. Angyal</i>)	187-188
István Kniezsa 1898—1965 (<i>I. Kovács—B. Sulán</i>)	189-192
Tadeusz Lehr—Splawiński 1891—1965 (<i>A. Angyal</i>)	193-195
Adolf Stender—Petersen 1893—1963 (<i>A. Angyal</i>)	197-198
Andrej Mráz 1904—1964 (<i>A. Angyal</i>)	199-204
Акад. А. И. Белецкий 1884—1961 (П. М. Федченко)	205-207
Sześćdziesięciolecie Zdzisława Stiebers (<i>J. Śliziński</i>)	207-209
Zum sechzigsten Geburtstag Bratko Krefts (<i>A. Angyal</i>)	209-212
Sześćdziesięciolecie Karola Krejčego (<i>J. Śliziński</i>)	212-213
Профессору доктору Евгению Паулины 50 лет (И. Ковач)	213-215
Иван Мажуранич и хорватское возрождение (И. Шпилевая-Терек)	216-218
Vuk Stefanović Karadžić (<i>I. Špileva—Török</i>)	218-223
Выдающаяся годовщина истории восточнославянской культуры (Ш. Яношка)	223-226
Slavische Siedlungen in Ostungarn. I. (<i>I. Erdélyi—E. Ojtozi</i>)	226-229
Fünfzig Jahre „Osteuropa—Studien“ (<i>P. Misley</i>)	230-231
The Activity of the Institute of Polish Language and Culture for Foreigners at Warsaw University (<i>J. Magnuszewski</i>)	231-233
Nouvelles de la vie de l'Institut (<i>I. Kovács—B. Sulán</i>)	233-238

Critica—Bibliographia

Eumen Szabó: Egyházi-szláv nyelvtan (<i>S. Jánoska</i>)	239-240
Jacques Veyrenc: Les formes concurrentes du gérondif passé en russe (<i>J. Dombrowsky</i>)	240-241
Béla Kálmán: Die russischen Lehnwörter im Wogulischen (<i>A. M. Kövesi</i>)	242-246

Г. А. Г о л о т и н а: Четыре русских перевода драмы Имре Мадача „Трагедия человека“.....	246-248
Slovník slovenského jazyka (I. Kovács)	248-252
Z. Ujváry: Über die slawischen ethnographischen Forschungen in Ungarn	252-257

Metodica—Didactica

Й. Д р а х о ш: Употребление глаголов несовершенного и совершенного вида в инфинитиве	259-272
Е. В. О п е л ь б а у м: Из опыта программирования лабораторных занятий по иностранному языку в неязыковом вузе	273-276
P. Misley: Einige Probleme des Programmunterrichts	277-280

СОДЕРЖАНИЕ

П. П. Плющ: Т. Г. Шевченко — создатель современного украинского языка	3- 12
П. М. Федченко: Тарас Шевченко — великий певец дружбы народов	13- 22
И. Я. Заславский: О поэтическом мастерстве Лермонтова	23- 37
Э. Нидерхаузер: Шевченко и движение национального возрождения украинского народа	39- 48
А. Андял: Романтика и бидермейер в поэзии Шевченко	49- 59
Э. Тот: Тарас Шевченко — художник и график	61- 66
В. К. Богомолец: М. Ю. Лермонтов в венгерском литературоведении	67- 82
Л. Каранчи: Лермонтов и реализм	83- 97
Й. Вереш: Экранизация произведений Лермонтова	99-102
Л. Киш: Этимологические словари восточнославянских языков	103-123
В. Чагишева: Об одном из значений предлога <i>от</i> в русском языке	125-131
Ж. Вейренс: Проблема конкурирующих форм в экономике глагольного вида в русском языке: первичные и вторичные формы глаголов несовершенного вида	133-153
Э. Иглои: Современники о причинах „Смуты”	155-163
В. Франчиц: Вук Стефанович Караджич и польские слависты	165-176
И. Чапларош: Вук Караджич и венгерская литература	177-179
Й. Фридецки: Вопросы разысканий о хорватской драме старшей поры	181-185

Хроника

Янош Мелих 1872—1963 (А. Андял)	187-188
Иштван Кнежа 1898—1965 (И. Ковач—Б. Шулан)	189-192
Тадеуш Лэр-Сплавинский 1891—1965 (А. Андял)	193-195
Адольф Штендер-Петерсен 1893—1963 (А. Андял)	197-198
Андрей Мраз 1904—1964 (А. Андял)	199-204
Анад. А. И. Белецкий 1884—1961 (П. М. Федченко)	205-207
Эдзиславу Штиберу шестьдесят лет (Й. Слизинский)	207-209
К шестидесятилетию со дня рождения Братко Крефта (А. Андял)	209-212
К шестидесятилетию Карола Крейчи (Й. Слизинский)	212-213
Профессору доктору Евгению Паулины 50 лет (И. Ковач)	213-215
Иван Мажуранич и хорватское возрождение (И. Шпилевая-Терек)	216-218
Вук Стефанович Караджич (И. Шпилевая-Терек)	218-223
Выдающаяся годовщина истории восточнославянской культуры (Ш. Яношка)	223-226
Славянские поселения в восточной Венгрии. I. (И. Эрдейи — Э. Ойтози)	226-229
К пятидесятилетию со дня основания „Osteuropa-Studien” (П. Мишлеи)	230-231
Летние курсы польского языка и культуры для иностранцев в Варшавском университете (Й. Магнушевский)	231-233
Из жизни нашего Института (И. Ковач — Б. Шулан)	233-238

Критика — библиография

Еумен Сабо: Грамматика церковнославянского языка (Ш. Яношка)	239-240
Жак Вейренс: Конкурирующие формы страдательного причастия в русском языке (Й. Домбровский)	240-241

Б е л а К а л м а н: Заимствованные слова из русского языка в мансийском языке (<i>А. Магда Кевешу</i>)	242-246
Г. А. Г о л о т и н а: Четыре русских перевода драмы Имре Мадача „Трагедия человека”	246-248
Словарь словацкого языка (<i>И. Ковач</i>)	248-252
Э. Уйвари: Славянские этнографические исследования в Венгрии	252-257

Методика — Дидактика

И. Д р а х о ш: Употребление глаголов несовершенного и совершенного вида в инфинитиве	259-272
Е. В. О п е л ь б а у м: Из опыта программирования лабораторных занятий по иностранному языку в неязыковом вузе	273-276
П. М и ш л е и: Несколько вопросов программированного обучения	277-280

TABLE DES MATIERS

P. P. Pluchte: T. G. Chevtchenko – créateur de la langue littéraire ukrainienne actuelle	3- 12
P. M. Fedtchenko: Taras Chevtchenko – le grand barde de l'amitié des peuples.	13- 22
I. J. Zaslavski: L'oeuvre poétique de Lermontov	23- 37
E. Niederhauser: Chevtchenko et le mouvement ukrainien de renaissance nationale	39- 48
A. Angyal: Romantisme et bidermeyer dans la poétique de Chevtchenko	49- 59
E. Tóth: Taras Chevtchenko – peintre et artiste graphique	61- 66
V. K. Bogomolec: M. J. Lermontov dans la littérature hongroise	67- 82
L. Karacsony: Lermontov et le réalisme	83- 97
J. Veress: Les oeuvres de Lermontov adaptées à l'écran	99-102
L. Kiss: Les dictionnaires étymologiques des langues slaves orientales	103-123
V. Tchagischeva: Sur une des significations de la préposition <i>ot</i> dans le russe	125-131
J. Veyrenc: Un problème de formes concurrentes dans l'économie de l'aspect verbal en russe: imperfectifs premiers et imperfectifs seconds	133-153
E. Iglói: A la recherche des causes des „Époques de Troubles”	155-163
V. Frančič: Vuk Stefanović Karadžić dans l'orbite des slavophiles polonais	165-176
I. Csapláros: Vuk Karadžić et la littérature hongroise	177-179
J. Frýdecký: Questions concernant les recherches du plus ancien drame croate ..	181-185

Chronique

János Melich 1872–1963 (<i>A. Angyal</i>)	187-188
István Kniezsa 1898–1965 (<i>I. Kovács–B. Sulán</i>)	189-192
Tadeusz Lehr-Splawiński 1891–1965 (<i>A. Angyal</i>)	193-195
Adolf Stender-Petersen 1898–1965 (<i>A. Angyal</i>)	197-198
Andrej Mráz 1904–1964 (<i>A. Angyal</i>)	199-204
L'academicien A. I. Belecki 1884–1961 (<i>Fedtchenko</i>)	205-207
Zdzislaw Stieber a 60 ans (<i>J. Śliziński</i>)	207-209
Pour le 60^e anniversaire de Bratko Krefts (<i>A. Angyal</i>)	209-212
Pour le 60^e anniversaire de Karol Krejčič (<i>J. Śliziński</i>)	212-213
Dr. Eugen Pauliny a 50 ans (<i>I. Kovács</i>) .. -	213-215
Ivan Majouranitch et la renaissance du croate (<i>I. Čhpilevaia–Török</i>)	216-218
Vuk Stefanović (Karadžič) (<i>Čhpilevaia–Török</i>)	218-223
Un important anniversaire dans l'histoire de la culture slave orientale (<i>S. Jánoska</i>) ..	223-226
Agglomérations slaves dans l'Est de la Hongrie. I. (<i>I. Erdélyi–E. Ojtozi</i>)	226-229
Les 50 ans des „Osteuropa-Studien (<i>P. Misley</i>)	230-231
Cours de „Langue et civilisation polonaises” pour étrangers à l'Université de Varsovie (<i>J. Magnuszewski</i>)	231-233
Nouvelles de la vie de l'Institut (<i>I. Kovács–B. Sulán</i>)	233-238

Critique et comptes rendus

Eumen Szabó: La grammaire du vieux slave ecclésiastique (<i>S. Jánoska</i>)	239-240
Jacques Veyrenc: Les formes concurrentes du gérondif passé en russe (<i>J. Dombrowszky</i>)	240-241
Béla Kálmán: Les mots d'emprunt russe dans le vogoul (<i>A. Magda Kövesi</i>)	242-246

G. A. Golotina: Quatre productions russes de la „Tragédie de l'homme” de Imre Madách	246-248
Le dictionnaire de la langue slovaque (I. Kovács)	248-252
Z. Ujváry: Recherches d'ethnographie slave en Hongrie	252-257

Méthodologie et Didactique

J. Drahos: L'emploi de l'infinitif des verbes d'espectif	259-272
E. V. Opelbaum: Des expériences de la programmation des cours de laboratoire des langues étrangères à quelques Écoles supérieures	273-276
P. Misley: Quelques questions de l'instruction programmée	277-280

67/966. Franklin Nyomda, Budapest. Felelős: Vértes Ferenc igazgató.

Kossuth L. Tudományegyetem — Felelős kiadó: Woynárovich Elek — Felelős szerkesztő: Sulán Béla
— Technikai szerkesztő: Kovács István — A kézirat nyomdába érkezett: 1966. I. 28. —
Megjelenés: 1967. március — Példányszám: 700 — Terjedelem: 17,5 (A/5) ív —
Készült monó szedéssel, íves magasnyomással az MSZ 5601—59 és az MSZ 5602—55 szabvány szerint

NOS COLLABORATEURS NOUVEAUX

V. K. BOGOMOLEC
candidat des sciences
philologiques, maître de
conférences (URSS, Rovno, Leninskaja 14, kv. 12)

ISTVÁN ERDÉLYI
candidat d'études historiques, attaché de recherches à l'archéologie de l'Académie Hongroise des Sciences (Hongrie, Budapest I. Uri u. 49.)

P. M. FEDTCHENKO
professeur à l'Université de Kiev (URSS, Kiev)

VILIM FRANČIĆ
maître de conférences à la chaire de Philologie Slave du Sud de l'Université à Cracovie (Pologne, Cracovie, Université.)

JÁN FRÝDECKÝ
maître de conférences à l'Université de Komenský (Tchécoslovaquie, Bratislava, Gondova 2.)

G. A. GOLOTINA
professeur adjoint à l'Université à Murmansk (URSS, Murmanck, ul. Leninova 21, d. 92)

LAJOS KISS
attaché de recherches à l'Institut de Linguistique de l'Académie Hongroise des Sciences (Hongrie, Budapest V. Szalay u. 10-14. V. e.)

JÓZEF MAGNUSZEWSKI
professeur à l'Université de Varsovie (Pologne, Warszawa, Radna 1/7 m 4.)

PÁL MISLEY
étudiant de l'Université (Hongrie, Debrecen 10.)

PAVEL NOWOTNY
directeur de l'Institut Serbe de l'Académie Allemande de Sciences (RDA Allemagne, Bautzen, Instytut pro serbsky ludospyt.)

E. V. OPELBAUM
directeur de la Chaire des Langues Étrangères, candidat des sciences philologiques à l'École Supérieure de l'Économie (URSS, Lvov.)

P. P. PLUCHTCHE
professeur, directeur de la Chaire de langue ukrainienne à l'Université T. G. Chevtchenko à Kiev (URSS, Kiev.)

JERZY ŚLIZIŃSKI
professeur à l'Université de Varsovie (Pologne, Warszawa, Palac Kultury XXI/2114.)

I. SPILEVAJA-TÖRÖK
lecteur de l'Université Technique à Miskolc (Miskolc, Szentpéteri kapui kórház lakótelep III. ép.)

V. I. TCHAGISCHEVA
professeur à la Chaire de littérature russe de l'Institut Pédagogique Herzen (URSS, Leningrad D-80, Moika 48)

ERVIN TÓTH
critique d'art (Hongrie, Debrecen 1. Pf. 23.)

JAQUES VEYRENC
professeur à l'École Nationale des Langues Orientales Vivantes (France, Paris VIIe, 2, Rue de Lille.)

I. JA. ZASLAVSKIJ
maître de conférences à l'Université d'État de T. G. Schevtchenko à Kiev (URSS, Kiev)